RECUEIL

DES

INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES

DU SINAÏ

Bibliographie, Texte, Traduction et Commentaire

PRÉCÉDÉ

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE ET DE LA BIBLIOGRAPHIE

DES ÉTABLISSEMENTS ÉGYPTIENS DE LA PÉNINSULE

PAR

RAYMOND WEILL

PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
17, RUE CUJAS, 17
—
1904

RECUEIL

DES

INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES

DU SINAÏ

ANGERS
IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie
4, RUE GARNIER, 4

RECUEIL

DES

INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES DU SINAÏ

Bibliographie, Texte, Traduction et Commentaire

PRÉCÉDÉ

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE ET DE LA BIBLIOGRAPHIE
DES ÉTABLISSEMENTS ÉGYPTIENS DE LA PÉNINSULE

PAR

RAYMOND WEILL

PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
17, RUE CUJAS, 17

1904





INTRODUCTION

Pour que la constitution du présent *Recueil* devînt possible, ou, pour mieux dire, susceptible de présenter quelqu'intérêt véritable, il fallut que fussent ramenées à la lumière, au British Museum, les vastes collections d'estampages sur lesquels Birch avait travaillé, en 1869, au retour de la grande expédition de l'*Ordnance Survey*, et qui, par suite d'une négligence administrative de la part de l'éminent conservateur, étaient tombés dans l'oubli après sa mort. Parti à la recherche d'un estampage particulier et précieux que les rédacteurs du *Survey*, certainement, avaient eu entre les mains, nous eûmes le bonheur de rencontrer les dossiers de Birch tout entiers, et M. E. W. Budge, conservateur des antiquités égyptiennes et assyriennes au Br. Museum, aux recherches de qui l'on est redevable de la trouvaille de ces documents, nous donna l'autorisation de les publier avec une bonne grâce et dans un esprit de libéralité scientifique dont nous lui exprimons, une fois de plus, toute notre reconnaissance.

Au *Palestine Exploration Fund*, en même temps, l'amabilité de Sir Charles Wilson, qui prit part jadis à l'expédition de 1868, mettait à notre disposition ses anciens carnets et ceux de E. H. Palmer. Déjà nous avions les textes publiés dans les collections plus ou moins étendues d'égyptologie sinaïtique, celle de l'*Ordnance Survey*, celle du *Voyage* de Lottin de Laval et celle que Lepsius a disséminée dans ses *Denkmäler* : joignant à cela ce que les estampages du Br. Museum apportaient de nouveau, on arrivait à réunir un nombre d'inscriptions considérable, et l'on ne pouvait douter que le *Recueil* projeté eût acquis, dès lors, ses éléments essentiels. Il ne nous restait plus qu'à le compléter au moyen des sources d'im-

portance secondaire, de la foule des documents publiés ou inédits, articles et mémoires égyptologiques, copies isolées, relations diverses, que les voyageurs n'ont cessé de rapporter du Sinaï d'un bout à l'autre du XIXe siècle, et qui dans nombre de cas, depuis les notes de A. Ricci insérées par Champollion dans ses *Notices* jusqu'aux modernes publications de Spiegelberg et de Borchardt, nous apportent la contribution de quelque texte inconnu par ailleurs.

Dans ce travail fort étendu et assez compliqué au point de vue bibliographique, nous aurions certainement laissé passer beaucoup de choses sans le concours obligeamment amical que S. de Ricci, Is. Lévy, A. Moret, J. Capart, ont bien voulu nous prêter en des ordres divers. Nous n'oublions pas, non plus, ce dont nous sommes redevable au Dr Euringer, à W. Spiegelberg par l'obligeant intermédiaire de qui les estampages d'Euringer ont été mis à notre disposition, à L. Borchardt, enfin, qui de son propre mouvement nous a envoyé les éléments inédits de ses copies de 1896.

Nous avons tenu, au cours de ce travail, indépendamment de la bibliographie d'ensemble dont la conservation s'imposait, à constituer pour chaque inscription sa *bibliographie particulière*, en quelque sorte son histoire, l'histoire des copies, publications, traductions et commentaires dont elle a été l'objet depuis l'origine. Nous donnons ainsi au lecteur les facilités de contrôle indispensables en une matière épigraphique aussi compliquée qu'une section de *Corpus* égyptien. Ajoutons que si chacune des inscriptions est accompagnée d'une traduction et d'un commentaire philologique et historique parfois développé, nous nous sommes, par contre, scrupuleusement interdit toute interprétation graphique, et que la totalité des textes reproduits le sont dans leur disposition et leur dessin originaux, d'après estampages ou photographies dans tous les cas où il existe des documents de ce genre.

Le présent *Corpus* égyptien du Sinaï ne doit toutefois être considéré ni comme complet ni comme définitif. Rien ne peut remédier, pour l'instant, à ce qu'un nombre appréciable de nos inscriptions, une vingtaine ou davantage, sont seulement connues par les copies informes prises par E. H. Palmer en 1868, ou par les vieux croquis incomplets de Bonomi qu'on trouve dans les *Collectanea* de Burton : nous avons tiré, croyons-nous, le meilleur parti possible des documents de ce genre en les reproduisant exactement sans chercher à les interpréter, toutes les fois que l'un d'eux

s'est trouvé être document unique. Jusqu'à quel point, d'autre part, notre *Recueil* arrive à être numériquement complet, cela serait assez difficile à apprécier avec exactitude. Il semble, d'après des faits assez nombreux de vérification et de rencontre, que le cercle des inscriptions existantes ait été parcouru plusieurs fois dans toutes ses parties, et par suite, qu'il ne nous manque pas un très grand nombre de textes ; mais il ne faut pas oublier qu'aucune tentative de relevé intégral de ces textes n'a jamais été faite, même par la grande mission de l'*Ordnance Survey*, et qu'il ne serait pas étonnant, dans ces conditions, qu'une expédition spécialement égyptologique et bien organisée arrive encore à rapporter du Sinaï des inscriptions importantes et nouvelles.

Nous saurons, dans un avenir prochain, si cette éventualité heureuse est destinée à se produire. A l'heure où nous écrivons ces lignes, en effet, une expédition s'organise, au sein de l'*Egypt Exploration Fund*, pour recommencer au Sinaï l'entreprise partiellement avortée de 1868 : lorsque les résultats en seront connus, peut-être y aura-t-il lieu de reprendre la rédaction du *Corpus* égyptien du Sinaï en tenant compte des éléments nouveaux et des documentations améliorées. Quant au présent ouvrage, que nous livrons au public dans l'état où une recherche consciencieuse et patiente arrive à le mettre à l'heure actuelle, nous espérons que le philologue et l'historien ne le trouveront pas complètement inutile.

PREMIÈRE PARTIE

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE, BIBLIOGRAPHIE

CHAPITRE PREMIER

LE DISTRICT MINIER DU SINAÏ

I. — Les routes d'Égypte au Sinaï.

Le voyageur de nos jours qui veut se transporter d'Égypte dans la péninsule sinaïtique commence par se rendre à Suez en empruntant la voie ferrée qui met en communication cette ville avec le réseau des chemins de fer du Delta. C'est à Es-Zakazik, sur le grand bras oriental qui fut jadis la branche tanitique, que la ligne se détache des voies de la Basse-Égypte proprement dite ; elle file droit à l'est et s'engage bientôt dans le ouady Toumilât, ce singulier couloir de cinquante kilomètres qui s'ouvre à l'autre extrémité sur la dépression de l'isthme et coupe à la base, comme un détroit coupe une île du continent, la pointe terminale de la chaîne orientale du Nil. Au débouché du Toumilât, on arrive à Ismaïlia, au bord du lac Timsah, la station principale du canal maritime, à égale distance de Port-Saïd et de Suez ; une section de la voie ferrée prend la direction du nord, par Ismaïlia, vers Port-Saïd, tandis qu'une autre branche de la ligne tourne au sud et, longeant la rive occidentale des Lacs Amers, parallèlement au chemin du canal, aboutit finalement à Suez et Port-Ibrahîm, sur le golfe.

De Suez, le voyage au Sinaï peut être entrepris par la voie de terre ou la voie maritime. La côte ouest de la péninsule est fort inhospitalière, et la navigation peu sûre dans son voisinage ; d'un bout à l'autre de ce rivage de près de 300 kilomètres, on ne trouve qu'un petit nombre de plages où l'on puisse aborder sans trop de crainte des tempêtes qui se déchaînent subitement sur le golfe. Ce sont, en venant du nord, le Gebel Hammam Faraoun, le Ras Abou Zelimeh, le Ras Jehan, et plus au sud, El Tôr et sa petite rade ; ensuite, plus rien, jusqu'à la pointe terminale du Ras Mohammed, où la côte se redresse brusquement vers le nord, dans la direction de l'entrée du golfe d'Akabah.

Si l'on préfère la voie de terre, on a le choix entre deux directions principales. L'une est celle de la route d'Arabie, dite route du pèlerinage, qui du fond du golfe de Suez au fond du golfe d'Akabah coupe la péninsule en ligne droite à travers le désert de Tîh, et entre ensuite en Arabie proprement dite ; cette route passe à quelques kilomètres au nord de Suez et on la rencontre lorsqu'on remonte jusqu'au fond des dernières lagunes du golfe. L'autre direction est celle du littoral. Pour s'y engager, on

contournera les lagunes par le nord, à moins que de Suez on ne se fasse transporter en barque sur la rive opposée, on longera ensuite la côte, à plus ou moins grande distance,

Carte I. — La péninsule sinaïtique et ses abords du côté de l'ouest.



Échelle de $\frac{1}{3.000.000}$

jusqu'à hauteur du Hammam Faraoun ou du Ras Abou Zelimeh, après quoi l'on choisira un itinéraire dans le lacis compliqué des sentiers qui sillonnent la montagne, entre le

rebord du plateau de Tîh et le littoral, et mettent en communication, avec la région de l'isthme, le canton du Serbâl et du Sinaï, le couvent de Sainte-Catherine et la petite ville de Tôr.

Dans l'antiquité, les lignes de communication entre la Basse-Égypte et ce bras de la mer Rouge n'étaient pas différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Le chemin direct du Caire à Suez, par le désert[1], a certainement existé de tout temps, de même que la route plus longue, mais moins pénible, par le Toumilât et la rive des Lacs Amers. Pour le commerce et les transports de tout genre, la voie de communication principale était le canal du ouady Toumilât. Aujourd'hui encore, le fond de cette vallée est occupé par un canal, parallèle à la voie ferrée, qui fait communiquer le canal maritime de l'isthme avec le réseau fluvial du Delta. Or, l'existence du canal du Toumilât remonte à une époque fort ancienne. Des restes de travaux antérieurs ont été fréquemment relevés, d'un bord à l'autre de la vallée, à quelque distance du canal actuel, et l'on conçoit que cette communication puisse être aussi vieille que le pays lui-même, lorsqu'on se rappelle dans quel sens la configuration géographique de la région s'est modifiée depuis les origines de l'histoire.

Autrefois, en effet, la branche occidentale de la mer Rouge pénétrait beaucoup plus avant dans les terres qu'elle ne le fait aujourd'hui; elle comprenait sans doute l'ensemble des Lacs Amers, jusqu'au milieu de l'isthme actuel, au pied du seuil de partage d'El Gisr, et devait pousser ses dernières lagunes, en plein Toumilât, jusqu'à Heroopolis qui donnait son nom au golfe. Au delà de ce point, vers l'ouest, la libre communication des eaux avec celles du Delta avait existé à une époque géologique antérieure, lorsque la dépression de l'isthme, non ensablée encore, était un bras de mer entre la Méditerranée et la mer Rouge, un détroit dans lequel une branche du Nil, par le Toumilât, se déversait. La formation de l'isthme est de beaucoup antérieure au début des âges historiques, mais seulement au nord du lac Timsah et du débouché du Toumilât, et il y eut certainement une période pendant laquelle le Nil conduisait, par le Toumilât, une petite portion de ses eaux dans la mer Rouge, pendant que les innombrables canaux du Delta portaient le reste à la Méditerranée : ce double système d'embouchure réalisait, comme on voit, une *communication fluviale naturelle* entre les deux mers[2].

La bouche du Toumilât, cependant, devait s'ensabler à son tour, en même temps que reculait lentement le golfe Heroopolite, et il semble bien qu'aux âges anciens de l'Égypte le canal naturel était déjà intercepté[3]. Le désert avait reconquis cette vallée,

1. L'ancien chemin de fer du Caire à Suez, aux premiers temps du canal maritime, coupait ainsi par le plus court, parallèlement à cette route.

2. D'excellentes études sur la configuration ancienne de la mer Rouge et la communication intermaritime antique se trouvent dans la *Description de l'Égypte*, et dispensent presque de lire les travaux postérieurs. V. surtout les mémoires de J. M. Le Père, *Descr.*, t. XI, p. 37-351, et du Bois-Aymé, *ib.*, t. XI, p. 371-381 et t. XVIII, p. 341-382.

3. Il n'a jamais été intercepté *complètement*. Au début du XIXe siècle, avant le dernier rétablissement du canal d'eau douce, certains cantons du Toumilât étaient cultivés à l'aide de puits, alimentés par une nappe d'infiltration, et il arrivait encore qu'une crue exceptionnellement haute, inondant la vallée sur toute sa lon-

que les hommes ne connurent jamais que naturellement privée d'eau, qu'ils ne tentèrent de coloniser qu'assez tard et dont la population, aujourd'hui encore, est beaucoup plus clairsemée que dans le reste de la Basse-Égypte. L'acte essentiel de cette colonisation fut le rétablissement du canal des temps préhistoriques, travail peu difficile que Ramsès II, selon toute apparence, accomplit pour la première fois avant de bâtir sa célèbre ville de Pa-Ramsès dans le Toumilât devenu terre habitable[1]. Après lui, l'ouvrage ne fut pas toujours entretenu dans les conditions nécessaires. Aux époques d'invasions étrangères ou de grands bouleversements politiques, le canal négligé s'envasait et s'asséchait immanquablement et il fallait ensuite, pour le remettre en état, des travaux presque égaux à ceux de la première ouverture. Telles furent, en dernier lieu, les entreprises de Darius et de Ptolémée II, et auparavant celle de Néchao II, dont le souvenir parvint aux historiens de l'antiquité environné de toutes sortes de circonstances fabuleuses; il ne s'agissait cependant, dans un cas comme dans les autres, que de la restauration d'un très vieil ouvrage.

D'une manière générale, cependant, et abstraction faite des interruptions de service causées par les révolutions, on peut dire que le canal du Toumilât n'a jamais cessé d'exister depuis Ramsès II, tant qu'exista le golfe Heroopolite. Les deux extrémités de cette communication, au débouché dans le golfe et sur les routes de l'isthme, d'un côté, dans le réseau fluvial du Delta de l'autre, ont toujours été de ces carrefours commerciaux qui commandent la création de villes importantes; ces têtes d'embranchement, aujourd'hui, sont Ismaïlia et Es-Zakazik; c'étaient autrefois, à peu de distance des emplacements modernes, Heroopolis et Bubaste.

gueur, fit parvenir les eaux du fleuve jusqu'au lac Timsah. C'est ce qui se produisit au cours de l'inondation de 1800 (v. *Description*, XI, p. 94; XVIII, p. 349 suiv.).

1. Pour déterminer l'emplacement du Pa-Ramsès de Ramsès II, nous n'avons que l'indication assez vague d'*Anast. II*, pl. I, l. 2 suiv. et *Anast. IV*, pl. VI, l. 2 suiv., qui situe la ville « entre le Zahi et l'Égypte ». Il faut ajouter à cela les descriptions laudatives que donnent de cette résidenee, outre le texte qui précède, un autre texte dans *Anast. III*, pl. III, l. 1 suiv., et la grande inscription d'Ibsamboul, dite *décret de Ptah-Totounen*, l. 16-18, d'où il ressort, tout au moins, que le séjour de la ville était sain et agréable : dans toute l'étendue de la marche orientale, on ne voit guère que le Toumilât qui réponde à cette condition. Cf., à ce sujet, les opinions de Brugsch, *Gesch. Aegyptens*, p. 548, M. Müller, *Asien und Europa*, p. 178-179, et Maspero, *Histoire*, II, p. 388.

En ce qui concerne l'ouverture du canal du Toumilât, son attribution à Ramsès II ne résulte d'aucun témoignage positivement précis, mais c'est l'interprétation la plus vraisemblable qu'on puisse donner à l'assertion des auteurs classiques, d'après lesquels ce souverain, — Sesostris, — aurait travaillé à l'établissement d'une voie d'eau entre la Méditerranée et la mer Rouge (bibl. dans Maspero, *Histoire*, II, p. 408). Il ne semble pas, d'autre part, qu'il y ait le moindre rapport à établir entre cette communication et les travaux plus ou moins analogues qui furent exécutés, à différentes époques, aux abords de la ville de Zalou et que mentionnent, notamment, certains monuments d'Aménothès III et de Séti I. Zalou, où commençait la route de Syrie, n'était sans doute que le point d'appui de la ligne des retranchements de l'isthme sur la rive méditerranéenne, et l'on conçoit que sur cette côte marécageuse, la constitution d'un retranchement aquatique fut chose des plus faciles : un fossé périphérique inondé par la mer, voilà simplement ce que paraît être le canal de Zalou dont le bas-relief de Séti I nous apprend l'existence (reproduction et bibl. dans Maspero, *Histoire*, II, p. 123). Quant au scarabée non moins connu d'Aménothès III, au Vatican (bibl. dans Maspero, *Histoire*, II, p. 315), il mentionne seulement le creusement à Zalou d'une pièce d'eau rectangulaire, et ne parle pas d'un canal.

Des ports de la Basse-Égypte aux rives occidentales de la péninsule sinaïtique, la voie d'eau était donc continue par le golfe Heroopolite, le Toumilât et les rivières du Delta, et il n'est pas douteux que du jour où le canal du Toumilât fut ouvert, cette route fut fréquemment suivie par les expéditions minières. Les gisements exploités par les Égyptiens étaient situés, comme nous le verrons, sur le versant ouest de la presqu'île, à peu de distance de la mer mais à près de 150 kilomètres au sud du point le plus méridional de l'isthme : s'il était facile de descendre à la côte, en une ou deux étapes, c'eût été, à partir de là, un long et pénible voyage de rentrer en Égypte par la voie de terre en contournant le golfe d'Heroopolis par le nord, et il était préférable, à tous points de vue, d'y substituer dans la plus large mesure le transport par eau du personnel, des animaux et de la cargaison. Aussi bien, les inscriptions des localités minières nous apprennent que la traversée en barque était une des opérations habituelles des expéditions dans ce pays. Cela résulte d'une série de titres de l'Ancien Empire et de la XIIe dynastie, qui ne peuvent s'expliquer que par l'exercice de certaines fonctions à bord d'un navire[1]; et d'autre part, le fait d'une traversée maritime est expressément mentionné dans une intéressante inscription du règne d'Amenemhâït III[2].

Les documents où il est ainsi parlé de navigation sont tous de l'Ancien et du Moyen Empire, et comme nous venons de le voir, il est difficile d'admettre qu'à ces époques lointaines le canal du Toumilât ait déjà existé. La traversée qui aboutissait aux plages du Sinaï n'avait donc pas son point de départ en Basse-Égypte, et nous devons nous demander dans quelles conditions était organisé le voyage. Le port d'attache des flottilles était-il Heroopolis, au fond du golfe? Mais d'Heroopolis en Égypte il restait beaucoup de chemin à faire, et si un voyage par terre était inévitable, on ne voit pas dans quel but les mineurs l'auraient fait suivre ou précéder d'une longue navigation sur la mer Rouge, alors qu'il était bien plus simple de passer le golfe en droite ligne et de prendre terre sur la rive africaine, pour de là gagner la vallée du Nil par le plus court, au moyen d'un des nombreux sentiers qui sillonnent le désert entre la mer Rouge et le fleuve. On débouchait ainsi dans la Moyenne Égypte, à hauteur de l'entrée du Fayoum ou dans la zone immédiatement en amont de ce point, vers Beni-Souêf, Abou Girgeh ou Beni-Hassan. Ce type d'itinéraire dut être pratiqué de tout temps d'une manière courante, non seulement à l'époque ancienne, lorsque le canal du Toumilât n'existait pas, mais encore sous le Nouvel Empire, dans le cas certainement fréquent où le point de formation d'une expédition n'était pas situé dans la Basse Égypte.

Les Égyptiens excellaient à organiser cette sorte d'expéditions mixtes où la traversée du désert est suivie d'un cabotage au long de côtes plus ou moins bien connues. On sait l'histoire d'Ouni et comment, après avoir vaincu les Bédouins de la Marche orientale, vers la fin du règne de Papi I, il équipa une flotte sur la Méditerranée pour effectuer un débarquement chez leurs voisins du côté du nord[3]; on connaît de même, sous

1. *Recueil* ci-après, n°s 11, 18, 19, 20, 21, 32 (Magharah).
2. N° 25 (Magharah).
3. Inscr. d'Ouni, l. 30-31; v. Maspero, *Histoire*, I, p. 421.

Papi II, l'aventure de Papinakhti, seigneur d'Éléphantine, qui fut massacré par les Asiatiques des côtes de la mer Rouge au moment où il se construisait un navire pour rentrer en Haute Égypte par la mer et les routes du désert[1]. Le récit de cette entreprise malheureuse est extrêmement propre à nous faire comprendre comment s'accomplissait le voyage dans le cas d'une expédition minière au Sinaï. Que l'on partît de Memphis, de Thèbes ou d'Éléphantine, on piquait droit à l'est de manière à gagner la mer Rouge par le chemin le plus court; on atteignait la côte en un point qui pouvait être aussi bien Suez, le Cap de Nekhabit, Coptos ou tout autre point de latitude intermédiaire, correspondant à celle du point de départ sur le Nil, et là, on équipait et dans certains cas l'on construisait des bateaux pour se transporter à l'endroit voulu de la rive opposée, en montant ou en descendant la mer Rouge. Le seul cas où le voyage commençait par une navigation fluviale était celui d'une expédition rassemblée en Basse Égypte, de manière que la flottille pût s'engager immédiatement dans le Toumilât, déboucher dans le golfe Heroopolite et aborder aux plages sinaïtiques avant tout transbordement; mais cet itinéraire suppose l'existence du canal du Toumilât, et il y a tout lieu de croire, répétons-le, que ce canal n'a pas été ouvert avant la XIX[e] dynastie.

Le principe directeur de tout voyage de ce genre était de réduire au minimum la distance à franchir par terre. Les Égyptiens, qui avaient horreur du désert, ne craignaient pas la mer au même degré, et il est certain que dès l'époque historique la plus ancienne, ils avaient déjà exploré de proche en proche toute la partie nord de la mer Rouge. Le premier en date des monuments égyptiens du Sinaï (*Rec.*, n° 1) appartient à la I[re] dynastie, dont les rois avaient leurs villes principales et le siège de leur gouvernement en Haute-Égypte, dans la région d'Abydos et d'Hiérakonpolis : une seule voie, celle de la mer Rouge, put être suivie par les expéditions royales qui accomplirent pour la première fois, à cette époque très lointaine, la conquête et la prospection des ouadys du versant ouest de la péninsule.

II. — Géogénie et géographie du district minier.

A. — *Lignes géographiques du terrain. Le quadrillage des vallées.*

Vers le milieu de la côte occidentale, à égale distance de Suez et du Ras Mohammed et un peu au sud du Ras Abou Zelimeh, les hauteurs qui jusqu'à ce point baignent leur pied dans la mer s'en éloignent, à la distance d'une lieue, ménageant ainsi, entre le rivage et la base des collines, sur un développement de vingt kilomètres du nord au sud, une sorte de marge sablonneuse, un désert en miniature qu'on nomme *El Markha*[2]. Deux vallées débouchent sur cette petite plaine. Venant du nord, on trouve d'abord le ouady

1. Inscr. de Papinakhti, *Catalogue*, t. I, p. 175-176, et Sethe, *Urkunden des alten Reichs*, p. 131-135.
2. Tout ce paragraphe II est à suivre sur nos cartes 2 et 3. La carte 2, à plus petite échelle, joue le rôle d'un plan d'ensemble pour la configuration des vallées.

Baba, qui s'appelle le *seih* Baba dans sa partie inférieure : *seih*, dans le vocabulaire géographique arabe, désigne l'évasement de toute vallée, à l'endroit où elle débouche sur la côte ou sur une vallée plus importante dont elle est tributaire. Imaginons que nous nous trouvions à l'extrémité nord d'El Markha, soit qu'une barque nous ait déposés sur la côte, soit plutôt que nous y soyions parvenus par le sentier littoral qui descend de Hammam Faraoun et du Ras Abou Zelimeh. Ce sentier nous engagera tout naturellement dans le seih Baba, dont il suit le fond : il n'y a d'autres routes, ici, que les thalwegs des ouadys, et chacun de ces fonds s'est organisé en sentier, sans nuls travaux, sous les pas cent fois séculaires des hommes.

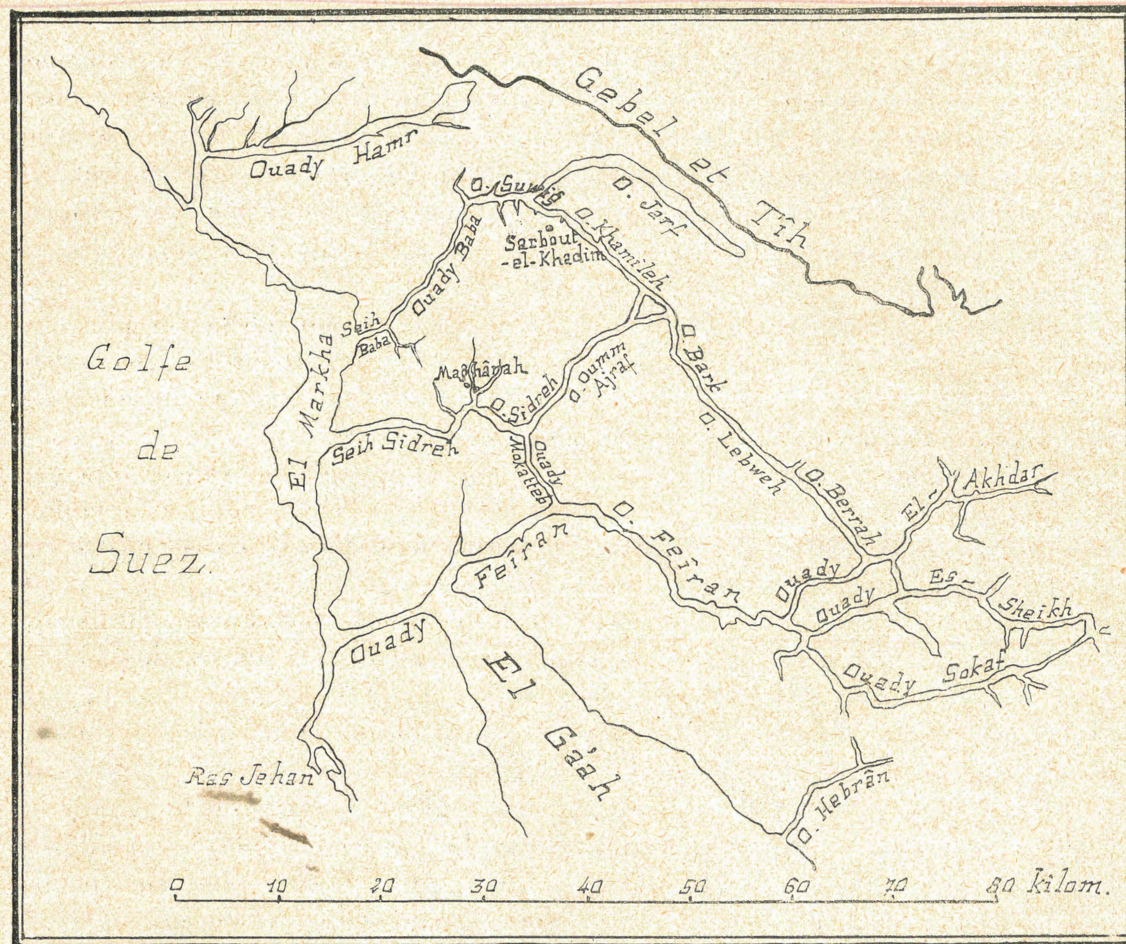
Remontons donc le seih Baba : une demi-heure de marche, et nous verrons déboucher, à droite, le ouady Shellal, vallée secondaire dans laquelle paraît s'engager la branche la plus importante du chemin; nous verrons tout à l'heure où elle conduit. Pour le moment, continuons notre route par le *ouady Baba* proprement dit, un impressionnant défilé aux murailles verticales qui prolonge ses sinuosités, sur quinze kilomètres de longueur, sans recevoir un seul ravin latéral. Il débouche sur le carrefour en croix de quatre vallées. Droit devant nous, le ouady Beda continue, en amont, la direction du ouady Baba et pousse ses ramifications supérieures jusqu'au pied de la longue falaise du Gebel-et-Tîh; de la gauche descend un vallon secondaire par où débouche, après avoir franchi un col, un chemin venant du nord-ouest et dont nous parlerons tout à l'heure; à droite, enfin, commence la plus importante des branches en lesquelles se divise le ouady Baba, son prolongement topographique véritable vers l'amont, le ouady Suwig.

Le ouady Beda, qui se perd dans le désert, ne nous intéresse pas. Tournons à droite par le ouady Suwig. Nous suivons maintenant une direction parallèle à celle de la falaise de Tîh, à dix ou douze kilomètres de distance; beaucoup de vallons débouchent sur notre route, et tout d'abord, à droite, le ouady Nasb, par où monte un sentier d'apparence importante ; nous aurons à revenir en cet endroit. Continuons tout droit, cependant, ne nous égarons ni dans le ouady Haboûs, sur la gauche, qui nous conduirait dans le long fossé du ouady Jarf au pied même du Gebel-et-Tîh, ni dans le ouady Merag, un peu plus loin du même côté, ni dans aucun des nombreux vallons parallèles au ouady Nasb, sur le côté droit de la route; ignorons de même, pour le moment, que d'importantes ruines égyptiennes dominent le sentier où nous sommes. Au bout d'une dizaine de kilomètres, la vallée cesse de recevoir des branchements secondaires : c'est maintenant le ouady Khamileh. Dix kilomètres encore, et le ravin semble au premier coup d'œil se bifurquer, mais ce n'est pas une bifurcation proprement dite; nous sommes au sommet d'un triangle de trois ravins qui entourent d'un fossé continu une sorte d'ilot complètement isolé du reste de la montagne. Pour comprendre cette particularité topographique, il faut immédiatement observer que de l'angle ouest du triangle part une vallée, le ouady Oumm Ajraf, qui à partir de ce point *descend vers le sud-ouest* : il y a donc, par le Khamileh et les différentes vallées du fossé triangulaire, *communication d'amont* entre le ouady Suwig et cet ouady Oumm Ajraf dans lequel nous venons de déboucher; les communications de ce genre résultent d'un phénomène très général du

modelé du terrain par l'érosion fluviale, et nous l'expliquerons plus loin, après avoir noté d'autres phénomènes du même ordre.

La direction du Khamileh, au delà du triangle, est exactement prolongée par le ouady Taiyebeh, suivi lui-même du ouady Bark; l'alignement se continue plus loin encore et constitue, comme nous le verrons, une des grandes routes naturelles de la péninsule, mais cette direction nous éloignerait de la zone qui nous intéresse. Prenons

Carte 2. — Croquis des ouadys du versant occidental.



Échelle de $\frac{1}{734.000}$

à droite, par le ouady Sig, — le côté méridional du triangle, — et, tournant le dos au Gebel-et-Tih, redescendons vers la mer par le ouady Oumm Ajraf. Ce dernier, un peu plus bas, prend le nom de ouady Sidreh et au bout d'une quinzaine de kilomètres d'un trajet assez tortueux, débouche dans une sorte d'esplanade quadrangulaire aux angles de laquelle aboutissent différents ouadys : c'est le seih Sidreh, ou plutôt l'extrémité amont de l'importante vallée qui porte ce nom. A notre gauche monte le ouady Neba,

un simple cul-de-sac; devant nous commence la montée du ouady Mokatteb, où nous nous engagerons tout à l'heure; à droite, enfin, le seih Sidreh descend vers la côte. Prenons cette dernière direction. Le flanc droit de la vallée est dévasté par l'érosion et comme effondré, sur un kilomètre de largeur et une longeur d'une lieue en descendant; la vallée se resserre ensuite en défilé, devient sinueuse, et presque aussitôt nous voyons s'ouvrir, à notre droite, une gorge que nous aurons à visiter en détail, car ses ramifications abritent les mines nombreuses de *Magharah*, la « Caverne ». Continuons cependant à descendre le seih Sidreh, dont les replis s'accentuent et qui reçoit, à peu de distance en aval, sur la droite, un vallon dont l'importance résulte de ce qu'il est exactement adossé au ouady Shellal, l'affluent du Baba devant lequel nous sommes passés au moment de notre première entrée en montagne : les deux vallées accolées par l'amont déterminent un col, le Nagb Bouderah, à l'altitude de 335 mètres, et ce col est franchi par un sentier qui met en rapport direct le seih Baba et le seih Sidreh. On devine sans peine, d'après la carte, qu'une voie de communication importante passe par là et prend la direction du sud par le seih Sidreh et le ouady Mokatteb; nous aurons à examiner cela un peu plus loin.

A partir du confluent du val de Bouderah, la descente du seih Sidreh n'est plus d'un grand intérêt géographique. La vallée s'élargit progressivement et sort finalement dans la plaine côtière d'El Markha, à dix kilomètres au sud de l'embouchure du seih Baba, par où nous avons commencé ce tour circulaire.

Voyons maintenant par quelles communications le système des vallées que nous venons de parcourir est relié aux régions avoisinantes. A l'angle nord, au carrefour Baba-Suwig, nous avons vu qu'un sentier gravissait la pente d'un vallon secondaire vers le nord-ouest : il franchit un col, puis descend dans le ouady Hamr, qui aboutit à la côte au Ras Abou Zelimeh après un crochet brusque vers le sud. En second lieu, au point exactement opposé du circuit, qui est l'évasement du seih Sidreh en amont de Magharah, nous avons passé devant le débouché du ouady Mokatteb. La vallée qui porte ce nom est un défilé de huit kilomètres entre le seih Sidreh et la partie moyenne du ouady Feîran; c'est en réalité un col, dont le point culminant dépasse l'altitude de 400 mètres, plus haut par conséquent que celui du nagb Bouderah; mais le passage est facile, et son importance est tellement grande dans les communications de la péninsule que la démarcation des deux vallées adossées à la ligne de faîte disparaît aux yeux, et que sur les deux versants du Sidreh et du Feîran, les voyageurs ne connaissent jamais qu'un ouady Mokatteb unique.

Lorsqu'on arrive dans le ouady Feîran par cette voie, on est agréablement surpris d'y trouver une abondante végétation de palmiers, de genêts, de roseaux, de buissons de toutes sortes, un ruisseau et un véritable village aux maisons de pierre bien construites. On peut alors tourner à droite et descendre par cette vallée jusqu'au littoral, qu'on atteint à quelque distance au nord du Ras Jehan, mais dans cette direction, le désert recommence presque aussitôt. Le flanc gauche de la vallée, à mi-chemin de Mokatteb et du rivage, s'ouvre en une large brèche sur l'énorme plaine désertique d'El Gâah, qui reproduit le phénomène du petit désert littoral d'El Markha à une échelle

dix fois plus grande. Si au contraire, à partir du débouché de Mokatteb, nous remontons le ouady Feîran, nous aurons le plaisir de parcourir l'oasis dans toute son étendue, le long du ruisseau dont les palmeraies couvrent plus d'une lieue. On arrive ainsi au point où l'eau sort à l'air libre, et immédiatement en amont, on rentre dans le domaine de la roche nue et brûlée. Continuant à remonter la vallée, nous arriverons bientôt au pied même du massif du Serbâl, que nous n'avons pas à explorer. Evitons, pareillement, le réseau compliqué des ramifications hautes du Feîran qui s'ouvrent devant nous, et rabattons-nous à gauche par la première issue rencontrée, qui est le ouady El-Akhdar : ce vallon nous conduira au débouché du ouady Berrah, à l'extrémité du long sillon rectiligne dont nous avons parcouru précédemment l'autre section terminale. Le ouady Berrah devient, en effet, en remontant vers le nord-ouest, le ouady Lebweh, puis le ouady Bark, et ce dernier se continue par le ouady Khamileh, au carrefour triangulaire où commence la descente du ouady Oumm Ajraf ; en ce point, nous retombons sur l'itinéraire de notre premier circuit.

Le ouady Mokatteb et l'enfilade des ouadys Bark, Lebweh et Berrah constituent, comme on voit, deux communications transversales parallèles entre les vallées Sidreh et Feîran ; mais le Mokatteb est un col, tandis que le fossé supérieur Bark-Lebweh-Berrah rentre dans la catégorie de ces communications d'amont de profil indécis et de pente à peu près nulle dont le ouady Khamileh nous a déjà offert un exemple, entre le bassin du ouady Sidreh et celui du ouady Baba. Il nous faut expliquer comment ont pris naissance ces vallées transversales où le sens de l'écoulement est comme indéterminé, et qui ont ce singulier effet, par leur quadrillage avec les vallées proprement dites, de découper la masse de la montagne en blocs rectangulaires.

B. — *Histoire géogénique. La surrection du Sinaï et l'effondrement de la mer Rouge; les failles étagées, les premières lignes d'écoulement, le travail de l'érosion.*

Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour se rendre compte que dans la zone qui nous intéresse, entre la crête du Gebel-et-Tih et la côte, le sol est rayé de deux sillons profonds, rectilignes, parallèles à la branche occidentale du Gebel-et-Tih et à la direction générale de la mer Rouge. Le sillon supérieur commence au ouady Suwig ; il comprend le fossé continu des ouadys Khamileh, Bark, Lebweh et Berrah, et se prolonge ensuite en ligne droite, par une enfilade moins apparente mais tout aussi réelle de ouadys et de *nagb* secondaires, jusqu'au cœur du massif du Gebel Moûsa et du Gebel Katherin. L'alignement du fossé inférieur est marqué par la côte elle-même et le pied des premières hauteurs, depuis le Ras Abou Zelimeh jusqu'à la porte du seih Baba, après quoi on le suit par le ouady Shellal, le nagb Bouderah, le seih Sidreh entre Bouderah et Mokatteb, le ouady Mokatteb, le ouady Feîran jusqu'au confluent du ouady Es-sheikh et la partie inférieure du ouady Sokaf.

La configuration de pareils sillons, perpendiculaires à la direction générale de l'écoulement des eaux et se prolongeant au travers de plusieurs bassins partiels, montre qu'ils étaient imprimés dans le sol antérieurement au début de l'érosion atmosphérique.

Ils sont donc d'origine géogénique, et dès lors, l'histoire de leur formation semble devoir être difficile à reconstituer en raison du peu de renseignements précis qu'on possède encore sur la structure de la région. Quelques observations particulières, cependant, ont été faites au long des fossés rectilignes eux-mêmes et permettent peut-être, avec les données générales de la géologie sinaïtique, de comprendre les phénomènes qui ont créé le versant ouest de la péninsule.

Le fait primordial de la formation de la péninsule paraît être la surrection du massif montagneux de son extrémité méridionale. A l'époque de cet événement, la discontinuité de la mer Rouge n'existait pas encore entre l'Arabie et l'Afrique orientale, qui formaient un seul continent, recouvert de l'épais manteau des sédiments calcaires de la période secondaire. La croûte terrestre était restée, comme on sait, pendant cette dernière période, dans un état d'équilibre remarquable. La période tertiaire, au contraire, fut marquée par une de ces grandes manifestations orogéniques qui ont lieu périodiquement, lorsque la capacité de l'écorce vient à se trouver trop grande par suite du refroidissement et de la contraction du noyau liquide interne : la sphère enveloppe doit alors diminuer de volume, et comme sa surface ne peut se réduire, elle se contracte en se plissant, phénomène que démontre le dessin en plis parallèles de tous les grands systèmes de montagnes et qui suppose le développement de pressions latérales énormes. Lors de la plus récente des ruptures d'équilibre, celle de l'époque tertiaire, les efforts latéraux furent tels qu'en beaucoup de points les anciennes couches rocheuses se rompirent, suivant les vieilles lignes de plissement des montagnes primaires, et s'entr'ouvrirent en longues chaînes de volcans[1].

Par quel jeu de pressions antagonistes un massif isolé et de forme triangulaire, celui du Sinaï, vint-il à prendre naissance, nous ne pouvons naturellement le savoir. Bien que la croûte solide, à ce qu'il semble, n'ait pas été perforée en cet endroit, la surrection verticale fut tellement accentuée que les couches sédimentaires qui coiffaient le sommet, désorganisées et disjointes par l'épanouissement en calotte de la surface, furent balayées par l'érosion et disparurent en un temps relativement court. Aujourd'hui, le dôme supérieur du massif est formé de roches cristallines, c'est-à-dire antérieures aux premiers sédiments primaires ; et lorsqu'on suit sur le terrain un rayon issu du sommet de la montagne, au fur et à mesure qu'on descend dans l'espace, on monte au contraire dans la série des couches géologiques : la pointe centrale cristalline, à une altitude de 2250 mètres, environ, est entourée, en plan, d'une auréole de terrains primaires, entourée elle-même d'une auréole plus large de terrains crétacés ; dans le voisinage des grès primaires, on est déjà descendu à 800 mètres, et l'on arrive à 500 mètres sur la ligne de contact des grès et des calcaires[2].

1. En France, notamment, où la pression latérale transmise de l'est à l'ouest et dont les Alpes sont le témoignage, fit surgir à nouveau, par « rajeunissement », les montagnes primaires du massif Central, et, les brisant du nord au sud suivant de vieilles lignes de fracture cicatrisées, provoqua l'éruption des volcans d'Auvergne et l'immense éruption du Cantal.

2. Raboisson, *Exploration géologique de la Péninsule sinaïtique*, dans *Bull. de l'Institut Égyptien*, 1900, p. 63-64.

Il résulte de cette disposition que toutes les couches géologiques doivent plonger, tout autour du centre marqué par le sommet du Sinaï, et c'est en effet ce qu'on observe assez nettement, en dépit des bouleversements ultérieurs que ces couches ont eu à subir. On voit tout d'abord que le plateau de Tîh, qui est un reste du grand plateau secondaire africain-arabe, au nord du massif du Sinaï, a la pente générale de ses vallées du sud au nord, et non vers les golfes de Suez et d'Akabah comme il semblerait naturel. D'antre part, les observations de Raboisson, qui a parcouru, sur le versant occidental, les fossés longitudinaux dont il est parlé ci-avant, ont mis en évidence l'ascension progressive et de plus en plus accentuée de toutes les couches crétacées et gréseuses à mesure qu'on s'avance vers le sud[1]; Morgan, déjà, avait noté le même phénomène[2].

Un fait corrélatif ou subséquent de la surrection du massif sinaïtique fut sans doute le grand effondrement rectiligne dont la mer Rouge, le golfe de Suez et la dépression de l'isthme définissent l'alignement. L'effort de cette rupture, à partir d'un certain point, se bifurqua, donnant naissance à une seconde fosse d'effondrement à angle aigu avec la première, un sillon profond et ininterrompu que l'on suit dans le golfe d'Akabah, le ouady El Arabah, la mer Morte, la vallée du Jourdain et celles du Litany et de l'Oronte. La pointe méridionale du Sinaï prit alors son dessin, à la fourche des deux fosses effondrées et envahies par la mer, séparées l'une de l'autre par le massif de surrection nouvelle.

Sur le versant du golfe de Suez, les sillons parallèles à la côte que nous avons décrits plus haut apparaissent à l'évidence, par suite de ce parallélisme, comme étant en relation avec la phénomène de l'effondrement, et la nature de cette relation nous est indiquée de manière précise par les observations de Raboisson, corroborées, ici encore, par celles plus sommaires de Morgan. Raboisson a suivi, en effet, du nord au sud, le sillon inférieur Shellal-Bouderah-Mokatteb-Feîran, et a observé que les couches géologiques ne sont nulle part en concordance, d'un versant à l'autre de cette longue ravine : partout on observe un décrochement, une dénivellation brusque de l'est à l'ouest, c'est-à-dire qu'une même couche affleure sur le versant ouest à un niveau considérablement inférieur à celui qu'elle occupe sur le versant oriental[3]. Un décrochement de ce genre est ce qu'on nomme une *faille*; deux failles parallèles limitent l'effondrement de la mer Rouge, mais on voit que la faille orientale est accompagnée, à distance, par une ou plusieurs failles parallèles à sa propre direction et ayant agi sur le terrain dans le même sens qu'elle-même, ce qui revient à dire que du côté oriental, tout au moins, l'effondrement s'est effectué *en gradins* au lieu de produire l'apparition d'une falaise verticale unique et de hauteur énorme; le phénomène s'est en quelque sorte fractionné, réparti sur une zone de terrain plus large en donnant naissance à une succession de falaises superposées. Tel fut l'aspect du versant est du golfe de Suez, au lendemain du cataclysme. On ne peut douter, comme nous venons de le voir, que les deux sillons parallèles à la côte qui courent à travers la montagne, ne marquent l'emplacement des grands escarpements verticaux de la première heure.

La pesanteur et l'érosion atmosphérique ne tardent jamais à adoucir les arêtes vives produites par les ruptures géologiques, et cet escalier de géants fut bientôt remplacé par des pentes plus ou moins uniformément inclinées, depuis la côte jusqu'à la crête calcaire du Gebel-et-Tîh, où l'on retrouve le vieux plateau sédimentaire jadis ininterrompu. Les failles nord-sud, cependant, étaient particulièrement exposées à être ravinées et à devenir des lignes d'écoulement importantes, par suite de l'état d'ameublissement où le broiement par frottement vertical avait mis les matériaux, du haut en bas de ces surfaces de rupture. Les eaux, effectivement, y dessinèrent de longs sillons qu'elles approfondirent d'une manière de plus en plus rapide. Mais comme ces rigoles étaient parallèles à la côte, il fallut bien que de place en place il se formât dans leur bord occidental un déversoir, pour permettre aux eaux de passer du fossé supérieur dans le fossé inférieur, et du fossé inférieur à la mer; des ravines transversales prirent ainsi naissance, et une fois dessinées, ne cessèrent de s'accentuer par le fait d'un écoulement de mieux en mieux concentré; il arriva un moment où ces vallées transversales eurent échancré le terrain à la même profondeur que les sillons longitudinaux qui avaient tout d'abord tendu à se former, et ce jour-là, le dessin des vallées du versant fut arrêté dans ses lignes principales, chaque vallée ou branche de vallée étant constituée par une combinaison à angles droits de tronçons parallèles et de tronçons transversaux successifs. Ce mode de génération explique les tournants à angle droit qu'on observe, par exemple, au point où le ouady Suwig devient le ouady Baba, les deux tournants si brusques du seih Sidreh, immédiatement en amont et en aval du point où il reçoit le vallon de Bouderah, le changement de direction du ouady Feîran au confluent du ouady Mokatteb.

Dans ce système orographique, le sillon auquel avait donné naissance chacune des

1. Raboisson, *loc. cit.*, p. 58, et surtout p. 62-63, description géologique de la ligne des ouadys Es-sheikh, Igney, Berrah, Bark, Khamileh, Suwig et Hamr. Jusqu'au ouady Berrah, on ne voit que des roches cristallines; au ouady Bark commence la zone de passage de ces roches aux grès primaires, qui apparaissent d'abord sur les sommets, sous forme de tables isolées, et augmentent progressivement d'importance, la ligne de séparation plongeant en pente douce; au ouady Khamileh les granites disparaissent sous terre et les couches gréseuses émergent seules, toujours plongeantes; au ouady Hamr, enfin, des lambeaux de calcaire apparaissent à la partie supérieure, prennent une importance croissante comme le font les grès plus au sud, et plongent parallèlement aux couches sous-jacentes.

2. Morgan, *Recherches sur les Origines*, I, p. 216.

3. Raboisson, *loc. cit.*, p. 61. Dans le ouady Shellal et le nagb Bouderah l'on a, à droite, des grès couronnés par places de calcaires, et à gauche, des grès plus élevés et sans couronnes calcaires; peu avant d'arriver au ouady Magharah, à droite sont des grès, à gauche des schistes surmontés de grès; dans le ouady Mokatteb, à droite, des grès, à gauche des granites : la différence de dureté entre ces deux sortes de roche explique que les inscriptions de Mokatteb aient été gravées presque toutes du côté occidental, dans le grès, parce qu'il est plus tendre, et non parce que ce côté est celui de l'ombre pendant l'après-midi, comme le comprennent plusieurs voyageurs.

Morgan a noté l'existence de cette grande faille dans le val de Bouderah : « Les grès affleurent à Wadi-Maghara, ils présentent dans cette localité une légère pente vers l'ouest, mais, bientôt recoupés par de nombreuses failles, ils plongent rapidement au Wadi-Boudrah sous les assises crétacées et disparaissent. » (Morgan, *Recherches*, I, p. 218).

failles primitives était partagé en segments dont chacun faisait partie d'une ligne d'écoulement distincte, et l'on comprend, d'après ce qui précède, qu'entre deux consécutifs de ces segments alignés, la ligne de partage des eaux reçût une profonde échancrure ; en d'autres termes, chacun des sillons rectilignes était une alternance de tronçons de vallées indépendantes et de cols très accentués. C'est ce qu'on observe, aujourd'hui encore, le long du sillon inférieur, dans lequel on suit successivement un tronçon du Feîran, le col de Mokatteb, un tronçon du Sidreh, le col de Bouderah, le ouady Shellal et son prolongement par la ligne de la côte. Ce n'est pourtant, là, qu'une forme instable, un *moment* du terrain au cours de l'accomplissement de la démolition érosive. Le mécanisme essentiel de ce phénomène, qui ne prend fin qu'avec l'arasement total d'un continent au niveau de la mer, consiste dans la *régression* des lignes de pente. Toute ligne de ruissellement tend à abaisser sa cote, en creusant le sol sous elle et faisant *reculer* sa source ; l'intensité de cette action est proportionnelle à celle du ruissellement lui-même, et par suite, si elle travaille constamment à élargir une vallée par le recul des versants, c'est dans le sens du thalweg où les eaux se réunissent qu'elle s'exerce de la manière la plus énergique. Il en résulte que le phénomène de la régression se traduit principalement par le *recul des sources* ; il en résulte encore qu'un col est un point particulièrement attaqué par l'érosion, parce que les deux vallons adossés à une ligne de faîte en un point de ce genre *rétrogradent* chacun de leur côté, abaissant constamment les cotes de leurs thalwegs et par suite la cote du point où ces thalwegs se recoupent sur la ligne de partage.

On conçoit ainsi qu'un col puisse arriver, en un temps relativement court, à être complètement détruit, les deux versants du passage se trouvant remplacés par un simple couloir, une communication de plain-pied entre les deux bases des pentes primitives. Si ces bases sont des fonds de vallées dont les ravins du col détruit étaient respectivement des affluents, le phénomène aura eu pour résultat de pratiquer entre deux bassins d'abord indépendants une communication transversale, et cela pourra, dans certains cas, provoquer des modifications importantes du régime fluvial, en captant, par exemple, le cours d'eau de l'une des deux vallées au profit du bassin dont l'autre fait partie.

La loi qui régit ce travail d'arasement des cols est tout à fait générale et indépendante de la position relative des vallées, mais on comprend que l'arasement marche plus vite lorsque les vallées ainsi séparées par un col sont dans le prolongement l'une de l'autre, le long d'une faille ou d'un sillon primitif du terrain. En fait, il semble d'après les cartes que tout au long du sillon supérieur Khamileh-Bark-Lebweh-Berrah, les cols qui séparaient primitivement les bassins des ouadys Baba, Sidreh et Feîran, ne laissent plus aujourd'hui aucune trace. Il est probable, néanmoins, qu'entre deux consécutifs de ces bassins le thalweg de ce grand couloir présente encore un seuil perceptible, un col topographique et tout au moins, si l'on peut dire, théorique ; mais pratiquement, la vallée est unique d'un bout à l'autre, et plus aisée à parcourir, même, qu'une vallée ordinaire, car sa pente est indécise et partout très faible.

C. — *Routes du versant occidental. La route supérieure ; la route inférieure et sa section Sidreh-Mokatteb-Feîran : les inscriptions.*

Telles sont les données géographiques essentielles qu'il faut avoir acquises pour se mouvoir sans hésitation dans la région qui nous intéresse. Elles permettent, d'abord, de comprendre l'agencement des routes du versant ouest de la péninsule. Les seuls points de quelque importance, au point de vue de la circulation sur ce versant, sont le village de Tôr, sur le golfe de Suez, et le couvent du Mont Sinaï dans le massif méridional ; Tôr occupe d'ailleurs une position fort excentrique, ses communications se font principalement par mer, et quant aux sentiers qui y aboutissent, aucun d'eux ne passe très loin du couvent du Sinaï, de telle sorte que ce dernier peut être considéré comme le centre unique des voies de communication par terre. Les chemins qui partent de là forment trois faisceaux très nets, celui du versant est et d'Akabah, celui du Sinaï central, — sentiers gravissant les pentes du Gebel-et-Tih, — et celui du versant occidental, sentiers aboutissant à la région de Suez. Occupons-nous seulement ici des chemins de cette dernière catégorie.

Lorsqu'on part du fond du golfe de Suez, se dirigeant vers le sud par la voie de terre, on est bientôt amené à choisir entre plusieurs sentiers tous parallèles, mais à plus ou ou moins grande distance du rivage. A hauteur de Hammam Faraoun, où la montagne se rapproche de la mer jusqu'à y baigner son pied, l'un des sentiers se met à longer immédiatement la côte, pendant qu'un autre, après avoir franchi le ouady Gharandel, s'engage dans l'intérieur du massif, débouche dans le ouady Hamr à l'endroit où cette vallée se replie brusquement vers le sud, et la remonte à partir de ce point jusqu'au col qui la met en communication avec le ouady Suwig. Quant au sentier de la côte, il passe au Ras Abou Zelimeh et, longeant toujours le pied de la falaise, il atteint l'extrémité nord de la plaine d'El Markha et se dirige vers l'entrée du seih Baba. Le segment inférieur du ouady Hamr, qui aboutit à la côte au Ras Abou Zelimeh, sert de communication transversale. A partir du ouady Hamr et du seih Baba, les deux chemins s'écartent et se différencient d'une manière assez nette pour qu'il y ait lieu, comme l'ont fait plusieurs géographes et notamment Ritter [1], de les distinguer par les dénominations de *route supérieure* et de *route inférieure*. Ces deux routes empruntent précisément les deux grands sillons rectilignes dont nous avons décrit plus haut la configuration et le tracé. La route supérieure, après sa descente sur le carrefour Baba-Suwig, suit le trajet Suwig-Khamileh-Bark-Lebweh-Berrah, tandis que la route inférieure s'engage dans la montagne par le seih Baba et le ouady Shellal, pour continuer par nagb Bouderah, seih Sidreh, ouady Mokatteb, ouady Feîran et ouady Sokaf : ce dernier ouady, qui infléchit la route à gauche, la conduit à rejoindre la route supérieure peu après son débouché du ouady Berrah, en un point dont le couvent du Sinaï n'est plus à très grande distance.

Les transversales entre les deux routes sont nombreuses. Un peu avant d'arriver

1. Ritter, *Erdkunde von Asien*, t. 14 (Bd. VIII, Abth. III), p. 638-808, *pass.*

au ouady Sokaf, les ouadys El-Akhdhar et Es-Sheikh forment transversales dans le quadrillage confus des ramifications supérieures du Feïran ; plus au nord, on a les communications plus isolées et par suite plus importantes du ouady Baba et des ouadys Sidreh et Oumm Ajraf. Enfin, c'est en quelque sorte une transversale que le sentier qui se détache de la route inférieure, au coude du ouady Sokaf, emprunte le ouady Hebrân, débouche sur la plaine d'El Gâah et se dirige en droite ligne sur Tôr.

De la route supérieure et de la route inférieure, c'est la seconde qui est de beaucoup la plus importante. Depuis qu'on a commencé à parcourir la péninsule du nord au sud, c'est-à-dire, en somme, depuis l'abandon du vieux système égyptien de navigation à travers le golfe de Suez, les voyageurs et les passants de toute sorte, nomades de l'époque nabatéenne, pèlerins du Moyen Age, explorateurs du début des temps modernes, tous ont suivi de préférence le chemin par le Hammam Faraoun, le Ras Abou Zelimeh et le ouady Mokatteb, qui les amenait le plus directement possible dans le massif montagneux du sud et au couvent de Sainte-Catherine. L'intensité de la circulation, dans les gorges du Sinaï, se mesure au plus ou moins grand nombre d'inscriptions, graffiti et dessins que portent les rochers en bordure de la route; or, si les voyageurs européens et sémitiques des deux derniers millénaires ont ainsi marqué leur passage dans presque tous les ravins du versant occidental, nulle part ces monuments ne sont aussi nombreux et aussi denses que sur le segment de la route inférieure qui comprend le seih Sidreh, depuis la sortie du ouady Bouderah, le ouady Mokatteb et le ouady Feïran[1] : dans le défilé de Mokatteb, surtout, il y a une telle abondance d'inscriptions, serrées les unes contre les autres sur plusieurs kilomètres de longueur, que le passage en a pris son nom de *ouady Mokatteb*, « vallée écrite ».

Ces inscriptions sont d'époque très variable[2] ; il se trouve parmi elles des inscriptions grecques et même quelques inscriptions latines, mais le plus grand nombre appartiennent à cette catégorie d'inscriptions sémitiques que l'on nomme *nabatéennes*; au sein de la famille nabatéenne, elles constituent le groupe particulier des inscriptions *sinaïtiques*. Elles furent gravées sur les rochers, dans des conditions mal élucidées encore, par des populations sur lesquelles on a peu de renseignements et qui menaient, à ce qu'il semble, la vie nomade dans ces vallées pendant les siècles qui suivirent le début de l'ère chrétienne. Il est important de remarquer, d'autre part, que dans la foule des inscriptions semées le long de la grande route il ne s'en trouve pas une seule égyptienne. Les Égyptiens, de toute évidence, ne suivirent jamais cette route ; ils arrivaient dans le pays et s'en retournaient au moyen de leurs flottilles, et jugeaient seule-

1. V., à ce sujet, les comptes-rendus des missions épigraphiques de G. Bénédite, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1889, p. 308 ; 1890, p. 184 ; 1891, p. 115.

2. Le ouady Mokatteb a été surabondamment décrit par les nombreux explorateurs du Sinaï dont nous mentionnons ci-après (chap. III) les voyages et les livres. Signalons seulement ici les intéressantes impressions notées par Brugsch (*Wanderung*, etc., 1866; p. 85) sur le pêle-mêle des inscriptions et figures de toute sorte et de toute époque qui couvrent les roches, textes variés, croix chrétiennes, bonnets d'évêques, cavaliers à cheval, chameaux, gazelles, béliers, etc. Les carnets de E.-H. Palmer (1868 ; v. ci-après, chap. III) montrent qu'on y trouve également des blasons seigneuriaux du Moyen Age.

ment convenable de consigner le souvenir de leur passage sur les lieux mêmes où ils avaient exécuté leurs travaux. C'est ce qui fait que les monuments égyptiens sont si étroitement groupés autour des centres d'exploitations minières. Tous ceux de ces monuments que l'on connaît aujourd'hui proviennent de deux localités distinctes, éloignées l'une de l'autre, peu étendues et situées en dehors des chemins des âges ultérieurs ; grâce à l'étude géographique qui précède, nous sommes en mesure de comprendre la situation de ces deux localités dans le réseau des gorges du versant occidental de la péninsule : il nous restera, un peu plus loin, à les visiter en détail.

III. Géologie des couches minières. Le cuivre, la turquoise, le *mafkaï*.

A. — *Les couches exploitées. Minerais de cuivre et grès à turquoises.*

Toutes les couches qui présentent de l'intérêt au point de vue d'une exploitation de mine sont situées dans la zône des grès primaires. Ceux-ci affleurent, sur le versant ouest de la péninsule, dans tout l'intérieur d'un périmètre polygonal déterminé par le double phénomène du plongement vers le nord-ouest des couches sédimentaires, — qui fait que les grès apparaissent d'abord sur le sommet des plateaux, à hauteur du ouady Bark, augmentent d'importance au fur et à mesure de l'enfoncement des roches cristallines sous-jacentes, arrivent à constituer la hauteur entière de la montagne au ouady Khamileh et commencent à porter des calcaires au ouady Hamr, — et des grandes failles parallèles à la côte dont la plus nettement observée, comme nous l'avons vu, engloutit la totalité des couches de grès, le long du nagb Bouderah, pour ne laisser émerger que le calcaire secondaire[1]. On voit, d'après cela, que la région des grès est principalement constituée par le bloc rectangulaire de montagne qu'encadrent le ouady Baba, les ouadys Suwig et Khamileh, les ouadys Oumm Ajraf et Sidreh, enfin le seih Sidreh, le ouady Bouderah et le ouady Shellal. Dans cette zône, les grès occupent presque partout la hauteur totale de la montagne, sans substruction visible de granites ou de schistes et sans couronnement de tables calcaires.

Les mineurs cherchaient naturellement le point d'attaque des couches exploitables dans l'intérieur des vallées, parce que les affleurements des couches superposées s'étagent sur les versants et sont ainsi faciles à comparer et à reconnaître, parce que les vallées principales, seules, entaillent la montagne assez profondément pour faire apparaître

1. Le manque d'une carte géologique précise se fait sentir ici de la manière la plus vive, et nous sommes obligés d'y suppléer par les rares indications verbales que veulent bien nous donner les voyageurs. Ces indications nous permettent d'ailleurs de nous rendre compte que l'engloutissement du grès est loin d'être général d'un bout à l'autre de la faille Bouderah-Mokatteb-Feïran, dont les décrochements verticaux n'ont pas eu, le plus souvent, une assez grande amplitude pour produire ce résultat. Dans le seih Sidreh et le ouady Mokatteb, notamment, bien que le décrochement soit considérable, le grès subsiste sur toute la hauteur de la lèvre abaissée (Raboisson, *loc. cit.*, p. 61).

certaines couches basses, parce qu'enfin le fond d'une vallée est fréquemment un point d'eau ou l'emplacement possible d'un puits, tandis que l'aridité est complète dans les sections montagneuses intermédiaires. En fait, les exploitations anciennes se sont toutes groupées autour de deux points opposés du quadrilatère de la région gréseuse, au sud, dans les ravins de Magharah, qui débouchent dans le seih Sidreh un peu en amont de la descente de Bouderah, au nord, dans le canton du ouady Nasb et de la montagne du Sarbout-el-Khadim, sur le versant méridional très accidenté du ouady Suwig.

Les mêmes couches affleurent dans les deux localités. A Magharah, elles sont bouleversées par le voisinage de la grande faille Bouderah-Sidreh et les nombreuses failles parallèles qui sillonnent la lèvre surélevée; dans la région Nasb-Sarbout, au contraire, les assises ont gardé leur horizontalité et affleurent en succession régulière du haut en bas des versants des ravins [1]. Morgan a pris, dans le district du sud, une coupe géologique intéressante qui rencontre les vallées de Bouderah et de Magharah et montre les failles [2]; dans le district du nord, il a noté ainsi qu'il suit la succession et la puissance des couches [3] :

1° Grès jaune clair	plus de 15 mètres
2° Bioxyde de manganèse en masse compacte et hématite.	0^{m},30 à 0^{m},80
3° Marnes blanchâtres avec veines de minerais de fer, de manganèse et de cuivre.	0^{m},20 à 0^{m},50
4° Grès brun ou gris en lames avec veines de minerai cuivreux	0^{m},80 à 1^{m},50
5° Grès blanc, très fin, en couches minces	0^{m},80 à 2^{m},00
6° Grès jaune en bancs épais.	3^{m},50 à 4^{m},00
7° Grès jaune avec bancs riches en turquoises. . . .	3^{m},50 à 4^{m},00
8° Grès jaune compact en bancs épais.	30 à 40 mètres

Cela ne concorde pas absolument avec les observations antérieures de plusieurs naturalistes, notamment de Rüppell, qui a noté, au ouady Nasb, la présence d'une couche de « plus de 200 pieds de cuivre oxydé noir terreux, sans mélange de pierres [4] »; il demeure néanmoins certain, dans l'ensemble, que ces grès renferment des gisements importants de minerais de fer et de cuivre. « Les bancs n°s 2 et 3, dit Morgan [5], fournissent des minerais de fer d'une qualité parfaite. Ils ne semblent pas avoir été très largement exploités : cependant on voit, non loin dn temple de Serabit-el-Khadem, quelques tranchées ouvertes dans la masse et des indices d'exploitation souterraine. »

1. Morgan, *Recherches sur les Origines*, I, p. 218.
2. Morgan, *loc. cit.*, p. 218, fig. 587.
3. *Ibid.*, p. 219.
4. Rüppell, *Reisen in Nubien*, etc., p. 264-265.
5. Morgan, *loc. cit.*, p. 219.

Les parties métallisées, dit-il encore [1], « sont en couches pour le fer, en veines et en imprégnations pour le cuivre. » On sait, d'autre part, que le minerai de cuivre est de richesse très appréciable et de traitement facile; la réduction sans mélange, pratiquée par Rüppell à titre d'expérience, lui donna un rendement de 18 0/0 de cuivre pur [2].

Le minerai de fer était difficile à utiliser avec les moyens rudimentaires dont disposait l'industrie ancienne, d'où l'exploitation très restreinte de cette matière; il ne fait pas de doute, par contre, que les couches cuivreuses aient été l'objet d'une exploitation des plus actives. La principale substance que les Égyptiens allaient chercher au Sinaï n'était pas, à vrai dire, le cuivre, ni un métal quelconque, mais le *mafkaï*, dont nous parlerons tout à l'heure, et les mentions de métal sont tout à fait exceptionnelles dans les inscriptions égyptiennes de la région. On en connaît cependant quelques-unes, notamment dans un texte d'Amenemhâit III d'après lequel on était venu chercher dans ce pays « du *mafkaï* et du cuivre [3] ». D'autre part, les exploitations antiques ont laissé des traces évidentes dans la grande couche cuivreuse de Nasb, sillonnée en tous sens d'un réseau de galeries que Rüppell signalait déjà [4], que Holland découvrit à nouveau [5] et que Morgan, plus tard, devait décrire en termes analogues [6]; à Magharah, de même, des traces d'exploitation du cuivre ont été notées par E. H. Palmer [7]. Ces observations sont corroborées par les vestiges des fours primitifs où le minerai était soumis à l'opération de la réduction ; les mineurs avaient établi, dit Morgan, « au voisinage des exploitations les plus importantes de petites usines composées de quelques fours rudimentaires où les roches cristallines jouent le rôle de briques réfractaires. J'ai retrouvé la trace de ces usines à Wadi-Maghara, dans la vallée; on en rencontre au pied des montagnes de Serabit-el-Khadem et dans le Wadi-Nasb où, semble-t-il, fut le siège principal de la métallurgie pour les exploitations du nord [8]. » La combustion du minerai donnait naissance à des scories dont les amas considérables, à Magharah et dans le district du Sarbout, ont été remarqués par tous les voyageurs [9]. Les opérations se fai-

1. *Ibid.*, p. 218.
2. Rüppell, *loc. cit.*, p. 266.
3. *Recueil* ci-après, n° 20.
4. Rüppell, *loc. cit.*, p. 264-265.
5. V. à ce sujet E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, p. 231-232 ; cf., pour Holland et ses voyages, ce qui est dit plus loin au chap. III, *Bibliographie*, à propos des origines bibliographiques de l'*Ordnance Survey* de 1869.
6. Morgan, *loc. cit.*, p. 122.
7. E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, p. 197.
8. Morgan, *loc. cit* , p. 226-227.
9. V. surtout Rüppell, *loc. cit.*, p. 266, et Morgan, *loc. cit.*, p. 228-229. — Lepsius, convaicu que toutes les exploitation du Sinaï avaient pour but l'extraction du cuivre et enclin à voir partout des monceaux de scories, influencé d'ailleurs par les travaux et les observations antérieures de Rüppell, confondit avec des résidus de combustion certains lambeaux noirâtres de roche naturelle isolés au sommet du plateau du Sarbout, et crut y voir la preuve que les Égyptiens installaient leurs fourneaux de réduction sur les hauteurs (v. ce qui est dit à ce sujet plus loin, chap. III, *Bibliographie*, à propos de Lepsius, *Reise*, etc., 1846). La faute a été relevée successivement par Lottin de Laval (*Voyage dans la Pén. Arabique*, texte, p. 294) et par Morgan (*loc. cit.*, p. 219).

saient au charbon de bois dont on retrouve, s'il faut en croire Morgan[1], d'abondants morceaux sur l'emplacement des mines antiques.

L'ensemble de ces faits ne permet pas de douter que le cuivre sinaïtique ait été exploité à une époque ancienne; mais, à bien examiner les circonstances qui précèdent, on n'y trouve pas de raison certaine d'admettre que cette époque est celle des mineurs égyptiens. Aucune relation n'a encore été constatée entre les exploitations métallurgiques et les inscriptions égyptiennes du voisinage : dans le district du nord, où sont les mines de cuivre les plus importantes, celles-ci se trouvent dans le ouady Nasb, et dans cette vallée l'on ne rencontre précisément aucune inscription hiéroglyphique. Un seul texte égyptien, l'inscription d'Amenemhâit III citée plus haut, mentionne expressément la recherche du métal dans la région sinaïtique; c'est un témoignage un peu faible en raison du nombre considérable des inscriptions égyptiennes qui, toutes, mentionnent le *mafkaï* et non le cuivre.

Nous conclurons donc que les galeries de mine dans les bancs cuivreux, les fourneaux de réduction et les amas de scories, tout cela peut être l'œuvre des mineurs égyptiens, mais que la chose n'est pas démontrée et n'apparaît pas comme très probable.

Il en est tout autrement d'une autre sorte d'exploitations dont l'attribution aux Égyptiens a tous les caractères de l'évidence; ce sont celles des grès plus ou moins riches en turquoises qui occupent les nos 5, 6, 7 et 8 du tableau de Morgan cité plus haut. « Dans les couches no 7, dit Morgan[2], sont toutes les grandes exploitations antiques; les grès y sont jaunes et tendres par places, rouges, bruns ou violacés et durs dans d'autres. La roche friable contient les rognons de turquoises entourés d'une gangue ferrugineuse; dans les grès rouges ou bruns, on rencontre la pierre précieuse à l'état de veinules plus ou moins épaisses. » John Keast Lord note de même, à Magharah[3] : « La roche de la mine se compose de deux couches de grès à gros grains, assez friable, d'une teinte jaune sale et tachée de plaques de couleur de fer qui indiquent la présence des turquoises. » Tandis que les grandes exploitations de cuivre se trouvent au ouady Nasb, le principal établissement d'extraction de la roche à turquoises était à Magharah, dans le district du sud, dont les mines furent visitées par de nombreux voyageurs. La meilleure description en a été donnée par John Keast Lord, et nous y reviendrons[4]; notons seulement ici, avec Chabas[5], que d'après les observations précises et détaillées du voyageur anglais, la roche était attaquée au ciseau de pierre frappé par un marteau de pierre[6]; un grand nombre d'outils de ce genre se rencontrent dans l'intérieur des galeries de mine et aux alentours. L'archaïsme de cet outillage caractérise évidemment une époque très ancienne, et l'on ne peut s'empêcher de croire que si

1. Morgan, *loc. cit.*, p. 229.
2. *Ibid.*, p. 220.
3. Dans Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 353, note.
4. V. ci-après, même chap., IV, A, *Topographie de Maghara*.
5. Chabas, *loc. cit.*, p. 352-353.
6. Morgan a fait des observations dans le même sens; v. *Recherches*, etc., I, p. 221.

les Égyptiens, au moment où ils exploitaient ces couches de grès hétérogènes, avaient déjà connu l'art de brûler le minerai de cuivre qui se trouve aux mêmes emplacements, ils n'auraient pas manqué de fondre tout au moins des ciseaux métalliques pour servir à l'attaque de la roche. C'est une raison sérieuse, semble-t-il, de considérer les exploitations de cuivre de la région comme postérieures à l'époque égyptienne.

La roche grèseuse, une fois extraite, était broyée au moyen de pilons de pierre, triée et tamisée pour séparer la turquoise bleue de sa gangue et des enveloppes inertes. Cette gemme est-elle le *mafkaï*, le produit que venaient chercher dans le pays les expéditions égyptiennes et dont il est constamment question dans leurs inscriptions? Nous examinerons un peu plus loin les opinions successivement émises au sujet de la nature du *mafkaï*; ce qu'on peut observer clairement tout d'abord, c'est qu'il n'est pas possible de l'identifier avec la turquoise, du moins avec la turquoise considérée comme pierre précieuse. Ce n'est point, en effet, de Magharah ni du Sarbout que viennent les turquoises sinaïtiques exploitées, aujourd'hui encore, d'une manière très active et dont le marché de Suez voit passer, chaque année, des quantités considérables[1]. La turquoise de Magharah, au contraire de ces gemmes, est instable, meurt en passant au vert après quelques jours d'exposition à l'air libre, et par suite, n'a aucune valeur comme pierre précieuse : pour avoir méconnu ce fait d'expérience et voulu remettre en activité les exploitations égyptiennes sans en avoir compris l'objet véritable, Major Macdonald perdit sa fortune et peut-être sa vie dans les conditions pénibles que l'on sait[2]. Ce que les Égyptiens tiraient de leurs mines, le *mafkaï*, ne peut donc pas être de la turquoise-gemme; et cependant, les parois des grandes cavités d'où le *mafkaï* était extrait scintillent encore, à la flamme des lampes, du reflet des turquoises innombrables emprisonnées dans la roche. Il faut expliquer cette contradiction, et savoir ce qu'est le *mafkaï*.

B. — Le *mafkaï*.

La question est restée longtemps obscure. Champollion avait déjà relevé, dans un tombeau de Thèbes, la figuration d'une grande corbeille pleine d'une masse verte au-dessus de laquelle était écrit le mot *mafkaï*, et cela lui avait enseigné que le *mafkaï* était de couleur verte[3]; il croyait avoir des raisons d'y reconnaître le cuivre. Lepsius adopta d'abord cette opinion, lors de son voyage de 1845 au Sinaï, qu'il fit sous l'influence des observations géologiques incomplètes de Rüppell et de ses expériences sur la teneur des minerais cuivreux de Nasb; il déclara à ce moment que les exploitations dont parlent les inscriptions égyptiennes sont des exploitations de cuivre, et que le pays entier s'appelait *Mafkat*, le « Pays du cuivre[4] ». Vingt ans plus tard,

1. Morgan, *loc. cit.*, p. 218 et no 3.
2. Pour ce qui concerne l'histoire de Macdonald, v. ce qui est dit ci-après au chap. III, *Bibliographie*, à propos des origines bibliographiques de l'*Ordnance Survey* de 1869.
3. Champollion, *Notices*, I, p. 509.
4. Lepsius, *Reise*, 1846, p. 9.

Brugsch émet l'avis que le *mafkaï* est la turquoise, parce que les inscriptions qui mentionnent le *mafkaï* sont toutes dans le voisinage des mines où l'on trouve de la turquoise[1]; cette opinion passe dans son *Dictionnaire*, et ne tarda pas à devenir celle du plus grand nombre des égyptologues. Gensler, cependant, la combat, et cherche à revenir à l'ancienne idée d'une nature métallique, cuivre ou bronze[2].

Chabas, dans ses *Études sur l'antiquité historique*[3], reprend la question ainsi posée entre la turquoise et le cuivre, et repousse l'une et l'autre de ces deux interprétations, pour des raisons de valeur inégale, mais qui lui font presque toucher, cependant, à la solution du problème : il observe que le massif du Sinaï renferme une foule de sels de manganèse, de fer, de cuivre, notamment le carbonate de cuivre bleu ou vert, et ajoute : « La coloration en bleu des turquoises est attribuée au carbonate de cuivre, qui se présente à l'état de vert-de-gris naturel, de malachite et de bleu des montagnes. Peut-être les Égyptiens comprenaient-il sous le nom de *mafek* ces diverses combinaisons du cuivre[4] ».

La vérité est là, en effet, mais elle ne devait être pleinement mise en lumière que par Lepsius, au cours de ses recherches sur les métaux dans les inscriptions égyptiennes[5]. Lepsius, qui a complètement abandonné sa vieille erreur de 1845, montre ici que *mafkaï*, d'une manière générale, désigne la *couleur verte* et les minéraux colorés en vert comme l'émeraude, le malachite, le vert-de-gris, le vert des montagnes. Brugsch, une dizaine d'années après, renonce à ses premières idées comme Lepsius avait renoncé aux siennes, et se joint entièrement à ce dernier savant sur le terrain de ses conclusions nouvelles[6].

Nous n'évoquerons point ici les faits nombreux d'où Lepsius a dégagé la vérité entrevue par Chabas. La lecture du mémoire de Lepsius ne laisse subsister aucun doute quant à l'exactitude de sa théorie, et à la réflexion, on ne songe point à s'en étonner. Lorsque nous cherchons, en effet, à mettre le nom d'un minéral bien caractérisé sous un nom égyptien comme celui qui nous occupe, nous obéissons à des habitudes de précision scientifique toutes modernes et dont l'esprit égyptien était absolument dépourvu. Ce que désigne un nom de minéral, dans la langue égyptienne, ce n'est pas la nature intrinsèque, mais la propriété extérieure visible, la couleur ou la translucidité, et ainsi les minéraux, pour les Égyptiens, se classent principalement d'après la couleur. Une des mieux caractérisées de ces catégories minérales, avec celle des pierres vertes, *mafkaï*, est celle des pierres rouges, *doshiri*, le grès rouge du désert dont le nom finit par être une appellation du désert lui-même, la *Terre-Rouge*.

1. Brugsch, *Wanderung*, etc., 1866, p. 79.
2. Dans *Zeitschrift*, 1870, p. 137 suiv.
3. 2e éd., 1873, p. suiv. 21-31.
4. Chabas, *loc. cit.*, p. 29, note.
5. Lepsius, *Die Metalle in den ägyptischen Inschriften*, dans Acad. de Berlin, 1872. V. la trad. française de cet ouvrage par W. Berend : *Les métaux dans les inscriptions égyptiennes*, 1877 (30e fascicule de la *Bibliothèque des Hautes-Études*), p. 35-45 et 61-62.
6. Brugsch, *Religion und Mythologie*, 1885-1888, p. 274.

Carte 3. — Croquis topographique des vallées et des routes de la région minière.



Échelle de $\frac{1}{200.000}$ environ.

Morgan a oublié les considérations si nettes de Lepsius et de Brugsch. Il se borne à supposer que « les Égyptiens ne tiraient pas seulement du pays de Mafek les turquoises, mais qu'ils en emportaient, en même temps que la pierre précieuse, les matières colorantes dérivées du cuivre et du cuivre métallique.....[1] ». Depuis, la question s'est encore oblitérée, et il est surprenant de constater combien, à l'heure actuelle, elle semble retombée dans l'obscurité et l'incertitude. On voit, par exemple, W. M. Müller considérer les établissements égyptiens du Sinaï comme des mines de cuivre[2], absolument comme faisait Lepsius en 1845. Observons cependant que Maspero, il y a quelques années, exposait clairement la question du *mafkaï*, ou *vert minéral*, devant ses auditeurs du Collège de France[3].

Lorsque la signification du terme égyptien est ainsi comprise, rien d'inexpliqué ne subsiste dans les procédés de l'exploitation ancienne. La turquoise n'était pas recherchée comme pierre précieuse, mais pour servir, broyée, à la fabrication des émaux verts et des belles couleurs qu'affectionnaient l'orfèvrerie, l'art industriel et l'art décoratif de l'Égypte; avec la turquoise, on exploitait les substances colorantes à base métallique, l'innombrable variété des sels de fer, de cuivre, de manganèse, de cobalt, dont la teinte varie du bleu au vert et qui se trouvent dans les couches immédiatement voisines. Tout cela était broyé, trié, tamisé selon des procédés identiques, et les bancs métallifères du ouady Nasb donnaient du *mafkaï* exactement semblable, pour l'usage, à celui qui sortait des grès à turquoises des ravins de Magharah[4].

IV. — Topographie des localités minières.

A. — *Magharah.*

Lorsqu'on débouche du ouady Bouderah en venant du nord, par le grand sentier du versant occidental dont nous avons étudié le parcours, on tourne à gauche dans le ouady Sidreh qui se replie sur lui-même en sinuosités extraordinaires, et au bout d'une demi-heure de marche dans ce tortueux défilé, au moment où la vallée s'élargit

1. Morgan, *Recherches*, etc., I, p. 224-225.

2. W. M. Müller, *Die alten Aegypter als Krieger und Eroberer in Asien* (dans *Das alte Orient*, 1903), p. 31, n. 1.

3. Cours de 1895-96.

4. Nous aurons tout dit sur le *mafkaï* quand nous aurons noté que W. M. Müller attribue au mot une origine sémitique (*Der lupakku-nophek-Stein*, dans *Or. Litteraturzeitung*, 1899, col. 39-41). Hommel, comme le rappelle Müller, avait déjà avancé que l'égyptien *mfkt* est identique à l'hébreu נֹפֶךְ, *nophek*; Reinisch était du même avis, et Müller propose de rattacher ce mot au mot פּוּךְ, *phouk* : telle serait l'origine première du mot égyptien. Cette hypothèse devient presque une certitude lorsqu'on observe, en outre, que la forme primitive du mot *mafkaï* est *fkaï*, et qu'il n'a reçu qu'ultérieurement la préformante égyptienne *m*; la forme ancienne *fkaï* figure dans les textes des Pyramides, et on la rencontre sous la V[e] dynastie dans une inscription de Magharah (*Recueil* ci-après, n° 11; v. ce qui est dit à ce sujet ci-après, chap. II, *Histoire*, § III, A, *Les noms égyptiens de la région*, et plus loin, au *Recueil*, n° 19, commentaire).

et redevient droite, on voit s'ouvrir, dans l'escarpement de gauche, un ravin resserré dont les ramifications hautes se perdent dans la montagne et qui ne communique avec les grandes vallées du massif que par cette porte unique du ouady Sidreh : c'est le val de *Magharah*, la « Caverne ».

Nous sommes assez bien renseignés sur la configuration physique de cette gorge. Brugsch, dans sa *Wanderung* de 1866 (p. 70), en donne le premier une petite carte, très rapide, forcément inexacte et assez grossière, mais qui conserva longtemps la valeur d'un document unique et fut reproduite dans plusieurs ouvrages[1]. L'*Ordnance Survey* de 1869 comprend, dans son portefeuille de cartes, le beau levé au 1/126.720 sur lequel est basée notre carte générale (carte 3), et qui met en place les vallons de Magharah d'une manière aussi nette que la petitesse de l'échelle le permet. Enfin Morgan, au cours du voyage au Sinaï dont les résultats sont consignés au tome I de ses *Recherches* (1896), procéda à un lever des mêmes ravins à l'échelle excellente de 1/5.000, limité malheureusement à leur section aval sur une longueur de 1 kilomètre. Notre carte 4 est la reproduction de ce plan topographique.

Il montre, et la carte générale fait voir plus nettement encore qu'à quelques centaines de mètres au dessus du ouady Sidreh, le val se bifurque en une branche qui monte droit au nord, le ouady *Genaieh*, et une branche infléchie vers le nord-est, le ouady *Geneh*, ou *Igne*, — l'orthographe varie selon les voyageurs et les cartes; ces deux ravins se développent l'un et l'autre sur plusieurs kilomètres de longueur, jusqu'à ce que l'ascension de leurs thalwegs ait rattrapé le niveau du plateau environnant. A leur confluent, qui découpe en angle aigu la montagne, celle-ci a été échancrée par l'érosion, de part et d'autre de l'arête, de manière si accentuée que le promontoire extrême s'est trouvé complètement séparé du plateau et se dresse, au point de concours des ouadys, comme le ferait une île haute et abrupte : une sorte d'isthme bas subsiste seulement à la partie inférieure. Lorsqu'on vient du sud et que ce rocher se découvre pour la première fois, il découpe un profil en pointe aigüe dont l'apparence est trompeuse; ses pentes escarpées sont couronnées, en réalité, par un plateau spacieux, presque horizontal, de contour vaguement triangulaire et complètement occupé par les ruines du camp retranché qu'y avaient établi les Égyptiens[2].

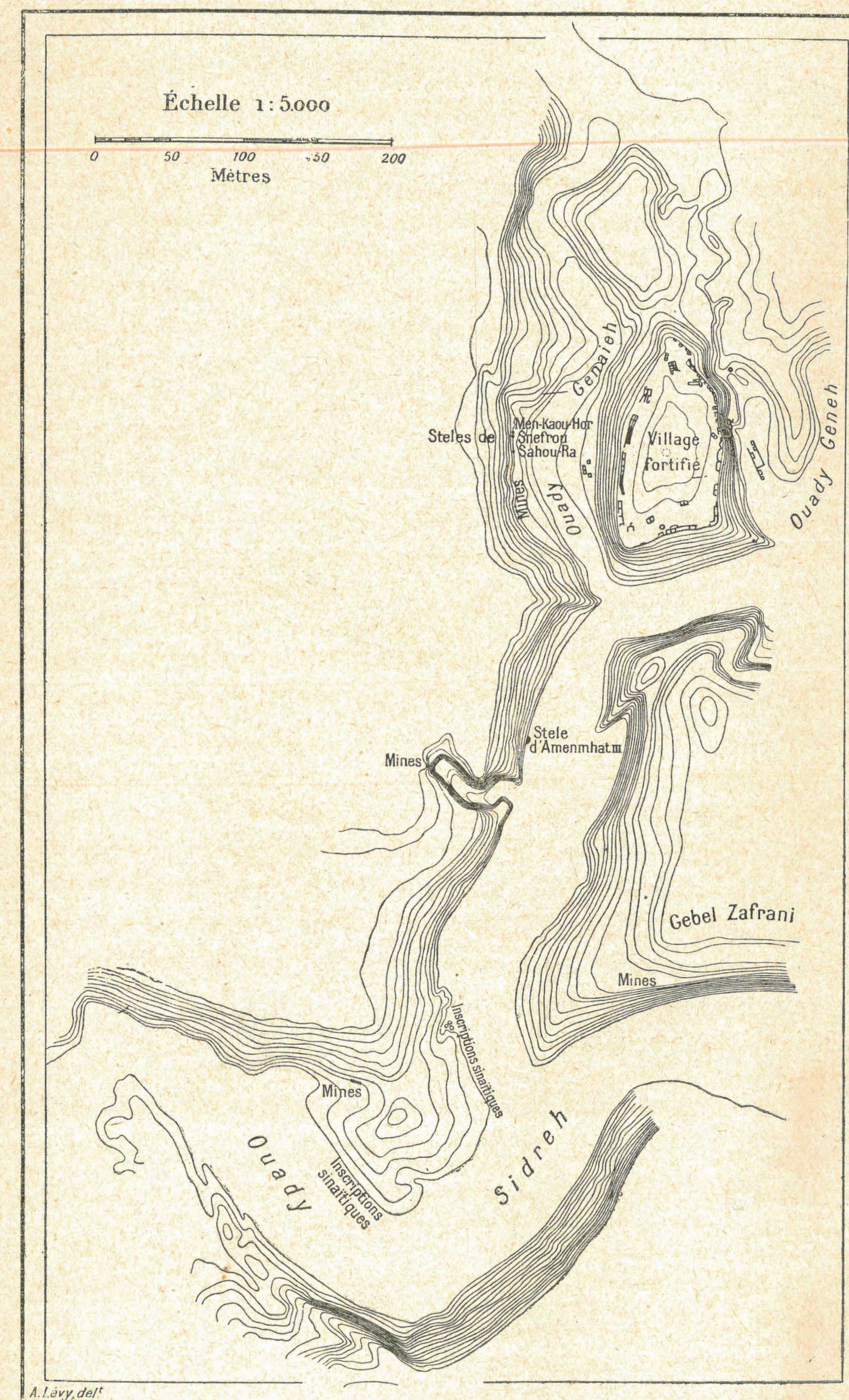
Cette forteresse a été souvent visitée et a fait l'objet d'un nombre considérable de descriptions. Parmi les plus intéressantes figure celle de John Keast Lord[3]. Le plateau, dit ce voyageur, est en partie naturel et en partie nivelé, à 50 pieds en contre-bas du

1. Bartlett, *From Egypt to Palestine* (1879), p. 218; éditions successives de Baedeker, notamment *Lower Egypt* (1885), p. 492, *Palästina und Syrien* (1900), p. 218, etc.; Maspero, *Histoire*, I, p. 356.

2. Est-ce le *Hâit-Kait*, le « Haut-Castel » qu'un texte religieux de Denderah (Brugsch-Dümichen, *Rec. de mon. égyptiens*, V, 51) donne comme le lieu de provenance de la « pierre verte » ? Brugsch n'en doute pas (*Religion und Mythologie*, p. 567), non plus que Maspero (*Histoire*, I, p. 356-357).

3. *The peninsula of Sinaï*, dans *The Leisure Hour*, 1870, p. 423 suiv. La relation de J. Keast Lord, que nous aurons encore à citer à propos des mines, a été successivement utilisée par Chabas, dans son mémoire sur l'*Usage des armes et outils de pierre chez les Égyptiens* (*Études sur l'antiquité historique*, 2e éd., 1873, p. 323-397), et par Bénédite, dans son Guide de la *Péninsule sinaïtique* (Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, II, 1890, p. 727-727 *bis*).

Carte 4. — Magharah.



pic terminal; il est entouré d'un parapet de pierres brutes dont la hauteur varie de 2 à 3 pieds. Deux cents maisons, environ, sont groupées à l'intérieur de l'enceinte, et principalement à la périphérie; elles sont grossièrement construites et ne comprennent en général qu'une chambre; une seule d'entre elles a deux chambres, elle est mieux construite que les autres, en pierres moins sommairement appareillées. Le groupement des maisons est plus dense du côté qui domine le ouady Geneh, sur la face orientale[1].

D'après le croquis de Brugsch, une digue barrait l'étranglement aval du ouady Genaieh, entre l'escarpement de la forteresse et la côte opposée. Les eaux superficielles, dans l'antiquité, étaient-elles assez abondantes pour se rassembler en un étang à cette place? J. Keast Lord en est convaincu; il a trouvé, dans le fond du ravin et aux alentours, un grand nombre de coquilles de la moule fluviale *chaziana*, qui servait peut-être à l'alimentation des mineurs égyptiens, mais n'était certainement pas apportée de la vallée du Nil à leur usage[2].

La topographie des mines et des inscriptions nous est beaucoup moins bien connue que celle des ravins et du village fortifié. Les rochers de Magharah portent, sculptés ou gravés, une cinquantaine d'inscriptions et de bas-reliefs dont quatre seulement sont notés sur le plan de Morgan : un groupe de bas-reliefs memphites de Sahourî (8 du *Recueil* ci-après), de Snofroui (6) et de Menkaouhorou (10), et plus au sud une des nombreuses inscriptions d'Amenemhâit III. Pour toutes les autres inscriptions, nous sommes dans l'ignorance de leur emplacement exact. Les copies publiées ou inédites, les estampages portent assez souvent une annotation plus ou moins précise indiquant la provenance, le ravin, le voisinage d'une mine connue ou d'une inscription déterminée, et nous verrons, lorsque nous ferons l'histoire particulière de chaque monument, comment on peut tirer parti de ces indications dans un certain nombre de cas. Elles sont, en somme, d'un assez faible secours[3], et rien ne supplée, jusqu'ici, au manque de la carte archéologique du district que Morgan a négligé d'établir.

En ce qui concerne l'emplacement des mines, l'incertitude est la même. On sait,

1. J. Keast Lord, dans Chabas, *loc. cit.*, p. 358. — C'est du côté est de la forteresse, au pied de l'escarpement et tout près du ouady Geneh, que Major Macdonald avait construit la maison où il vécut douze années; le plan de Morgan en indique encore l'existence (pour l'histoire de Macdonald, v. ce qui est dit ci-après, chap. III, *Bibliographie*, à propos des origines bibliographiques du *Survey* de 1869).

2. J. Keast Lord, dans Chabas, *loc. cit.*, p. 359-360. Renseignements repris par Maspero, *Histoire*, I, p. 356-357.

3. Voici le résumé de ce que ces indications permettent de connaître. La plupart des tableaux memphites sont repérés par rapport à la grande excavation de Magharah dont il est question un peu plus loin et que nous appellerons abréviativement, avec les membres de l'expédition anglaise de 1868, la « Cave » :

6 (Snofroui), 8 (Sahourî) et 10 (Menkaouhorou) forment un groupe très proche de la Cave, laquelle s'ouvre sur le flanc ouest du ouady Genaieh, vis-à-vis des escarpements de la forteresse.

7 (Khéops) est immédiatement au-dessus du groupe précédent.

9 (Ousirnirî) est du même côté du ouady, avant d'arriver à la Cave.

11-12 (Dadkarî, bas-relief principal) décorait le front même de la Cave, au-dessus de l'entrée; le fragment 12 est encore en place sur la muraille, tandis que 11 se trouve sur un bloc tombé à terre.

13, inscription memphite, est immédiatement au-dessus du fragment 12.

1 (Mersekha) est sur le même versant du ouady Genaieh et dans la même zone que le groupe des tableaux

cependant, et cela résulte principalement de la comparaison du plan de Morgan avec celui de Brugsch, qu'un groupe important d'exploitations s'ouvrent dans le versant ouest du ouady Genaieh, vis-à-vis des pentes de la forteresse, c'est-à-dire dans la zône des bas-reliefs memphites; il ne semble pas faire de doute que l'excavation principale de Magharah, la « Cave », la mine si souvent mentionnée au singulier, comme si elle était seule[1], a son entrée à la même place. C'est encore à John Keast Lord que nous emprunterons quelques traits de la description de cette mine. Elle commence par une vaste cavité basse, largement ouverte sur l'extérieur, et dont le toit est soutenu par des piliers ménagés dans la roche; pour aller plus loin, il faut s'engager dans un couloir étroit et bas, complètement obscur, à l'extrémité duquel un trou s'ouvre dans le sol et permet d'accéder dans une salle inférieure de proportions très vastes[2]. L'examen du même chantier antique a évidemment inspiré les observations que fait Morgan, sur la manière dont les Égyptiens attaquaient les bancs à exploiter[3] : « L'usage avait amené les ingénieurs de cette époque à ménager dans les exploitations des piliers plus ou moins rapprochés, suivant que les assises exploitées se trouvaient plus ou moins chargées par les couches substratifiées. Ainsi à Serabit-el-Khadem, où les grès exploitables occupent presque les sommets des hauteurs, les vides sont beaucoup plus grands qu'à Wadi-Maghara où ces mêmes couches sont recouvertes de 100 mètres environ de roches. Dans les mines du Nord, les vides sont laissés sans remblais, tandis que dans celles du Sud les cavités ont été comblées à l'aide des matériaux stériles jusqu'à 5 ou 6 mètres du front de taille, et d'étroites galeries ont été ménagées pour donner accès dans les chantiers.

« Lorsque les affleurements étaient solides, l'ouverture des mines se faisait sur toute l'étendue des bancs en ménageant çà et là quelques piliers. Quand, au contraire, la roche était fissurée et menaçante, les travaux étaient commencés en galeries étroites et ne s'élargissaient qu'alors qu'on avait atteint les parties plus sûres ».

memphites, mais à un étage supérieur de l'escarpement. C'est dans le voisinage de Mersekha qu'il faut chercher, à ce qu'il semble, le nouveau bas-relief de Snofroui (6 *bis*) découvert par Borchardt.

15 (Dadkarî) et 17 (époque memphite) sont à côté l'une de l'autre. L'emplacement du groupe est inconnu.

21 (Amenemhâit III, an 2), 22, 23 et 24 forment un groupe; 22 est au-dessous de 21, 24 à gauche de 21-22, 23 à droite de 22. Emplacement inconnu.

26 (Amenemhâit III, an 30) est à l'entrée de la mine « la plus éloignée de la Cave du côté gauche. »

27 et 28 (Amenemhâit III, an 41 et 42, insc. des plus connues) sont gravées côte à côte, 27 à droite, sur une paroi de rocher, dans le voisinage d'un groupe de mines « au nord de Magharah »; à chercher, par suite, dans la partie amont du ouady Genaieh, au nord du groupe des tableaux memphites.

29 (Amenemhâit III, an 42), 30 (*id.*, an 43), 35 (Amenemhâit IV, an 6) et 36 (XIIe dynastie) forment un groupe; 30 et 35 sont très voisines, 35 à gauche de 30; 29 est à droite de 30, et 36, au-dessous de 29. Emplacement inconnu.

31-32, parois d'une niche naturelle dans le ouady Geneh. Pas d'indication plus précise.

33 et 34 (Amenemhâit IV, an 6) sont juxtaposées sans intervalle, 34 à gauche. Emplacement inconnu.

46 (figuration d'une table d'offrandes) vient du ouady Geneh.

1. Par J. Keast Lord, notamment (*loc. cit.*), et dans les nombreuses annotations de repérage que portent les estampages de Holland et de Macdonald, au Br. Museum.

2. J. Keast Lord, dans Chabas, *loc. cit.*, p. 349-351, et Bénédite, *loc. cit.*, p. 727-727 *bis*.

3. Morgan, *Recherches*, etc., I, p. 220.

En dehors du groupe central des mines du ouady Genaieh, il est difficile de savoir en quels points de la vallée les Égyptiens avaient des exploitations. Certaines annotations d'estampages, nous l'avons vu[1], mentionnent des mines au « nord de Magharah »; la carte de Morgan, d'autre part, note des mines dans une anfractuosité du ravin de Magharah, en aval de la forteresse, et d'autres encore en dehors du débouché dans le ouady Sidreh, à l'est et à l'ouest : a-t-on là d'anciens chantiers égyptiens? Peut-être les exploitations antiques s'étendaient-elles beaucoup plus loin qu'on ne le croit en général. Il est une gorge étroite, le ouady Oumm Themaïm, qui débouche dans le défilé du Sidreh à un kilomètre en aval de Magharah, et dans laquelle H. Sp. Palmer a noté la présence de travaux étendus et d'inscriptions égyptiennes[2].

B. — *Le ouady Nasb et le Sarbout-el-Khadim.*

Transportons-nous maintenant à une vingtaine de kilomètres au nord, au point où le ouady Baba lance à droite et à gauche les deux branches opposées du ouady Hamr et du ouady Suwig. Par le ouady Hamr débouche, comme nous savons, ce qu'on appelle la *route supérieure*. Suivons-la dans le ouady Suwig, où elle s'engage; à peine un kilomètre dans cette direction, et nous arrivons à l'entrée du ouady Nasb, qui s'élève sur notre droite.

Cette vallée paraît avoir été le vrai centre minier du district du nord, et si les Égyptiens, lorsqu'ils voulurent fonder un sanctuaire d'Hâthor dans la région, le placèrent sur le sommet sauvage du Sarbout-el-Khadim, à plusieurs heures de marche à l'est des mines de Nasb, cela ne peut tenir qu'aux circonstances spéciales dans lesquelles fut créé ce temple[3]. Car le ouady Nasb, en dehors même de toute considération industrielle, est un point favorisé de la montagne. Il renferme une source, qui sort de terre à 3 kilomètres en amont du débouché dans le Suwig, et qu'entoure une végétation abondante.

La topographie des mines est encore à faire. Notre meilleur guide dans cette localité, Rüppell, a pris des notes fort bonnes au point de vue minéralogique, mais d'une topographie singulièrement vague et fantaisiste. Les mines de Nasb, d'après lui, sont à « une heure et demie au nord-ouest de la fontaine »; — dans une autre vallée par conséquent[4]? — des galeries extrêmement nombreuses, en labyrinthe, s'entrecroisent dans une couche de plus de 200 pieds de *cuivre oxydé noir terreux*, sans mélange de

1. Ci-avant, grande note sur la situation topographique des inscriptions.
2. H. Sp. Palmer, *Sinaï* etc., éd. de 1878, p. 89, ou de 1892, p. 98. — Aucun estampage ou copie de Maghara n'est indiqué comme provenant du ouady Oumm Themaïm; les inscriptions de ce ravin seraient-elles encore inconnues? Cf., à ce sujet, ce qui est dit ci-après, chap. III, *Bibliographie*, à propos de l'ouvrage de H. Sp. Palmer.
3. V. ci-après, chap. II, *Histoire* (§ II), Amenemhâit II et Amenemhâit III.
4. Peut-être dans le ouady Baba, à 2 ou 3 kilomètres en aval du carrefour Hamr-Suwig, au point où la carte générale du *Survey* (v. ci-avant, carte 3) mentionne des mines anciennes.

pierres. Une autre caverne, où des salles de 80 pieds sont évidées, semble avoir été abandonnée comme épuisée[1]. Un peu plus loin, Rüppell dit qu'il y avait des exploitations en deux points; — sont-ce ceux-là même dont il vient de parler, ou des gisements situés ailleurs? — Le gisement le plus au nord paraît épuisé; sur la colline qui recouvre l'autre, il a fait la trouvaille surprenante d'un obélisque égyptien avec inscriptions. Nous reviendrons en quelques mots, plus loin, sur ce témoignage de Rüppell et la manière plus ou moins confiante dont il a été accueilli[2]; disons seulement ici que l'obélisque n'a jamais été retrouvé par aucun voyageur. Il ne paraît pas douteux qu'il existe, mais sa découverte est rendue très difficile parce que Rüppell n'en indique pas l'emplacement exact; il n'est même pas certain, d'après sa relation, que ce soit dans le ouady Nasb qu'il faille le chercher. Observons encore que jamais on n'a signalé la présence d'une autre inscription égyptienne dans le ouady Nasb[3].

Lorsqu'on remonte cette vallée au-dessus de la fontaine (carte 3), le sentier vous entraîne à gauche, gagne le sommet du plateau, contourne, sans y descendre, les ravins parallèles qui se succèdent nombreux dans cette zône, et aboutit finalement dans le fond du ouady Suwig, à l'entrée de l'abrupt ouady Dhaba, par où le sentier d'accès du Sarbout-el-Khadim commence son ascension. Ce renseignement, que nous donne la carte du *Survey*, est d'autant plus précieux qu'on le devine incomplet; il fait pressentir l'existence d'une communication par la montagne entre les mines de Nasb et le plateau du Sarbout, communication dont nous comprendrons mieux l'utilité lorsque nous aurons examiné la configuration de cette montagne et reconnu la difficulté de ses abords du côté du ouady Suwig.

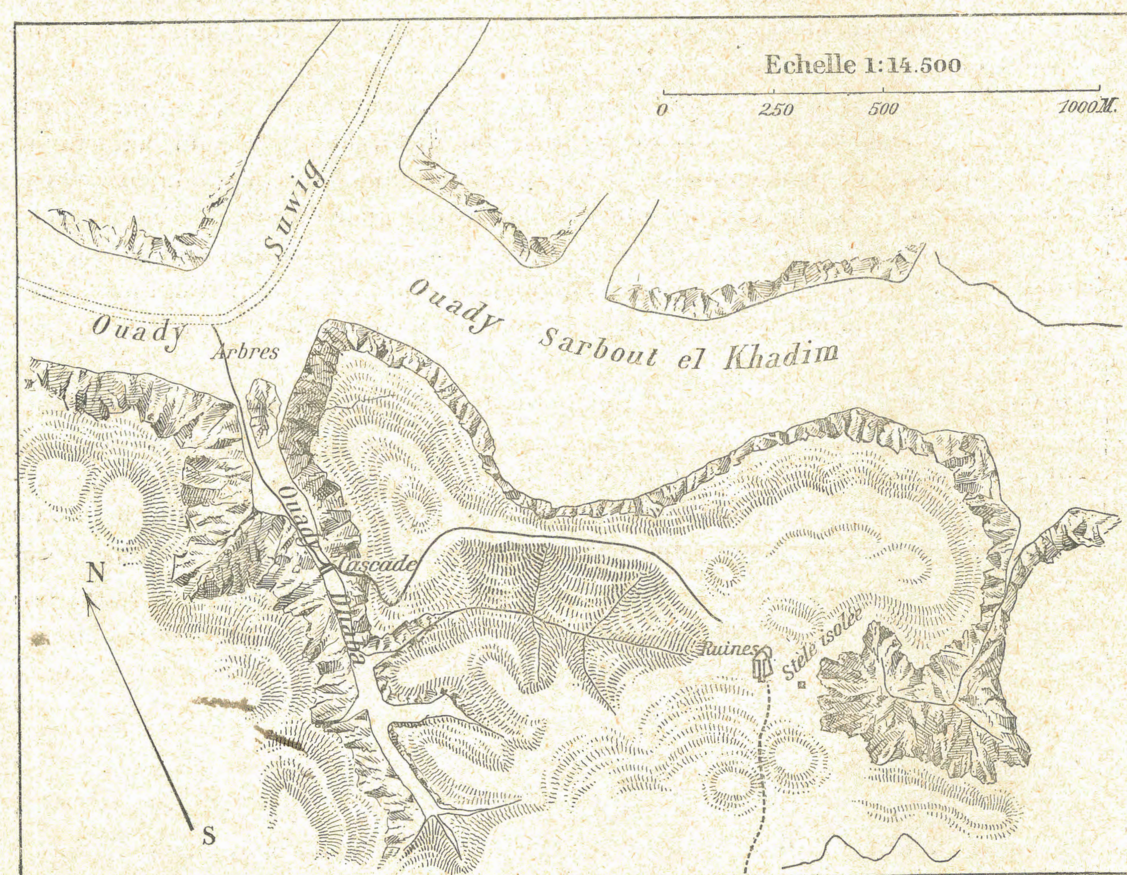
Niebuhr, Rüppell, Robinson, Lottin de Laval, les explorateurs de l'*Ordnance Survey*, tous parlent avec plus ou moins de détails d'un sentier en casse-cou qui monte du ouady Suwig sur le plateau des ruines égyptiennes; mais il est impossible, d'après leurs descriptions, de se faire la moindre idée de l'aspect des lieux. Un seul voyageur, qui était un géographe éminent, L. de Laborde, s'est donné la peine de prendre un croquis topographique, et ce document[4], d'après lequel est faite notre carte 5, a une valeur inestimable. Comparé avec la grande carte du *Survey* (carte 3), il montre que le plateau du Sarbout est une sorte de presqu'île, reliée à la montagne par un isthme dans la direction du sud, coupée en falaise escarpée, du côté opposé, par le ouady Suwig, sur la droite, par le long vallon du ouady Sarbout-el-Khadim, sur la gauche, par la gorge plus courte et plus abrupte du ouady Dhaba; le promontoire extrême est comme déchiqueté par les ramifications de ces deux ravins, et surtout, sur le versant du Dhaba, par une sorte d'entonnoir allongé, de « conque », pour employer la terminologie topographique, qui se replie parallèlement à la direction du ouady Sarbout et ne laisse sub-

1. Rüppell, *Reisen* etc., p. 265.
2. V. ci-après, chap. III, *Bibliographie*, à propos de Rüppell, *Reisen* etc., 1817-1829.
3. Noter, pour éviter une erreur, la citation erronée de Jéquier, qui a cru lire dans Baedeker, *Unter-Aegypten*, p. 244, qu'un monument de Snofroui existait au ouady Nasb (v. Morgan, *Recherches*, I, p. 231, n. 1); le texte allemand a un tout autre sens et ne dit rien d'important à cet endroit.
4. Laborde et Linant, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, p. 42.

sister, à un certain endroit, entre cette dernière vallée et elle-même, qu'une échine d'une étroitesse extrême entre deux escarpements.

Du côté du ouady Sarbout et du ouady Suwig l'ascension est impossible. Le seul endroit par où la montagne soit abordable en venant d'en bas, est la coupure du ouady Dhaba, le long de laquelle on doit s'élever l'espace de quelques centaines de mètres, après quoi il faut aborder le versant de gauche du ravin, le gravir et gagner par là le faîte rétréci dont nous parlions tout à l'heure. Écoutons Laborde, depuis le moment de

Carte 5. — La montagne du Sarbout-el-Khadim.



l'entrée dans le ouady Dhaba, « un large enfoncement dont les rochers, éboulés des deux côtés, une large cascade dans le fond, forment les parois. Des tamarisques, quelques acacias, et un peu de verdure, adoucissent l'aspect sévère que donne à toute cette montagne la couleur sombre des rochers.

« Un sentier escarpé, difficile, presque dangereux, conduit au haut de la montagne qui s'élève au sud. Les mains et les pieds sont souvent insuffisants pour s'élever sur ces roches à pic qui cèdent et croulent avec fracas au fond des ravins. Arrivé au sommet, on suit un chemin plus uni, qui conduit sur le dos étroit de la montagne, rétrécie

d'un côté par un large bassin qui réunit les eaux au temps des pluies, de l'autre, par la coupure à pic des rochers qui dominent la vallée.

« Le passage s'élargit ensuite sensiblement, et l'on aperçoit les tombes funéraires qui s'élèvent comme autant de fantômes au milieu de cette sombre et fantastique aridité[1]. »

L'échine aboutit, en effet, à un plateau circulaire de quelques centaines de mètres d'étendue, dont l'isthme de jonction avec la montagne est profondément échancré, de part et d'autre, par la conque du ouady Dhaba et une petite gorge dépendant du ouady Sarbout : c'est au milieu de cet isthme que se dressent les ruines égyptiennes. Les différents voyageurs qui ont écrit sur le Sinaï se sont demandé pendant longtemps si les édifices qui occupaient cette crête constituaient une nécropole ou un temple ; nous verrons passer plus loin leurs opinions successives[2], qui n'ont plus qu'un intérêt historique depuis Lepsius et son jugement définitif de 1845. Les mêmes voyageurs, d'autre part, ont assez souvent décrit le site au point de vue pittoresque pour que nous puissions nous borner à une description strictement topographique et égyptologique. Nous nous aiderons, pour cela, du plan des ruines qu'on trouve dans l'*Account of the Survey*, pl. IV, et que nous reproduisons (carte 6), corrigé en quelques points au moyen de documents postérieurs[3] et complété par l'indication des monuments épigraphiques, stèles ou portions de murailles inscrites, qu'on arrive à rapporter à un emplacement précis[4].

L'ensemble des ruines couvre un rectangle de 100 mètres de longueur à peine, orienté N.E.-S.O. Lorsqu'on vient du sud-ouest, c'est-à-dire de l'intérieur de la montagne, on découvre une sorte d'enceinte en maçonnerie sèche écroulée avec, au centre, face à l'arrivant, un avant-corps précédé de quelques stèles tombées. Dans l'axe des ruines, des stèles debout, des montants avec ou sans chapiteau, un champ de pierres de taille de toute forme et de toute grandeur ; sur la gauche, d'autres stèles, dont la première, très haute, près de l'angle de gauche de l'enceinte, montre ses hiéroglyphes de loin par dessus la murette écroulée. Le bâtiment d'axe est un long couloir,

1. Laborde et Linant, *loc. cit.*, p. 42-43.

2. V. ci-après, chap. III, *Bibliographie*, à propos des relations de voyage de Niebuhr, Rüppell, Laborde, Robinson, Lepsius et Lottin de Laval.

3. Le plan de Bénédite dans Maspero, *Histoire*, I, p. 474 ; le croquis partiel de Borchardt dans *Zeitschrift*, 1897, p. 113 (*Ein ägyptisches Grab auf der Sinaïhablinsel*).

4. Nous les désignons, sur notre plan, par le numéro d'ordre attribué à chaque inscription dans le *Recueil* ci-après. — Les stèles isolées, les tableaux du pylône, les chapiteaux et montants encore debout se rapportent sur le plan au moyen des vues d'ensemble données par les photographies du *Survey*, I, 5, 6, 7 ; III, 7 à 18, et les dessins de Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, p. 42, 43, pl. 6 et 7 ; la comparaison de ces documents avec le plan permet d'effectuer des *recoupements* planimétriques et d'obtenir ainsi l'emplacement d'un certain nombre d'objets particulièrement bien vus. Cette méthode de levé par photographie est extrêmement classique ; on comprend seulement qu'elle ne puisse donner de résultats que par hasard et dans un nombre de cas relativement minime lorsque les photographies, comme c'est le cas ici, n'ont pas été prises en vue de cette opération. En fait, il n'est pas une vingtaine des inscriptions du temple que nous arrivions à situer de la sorte, et nous sommes forcés de constater que le levé archéologique de ces ruines, de même que celui des vallées de Magharah, est encore à faire en totalité.

d'une largeur un peu supérieure à 4 mètres, coupé de plusieurs murs transversaux avec passage central. L'amoncellement de linteaux, de montants et de chapiteaux qui remplit cet espace montre qu'il était couvert par une terrasse, formant bâtiment clos avec les murs latéraux, mais rien de cette architecture ne subsiste[1]. Les murs seuls sont debout. Ils présentent cette disposition étrange, qu'on retrouve dans tout l'édifice, d'être adossés, à l'extérieur, contre une sorte de talus de maçonnerie sèche et de décombres qui devait, du dehors, réduire presqu'à rien la hauteur visible de la muraille. Un pareil procédé de construction avait tout au moins l'avantage de dispenser de parementer la maçonnerie sur une de ses faces.

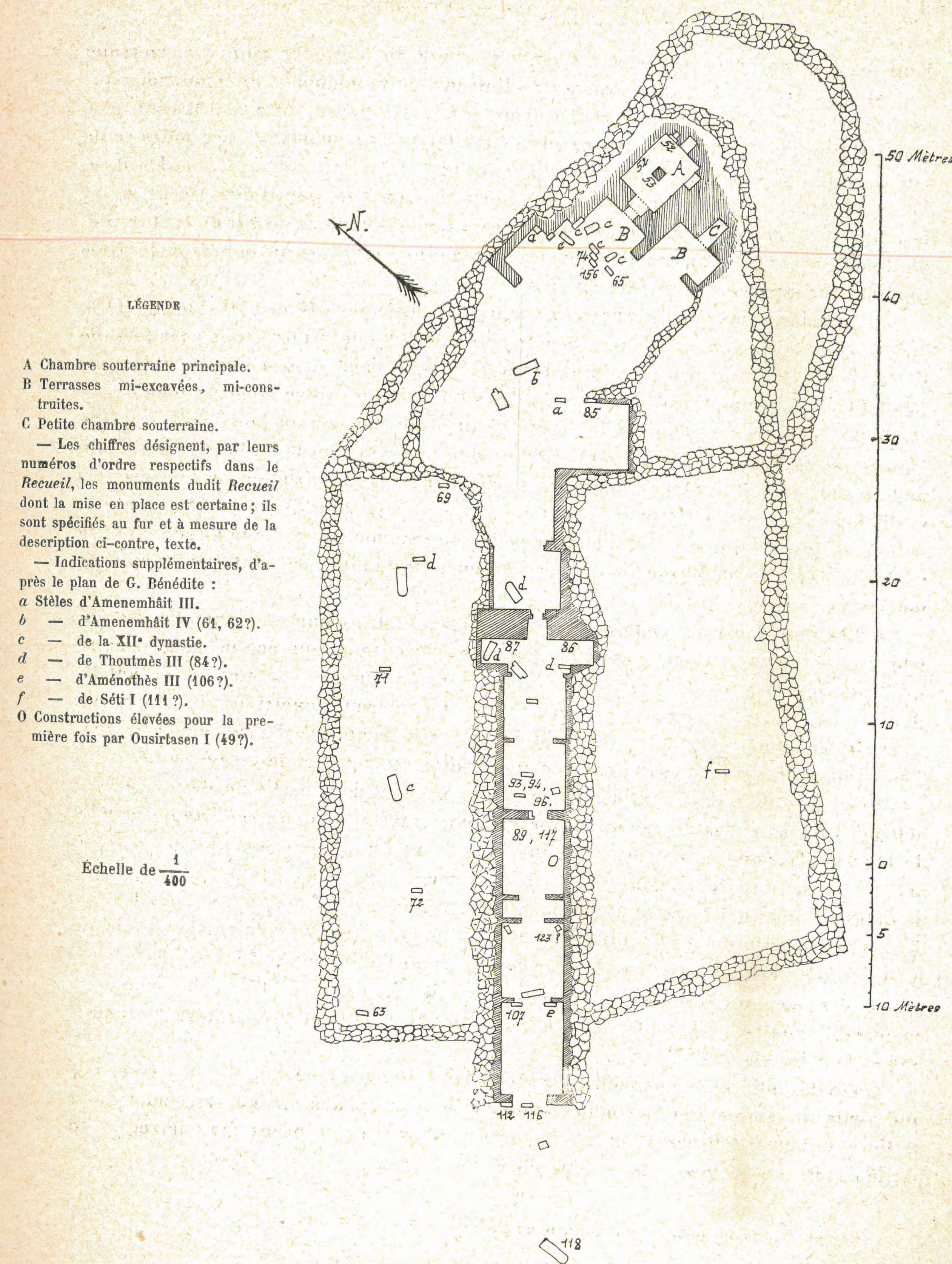
La première des stèles tombées en avant de l'entrée appartient à Nakhtousît (118). On trouve ensuite, debout et appuyée au montant gauche de la porte, une grande stèle de Ramsès II (112); un peu plus loin, du même côté de l'axe, la grande stèle d'Aménothès III (107), et, symétriquement placée du côté droit, une autre stèle du même souverain (*e*). Le linteau de Ramsès II du n° 116 gît probablement sur le sol en travers de l'entrée, et un linteau de Ramsès IV (123) ne doit pas être loin de là. Vers le milieu du couloir sont debout quelques montants et chapiteaux à tête d'Hâthor, parmi lesquels on distingue ceux des n°s 92 et 94 (Thoutmès III), 96 (Aménothès II), et 117 (Minephtah); les pièces du portique du n° 89 (Thoutmès III) se trouvent sans doute à terre dans le voisinage. D'autres stèles encore debout sont vues de dos, sur les photographies, et ne peuvent pas être identifiées.

A l'extrémité est du couloir, on sort dans une petite cour oblongue limitée, du côté opposé, par un pylône massif de 2 mètres d'épaisseur, que coupe dans l'axe un étroit passage. Il porte, à droite, une décoration aux noms de Thoutmès III, et Séti II, plus tard, devait y graver ses cartouches (86). Le tableau symétrique du n° 87, aux noms de Thoutmès III, figure sans nul doute sur la partie gauche du même pylône. C'est la maçonnerie la mieux conservée qu'il y ait dans toute l'étendue des ruines.

Une haute stèle de Thoutmès III se dresse en avant de la partie droite (*d*), face au pylône; d'autres stèles du même souverain sont tombées à terre dans l'angle gauche de la cour oblongue et au pied de l'autre face du pylône (*d*, *d*), dans l'espace où l'on pénètre par la coupure médiane. C'est une cour relativement large et moins encombrée de débris. Son aire, délimitée par le même mur parementé à l'intérieur et remblayé en dehors, était en forme de T, la base appuyée au pylône, mais toute la partie gauche de la maçonnerie est détruite. Vers la branche droite du T se trouvent deux stèles debout, côte à côte; celle de droite est une grande stèle de Thoutmès III (85); celle de gauche appartient, paraît-il, à Amenemhâit III (*a*), et tout près de là se rencontrerait, tombée, une stèle d'Amenemhâit IV (*b*).

L'axe des édifices, en ce point, s'infléchit brusquement à droite, et l'on arrive dans une partie du temple dont la configuration est en discordance visible avec celle de la partie antérieure. Adossée à un monticule naturel, taillée en partie dans le roc et en partie construite en maçonnerie appareillée, une sorte de terrasse de formes géomé-

[1]. Bonomi, cependant, a encore vu un portique debout, montants et linteau (89).



Carte 6. — Le temple du Sarbout-el-Khadim.

triques se relie à la cour en T et aboutit, du côté opposé, à une façade dissymétrique dans laquelle s'ouvrent deux chambres souterraines de dimensions inégales. Le dispositif architectural de la terrasse est assez difficile à restituer certainement; il semble, d'après Borchardt[1], qu'elle ait été entourée de portiques de trois côtés, au fond et sur les deux faces latérales. Elle a d'ailleurs subi des remaniements nombreux, et les stèles dressées face contre face dont le groupe masque si singulièrement l'entrée de la chambre principale, ne se trouvent certainement pas à leur place primitive. La première de ce groupe est la stèle anonyme du n° 156; elle cache partiellement l'inscription de celle du n° 74, et la troisième n'est vue que de dos. Un peu à droite se dresse, bien isolée, la stèle d'Onkhranou (65). Sur la gauche, disposées aux angles saillants et rentrants de la muraille, sont trois stèles debout, et, gisant à terre çà et là sur la terrasse, d'autres stèles encore; toutes, paraît-il, sont d'Amenemhâit III (*a*, *a*) ou d'un roi inconnu de la XII[e] dynastie (*c*, *c*).

La chambre souterraine de droite est très petite et sans décoration ni inscriptions; celle de gauche mesure environ 5 mètres sur 3, et prend jour sur la terrasse par une porte de 1 mètre. Un pilier carré, ménagé dans le roc, se dresse au milieu, et plusieurs cavités échancrent le mur de fond et le mur de droite. Cette chambre était décorée de tableaux et d'inscriptions en grande partie détruits aujourd'hui; le peu qui en reste est décrit ci-après sous les n[os] 52 et 53 : les inscriptions des murs (52) sont antérieures à Amenemhâit III, le tableau du pilier (53) est du commencement du règne de ce souverain.

Au chapitre suivant, nous ferons l'histoire de cette chambre, un ancien tombeau converti en chapelle d'Hâthor, et des extensions successives qui accrurent ce premier temple, à différentes époques, de la terrasse de la XII[e] dynastie, de la cour en avant, du pylône de Thoutmès III et du long édifice de l'extrémité sud-ouest.

Cet ensemble de bâtiments était entouré d'un système irrégulier et assez compliqué de murailles en pierres sèches, à peu près détruites aujourd'hui mais qui dessinent encore, aux abords des ruines, plusieurs enclos de formes variées et de dimensions inégales. L'un d'eux, celui de droite lorsqu'on se présente à la porte du sud ouest, renferme une stèle de Seti I (*f*) qu'il ne faut pas confondre avec la grande stèle isolée dont nous parlerons tout à l'heure. De l'autre côté du couloir central est une cour rectangulaire, dans laquelle se dressent encore cinq stèles, alignées dans la longueur. La quatrième, vue de dos sur les photographies, appartiendrait à Thoutmès III (*d*); les autres remontent toutes à la XII[e] dynastie. Ce sont, à partir de l'ouest, la belle stèle d'Haroëris (63), la stèle du n° 72, la stèle de Samranouf, ou *stèle Crompton* (71), et, tout au fond, celle de Ptahônkhou, basse et massive (69). Entre 72 et 71 est tombée à terre une autre stèle encore de la XII[e] dynastie (*c*).

Tels sont les monuments dont il est possible de déterminer la place dans l'enceinte du temple. Ajoutons qu'à moins d'un kilomètre au sud-est des ruines, isolée au sommet d'un monticule, se dresse la grande stèle de Seti I (110) que dessinateurs et photographes ont si abondamment reproduite.

1. Dessin précité, dans *Zeitschrift*, 1897, p. 113.

Les mines étaient nombreuses aux alentours du temple, dans la montagne. Naturellement la carte n'en est point faite, et nous ne savons où situer au juste celles dont nous connaissons l'existence par leurs inscriptions commémoratives d'ouverture. Ces textes étaient gravés à l'entrée de la mine, et les copistes et les estampeurs ont pris soin, en général, d'en noter l'emplacement en une phrase plus ou moins précise. Nous savons ainsi que la grande inscription de Sovkouhirhabi (57; an 42 d'Amenemhâit III) est gravée sur la paroi d'un réservoir taillé dans le roc, à un mille au sud du temple, non loin de l'endroit où les mineurs d'Amenemhâit II ont laissé leurs inscriptions d'ouverture de mines (50, 51); des inscriptions du même genre sont celles du n° 56 (an 38 d'Amenemhâit III) et du n° 59 (Amenemhâit III), cette dernière notée par Palmer dans un groupe « on mines near Serabit ». Ce groupe de mines et d'inscriptions comprend celles de l'an 4 et de l'an 5 de Thoutmès IV (99, 100)[1]. En l'an 7 de Thoutmès IV, enfin, les mineurs ouvraient une galerie et gravaient une inscription à deux milles au sud du temple (101).

C. — *La région entre Sarbout et Magharah, les communications.*

L'accès direct du plateau du Sarbout par le ouady Suwig est, nous l'avons vu, des plus pénibles, et il est presqu'évident que les transports d'approvisionnements, de minéraux et de bêtes de somme se faisaient par une autre voie. Plusieurs explorateurs, notamment Lottin de Laval, entendirent parler d'une route qui s'éloignait du temple dans la direction du sud; Lepsius la vit[2] et eut le tort de ne point la suivre assez loin; les voyageurs du *Survey* constatèrent qu'au temple aboutissent de nombreux sentiers venant de toutes les directions[3], mais ils ne les relevèrent pas complètement et semblent ne pas s'être posé avec une clarté suffisante le problème du chemin d'accès. La carte du *Survey* montre, en effet (carte 3), que le chemin du ouady Nasb, à l'extrémité amont de la vallée, est prolongé par un sentier qui s'infléchit presqu'immédiatement à l'est, c'est-à-dire dans la direction même du temple : ne serait-ce pas le chemin cherché? On remarque seulement que le tracé de la carte du *Survey* tourne à gauche trop tôt, coupe inutilement le ouady Bateh et aboutit au pied du ouady Dhaba[4] : itinéraire excellent pour redescendre dans le Suwig, mais qui ne mène point au Sarbout. On ne peut s'empêcher de croire que les explorateurs anglais ont laissé passer inaperçue une autre branche du sentier, qui continuait droit à l'est, laissait le ouady Bateh et le ouady Dhaba sur la gauche, et ne prenait la direction du temple qu'après avoir dépassé ce dernier ravin.

1. Le voisinage des trois inscriptions 59, 99 et 100 est démontré à la fois par les annotations des estampages et par celles du carnet de Palmer. Certaines de ces annotations établissent en outre que le groupe est à chercher dans le voisinage immédiat des ruines.

2. Sa carte au 1/200.000, dans les *Denkmäler*, I, pl. 6, indique une *Alte Strasse* qui s'éloigne du Sarbout dans cette direction.

3. C. W. Wilson, dans *Account of the Survey*, p. 193.

4. C'est sans nul doute le sentier dont C. W. Wilson caractérise le tracé en ces termes : « Running from the well in Wady Nasb across Wadies Lahyan and Bateh. » (*Account of the Survey*, p. 193.)

Sur cette route, la montée facile du ouady Nasb conduisait directement sur le haut du plateau, qu'on ne quittait plus ensuite jusqu'à l'arrivée au temple.

Il est également peu vraisemblable qu'aucune communication directe n'ait été pratiquée, par la montagne, entre le Sarbout et les mines et la forteresse de Magharah : du temple à l'extrémité amont des ouadys Genaieh et Geneh, la distance à vol d'oiseau est inférieure à 15 kilomètres. Dans cette zone montagneuse intermédiaire, les Égyptiens avaient-ils des exploitations? Morgan le croit fermement[1], mais par contre, Holland, le seul voyageur qui se soit risqué à explorer ce district, l'a parcouru sans y rencontrer d'inscriptions égyptiennes[2].

Le chemin direct de Magharah au Sarbout, à supposer qu'il existât, permettait une grande économie de temps et de fatigue à qui se rendait d'une localité dans l'autre, mais il ne changeait rien au tracé des communications entre les divers centres miniers et la côte. Une fois le camp levé au Sarbout-el-Khadim, la caravane des mineurs descendait sur le ouady Suwig, si nos inductions sont exactes, par le chemin du plateau et du ouady Nasb, facile aux bêtes de somme chargées du *mafkaï* en sacs, et n'avait plus, de là, qu'à suivre le défilé du ouady Baba pour sortir dans la plaine d'El Markha et toucher la grève. De Magharah, on avait le choix, pour descendre sur El Markha, entre le cours inférieur du seih Sidreh et le sentier des ouadys Bouderah et Shellal, qui rejoignait le chemin des mines du nord un peu avant sa sortie de la montagne. Ce dernier itinéraire, plus pénible à cause du passage du col de Bouderah, n'en était pas moins le plus pratique s'il est vrai, comme le pense Lepsius, que l'embarquement de l'expédition avait lieu au Ras Abou Zelimeh, à 50 kilomètres au nord du débouché du seih Baba.

Aujourd'hui encore, dit Lepsius[3], Abou Zelimeh est pour ainsi dire le seul point d'accostage sûr que présente la côte arabique entre Suez et Tôr; c'est là que les Égyptiens tiraient leurs barques sur la grève, à l'arrivée, c'est là qu'ils venaient se rembarquer, n'importe en quel point de la montagne les travaux s'étaient accomplis. Par quels chemins s'effectuait, à partir de ce moment, la rentrée en Égypte de la flottille et du corps expéditionnaire, c'est ce que nous avons étudié au début du présent chapitre.

1. *Recherches* etc., I, p. 218-219.
2. *Proc. of the Royal Geogr. society*, XXII, 1877-78, p. 455-456. Cf. la note consacrée aux voyages et aux écrits de Holland, ci-après, chap. III, *Bibliographie*, à propos des origines bibliographiques du *Survey* de 1869.
3. Lepsius, *Reise* etc., p. 29-30.

ANNEXE AU CHAPITRE I

INDEX DES DOCUMENTS TOPOGRAPHIQUES

I. *Cartes d'ensemble.*

Lepsius, *Denkmäler*, I :
Pl. 2 : carte générale de l'Égypte et de la péninsule du Sinaï, au 1/1.500.000; sans grande importance.
Pl. 5 : carte de la péninsule du Sinaï, au 1/500.000; le figuré du terrain manque de netteté.
Pl. 6 : itinéraires du versant occidental de la péninsule, au 1/200.000; de beaucoup inférieure, pour la netteté et l'exactitude, à la carte correspondante du *Survey*, à l'échelle de 1/126.720; renseignements utiles, cependant, aux abords du temple du Sarbout.

Ordnance Survey of the Peninsula of Sinaï, 1869; 3 vol. de photographies, 1 portefeuille de cartes, 1 vol. de texte (*Account*). Le portefeuille de cartes renferme, notamment :
Carte d'ensemble de la péninsule au 1/633.600; notre carte 2 en est extraite.
Carte géologique à la même échelle; très médiocre.
Grande carte du versant occidental au 1/126.720; notre carte 3 en est extraite.

Baedeker, *Lower Egypt*, 1885, p. 470, et guides divers, notamment *Unter Aegypten*, 1894, *Palästina und Syrien*, 1900, p. 210, etc. : carte d'ensemble de la péninsule, à bonne échelle.

Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient* (coll. des *Guides Joanne*), 1890, II[e] partie, p. 718 : carte du même genre que la précédente.

Maspero, *Histoire*, I, 1895, p. 349 : carte d'ensemble de la péninsule, à petite échelle.

Morgan, *Recherches sur les Origines de l'Égypte*, I, 1896, p. 216 : carte muette de la péninsule, à petite échelle, donnant le schéma du tracé des ouadys.

II. *Magharah.*

a. — Photographies et dessins de paysage.

Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, 1830, pl. 4 : le ouady Magharah.
Lottin de Laval, *Voyage dans la Péninsule Arabique*, 1855-59, pl. 5 : le ouady Magharah.
Lepsius, *Denkmäler*, I, pl. 8 : *Wadi Maghâra*, belle aquarelle montrant le bas-relief de Sahourî (8); reproduite dans :
Maspero, *Histoire*, I, p. 391.
Ordnance Survey, *Phot.*, II, 57 : les mines du ouady Geneh.
58 : le ouady Geneh.
59 : le ouady Magharah.
III, 2 : les mines du ouady Geneh.

b. — **Topographie.**

Brugsch, *Wanderung nach den Türkisminen*, 1866, p. 70 : carte rapide, à petite échelle, de Magharah et des abords.
Bartlett, *From Egypt to Palestine*, 1879, p. 218 : reproduction de la carte de Brugsch.
Baedeker, *Lower Egypt*, p. 492 : même reproduction.
— *Palästina und Syrien*, p. 218 : même reproduction.
Maspero, *Histoire*, I, p. 356 : même reproduction.
Morgan, *Recherches*, I, p. 221 : beau croquis topographique de Magharah au 1/5.000; notre carte 4 en est la reproduction.

c. — **Documents géologiques.**

Morgan, *Recherches*, I, p. 218 : coupe géologique de l'est à l'ouest, rencontrant les ouadys Genaieh et Geneh, un peu en amont de leur confluent, et le ouady Bouderah plus à l'ouest.

III. *Sarbout-el-Khadim.*

a. — **Photographies et dessins de paysage.**

Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée* :
P. 42, 43 : trois petites vues prises parmi les ruines du temple.
Pl. 6 : vue générale des ruines, prise de l'ouest; cf. *Survey, Phot.*, I, 5 et III, 6.
Pl. 7 : les ruines et la stèle isolée de Seti I.

Lepsius, *Denkmäler*, I, pl. 8 : *Sarbut el Châdem*, vue générale des ruines, la stèle isolée à l'extrême droite; prise de l'ouest, point de vue un peu plus à gauche que dans *Survey, Phot.*, I, 5 et III, 6.

Ordnance Survey, Phot., I, 5 : vue générale des ruines, prise de l'ouest (la même, *ibid.*, III, 6).
6 : la stèle isolée.
7 : excavations à l'ouest des ruines.
III, 6 : v. ci-avant, *ibid.*, I, 5.
7 à 18 : série de photographies d'inscriptions et de stèles prises parmi les ruines, et donnant de précieuses indications pour mettre à leur place ces monuments sur le plan du temple. V. ce qui est dit à ce sujet ci-avant, chap. I, § IV, B, *Topographie du Sarbout.*

La pl. 8 est reproduite dans :
Maspero, *Histoire*, I, p. 475.

Portefeuille inédit, additionnel à *Survey, Phot.*, I, conservé dans la bibliothèque de la Royal Geogr. Society, à Londres : vues diverses du Sarbout, notamment :
pl. 3, 4, 5 : vues prises au nord des ruines.
6 : excavations minières.
7 : la grande excavation à l'ouest du temple.

b. — **Topographie.**

Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, p. 42 : croquis topographique de la montagne du Sarbout à l'échelle approximative de 1/30.000; notre carte 5 le modifie légèrement.
Ordnance Survey, Account, pl. IV : plan des ruines du temple, au 1/250, avec légende; complété et corrigé par endroits dans notre carte 6.
Maspero, *Histoire*, I, p. 474 : plan des ruines du temple, à petite échelle, avec légende, d'après G. Bénédite.
Borchardt, dans *Zeitschrift*, 1897 (v. chap. III, *Bibliographie*), p. 113 : croquis de la chambre souterraine du temple et de ses abords, échelle approximative de 1/250.

CHAPITRE II

HISTOIRE DES ÉTABLISSEMENTS ÉGYPTIENS

I. — Périodes thinite et memphite.

La mainmise des Égyptiens sur ce pays se perd dans la nuit des temps préhistoriques. Au temps, récent encore, où l'on considérait que l'histoire égyptienne commençait avec les rois de la IVe dynastie et leurs pyramides, un des plus anciens monuments connus était, à Magharah, le bas-relief de Snofroui, le prédécesseur de Khéops. En 1894 on apprit, par G. Bénédite, qu'il existait à Magharah une inscription rupestre de Zosiri, de la IIIe dynastie; plus tard, dans les dernières années du XIXe siècle, on découvrit sur plusieurs points de l'Égypte de nombreux monuments des rois des dynasties thinites, la Ire et la IIe, et il suffit, dès lors, de lire le *Survey* de 1869 pour se rendre compte que les explorateurs anglais avaient dessiné et estampé un grand bas-relief de *Semerkha*, qui est peut-être le roi Semempsès, mais en tout cas l'un des Horus les plus fréquemment rencontrés à Abydos, dans la période correspondant à la Ire dynastie manéthonienne.

Les établissements du Sinaï sont donc aussi vieux, selon toute apparence, que l'empire égyptien lui-même. La période thinite y est représentée par plusieurs bas-reliefs, dont les deux plus importants, bien connus maintenant par les estampages du Br. Museum, sont ceux de Semerkha (1) et de Zosiri (2). Très analogues par certains côtés à ceux de la période memphite, ils s'en différencient surtout par la rareté de l'écriture et l'absence d'une titulature royale complète.

C'est au ouady Magharah que se trouvent ces tableaux; les mines égyptiennes n'en devaient pas sortir jusqu'à la fin de la période memphite. Celle-ci s'ouvre avec Snofrou, dont nous avons deux monuments : un bas-relief connu depuis longtemps et publié un grand nombre de fois (6), de disposition et d'inscriptions analogues à celles des tableaux suivants de la série memphite, et un autre bas-relief, récemment signalé (6 *bis*)[1], que la disposition de ses figures et surtout les particularités de sa titulature royale apparentent, de la manière la plus remarquable, avec les monuments

1. R. Weill, *Un nouveau bas-relief de Snofrou au ouady Magharah*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1904, séance du 3 juin.

de la période thinite. La série memphite continue ensuite par des tableaux de Khéops (7)[1] et, dans la Ve dynastie, de Sahourî (8)[2], d'Ousirnirî Anou (9) et de Menkaouhorou (10). Le bas-relief de Khéops est un monument de sculpture admirable. Ceux de Sahourî et d'Ousirnirî sont de dimensions imposantes et le tableau de Sahourî offre cette particularité d'être, dans l'ensemble de la composition, une réédition de celui de Semerkha. Tous, depuis celui de Snofrou, présentent le caractère commun de ne donner qu'une titulature royale plus ou moins développée, mais sans date, et sans nul renseignement sur l'expédition à l'occasion de laquelle le tableau était gravé.

Menkaouhorou est le premier roi dont le bas-relief (10) ait porté la mention d'une expédition et de son commandant; il ouvre donc la période épigraphique suivante, que représentent abondamment les monuments de Dadkarî Assi et des rois de la VIe dynastie.

Dadkarî semble avoir été le plus empressé de tous les rois memphites à envoyer des expéditions aux mines. On ne possède pas moins de trois inscriptions de lui : la grande inscription dont les n°s 11 et 12 sont les deux moitiés, de l'an *d'après la quatrième fois du compte des bestiaux*, qui est l'an 8 ou l'an 9 du règne[3]; une inscription de l'an *de la neuvième fois* du même compte (14), — an 17 ou 18, — et une petite inscription dont la date est perdue (15). Peut-être en existe-t-il encore d'autres (16).

Après Dadkarî, l'on ne trouve plus jusqu'à la fin de la période memphite qu'une inscription de Papi I (18) et une autre de Papi II (19), gravées côte à côte sur une même paroi du rocher et tout à fait comparables, par l'importance et la nature des renseignements qu'elles nous donnent, à la première des inscriptions de Dadkarî. Le procédé de datation est le même : le monument de Papi I est de *l'an d'après la dix-huitième fois, mois 4 de Shomouit, jour sixième*, et celui de Papi II, de *l'an de la deuxième fois du compte des bestiaux*. Ces diverses inscriptions se divisent toutes en deux parties nettement séparées. D'abord, — en haut chez Papi I et Papi II, à droite chez Dadkarî, — une titulature royale développée, en beaux hiéroglyphes de grande dimension qui, chez Papi I seulement, encadrent des scènes figurées; en second lieu, à gauche ou au dessous de la première partie, une sorte de compte-rendu d'expédition qui n'est qu'une liste des officiers et principaux subalternes y ayant pris part, groupés par grades et désignés par leurs noms et titres. Dans cet état nominatif lui-même on distingue deux subdivisions : en titre, et en caractères de moyenne grandeur, — plusieurs lignes horizontales, à droite, chez Dadkarî, une ligne horizontale supérieure et une large colonne à droite chez Papi I et Papi II, — les noms et titres du chef, ou des deux chefs principaux; ensuite, à gauche ou au dessous, une série de colonnes verticales en petits carac-

1. A. Ricci a noté, en outre, à Magharah, le cartouche de *Shopessikaf*, le dernier roi de la IVe dynastie. L'indication serait à retenir si les copies de Ricci, d'habitude, étaient moins terriblement inexactes (pour ce qui concerne A. Ricci et ses papiers, v. ci-après, chap. III, *Bibliographie*, année 1820).

2. Ebers prétend avoir rencontré à Magharah le nom de *Kakiou*, le successeur de Sahourî, mais la vérité de cette assertion est loin d'être certaine (v. ci-après, *Rec.*, 9, note).

3. Cette question de date, qui intéresse toute la période memphite, est discutée au commentaire du n° 11.

tères dont chacune est consacrée aux noms et titres d'un seul personnage, à moins que plusieurs d'entre eux ne portent le même titre, auquel cas le titre commun est écrit horizontalement, comme en accolade, au dessus des colonnes correspondantes. Nous verrons, à propos du n° 18, que des inscriptions ordonnées de cette manière ne sont pas rares à la même époque.

La composition du tableau royal proprement dit est variable. Chez Dadkarî, on ne trouve rien qu'une titulature. Chez Papi I, dont l'inscription est commémorative de la première fois de la fête Sed, la titulature encadre deux tableaux distincts, dont l'un représente le roi exécutant la course rituelle de délimitation d'un domaine sacré, tandis que l'autre ne sort pas du type habituel des bas-reliefs de conquête; chez Papi II, enfin, plus de scènes figurées, et une division remarquable des titulatures en deux parties, dont la première est relative au roi lui-même et la seconde à sa mère, la reine Onkhnasmirirî, épouse de Papi I[1].

En somme, à part les noms des rois et, vers la fin, quelques dates précises, ces inscriptions donnent très peu de chose en fait de renseignements historiques positifs. Les chefs d'expédition, les capitaines Khont-khaîti-ônkhou sous Dadkarî (l'an *d'après la quatrième fois*), Si-Abdou et Miriri-ônkhou sous Papi I, Hapi sous Papi II, nous informent en détail des noms de leurs officiers et de leurs fonctions parfois des plus obscures, mais ils négligent entièrement de nous instruire de l'organisation des mines et du fonctionnement de l'exploitation. Une seule chose est à peu près claire, c'est que ce nombreux état-major ne se livrait pas à une simple inspection, comme le terme de *souton apit* pourrait le faire croire; bien au contraire, il encadrait une troupe, un corps expéditionnaire venu pour effectuer des travaux proprement dits. C'est ce que nous expliquerons à propos de l'inscription 18. Il suit de là cette conséquence importante, qu'il n'y avait probablement pas d'exploitation permanente organisée dans les mines. Sous la XII[e] dynastie, comme nous le verrons, et malgré l'existence d'un temple au Sarbout-el-Khadim, il semble en avoir été absolument de même, et rien n'autorise à penser qu'au temps du Nouvel Empire cette situation se soit modifiée. Il ne faut pas oublier, cependant, qu'à Magharah les Égyptiens avaient créé, dans une position très forte, une sorte de citadelle, et bâti des habitations grossières à l'intérieur de son enceinte[2]; mais cette organisation n'est nullement incompatible avec le fait d'une exploitation périodique ou même tout à fait irrégulière.

II. — La XII[e] dynastie.

Après Papi II, la série des monuments égyptiens s'interrompt, et lorsque reparaissent, avec la XII[e] dynastie, les premiers documents nouveaux relatifs à des expéditions minières, les inscriptions ont entièrement changé d'apparence. C'est d'abord leur

1. Rappel de monuments analogues à propos de l'inscription, au *Rec.* (19).
2. V. ce qui est dit à ce sujet au chap. précédent, *Le district minier*, § IV, *Topographie*.

composition qui est différente. L'évolution à laquelle nous avons assisté, au cours des V[e] et VI[e] dynastie, et qui faisait suivre les légendes et les tableaux royaux de listes de plus en plus développées des membres de l'expédition minière, cette évolution est arrivée à son terme, en ce sens que des deux parties de l'ancienne inscription, celle qui concerne le roi et celle qui concerne l'expédition, c'est la seconde qui est devenue le principal du texte, tandis que le tableau royal, jadis prépondérant, se trouve réduit aux proportions d'un titre et au simple rôle d'une date. Nous verrons même que beaucoup des textes de cette époque ne sont pas datés, leurs auteurs ayant jugé inutile d'inscrire sur la pierre le nom du Pharaon régnant à côté des leurs propres.

On observe, ensuite, que les inscriptions sont devenues d'une épigraphie beaucoup plus sommaire, non plus sculptées, mais écrites; les signes, au lieu de s'enlever en relief, sont gravés en creux et fréquemment au trait simple à la pointe. Il faut distinguer, cependant, entre les inscriptions de Magharah et celles du Sarbout. Au Sarbout, la plupart des stèles de cette époque sont très belles, tandis qu'à Magharah, la XII[e] dynastie n'a guère laissé que des inscriptions rupestres très grossières dont le texte, transcrit de l'hiératique par des graveurs plus ou moins ignorants, renferme de nombreuses traces d'hiératisme et d'abondantes fautes de transcription. Le Sarbout et son temple étaient évidemment le centre artistique, en même temps que la capitale administrative de ce coin d'Égypte perdu dans la montagne.

Les établissements du Sarbout n'existaient pas au temps des Memphites. Les nouveaux gisements furent inaugurés par les rois de la XII[e] dynastie, qui semblent avoir dirigé de ce côté leurs premières expéditions avant même de songer à rouvrir les vieilles mines de Magharah. C'est du moins ce qu'indiquent les premiers monuments certains, les deux inscriptions d'Amenemhâit II que possède le Sarbout, et la question serait claire sans le singulier enchevêtrement de témoignages plus ou moins dignes de confiance, d'après lesquels le nom d'Ousirtasen I se rencontrerait au Sarbout, tandis qu'à Magharah se trouverait également le nom d'un Ousirtasen, le premier ou le deuxième[1].

L'absence de tout document précis ne nous permet cependant de rien savoir de certain avant Amenemhâit II. C'est en l'an 24 de ce souverain qu'un officier dont le nom est perdu nous laisse, sous la forme d'une inscription rupestre d'exécution grossière (50), le premier témoignage d'une ouverture de mine dans le canton du Sarbout; non pas aux abords mêmes du temple, mais à une assez grande distance dans la montagne. Non loin de là et sous le règne du même roi, à une date certainement voisine de la première, un certain Montouhotpou signait sur le rocher une déclaration du même genre (51).

Il n'y avait pas encore, à cette époque, de temple au Sarbout, et cette longue échine bosselée étalait sa surface pierreuse et nue entre les escarpements qui l'entourent de trois côtés et découpent si bizarrement son aire supérieure. Ce lieu sauvage reçut

1. Les éléments de la question des débuts de la XII[e] dynastie au Sinaï sont réunis, ci-après, à propos du n° 20 en ce qui concerne Magharah, et du n° 49 en ce qui concerne le Sarbout-el-Khadim.

d'abord une sépulture. Est-ce au cours d'une des expéditions d'Amenemhâit II que mourut, aux mines, l'Amonisoushen dont la tombe devait être si singulièrement utilisée ensuite? Ses compagnons lui creusèrent, dans la roche du monticule supérieur du plateau, une petite chambre rectangulaire dont l'entrée regardait l'occident; il y avait un pilier central, une niche au milieu de la paroi du fond, un *serdâb*, et les murs étaient couverts de tableaux funéraires et de jolis hiéroglyphes en creux, coloriés et disposés en colonnes verticales (52).

Amonisoushen fut laissé en paix jusqu'au début du règne d'Amenemhâit III. Mais en l'an 2 de ce souverain arriva aux mines une expédition dont le chef, le *scribe divin* Khnomsou, fit graver sur le pilier de la chambre une inscription commémorative de sa venue et de celle de ses principaux subordonnés avec, au dessus de leurs noms et portraits, une scène religieuse du type habituel montrant le roi en adoration devant Hâthor, comme dans un temple consacré à cette déesse (53). En même temps que le souvenir d'une expédition minière, ce tableau nous conserve donc sans doute le souvenir et la date de l'usurpation du tombeau d'Amonisoushen et de sa transformation en une chapelle d'Hâthor. La chose était plus simple, évidemment, que de construire à la déesse un temple tout neuf, et l'histoire de cette origine explique que son sanctuaire fût juché, contre toute raison apparente, au sommet de cette colline difficilement accessible. On voulut tout d'abord utiliser un vieux spéos qui n'avait point été fait pour cette destination; l'usage, ensuite, lui imposa la consécration d'un lieu sacré d'Hâthor, et la piété des générations suivantes et leurs travaux successifs finirent par en faire un temple.

L'activité des mineurs, en cette année deuxième d'Amenemhâit III, semble d'ailleurs s'être exercée bien plus à Magharah qu'au Sarbout. Les officiers égyptiens laissèrent à Magharah, cette année, toute une collection d'inscriptions dont trois sont datées (20, 21, 25), une quatrième certainement contemporaine des précédentes (22) et deux autres (23, 24) qui ne doivent pas s'être égarées par hasard dans leur voisinage. L'inscription principale (20) émane du commandant Khont-khâiti-hotpou-Khnomsou, qui est venu « pour rapporter du *mafkaï* et du cuivre; effectif de ses soldats : 734. » Saluons ce bulletin laconique; c'est le premier en date des renseignements que les mineurs du Sinaï veulent bien nous donner sur leurs travaux. On remarque que ce Khont-khâiti-hotpou-Khnomsou porte exactement les mêmes titres que le Khnomsou de l'inscription de la même année au Sarbout, et la conviction presque s'impose, malgré le développement emphatique du nom propre à Magharah, qu'il s'agit d'un seul et même personnage. L'expédition de l'an 2 avait son centre d'opérations à Magharah, et ne fit au Sarbout, semble-t-il, qu'une visite d'un caractère purement religieux, pour consacrer à Hâthor un lieu de culte dont l'existence était devenue nécessaire.

Le commandant Khnomsou, dans son inscription de Magharah, nomme brièvement quelques-uns de ses collaborateurs, et parmi eux, un certain Ati qui jugea bon, d'autre part, d'inscrire sur la roche un texte où sa personne tient la place principale (21). Plusieurs fonctionnaires suivirent son exemple, et au dessous de l'inscription d'Ati, firent graver leurs noms et qualités (22), tandis qu'un dernier officier, le *Domestique du trésor*

Habiâou, rédigeait de son côté une inscription qui n'est pas la moins intéressante de la série (25). Nous étudions en détail, à propos de chacune d'elles, les conditions dans lesquelles furent rédigées ces inscriptions indépendantes, quoiqu'émanant d'officiers et de fonctionnaires d'une même troupe, et nous rappelons à ce sujet les observations ingénieuses que fit Schäfer, dans un cas analogue, sur la rivalité qui divisait, en expédition, l'élément administratif et l'élément technique du commandement d'une petite armée.

Après cet intéressant moment de l'an 2, beaucoup d'années se passent sans qu'il y ait trace d'expédition aux mines; puis on trouve une date, l'an 20 d'Amenemhâit III, au Sarbout (54); en l'an 30, une stèle au Sarbout, où subsiste seulement une partie de la titulature royale (55), et à Magharah une autre inscription (26), un texte d'ouverture de mine très mal écrit; la mine se nomme : *Gemme noire et gemme verte en elle*. L'an 38, ouverture d'une autre mine au Sarbout (56).

De l'an 41 à l'an 43, expéditions ininterrompues à Magharah. En l'an 41, une inscription rédigée par le capitaine Sovkou-doudou-ranouf-sonbou nous apprend qu'il avait avec lui les scribes Ousirtasen-sonbou-Sovkou et Sovkhotpou, ainsi que le Domestique du trésor Horniouskhit (27); en l'an 42, les deux scribes susnommés se retrouvent à Magharah sous les ordres du chef du trésor Amoni, qui était secondé, en outre, par le Domestique Atou et l'officier Sonboutafi (28); il consigna le souvenir de son voyage à côté de l'inscription de l'année précédente, sur la même paroi de roche. De la même année 42, autre inscription en grande partie détruite (29). Enfin, en l'an 43, nous trouvons l'inscription de Mihit-ib-iâtou (30), une des plus curieuses du Sinaï au point de vue épigraphique.

A partir de l'année suivante, c'est au Sarbout que la série des expéditions et des textes se continue. L'an 44 est celui de l'inscription de Sovkouherhabi (57), gravée sur la paroi d'un grand réservoir taillé dans le roc, à un mille des ruines du temple, non loin des inscriptions d'Amenemhâit II; elle commémore l'ouverture d'une mine nommée : *Protège ses travailleurs, livre ce qui est en elle*. La date de l'an 45 est donnée par la jolie inscription de Ptah-ourou (58), dont quelques phrases colorées font un heureux contraste avec la générale banalité de rédaction de tous ces textes.

Cette date de l'an 45 est la dernière de celles du règne d'Amenemhâit III qu'on trouve au Sinaï; mais on possède encore plusieurs monuments du même roi où l'indication de l'année fait défaut ou bien a été détruite. C'est d'abord, au Sarbout, celui du n° 59, commémoratif de l'ouverture de la mine : *Vision des beautés d'Hâthor*; au Sarbout également, une stèle très détériorée (60) où il ne reste guère que l'inscription de l'une des tranches; à Magharah, enfin, les textes inscrits sur les parois d'une sorte de niche naturelle, à l'entrée d'une galerie de mine : de l'inscription principale (31) il reste peu de chose, mais celle du flanc gauche de la niche (32), bien conservée en partie, est une liste intéressante de noms et de titres.

Le règne d'Amenemhâit IV est marqué, à Magharah, par trois inscriptions de l'an 6, mal écrites toutes trois et d'apparence très analogue : 33 et 34 gravées l'une à côté de l'autre sur le même rocher, 35 dans le voisinage des dernières inscriptions du règne précédent. Au Sarbout, on ne trouve d'autre vestige du passage des officiers

d'Amenemhâit IV que deux débris insignifiants, dont l'un (61) porte le cartouche prénom du roi, et l'autre (62) son cartouche d'Horus avec un lambeau de formule.

Après l'an 6 d'Amenemhâit IV on ne rencontre plus d'inscriptions datées de la XIIe dynastie au Sinaï; mais à côté de celles que nous venons de voir il existe, de la même époque, un grand nombre de textes complètement dépourvus de date, c'est-à-dire non précédés d'une mention royale. A Magharah, les textes de cette catégorie ne comprennent qu'une seule inscription importante, celle des trois tailleurs de pierre X..., Horou et Ptah-ourou (37), et quelques graffiti plus ou moins sommaires tels que ceux des mineurs Nofirtourounpiou et Soutimhâit (39) et de Samousirtasen (41). Au Sarbout, par contre, ces inscriptions non datées font l'objet du plus grand nombre des belles stèles de cette époque. Il faut signaler d'abord la stèle d'Haroëris (63), dont la narration de 24 lignes donne de précieux renseignements de détail et, malgré un abondant mélange de formules banales, reste une des plus curieuses qu'on puisse voir. L'inscription du capitaine Amenemhâit, plus courte (64), est d'un grand intérêt aussi et complète les renseignements d'Haroëris au sujet des conditions du travail dans les mines. Ailleurs, aux inscriptions 66, 67 et quelques autres, on trouve des lambeaux de narrations du même genre, mais les monuments sont très mutilés et souvent ont été copiés d'une manière imparfaite. Une autre catégorie de textes est fournie par les stèles d'Onkhranou (65), de Ptahônkhou (69), d'Ousirtasen (70), de Samranouf (71) et du capitaine au nom perdu de celle du n° 72; ces inscriptions ne donnent que des listes de noms et titres d'officiers avec, dans certains cas, des formules peu variées d'adoration au roi et aux divinités minières. L'une des tranches de la stèle de Samranouf, cependant, portait une courte notice sur la manière dont l'expédition s'était effectuée.

Malgré l'absence de date, on ne peut guère douter que la plupart de ces monuments soient du temps d'Amenemhâit III, et plus précisément de la dernière partie de son règne, qui semble avoir été l'époque de la plus grande activité des mines. Il y a de grandes ressemblances, en effet, entre les monuments non datés et ceux datés de cette dernière période; nous nous bornerons, ici, à signaler les formules tout à fait semblables qu'on trouve chez Haroëris et dans la grande inscription de Sovkouherhabi, de l'an 44 d'Amenemhâit III (57).

D'autres textes non datés de la XIIe dynastie, au Sarbout, tableaux de provenance douteuse, — stèle ou maçonnerie du temple, — tranches de stèle d'attribution indéterminée, fragments et débris de toute sorte, occupent les nos 75 à 83 du *Recueil* dans un désordre auquel il ne semble pas possible de remédier pour l'instant. L'une de ces inscriptions est d'une importance historique considérable. Elle couvre, selon toute apparence (75), la tranche d'une stèle de grande épaisseur et porte les noms du chef d'expédition Sinofrit et de ses subordonnés, qui eurent quelque chose à démêler avec le *roi du Lotanou*, . Que le nom de Lotanou fût déjà connu, et ce pays fréquenté par les Égyptiens de la XIIe dynastie, nous venons seulement de l'apprendre par une inscription d'Ousirtasen III provenant d'Abydos et publiée par Garstang[1]. L'inscription du Sarbout nous fait voir de plus, maintenant, que la région à laquelle les Égyptiens appliquaient cette dénomination géographique comprenait la péninsule sinaïtique : le Lotanou ne devait être autre chose, à l'origine, que la marche d'Asie, c'est-à-dire les régions immémorialement connues de la Syrie méridionale et du désert arabique situées immédiatement à l'est de l'isthme, et c'est seulement plus tard, avec l'extension des connaissances géographiques, que le même mot arriva à désigner les contrées plus septentrionales de la Syrie moyenne.

1. J. Garstang, *El Arabah*, dans *Egyptian research Account*, 1900, pl. 4, 5; inscr. horizontale du milieu de la stèle, l. 2. Cet important monument a été signalé par W. M. Müller dans *Or. Litteraturzeitung*, 15 novembre 1903, et auparavant par Maspero dans *Rev. Critique*, 1902, t. II, p. 284-286.

III. — Tableau des mines égyptiennes.

A. — *Les noms égyptiens de la région.*

Le terme de *Lotanou*, pour désigner la région sinaïtique, n'apparaît point une seconde fois dans les inscriptions des mines. Les dénominations géographiques ou ethnographiques que les Égyptiens appliquaient en général à la contrée étaient de nature plus particulière, et il convient ici, avant d'arriver à l'histoire du Sinaï pendant une période nouvelle, de réunir les renseignements que nous donnent les textes que nous venons de passer en revue sur la toponymie, en même temps que sur l'exploitation des gisements et la situation des colonies minières.

Le pays tout entier s'appelait le plus souvent , le « Pays du *mafkaï* ». C'est ce qu'on voit par l'écriture du titre d'Hâthor qui revient si souvent dans les inscriptions des mines, , « Hâthor Dame du *mafkaï* », et dans lequel le dernier mot est fréquemment suivi du déterminatif : un bon exemple est celui de l'inscription 30 (Amenemhâit III, Magharah), qui donne , « Hâthor Dame du *pays de mafkaï* ».

A l'époque memphite, le nom du minéral et celui du pays ne s'étaient pas encore identifiés aussi complètement, mais ils y tendaient, et le pays s'appelait alors *Khetti mafkaï*, les « Échelles du mafkaï », de même que les côtes où les envoyés d'Hâtshopsitou allaient chercher l'encens, bien des siècles plus tard, s'appelaient , *Khetti ântiou*, les « Échelles de l'encens ». L'exemple le plus connu est celui de l'inscription de Papi II à Magharah (19), où l'expédition est dite envoyée « vers le pays nommé les Échelles du *mafkaï* »; il en

existe un autre, à Magharah également, dans la principale des inscriptions de Dadkarî (11), où l'on trouve au même endroit de la même phrase, en une orthographe plus concise : , « vers le pays nommé les Échelles du *fkaï* ». Ce dernier mot, comme on sait, est la forme primitive d'où la forme complète a été dérivée par préfixation du *m*[1].

La région était désignée, d'autre part, par la dénomination très générale de *Abti*, l' « Orient », mais seulement dans un titre du dieu Sopdou, fréquemment invoqué dans les inscriptions minières où il est appelé *Sopdou nib Abti*, « Sopdou Seigneur de l'Orient »; on sait que Sopdou porte également ce titre dans ses sanctuaires égyptiens du Delta oriental.

Cette appellation de Sopdou, immédiatement suivie du cartouche royal de Snofrou, dans une inscription très connue d'Amenemhâit III à Magharah (28), a donné lieu à une superposition de contresens des plus singuliers. Le texte qualifie un personnage de :

« chéri d'Hâthor Dame du *mafkaï*, de Sopdou Seigneur de l'Orient, du roi Snofrou d'Horus Seigneur des Pays étrangers, des dieux et des déesses qui sont en ce pays ». Rien, dans cette phrase, ne prête au moindre doute; que Snofrou ait été adoré, à cette époque, dans les mines du Sinaï, et son nom invoqué parmi ceux des divinités protectrices de la région, nous le savons par une autre inscription de Magharah, du début du règne d'Amenemhâit IV (35), où le roi est dit :

« aimé de Sopdou Seigneur de l'Orient, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, aimé de Snofrou »; et que, d'autre part, dans l'inscription précédente, le titre de Sopdou soit bien à lire , malgré la forme qui est donnée au signe , cela est justement prouvé par le texte d'Amenemhâit IV que nous venons de voir, et dans lequel le même signe, dans le même mot d'interprétation non douteuse, a exactement la même forme. Or Brugsch, visant ces deux inscriptions et confondant le signe en question avec un *b*, déclare que Sopdou « est appelé, en deux endroits, , apparemment une désignation de la péninsule[2] »; c'est le premier degré du contresens; on en retrouve la trace dans Maspero[3], qui dit que la région minière est appelée *Bâit*, la Mine, — c'est exact[4], — *Bibit*, la contrée des Grottes, — cela ne se rencontre nulle part. Max Müller, après Brugsch, pousse le contresens beaucoup plus loin en faisant une expression unique de , dans l'inscription qui précède, la « Mine-Snofrou », le

1. V. ce qui est dit à ce sujet au commentaire de l'inscr. 19 (Papi II).
2. Brugsch, *Wanderung*, p. 72-73.
3. *Histoire*, I, p. 355.
4. Inscr. de la XII[e] dynastie, Haroëris (63), Amenemhâit (64), etc., *passim*.

nom égyptien, dit-il, de la localité de Magharah[1]. Cette interprétation se retrouve, en 1896, sous la plume de Jéquier[2], et en 1901 dans un travail de F. Ballerini[3].

Il résulte de ce qui précède que les appellations *Bibit* et *Bibit Snofrou* sont à rayer, comme inexistantes, de la toponymie égyptienne du Sinaï.

Quelques dénominations d'un caractère aussi général que *Abti* se rencontrent, dans un petit nombre de cas, dans les mines; telles sont celle de *Lotanou*, que nous avons signalée plus haut, et celle de , « l'Asie », dans une inscription d'Amenemhâit III au Sarbout (58); l'orthographe du mot, dans ce dernier texte, est intéressante parce qu'elle montre que sous le Moyen Empire, déjà, le nom de l'Asie, *Sati*, s'écrivait fort bien de la sorte, et non pas seulement comme pouvait encore le croire M. Müller[4]. Observons, à ce propos, que la stèle d'Ousirtasen III, à Abydos, dont nous avons parlé plus haut à propos de *Lotanou*, donne un autre exemple de la même orthographe dans l'expression , « Monitiou de Sati », pour désigner les Barbares de la marche orientale de l'isthme.

Tels sont les noms de la région en général. Les localités minières, Magharah, le Sarbout, le ouady Nasb, portaient certainement des noms particuliers, mais nous avons peu de renseignements à cet égard. Il semble seulement, d'après une inscription de la XII[e] dynastie (64), que le Sarbout était appelé , *Bi-ni-kai*, la « Mine de Kai » (?); c'est le même nom, mutilé au début, qui paraît se retrouver dans une inscription déjà mentionnée de la même époque (58, Amenemhâit III, Sarbout), sous la forme . Rappelons encore que la forteresse de Magharah était peut-être *Hâit-Kait*, le « Haut-Castel » dont il est question dans un texte de Denderah[5].

Les habitants du pays ne sont guère nommés que dans les inscriptions de la période memphite. Les bas-reliefs de cette époque montrent, la plupart du temps, le roi frappant de sa masse un prisonnier asiatique tombé devant lui, avec la mention uniforme de « frapper les Monitiou de tous les pays », (8, Sahourî; 9, Ousirnirî; 18, Papi I). Une seule fois, sur le plus ancien des bas-reliefs de cette série, celui de Khèops (7), la légende dit : , « frapper les Anou ». Les Monitiou réapparaissent sous la XII[e] dynastie, une fois seulement et sous une orthographe un peu singulière, dans l'inscription d'Amenemhâit III que nous avons déjà citée à propos de *Sati* et de *Bi-ni-kai* (58, Sarbout).

1. M. Müller, *Asien und Europa*, p. 133.
2. Dans Morgan, *Recherches*, I, p. 231, n. 1.
3. *Le tribù nomadi della Palestina e del Sinai*, p. 33 (extr. du *Bessarione*).
4. *Asien und Europa*, p. 19-20, 46, 127.
5. V. ce qui est dit à ce sujet ci-avant, chap. I, § IV, A, *Topographie de Magharah*.

B. — *Conditions de l'exploitation.*

Il y a de nombreux indices que l'exploitation était essentiellement intermittente et que les Égyptiens n'avaient pas au Sinaï de colonies installées à demeure. Nous avons déjà fait la même observation à propos des monuments de la période memphite. Ici, d'autre part, dans les inscriptions si nombreuses où les fonctionnaires de la XII[e] dynastie parlent d'eux-mêmes, rien qui réponde à l'idée d'un séjour permanent dans les mines, aucun officier, par exemple, qui nous raconte qu'il a passé tant d'années dans la colonie, ou bien qu'il a renvoyé en Égypte tels et tels convois chargés de *mafkaï* ou de métal. Plusieurs fois, au contraire, lorsqu'ils se laissent aller à la narration, les termes dont ils se servent impliquent qu'ils ont eux-mêmes conduit et ramené une expédition minière, et cela dans des conditions qui ne se rencontrent qu'au désert, loin de tout centre civilisé et de ses secours. Khnomsou, par exemple (20), est « allé pour rapporter du *mafkaï* et du cuivre »; Amenemhaït (64) est « allé pour rapporter des pierres précieuses » et commence une courte narration par les mots : « Je suis venu au *Bi-ni-kaï*... »; Haroëris (63) a « marché jusqu'à cette mine » et déclare à plusieurs reprises, dans son récit : « J'ai donc marché jusqu'à cette mine..... Voilà donc que j'arrivai en ce pays..... » Il en conçoit pour lui-même beaucoup d'admiration et se plaît à nous raconter comment, en plein été et à un moment où l'on n'arrivait pas à découvrir le filon, il sut ranimer le courage de sa troupe par le récit d'expéditions antérieures qui, elles aussi, avaient mal commencé et finalement récompensé la persévérance des travailleurs. Même en faisant la part de l'exagération égyptienne, il semble bien résulter du récit d'Haroëris que son expédition avait pour théâtre une impressionnante solitude. Voilà enfin Habiâou (25), qui a « traversé la mer avec des trésors, en qualité d'envoyé du Roi », et Ptah-ourou (58), qui a « parcouru les vallées mystérieuses, et atteint des bornes que l'on ne connaissait pas ». Le capitaine égyptien n'aurait pas employé, vraisemblablement, ce langage d'explorateur si à son arrivée au Sarbout il avait trouvé des maisons habitables et des compatriotes pour le recevoir.

Il faut donc nous représenter que les établissements égyptiens, en temps ordinaire, étaient abandonnés, livrés à eux-mêmes et aux hasards de la fréquentation des Bédouins. D'une expédition à l'autre, la forteresse de Magharah attendait le retour de sa garnison de mineurs et Hâthor, en sa chapelle du haut du Sarbout, ne recevait pas d'offrandes. Les expéditions apportaient dans ces vallées une activité intense et brève. Les chefs avaient hâte d'avoir fini un travail pénible, sous un climat meurtrier pour leur personnel africain, et ne manquaient pas d'affirmer, dans leurs inscriptions, qu'ils avaient fait vite, sans perdre seulement un homme. La fréquence des expéditions était d'ailleurs proportionnée aux besoins, et aussi aux ressources dont disposait le trésor royal; les périodes de troubles ou de guerre civile les arrêtaient entièrement, tandis que sous le régime du bon fonctionnement administratif elles pouvaient se succéder régulièrement d'une année à l'autre pendant quatre ou cinq ans, comme on le constate vers la fin du règne d'Amenemhaït III.

La durée d'une campagne ne devait guère excéder deux ou trois mois. La seule indication que nous ayions à ce sujet est celle d'Haroëris, qui, arrivé au troisième mois de Pirit, a levé le camp au premier de Shomouit, c'est-à-dire deux mois après, avec un écart possible de quelques semaines dans un sens ou dans l'autre. Pendant cette courte période, le travail était bien organisé et sévèrement surveillé, si tous les chefs d'expédition faisaient comme cet Amenemhaït (64) qui exigeait de ses équipes un rendement de 1/3 de *api*, soit environ 6 litres de *mafkaï*, par groupe de 15 hommes et par jour. Amenemhaït ne nous dit pas combien il avait d'équipes de 15 hommes soumises à ce régime; quelques autres inscriptions donnent sur l'effectif de la troupe des indications souvent difficiles à lire ou à comprendre, telles celles du n° 27, chiffres hiératiques et très grossiers, du n° 28, où il semble être question de 20 mineurs, et du n° 32, où sont mentionnées 37 personnes de qualité non définie. La seule indication numérique tout à fait claire est celle que donne l'inscription de Khnomsou (20) : « Effectif de ses hommes : 734 ».

Les mineurs poussaient fréquemment leurs excavations dans des galeries anciennes qui finissaient, d'agrandissement en agrandissement au sein d'un filon riche, par former de vastes salles comme celles que les voyageurs ont si souvent notées à Magharah. Dans d'autre cas, Haroëris nous l'a raconté, les travailleurs se voyaient forcés de chercher l'amorce d'une veine nouvelle, et lorsqu'ils l'avaient trouvée, fort loin parfois du centre des mines, ils gravaient sur le front d'attaque de la galerie une inscription commémorative de son ouverture (26, 50, 51, 56, 57, 59, pour la XII[e] dynastie); les inscriptions de Thoutmès IV nous montreront que cet usage persista sous le Nouvel Empire. Dans certains cas, de plus, la mine nouvelle recevait un nom, une appellation de bon augure qui exprimait ce qu'on attendait d'elle ou la mettait sous la sauvegarde des divinités de la montagne. C'est ainsi que nous connaissons la mine *Gemmes noires et vertes en elle* (26), la mine *Prospérité de ses travailleurs*, *livraison de ce qui est en elle* (57), la mine *Vision des beautés d'Hâthor* (59).

C. — *Les dieux des mines.*

Hâthor est en effet la principale des divinités adorées à toute époque dans les localités minières, au Sinaï comme dans les ouadys qui traversent le désert de la chaîne orientale de l'Égypte, du Nil à la mer Rouge. Dans les inscriptions du Sarbout et de Magharah, c'est invariablement le nom d'Hâthor qu'on trouve en tête des formules d'adoration et dont se réclament les fidèles dans l'énonciation de leurs pieuses qualités. La déesse, cependant, n'est pas seule invoquée dans les inscriptions; elle y est accompagnée par d'autres dieux dont les noms reviennent plus ou moins souvent et dont le plus fréquemment mentionné est *Sopdou-Seigneur-de-l'Orient*, une des divinités bien connues adorées dans les cantons de la marche orientale du Delta. Le culte de Sopdou est arrivé au Sinaï, selon toute apparence, grâce à la proximité relative de ses sanctuaires égyptiens, tandis que des circonstances toutes différentes y avaient installé Hâthor, Dame des mines et des pierres précieuses.

Les autres dieux ne semblent figurer dans les inscriptions que par hasard. Plusieurs fois, cependant, on voit paraître Thot, aux inscriptions 20, 21 et 37 ; par contre, il est question une seule fois de *Ptah-au-Midi-de-son-Mur*, dans une inscription qu'il convient peut-être, à cause de cela, d'attribuer à des officiers originaires du nome memphite (27). Une autre inscription (28) est remarquable parce qu'elle invoque, en même temps qu'Hâthor et Sopdou, « tous les dieux et déesses qui sont en ce pays ». Quelques noms de dieux moins connus et d'une identification difficile se lisent, enfin, sur un petit nombre de monuments de la XIIe dynastie et du Nouvel Empire (76, 77, 108, 110 ; v. au *Recueil*). Disons tout de suite, à propos du Nouvel Empire, que l'hégémonie d'Hâthor au Sinaï s'affirme d'une manière de plus en plus exclusive dans les inscriptions de cette époque ; rarement la déesse est accompagnée de Sopdou (42, 107), et une seule fois d'Amon-Râ, sur une stèle de la XVIIIe dynastie (106).

Il est un dieu, enfin, qui tenait dans les mines sinaïtiques une place spéciale ; c'est Snofrou, le vieux roi du début des temps memphites, qui était adoré comme un dieu et vénéré comme un fondateur. Il est assez difficile d'admettre que les noms des rois thinites, les Zosir et les Semerkha dont les bas-reliefs s'étalaient sur les escarpements de Magharah, aient complètement disparu de la mémoire des hommes; mais on est obligé de constater que les Égyptiens parlaient, tout au moins, comme si les mines n'avaient pas existé avant Snofrou. C'est ce qui résulte du discours d'Amenemhâit (64) qui déclare, ayant exploité un filon dans de bonnes conditions, que pareille chose ne s'était pas vue « depuis le temps du roi Snofrou » ; c'est encore ce qu'on peut comprendre dans le texte assez obscur de l'inscription 21, où Snofrou est mentionné, semble-t-il, comme ayant prescrit une règle ou créé un rite. On voit, d'autre part, que l'antique souverain avait positivement pris place parmi les divinités protectrices de la montagne ; cela résulte de l'en-tête de l'inscription 35, où Amenemhâit IV est qualifié d' « aimé de Sopdou Seigneur de l'Orient, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, aimé de Snofrou », et du passage très analogue, ci-avant étudié, de l'inscription 28 (Amenemhâit III)[1], dont l'auteur se dit « chéri d'Hâthor Dame du *mafkaï*, de Sopdou Seigneur de l'Orient, du roi Snofrou, d'Horus Seigneur des Pays Étrangers, des dieux et des déesses qui sont en ce pays. »

Tous ces dieux avaient leur part des offrandes que recevait Hâthor en son temple du Sarbout-el-Khadim. Le spéos minuscule consacré au début du règne d'Amenemhâit III avait déjà reçu d'importantes annexes à la fin de la XIIe dynastie. De cette époque datent certainement, tout d'abord, la petite chambre du sud, la terrasse en avant des deux chambres et les édifices qui l'encadrent de trois côtés, en un mot l'ensemble des constructions élevées dans l'axe primitif du vieux caveau funéraire; et sur la terrasse, non encombrée encore par les stèles du Nouvel Empire se dressaient déjà quelques monuments commémoratifs, telle la stèle d'Onkhranou (65). Au delà du point où la configuration du sol força les constructeurs à infléchir de 45° vers le sud l'axe prolongé, il

1. Même chapitre, même paragraphe, A, *Les noms égyptiens de la région*.

n'est pas interdit de croire que sous la XIIe dynastie la cour s'étendait déjà dans cette direction, au moins jusqu'au pylône du milieu du temple ; ce pylône, comme nous le verrons, a été décoré sous le règne de Thoutmès III, mais longtemps avant cette époque une construction semblable a pu exister sur le même emplacement. Il est certain, d'autre part, qu'aux abords immédiats de cette cour et en avant du pylône existaient déjà les avant-cours qui flanquent de part et d'autre le long édifice de l'ouest, et notamment l'enclos du nord-ouest où les officiers de la XIIe dynastie ont particulièrement aimé à dresser leurs stèles. On en compte au moins quatre, qui jalonnent presque exactement une ligne droite d'un bout à l'autre de ce vaste espace : la stèle d'Haroëris (63), la stèle du n° 72, la stèle Crompton (71) et la stèle de Ptah-ônkhou (69). Les annexes du temple, dès cette époque, s'étendaient donc jusqu'à hauteur de l'extrémité de l'édifice de l'ouest qui précède le pylône, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que cet édifice lui-même ait fait partie de la même série de travaux que la cour latérale. Or, c'est précisément ce qui semble résulter des indications du plan de G. Bénédite, inséré par Maspero dans son *Histoire* (I, p. 474) et où l'on trouve mentionnées, vers le milieu dudit édifice de l'ouest, des constructions « de l'époque d'Ousirtasen I, restaurées par Minephtah ». D'après cela, cet édifice serait antérieur aux Ramessides et même, en dépit des apparences contraires, à la XVIIIe dynastie. Il n'en paraît pas moins certain que les architectes de Thoutmès III eurent à restaurer de fond en comble toute la partie du temple située à l'ouest du pylône, et probablement le pylône lui-même : c'est précisément ce que démontrent les monuments que nous allons voir maintenant.

IV. — Le Nouvel Empire.

Les exploitations du Moyen Empire, abandonnées à la fin de la XIIe dynastie, ne semblent pas avoir été reprises, sous la XVIIIe, avant le règne d'Hâtshopsitou. Cette grande reine, dont l'activité était dirigée dans le sens des entreprises pacifiques et qui, vers l'an 8 de son règne, envoya aux *Terres-Divines* de la pointe orientale de l'Afrique l'expédition géographique et commerciale que racontent les tableaux de Deir-el-Bahari, Hâtshopsitou ne pouvait manquer de s'occuper aussi des gisements abandonnés et si proches de la péninsule sinaïtique. Nous connaissons au moins une des expéditions qui eurent lieu par ses ordres; elle fit halte à Magharah et y laissa un tableau daté de l'an 16 du règne commun d'Hâtshopsitou et de Thoutmès III (42).

C'est le dernier en date des monuments égyptiens *certains* du ouady Magharah. Thoutmès III, plus tard, a personnellement donné une impulsion énergique aux travaux, mais la totalité des monuments à son nom sont groupés dans les ruines du temple du Sarbout. Ces monuments sont de deux sortes. Deux grandes stèles, d'abord, de l'an 25 (84) et de l'an 27 (85), dont la première fut dédiée par l'administrateur Ri et porte, sous la signature du messager royal Montousaï, un intéressant compte-rendu des opérations de la mission : on travailla à l'extraction du *mafkaï* et l'on procéda à la

donation d'un champ à Hâthor. La piété du roi envers Hâthor du Sarbout se manifeste mieux encore par les monuments de la seconde catégorie, qui sont les nombreux bas-reliefs, montants, chapiteaux et fragments divers revêtus de ses cartouches qui remplissent toute la partie occidentale des ruines et témoignent des importants travaux auxquels il fut procédé sous son règne. Le pylône central fut construit ou reconstruit (86, 87), ainsi que d'autres grosses maçonneries (88) et des galeries dont on peut reconstituer au moins un portique (89); ces galeries faisaient probablement partie du long édifice de l'ouest, de même que les montants et chapiteaux hâthoriques des n°s 92 à 95, dont certaines photographies du *Survey* déterminent très heureusement la place.

Il est peu de générations, d'ailleurs, depuis Thoutmès III jusqu'au milieu de la XXe dynastie, qui n'aient marqué leur passage, dans cet édifice de l'ouest, par quelques travaux de réfection partielle et l'inscription de quelques pierres, linteaux, chapiteaux ou montants; nous y rencontrerons notamment Aménothès II, Ramsès II et Minéptah. Les monuments d'Aménothès II, en petit nombre, font l'objet des n°s 96 à 98 du *Recueil*.

Avec Thoutmès IV reprend une série de monuments interrompue depuis la XIIe dynastie, celle des inscriptions commémoratives d'ouvertures de mine, qu'on rencontre dans des coins perdus de la montagne à distance plus ou moins grande du temple. Celles-ci donnent les dates de l'an 4 (99), de l'an 5 (100) et de l'an 7 (101) de Thoutmès IV; la dernière porte le nom de la Fille-Royale Araït, déjà connue par ailleurs. Il y a encore d'autres monuments du même roi, mais non datés; le plus important est le tableau dédié par le *messager royal pour tous pays et gouverneur de Zalou, Nibi*, qui fait peut-être partie des inscriptions d'une grande stèle (102).

Le règne d'Aménothès III est marqué par deux stèles de l'an 36, la petite stèle du n° 106 et la grande du n° 107 qui offrirait un très grand intérêt si elle était moins détériorée et si nous en avions une reproduction complète; elle raconte un voyage aux mines et au temple du Sarbout. C'est peut-être au temps d'Aménothès III qu'il faut attribuer, aussi, un monument apocryphe des plus curieux, une stèle au nom de Snofrou (108), et une autre stèle extrêmement détériorée et de facture analogue (109).

Après Aménothès III, nouvelle interruption des travaux, qu'expliquent les troubles engendrés, en Égypte, par la réforme religieuse d'Aménothès IV et la réaction qui amena où prépara l'avènement de la XIXe dynastie. La série des monuments reprend, au Sarbout, avec deux stèles de Séti I (110, 111), non datées et des plus pauvres en renseignements historiques, après quoi nous voyons paraître, nombreux comme partout où s'est exercée la domination égyptienne, les monuments du règne de Ramsès II. On possède de lui une stèle (112), d'autres bas-reliefs du temple (113), un linteau de l'édifice de l'ouest (116) et des montants (114, 115) qui se trouvent vraisemblablement au même endroit; on trouve également ses cartouches sur les premiers en date des vases en terre cuite provenant du temple (126 à 129).

Les gisements de Magharah recevaient-ils encore de temps à autre la visite de quelque expédition? Cela résulterait des affirmations d'Ebers, qui a vu à Magharah une stèle au nom de Ramsès II (43), si le fait était confirmé par d'autres témoignages que le sien ou

au moins par une copie positive. Tout cela, malheureusement, fait défaut, et la présence de Ramsès II à Magharah doit être considérée comme infiniment douteuse.

De son fils et successeur, Minéptah, nous possédons un montant de l'édifice de l'ouest du temple (117) et cinq fragments de poterie (130 à 134). Séti II, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, a consacré des vases sur l'autel d'Hâthor (135, 136), et ses officiers ont cru donner à la postérité l'illusion qu'ils avaient travaillé aux bâtiments, en gravant les cartouches du roi sur un coin du pylône de Thoutmès III (86). Les derniers souverains de la XIXe dynastie n'eurent pas le loisir, sans doute, de s'occuper des mines, mais dès le début de la XXe, nous trouvons une stèle au nom de son fondateur Nakhtousît (118), et sous Ramsès III, son fils, un document officiel nous instruit de l'accomplissement d'une expédition minière, apparemment fort importante[1]. Le nom de Ramsès III ne se rencontre, cependant, ni sur les murailles du Sarbout ni aux alentours, et nous soupçonnerions le récit du scribe égyptien d'être inventé si nous n'avions pas les poteries revêtues de ses cartouches que les envoyés royaux consacrèrent en son nom dans le temple, et qui furent retrouvées dans les ruines (137 à 139).

Après Ramsès III, nous entrons dans la pénombre qui environne les noms des derniers Ramessides, leur définition individuelle et leur classement. Ils ont laissé quelques monuments au Sarbout, mais ces bas-reliefs, par une singulière malechance, n'ont jamais été ni estampés, ni copiés dans des conditions convenables, si bien qu'on est forcé dans la plupart des cas de procéder par restitution. Il est à peu près certain, cependant, que les murs du temple portent les cartouches de deux des rois de cette série, ceux qu'on a coutume de nommer Ramsès IV (119 à 122, et peut-être 123) et Ramsès VI (124, 125). On trouve également, dans la collection des poteries provenant du Sarbout, une curieuse petite palette lancéolée revêtue des noms de Ramsès IV (140).

A-t-on trouvé au Sarbout d'autres noms royaux de la XXe dynastie? Quelques témoignages sembleraient l'indiquer, mais ils sont formulés de telle sorte qu'on ne saurait en prendre note que sous bénéfice d'inventaire[2]. Ce qui est certain, c'est qu'après la XXe dynastie on ne rencontre plus de monuments égyptiens dans les mines sinaïtiques. Que l'usage d'organiser des expéditions dans ce pays ait complètement disparu avec la monarchie thébaine, cela ne paraît pas faire de doute; mais il est assez difficile de comprendre pour quel motif les Saïtes et après eux les Ptolémées n'envoyèrent plus jamais à la recherche de ce *mafkaï* qui avait été si nécessaire à l'industrie ancienne. Peut-être l'exploitation des gisements était-elle passée aux mains des indigènes de la péninsule, et ceux-ci venaient-ils, comme ils font aujourd'hui encore, vendre leurs pierres bleues ou vertes sur quelque marché de la région de l'isthme[3]. Nous ne pouvons le savoir; nous constatons seulement l'abandon où furent laissés les anciens établissements par les Égyptiens du dernier millénaire avant notre ère.

1. *Grand papyrus Harris*, p. 78, l. 6-8; le texte est donné ci-après au *Recueil*, à propos du n° 137.
2. Les renseignements fort confus relatifs à la question du dernier Pharaon du Sarbout sont réunis ci-après, au *Recueil*, à propos du n° 125.
3. Cf. Morgan, *Recherches*, I, p. 218.

Que devinrent, après leur retraite définitive, les monuments des expéditions des siècles passés? Les vallées de Magharah, à proximité immédiate d'un des grands sentiers nord-sud de la péninsule, attirèrent pendant longtemps encore l'attention des voyageurs, avec leurs cavités profondes, leur roc escarpé couronné du cercle de pierre des masures égyptiennes et les grands bas-reliefs des rois memphites; sur les rochers du voisinage abondent les inscriptions de toute sorte, nabatéennes pour la plus grande partie, inscriptions grecques aussi et même quelquefois latines : Magharah n'est pas loin de l'entrée du ouady Mokatteb. Il faut remarquer, cependant, que les voyageurs arabes et chrétiens qui suivirent cette route, dans le cours du Moyen âge et des siècles qui suivirent, ne semblent pas avoir soupçonné l'existence des antiquités égyptiennes de la région : leurs relations n'en disent rien[1] et c'est dans le ouady Mokatteb même que se trouve la presque totalité des graffiti et dessins de cette époque. Pèlerins et voyageurs se rendaient alors par la voie la plus directe au couvent de Sainte-Catherine, au cœur du massif montagneux du sud de la péninsule, et il était rare que pour excursionner dans les vallons latéraux, ils allongeassent même d'une demi-lieue leur route fatigante.

Au Sarbout, d'autre part, sur la cime d'accès difficile où se cachait le sanctuaire d'Hâthor, ce petit centre religieux des Égyptiens disparus ne tarda pas à tomber dans un oubli complet. Le temple, dont aucune partie n'avait jamais été bien solidement construite, ne fut plus bientôt qu'un champ de ruines confuses, où les stèles restées debout semblaient tenir entre elles, dans cette solitude, quelque assemblée fantastique. Les Bédouins des tribus du voisinage connaissaient les « pierres écrites » et les considéraient avec un peu de superstitieuse terreur ; les peuples civilisés les avaient à tel point oubliées qu'il fallut le hasard d'une erreur de route pour qu'un voyageur européen les découvrît, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Les mines anciennes recommencent, de ce jour, à avoir une histoire, celle de leurs explorateurs et des livres où les étudient leurs historiens naturalistes ou philologues : il nous reste à raconter maintenant ce réveil, ce retour à la vie des monuments de l'antique activité égyptienne dans le désert sinaïtique.

NOTE ADDITIONNELLE

SUR

L'EXODE ET LES MONUMENTS ÉGYPTIENS DU SINAI

C'est à dessein que nous n'avons rien dit, dans l'*Histoire* qui précède, de l'Exode des Hébreux et de leur séjour au désert sinaïtique. L'itinéraire de l'Exode est un problème bien radicalement insoluble, faut-il croire, puisqu'on voit les savants modernes remettre en question le point essentiel, le pivot commun des solutions admises depuis des siècles, à savoir l'identification du *Sinaï* biblique avec la montagne du massif méridional de la péninsule. De même pour la date de la sortie d'Égypte. Quel fut le pharaon de l'Exode? Biblistes de tous pays et de toutes religions n'auront jamais fini de tirer au clair ce point d'histoire.

1. L'histoire des explorations anciennes et notamment de celles antérieures à Niebuhr a été faite de la manière la plus excellente par L. de Laborde, dans l'*Introduction* qui vient en tête de son *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres* (1841); de nombreuses cartes du XV[e] et du XVIII[e] siècles y sont reproduites.

Lorsqu'on connaît bien la nature des monuments égyptiens du Sinaï, inscriptions du temple du Sarbout ou textes commémoratifs de travaux de mine, on trouve tout naturel que ces monuments, qui vont des origines jusqu'à la fin de la XX[e] dynastie, ne renferment pas la plus lointaine allusion au passage des Hébreux. On comprend cependant que pour les biblistes insuffisamment armés au point de vue philologique, la tentation ait toujours été forte de trouver au Sinaï des témoignages écrits de cet événement, et l'on ne s'étonne pas que chez certains, l'idée fixe soit allée jusqu'à la folie. Nous parlerons plus loin de Forster et de ses fantastiques interprétations de quelques inscriptions hiéroglyphiques du Sarbout et de Magharah (v. chap. III, *Bibliographie*, 1862 et 1865).

Les historiens de l'Exode sont devenus plus sages, mais ils n'ont pas encore appris à ne pas faire intervenir les monuments égyptiens dans leurs considérations. C'est ainsi que nous voyons Sayce reprendre, après beaucoup d'autres, la question de l'emplacement du Sinaï de la Bible[1], et se rallier à la solution du transfert de l'emplacement traditionnel à plusieurs centaines de kilomètres au nord, pour le motif qu'à l'époque de l'Exode, les garnisons égyptiennes interceptaient, en son milieu, la grande route nord-sud de la péninsule et qu'il n'est pas admissible que les Hébreux aient traversé cette zône dangereuse sans dommage et sans faire mention d'aucune rencontre hostile[2].

Il est exact que la route la plus fréquentée du versant occidental, celle par Hammam Faraoun, Bouderah, Mokatteb et Feïran, longe le district minier égyptien et passe à l'entrée même du ouady Magharah ; mais l'exploitation des gisements, nous l'avons vu, était essentiellement intermittente ; des règnes entiers se passaient sans qu'il y eût d'expédition aux mines ; pendant les périodes de travail, chaque expédition se hâtait de rentrer en Égypte sitôt sa besogne terminée, et il n'y avait rien dans le pays qui ressemblât à une occupation militaire permanente. Le raisonnement de Sayce repose donc sur une base illusoire.

D'autres auteurs cherchent à tirer des monuments égyptiens du Sinaï des conséquences chronologiques. Miketta, contrairement à Sayce, ne doute pas que le Sinaï soit effectivement la montagne du massif méridional de la péninsule; mais il observe[3], d'après quelqu'un des historiens des mines égyptiennes, que le nom d'Aménothès II ne se rencontre point à Magharah ni au Sarbout, ce qui semble indiquer que les mines

1. Bibliographie de cette question dans Cheyne et Black, *Encyclopaedia Biblica*, p. 4643. Noter aussi la discussion d'Ebers dans *Durch Gozen zum Sinaï*, p. 392 suiv.
2. Sayce, *The Higher criticism and the verdict of the Monuments*, 1894, p. 263 suiv.
3. Miketta, *Der Pharao des Auszuges*, 1903.

furent abandonnées sous le règne de ce Pharaon : la route du Sinaï, pendant cette période, était donc libre, et Miketta conclut qu'il y a lieu de placer au temps d'Aménothès II l'accomplissement de l'Exode.

Ce que Miketta ne pouvait savoir, c'est que des monuments d'Aménothès II existent au Sarbout-el-Khadim, ceux des n°s 96, 97, 98 du *Recueil* ci-après ; cela suffit pour réduire à néant toutes ses inductions.

Le double exemple de Miketta et de Sayce devrait suffire pour qu'on ne cherchât plus à faire servir des monuments égyptiens, quels qu'ils soient, à l'éclaircissement d'une question aussi profondément étrangère à l'égyptianisme. Si l'on veut cependant continuer à raisonner sur l'Exode et les monuments égyptiens du Sinaï, il est tout à fait nécessaire de tenir compte, à l'avenir, de quelques conditions générales qu'on peut formuler de la manière suivante :

1° La présence des Égyptiens dans le pays était toujours temporaire ; aucune expédition n'y séjournait plus longtemps qu'une saison ;

2° Leurs établissements sont encore trop incomplètement explorés pour qu'on puisse être sûr de ne pas ignorer quelques-uns des noms royaux qui s'y trouvent.

CHAPITRE III

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE

L'épisode de la découverte des ruines du Sarbout a été souvent raconté depuis Niebuhr lui-même, qui les décrivit pour la première fois, quatorze ans après, dans sa relation de voyage[1]. Il était parti de Suez, le 7 septembre 1762, avec l'intention de voir le *Djebel-el-Mokatteb*, la Montagne écrite dont nombre de voyageurs avaient parlé auparavant et qu'un guide embauché au Caire prétendait connaître. Or cet homme, originaire d'une tribu du Ouady Baba, n'avait jamais vu le Mokatteb du sud et, en fait de pierres écrites, ne connaissait que les monuments égyptiens de la montagne du Sarbout, où il conduisit tout droit son voyageur par le sentier qui coupe la montagne entre le Ouady Hamr et le grand carrefour du débouché du Ouady Nasb dans le Ouady Suwig. C'est le 11 septembre 1762 que Niebuhr, après une ascension prolongée, vit se dresser devant lui les hautes stèles du temple, et comprit qu'il n'était pas au Mokatteb signalé par ses prédécesseurs.

Cette forêt de stèles lui fit prendre l'endroit pour un cimetière égyptien. La singularité d'un pareil lieu de sépulture piqua vivement la curiosité des savants, et pendant près d'un siècle, la nature des ruines du Sarbout fut remise en discussion à propos de chaque exploration nouvelle. Dès 1817, cependant, comme nous le verrons tout à l'heure, Rüppell se rendit nettement compte qu'il y avait là un temple.

Niebuhr copia et plus tard publia, dans son livre, les inscriptions de trois stèles des plus remarquables, celles d'Haroëris (63), d'Amenemhâit (64) et de Samranouf (71) ; copies consciencieuses, d'une maladresse bien naturelle et qui pendant longtemps ne furent complétées par aucune autre.

Après Niebuhr il faut attendre plus de cinquante ans, jusqu'en 1809, pour voir se produire une autre exploration intéressante. C'est en 1809, en effet, que Seetzen découvre les mines et les bas-reliefs égyptiens de Magharah. Ulrich Jasper Seetzen était un voyageur des plus intrépides. Au printemps de 1807, il fit au Sinaï une excursion rapide dont le carnet est conservé en entier[2], et au cours de laquelle il ne vit ni

1. Carlsten Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Ländern*, Kopenhagen, 1774 ; p. 223-249.

2. Ulrich Jasper Seetzen's *Reisen durch Syrien, Palästina, Phönizien, die Transjordanischen Länder, Arabia Petræa und Unterägypten*, Berlin, 1854-55 (3 vol.) ; t. III, p. 3-104.

Magharah ni le Sarbout. Deux ans après, il partit pour explorer en détail la même région, et cette fois y passa seize mois, du 13 avril 1809 au 13 août 1810. Ses notes de voyage furent perdues avec une grande partie de ses derniers envois en Europe; lui-même périt de mort violente en Orient, peu d'années plus tard, et lorsqu'en 1854 on procéda à la publication générale de ses carnets, on n'en trouva point de postérieurs à 1809. L'histoire du voyage de 1809-1810 nous est conservée, heureusement, par une des longues lettres qu'il envoyait à v. Hammer, et que ce dernier publiait dans la *Monatliche Correspondenz* de v. Zach[1]. La lettre en question est datée de Moka, le 17 novembre 1810. On y trouve (t. XXVII, p. 69-71) que le 18 juillet 1809, Seetzen vit l'Ouady Feïran et ses belles palmeraies, avec les ruines d'une petite ville nommée *Makharà* ou *Makharat*; « on me nomma, dit-il, à Feïran, une montagne *Serrabit el-Chadem* qui se trouve, paraît-il, à une bonne demi-journée de voyage au nord de *Makhara* et est extrêmement remarquable par sa grotte et ses nombreuses pierres écrites. Je suppose que ce sont là les *Monumenta sepulchr.* de Niebuhr[2], et Raphidim de la Bible. »

Le 21 juillet, Seetzen s'engagea dans le Ouady Mokatteb et vit ses inscriptions. Le jour suivant, continue-t-il, — c'était donc le 22 juillet 1809[3], — « nous atteignions *El Tobbacchà* dans l'étroit ravin *Wady Gné*. On voit ici, pratiquée dans la roche gréseuse, une grande cavité basse avec une niche, et à côté de cette dernière, sur la paroi du rocher, des hiéroglyphes de la plus grande beauté et aussi bien conservés, en partie, que s'ils n'avaient que peu d'années d'âge. » Le nom de *Wady Gné* est tout à fait significatif; il s'agit du Ouady *Igné*, *Igna* ou *Geneh*, suivant les voyageurs, l'un des deux ravins de la fourche de Magharah. On voit d'ailleurs que Seetzen ignore ce nom de *Magharah*, la Grotte; le seul *Makhara* qu'il connaisse est celui du Ouady Feïran.

Peu de temps après Seetzen, en 1811, le colonel français Boutin visita la région du Sarbout, et fut assassiné pendant son voyage de retour, sur le chemin de la Syrie[4]. Après lui, Burckhardt, en 1812 et 1816, parcourut les mêmes ouadys, mais miné par la fièvre et pressé d'atteindre le golfe d'Akabah il passa, comme l'observe Ritter[5], tout près de la montagne du Sarbout sans soupçonner ses ruines (1816).

En 1817 a lieu l'importante exploration de Rüppell qui, le premier, procéda à un

1. *Monasliche Correspondenz zur Beförderung der Erd-und Himmelskunde*, publiée à Gotha par v. Zach, de 1800 à 1813. En tout 28 volumes; du t. VII au t. XXVIII, presque pas de volume où l'on ne trouve des nouvelles de Seetzen. La lettre qui nous intéresse figure aux vol. XXVI (1812), p. 381-399, XXVII (1813), p. 61-79 et 160-182, XXVIII (1813), p. 227-253.

2. Seetzen, comme on voit, devina juste. Niebuhr ne connaît pas le nom de *Sarbout el-Khadim*; il s'en tient à la dénomination de *Djebel-el-Mokatteb*, que son guide lui avait indiquée.

3. Et non 1810, comme Ritter le dit par erreur, ayant mal restitué la chronologie du voyage (*Erdkunde v. Asien*, t. XIV, p. 749).

4. Burckhardt, *Travels in Syria*, etc., p. 573; renseignements reproduits par Robinson, *Biblical researches*, etc., I, p. 113-114 (éd. de 1841), 78-79 (éd. de 1856 et 1867). Cf. Rüppell, *Reisen in Nubien*, etc., p. 267.

5. *Erdkunde v. Asien*, t. XIV, p. 796; cf. Burckhardt, *loc. cit.*, p. 479-80 et 492. — Les *Travels in Syria*, etc. de Burckhardt, publiés en 1822, renferment une *Description of a Journey from Damascus through the Mountains of Arabia Petræa and Desert el Ty, to Cairo, in the Summer of* 1812, p. 341-456, et un *Journal of a Tour in the Peninsula of the Mount Sinaï, in the Spring of* 1816, p. 457-630.

examen méthodique des mines anciennes[1]. Il vit Magharah et n'y dessina rien, mais contribua à faire connaître cette localité (*Reisen*, etc., p. 263). Il découvrit les mines du Ouady Nasb, à peu de distance à l'ouest du Sarbout, situées, dit-il, à une heure et demie au nord-ouest (?) de la fontaine dudit ouady Nasb (*ib.*, p. 265); elles sont parcourues d'un réseau de galeries très nombreuses qui s'entrecroisent en labyrinthe, au sein d'une couche de plus de 200 pieds d'*oxyde de cuivre noir terreux*; ailleurs, on trouve une vaste caverne où furent évidées des salles de 80 pieds. L'expérience de la réduction du minerai donna à Rüppell un rendement de 18 0/0 de cuivre pur (*ib.*, p. 266).

Au Ouady Nasb, continue Rüppell, il y avait des exploitations en deux points, dont le plus septentrional parait épuisé. Sur la colline qui recouvre l'autre exploitation se trouvait un petit obélisque de grès de 8 pieds de longueur; la face qui touchait le sol portait de beaux hiéroglyphes, sur les autres faces toutes les figures étaient détruites (*ib.*, p. 266). Ce monument, dont la présence au Ouady Nasb serait si intéressante à constater, n'a jamais été retrouvé depuis lors par aucun voyageur[2].

Rüppell monta ensuite au Sarbout-el-Khadim, dont il décrit les ruines (*ib.*, p. 267-269). Il a le double mérite d'avoir élucidé le nom indigène de la localité, et aperçu d'une manière complètement nette le caractère de l'édifice qui couronnait cette montagne : un temple, dit-il, pour les besoins de la colonie minière du Ouady-Nasb. Mais quelles singulières données géographiques! Déjà, dans sa description de la route du couvent de Sainte-Catherine au Ouady Nasb (*ib.*, p. 264), il est impossible de se reconnaître dans les orientations et les distances successives qu'il indique; voilà maintenant que d'après lui, le Sarbout serait à 3 heures 1/2 au *sud-est* de la fontaine de Nasb? Il semble, en général, que la boussole de Rüppell soit peu précise et qu'il exagère considérablement les distances. Quant à la carte de la péninsule sinaïtique qui accompagne les *Reisen* (pl. 11), elle est absolument incohérente dans le canton de Nasb et du Sarbout.

Rüppell, qui était bon chimiste et géologue expérimenté, a trop spécialement porté son attention sur les excavations pratiquées dans le grand banc cuivreux du Ouady Nasb, et n'a pas vu, à Magharah et aux environs du Sarbout, les nombreuses galeries percées dans le grès jaune riche en turquoises, pour l'exploitation du *mafkaï*. D'ailleurs, les Égyptiens ont-ils effectivement procédé, au Sinaï, à la réduction du minerai de cuivre pour l'obtention du métal? Comme nous l'avons vu plus haut (chap. I, § III), il semble que leurs travaux aient été d'un tout autre ordre.

1. Lettre à v. Hammer (1817), dans *Fundgruben d. Orients*, part. V, p. 417-432; *Corresp. astronomique*, VII (1822), p. 530 suiv., et surtout : Rüppell (Dr Eduard), *Reisen in Nubien, Kordofan und dem petrãischen Arabien*, 1829, p. 263-269.

2. Le renseignement, discuté par Ritter (*Erdkunde v. Asien*, p. 786-787), a passé plus tard, sous la plume d'Ebers, dans les éditions successives de Baedeker (*Lower Egypt*, 1885, p. 524; *Palästina und Syrien*, 1900, p. 239; etc.).

*
* *

Avec Rüppell finit la première série des explorateurs naturalistes. Nous voyons leur succéder, de 1820 à 1830, plusieurs voyageurs qui commencent à se préoccuper de copier des inscriptions hiéroglyphiques et dont les documents, par bribes, arrivent à la connaissance du public dans les *Notices* de Champollion et les *Excerpta* de Burton. C'est d'abord Ricci, qui en 1820 visita le Sinaï avec Linant[1] et copia plusieurs inscriptions à Magharah et au Sarbout (28, 33, 35, 57 et peut-être 20 et 27); ses copies très fautives furent recueillies par Champollion. Ce sont ensuite, d'une part, Joseph Bonomi, d'autre part, Lord Prudhoë et Major Félix, dont les documents figurent dans les *Collectanea hieroglyphica* de Burton. Il faut dire un mot, ici, de cette importante collection inédite.

Les *Collectanea* de Burton, constitués de 1820 à 1839, font l'objet des n°s 25.613 à 25.675 et 29.812 à 29.860 du catalogue des mss. du Br. Museum[2]. Dans cette masse de documents, deux volumes seulement ont de l'intérêt pour nous. Tout d'abord, celui qui porte le n° 25.629 : « *Drawings and tracings of hieroglyphic inscriptions, in ink, pencil and sepia, with notes and references, by J. Burton, made during his journey in the Eastern Desert in* 1823, *etc. At f.* 51 *begin* « *Sketches at Mount Sinaï by J(oseph) Bonomi* », *and at f.* 64 *is an engraved plate of hieroglyphics at* « *Wadi Magara. From the papers of Lord Prudhoë and Major Felix; Qahirah,* 1827 ». *Paper. Folio.* » Burton, selon toute apparence, n'a jamais été au Sinaï. Les dessins de Bonomi qu'il a recueillis sont nombreux, mais assez négligés ; quelques copies, cependant, sont excellentes, comme celle de l'importante inscription d'Haroëris (63), dont l'acquisition scientifique eût été avancée de trente ans si Burton l'eût publiée dans ses *Excerpta*. Quant à la planche gravée provenant des papiers de Prudhoë et Felix, elle donne trois inscriptions de Magharah (20, 27, 28) et fut insérée plus tard dans les *Excerpta*, dont elle constitue la pl. XII.

Que sont devenus les papiers de Prudhoë et Félix ? Lepsius les mentionne encore[3], mais il semble bien qu'aujourd'hui la planche gravée en question soit le seul vestige de leur existence. Voici cependant une autre trace du dossier disparu. On trouve dans les

1. La personnalité de Ricci est assez oubliée pour que nous croyions bien faire de donner ici sa biographie, telle que Seymour de Ricci veut bien l'extraire, pour nous, de ses précieuses documentations :

« Alessandro Ricci, de Sienne (Italie), médecin. Accompagna Bankes dans ses voyages en Égypte (1815) comme on le lit dans les mémoires de Finati (*Narrative of the life and adventures of Giovanni Finati*, Londres, 1830, 8°, t. II, pp. 104, 301, 344, 356, 382, 394, 397, 407). Il fut chargé par Bankes de dessiner les peintures de Beni Hasan......... Belzoni (*Viaggi*, éd. de Milan, III, p. 31) loue son courage. Ricci fit plusieurs voyages en Nubie en 1819 et en 1821, il visite en 1820 le Sinaï et l'Oasis d'Ammon. Sa collection d'antiquités fut divisée entre Florence et Dresde. Il fit partie de l'expédition franco-toscane (1828-1830) dirigée par Champollion et Rosellini, fut mordu par un scorpion à Thèbes et mourut en 1832. Trois lettres de Rosellini recueillies par le collectionneur d'autographes Porri sont conservées à la Bibliothèque de Sienne. L'une d'elles est datée du Sinaï, 1er octobre 1820 et nous apprend que Ricci y était allé en compagnie de Linant.

« Voir pour sa biographie Lumbroso, *Mem. accad. Lincei*, X, 1892, et surtout III, 1879, pp. 511-512.

« Voir en outre les *Recollections* de la Baronesse Minutoli (Londres, 1829), passim. »

2. *Cat. additionnel*, 1861-1875, p. 211.

3. *Reise nach der Halbinsel des Sinaï*, 1846; p. 10.

Collectanea, sous le n° 25.672 du Br. Museum, un ms. ayant pour titre : « *Miscellaneous botanical and geological notes*; *extracts from diaries of journeys to Sinaï, by Johann Ludwig Burckhardt, Lord Prudhoe and Major O. Felix*; *and short memoranda of antiquities*; *by J. Burton*..... ». C'est une compilation faite par Burton lui-même, mais à la p. 29 figure une note de *Lord Prudhoe and Major Felix*; *Mount Sinaï* : ils ont été au Sarbout-el-Khadim, qu'ils ne nomment pas, et dont les monuments les ont étonnés ; ils ont relevé le cartouche et ajoutent qu'on trouve en cet endroit des noms royaux allant d'*Ousirtasen* aux Ramsès de Médinet-Habou. Dans cette mention d'Ousirtasen, il faut probablement voir l'origine première du renseignement donné par Major Felix dans son ouvrage de 1830, dont nous parlerons tout à l'heure.

De 1823 à 1828, Burton grave et publie les planches de ses *Excerpta hieroglyphica*. La douzième n'est autre que la planche gravée provenant des papiers de Prudhoë et Félix et dont nous avons déjà parlé à propos du ms. n° 25.629 des *Collectanea*.

Major Félix publie, en 1830, ses *Notes sopra le dinastie de' Faraoni*, où l'on trouve (p. 11), à propos d'Ousirtasen I : « Il suo nome è anche trovato in *Sarabeit el Khaddam*, montagna precipitosa distante il viaggio d'un giorno dal Monte Sinaï..... » Nous renvoyons, pour la discussion de cette indication très singulière et des conséquences historiques qu'elle peut avoir, à ce qui est dit, ci-après, à propos du n° 49 du *Recueil*. Major Félix connaît également le Ouady Magharah et ses nombreuses inscriptions d'Amenemhâit III (*loc. cit.*, p. 12).

Champollion, enfin, avait copié à Florence, en 1825, les inscriptions plus ou moins bien notées par Ricci, et les compléta peut-être à l'aide de quelques-unes de celles que Burton avait entre les mains : le tout fut publié en 1844, avec le reste de ses papiers, dans les *Notices des Monuments* (II, p. 689-692). Champollion connaissait l'existence des copies de Prudhoë et Félix, mais il n'eut pas l'occasion d'en faire usage[1].

*
* *

L'année 1830 voit paraître la relation du premier voyage d'exploration géographique et archéologique uniquement consacré aux régions sinaïtiques : le *Voyage de l'Arabie Pétrée* de Laborde et Linant. Dès 1820 Linant avait été au Sinaï en compagnie de Ricci, et Léon de Laborde y avait fait, en 1826, un premier voyage. En 1828, Laborde et Linant y retournèrent ensemble et en rapportèrent la matière du grand ouvrage que Laborde publia seul deux ans plus tard. Il renferme un grand nombre de dessins de paysage excellents et une collection notable de copies hiéroglyphiques de Magharah et du Sarbout; ces copies laissent infiniment à désirer au point de vue de l'exactitude, mais elles ont l'intérêt d'être les premières et apportent, entre autres révélations, celle

1. Il note, à la suite de la copie fragmentaire et défectueuse de l'inscription 20, de Magharah : « à corriger d'après Prudhoë et Felix. » — Champollion, dans le même ouvrage, constate déjà que le *mafkaï* est une substance de couleur *verte* (I, p. 509). V. ci-avant, chap. I, § III, B, l'histoire des discussions relatives à la nature du *mafkaï*.

des principaux bas-reliefs memphites de Magharah, depuis celui de Snofrou jusqu'aux inscriptions de Papi I et de Papi II.

Comme son prédécesseur Rüppell, Laborde professe les opinions les plus saines sur la nature et la destination des édifices du Sarbout; comme Rüppell aussi, il a exploré les mines et a reconnu nettement les trois points d'exploitation de Magharah, du Sarbout et du Ouady-Nasb. Mais la grande valeur de son livre tient surtout aux admirables levés topographiques qu'il renferme[1]. Au point de vue de notre sujet, nous n'avons à retenir ici que la petite carte des abords du Sarbout qu'on trouve p. 42, si précise[2], et sans laquelle toutes les descriptions de cette montagne de topographie compliquée et de ses chemins d'accès, depuis celles de Niebuhr et de Rüppell jusqu'aux notes des topographes anglais de 1868, nous demeureraient lettre morte.

L'ouvrage de Laborde a fait l'objet d'un compte-rendu des plus intéressants de Letronne dans le *Journal des Savants* de 1835, p. 466-474.

* * *

Avec Robinson, qui fut deux fois au Sinaï, en 1838 et en 1852, nous retombons dans la tradition des voyageurs non dessinateurs et non copistes. En 1841 paraît[3] la relation du voyage de 1838; on y trouve (I, p. 113-116) le récit d'une visite au Sarbout, avec une description détaillée des ruines et une longue discussion sur la nature du lieu à l'époque égyptienne. Robinson connait les ouvrages de ses devanciers, mais ses considérations manquent de netteté et marquent un recul sur les vues et les conclusions si claires de Rüppell et de Laborde.

En 1856, publication intégrale des voyages de 1838 et 1852. En 1867, autre édition du même ouvrage[4]; ce qui concerne le Sarbout est à chercher, ici, au t. I, p. 78-80. Il ne semble pas que Robinson ait vu le Ouady Magharah.

* * *

La courte excursion de Lepsius au Sinaï, en mars-avril 1845, donne lieu de sa part à la publication d'une brochure de 52 pages qui paraît l'année suivante[5]. Pour Lepsius, qui en ceci adopte la manière de voir de Rüppell, les exploitations anciennes étaient

1. Laborde a complété cette œuvre, plus tard, par son *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres* (1841). Dans la longue et magistrale *Introduction* qui vient en tête de cet ouvrage, il a réuni et coordonné les éléments de l'histoire de la géographie sinaïtique, depuis les origines les plus lointaines du Moyen Age. Des cartes intéressantes du Moyen Age, du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e] sont rassemblées à cette place; certaines avaient déjà été publiées dans le *Voyage de l'Arabie Pétrée*.

2. Nous l'avons reproduite ci-avant, au chap. I (carte 5).

3. Edward Robinson and Elie Smith, *Biblical researches in Palestine, Mount Sinaï and Arabia Petraea*, 1841; 3 vol.

4. Edward Robinson, Elie Smith, and others, *Biblical researches in Palestine and the adjacent regions*, 1856, 3 vol. A la fin du t. I, belle carte de la Basse-Égypte et du Sinaï, excellente pour ce qui concerne les routes d'Égypte en Asie et les anciens canaux du Delta oriental. — L'édition de 1867 est complètement identique.

5. *Reise des Professors Lepsius von Theben nach d. Halbinsel des Sinaï, vom 4 März bis zum 14 April 1845* (1846).

des *mines de cuivre*, et *mafkaï* n'est autre chose que le nom égyptien du cuivre[1] (p. 9). Lepsius décrit une fois de plus les monuments du Sarbout et les discute en rappelant l'avis des précédents voyageurs. Au point de vue géologique, il commet une erreur singulière en reprochant à Rüppell et à Robinson de ne pas avoir remarqué les immenses amas de scories au milieu desquels est situé le temple, et qui lui semblent démontrer que les Égyptiens avaient installé leurs fourneaux de réduction sur cette hauteur pour profiter du vent qui en balaie incessamment la surface. Comme l'a très bien vu Lottin de Laval[2], dès 1850, et comme Morgan devait l'expliquer plus tard[3], les scories en question sont en réalité des couches naturelles de bioxyde de manganèse, d'hématite et d'autres minerais métalliques, celles des n[os] 2 et 3 de la coupe géologique donnée par Morgan à la p. 221 de son ouvrage. L'aspect noir et scoriacé de ces couches de fer et de manganèse a contribué, avec la position qu'occupent leurs lambeaux sur le faîte du plateau déchiqueté du Sarbout, à induire Lepsius en cette erreur; il faut noter aussi que Rüppell, très suivi par Lepsius comme minéralogiste, avait signalé des monceaux de scories en un point du ouady Nasb où il n'y a probablement que des couches géologiques naturelles[4].

Lepsius traite plus loin (p. 29-30) une fort intéressante question, celle de la plage d'embarquement sur la côte arabe, à l'époque égyptienne, et conclut que le seul emplacement possible de cet ancien port est *Abou Zelime*, à l'embouchure du ouady Schebèkeh.

Des documents épigraphiques très nombreux furent rapportés du voyage. « Nous avons, dit Lepsius, une collection de plusieurs centaines des inscriptions les plus importantes, partie en copie nette, partie en estampages[5]... » (p. 52). Un grand nombre de ces inscriptions furent publiées par Lepsius dans ses *Denkmäler*, qui parurent de 1845 à 1855 et où l'on put trouver, enfin, les données monumentales strictement nécessaires à l'intelligence de l'histoire du district minier. La période memphite à Magharah, de Snofrou à Papi II, la XII[e] dynastie et le Nouvel Empire à Magharah et au Sarbout étaient représentés par des collections épigraphiques nombreuses et significatives; l'égyptologie sinaïtique avait enfin une base.

En 1852 paraissent les *Lettres*[6] de Lepsius, où l'on trouve encore (p. 336-337) quelques brefs renseignements sur Magharah et le Sarbout. Sans beaucoup plus d'importance est le guide de Wilkinson, paru quelques années auparavant[7] et dont les renseignements

1. Lepsius devait changer d'opinion plus tard. V. ci-après, à la date de 1877, ce qui concerne ses *Metalle*, et cf. chap. I, *Le district minier*, § III, B.

2. *Voyage dans la Péninsule Arabique*, texte, p. 294.

3. *Recherches*, etc., I, p. 221.

4. Nous voulons parler de la colline de scories qui recouvre, d'après Rüppell, une des anciennes exploitations de cette vallée et sur laquelle il trouva un obélisque égyptien (v. ci-avant, et *Reisen in Nubien*, etc., p. 266). Un monument dressé sur un cône de résidus de ce genre, cela n'est guère vraisemblable.

5. Estampages et papiers conservés au Musée de Berlin.

6. Lepsius, *Briefe aus Aegypten, Aethiopien und der Halbinsel des Sinaï*, 1852. — Lepsius, *Discoveries in Egypt, Ethiopia and the Peninsula of Sinaï*, London, 1852, est une traduction du précédent ouvrage, faite par Mackenzie (Kenneth R. H.).

7. Wilkinson, *Handbook for Egypt*, dans *Murray's Handbooks*, 1847.

les plus substantiels proviennent du livre de Major Félix et des copies du même savant publiées par Burton. Aucune contribution n'est plus apportée au recueil des monuments égyptiens de la péninsule jusqu'à l'apparition de l'ouvrage de Lottin de Laval, dont nous nous occuperons tout à l'heure, après avoir dit quelques mots de Ritter et de sa prodigieuse *Erdkunde von Asien*.

* * *

Cet immense ouvrage, que Ritter avait rêvé d'étendre à toutes les parties du monde, parut à Berlin en 1848. C'est une encyclopédie géographique pour laquelle l'auteur a dépouillé les relations de tous les voyageurs, éclairci et coordonné leurs itinéraires dans chacune des régions successivement étudiées : travail énorme qu'on apprécie à sa valeur lorsqu'on se rend compte que pour le Sinaï, la documentation est plus fournie et plus précise que chez Laborde lui-même.

Sinaï-Halbinsel forme le tome 14 (Band VIII, Abtheilung III) de l'*Erdkunde*. Ce qui intéresse notre sujet est à chercher au chap. VI : *Le Serbal et l'Ouady Feïran, l'Ouady Mokatted et leurs alentours*, p. 638-808, et dans ce chapitre, aux subdivisions suivantes :

§ 11 : *Erläuterung* 4 : L'Ouady Mokatteb, ses inscriptions, ses ramifications des ouadys Sidreh, *Machara*, Badera et Shellal jusqu'au Ras Abou Selime et vers le Birket Faraoun : p. 744-762.

Erläuterung 5 : Hammam Faraoun, les chemins de pénétration par El Markha et par les ouadys Homr, Nasb, etc. Les monuments égyptiens de *Sarbut el Chadem* : p. 762-808.

. . . .

4. — *Sarbut el Chadem*, les monuments égyptiens de l'ouady Nasb, les amas de scories, les murailles du temple, les stèles avec les anciens noms royaux : p. 793-808.

Il est inutile ici de résumer Ritter, à qui le présent chapitre est redevable de beaucoup de renseignements. Remarquons, cependant, que Ritter est plus intéressé par les grandes relations de voyage que par les documents épigraphiques ; il connaît Niebuhr, Seetzen, Rüppell, Burckhardt, Laborde et Robinson, mais il semble ignorer Ricci et les autres copistes de la première heure, Prudhoë et Félix. L'ouvrage de Laborde et la récente brochure de Lepsius font toute sa documentation au point de vue de l'archéologie et de l'histoire.

* * *

En 1850 eut lieu le voyage de Lottin de Laval dans les montagnes sinaïtiques. Lottin de Laval[1] était un infatigable voyageur. De 1843 à 1846 il avait exploré la plus grande partie des régions de l'Asie antérieure et en avait rapporté une quantité considérable d'inscriptions et de bas-reliefs, sous forme d'estampages solides et légers pris par un

1. Mort à Menneval, près Bernay, le 25 février 1903, à l'âge de 93 ans.

procédé de son invention, faciles à transporter et permettant, au retour, d'obtenir des moulages identiques à l'original. Le procédé de Lottin, longtemps tenu secret, puis publié par lui-même dans son petit *Traité de lottinoplastique* de 1857, est surtout caractérisé par une cuisson des matrices qui les rend inattaquables à l'eau et susceptibles, ainsi, de donner naissance à un nombre indéfini de moulages. Le procédé, peu difficile et assez rapide, n'eut pas cependant le succès qu'espérait son auteur. Il n'a d'intérêt, en effet, que lorsqu'il s'agit d'objets de forme compliquée ou de reliefs d'une saillie considérable; pour les inscriptions ordinaires, le simple procédé de l'estampage au papier humide est plus indiqué et devait naturellement prévaloir.

Lottin n'en appliqua pas moins son procédé aux inscriptions du Sinaï, dont il publia une importante collection, quelques années plus tard, dans son grand ouvrage[1]. Un catalogue sommaire des estampages y est donné, p. 24 et suivantes; il fait mention de 77 monuments égyptiens du Sinaï, les n°s 1-19 provenant de Magharah et les n°s 20-77, du Sarbout; viennent ensuite, jusqu'au n° 640, quelques monuments égyptiens d'Égypte, des sculptures arabes du Caire et un très grand nombre d'inscriptions nabatéennes sinaïtiques. Ces dernières font l'objet du plus grand nombre des planches; elles ont été simplement dessinées au trait d'après les estampages. Les monuments hiéroglyphiques, au contraire, ont été reproduits photographiquement d'après les moulages en plâtre; ils occupent douze planches, généralement groupées à la fin du volume[2].

Un relevé rapide permet de se rendre compte que toutes les inscriptions hiéroglyphiques mentionnées au catalogue sont loin de figurer dans ces douzes planches; les moulages en plâtre une fois exécutés, on n'en a reproduit qu'un certain nombre, la moitié ou un peu plus. Que sont devenus les moulages? Lottin nous apprend qu'en 1851 leur dépôt au Musée du Louvre fut ordonné[3]; de fait, il en existe au Louvre une collection assez nombreuse[4], mais qui, chose singulière, ne fournit rien de plus que les reproductions de l'album de Lottin. Une autre série des mêmes moulages était conservée par Lottin lui-même dons son habitation de Menneval, près Bernay, où nous pûmes les voir[5]; ils furent dispersés en 1903, à la mort de leur propriétaire, en même temps que le reste de ses collections.

La série des planches de Lottin ajoute beaucoup, en somme, à la collection des inscriptions données par Lepsius dans les *Denkmäler*, et les deux ouvrages réunis permettaient, dès cette époque, de constituer un recueil sinaïtique de 60 ou 70 inscrip-

1. Lottin de Laval, *Voyage dans la Péninsule Arabique du Sinaï et l'Égypte Moyenne*, 1855-1859 ; 1 vol. de texte et 1 vol. de planches in-folio.

2. Ces planches ne font l'objet d'aucun numérotage, de sorte qu'elles ont été rangées un peu au hasard, lors de la reliure des divers exemplaires, et qu'un renvoi à l'une d'elles est difficile d'une manière absolue. Dans les bibliographies qui accompagnent séparément chacune des inscriptions, au *Recueil* ci-après, nous avons pris le parti de baser nos renvois sur l'ordre de rangement particulier de ces planches dans l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Université de Paris.

3. *Voyage*, etc., p. 19-20, extrait du *Moniteur* du 10 août 1851.

4. Dans le cabinet de M. G. Bénédite.

5. La collection des plâtres hiéroglyphiques de Menneval, de même que celle du Louvre, ne renfermait aucune inscription qui ne figurât pas dans les planches de l'ouvrage.

tions égyptiennes. Parmi d'autres nouveautés, la publication de Lottin révélait enfin aux égyptologues l'importante inscription d'Haroëris, que Bonomi avait copiée dès 1823 et qui, depuis lors, était restée enfouie dans les dossiers de Burton[1].

Les mêmes planches comprennent de bons dessins de paysage, parmi lesquels nombre de vues de Magharah et du Sarbout. Dans le volume de texte, on trouve une courte note sur Magharah, p. 136-140, et un bon résumé d'ensemble sur le Sarbout, p. 287-296. La montagne et les difficultés du chemin d'accès sont dramatisées, comme il arrive le plus souvent sous la plume de Lottin ; mais les opinions antérieures sur la géologie et l'histoire du lieu sont bien discutées, et Lottin a de plus le mérite d'avoir signalé, le premier, l'erreur de Lepsius en ce qui concerne les pseudo-scories de la plate-forme supérieure de la montagne.

* * *

A la date où nous sommes arrivés, nous ne pouvons nous dispenser de donner un coup d'œil aux extraordinaires tentatives égypto-bibliques du rév. Ch. Forster.

Son *Sinaï Photographed* parut en 1862. C'est un volumineux ouvrage de belle apparence, avec une quinzaine d'inscriptions égyptiennes de Magharah et du Sarbout, en planches photographiques qui durent être utiles, à cette époque, malgré le singulier désordre de la mise en œuvre. L'auteur avait en mains des photographies directes, des estampages pris par le rév. Pierce Butler et le capitaine Butler, et d'autres estampages déposés au Br. Museum et provenant d'un certain colonel ou major Macdonnell, qui semble ne faire qu'un avec le major Macdonald dont nous raconterons plus loin les longs séjours au désert sinaïtique. Dans ces papiers de provenances diverses, Forster s'embrouilla irrémédiablement. Un groupe de deux inscriptions voisines l'une de l'autre, à Magharah (33 et 34), est reproduit trois fois, p. 31 d'après estampages séparés, après la p. 272 d'après un estampage unique de P. Butler, après la p. 348 d'après un estampage de Macdonnell ; de même l'inscription du pilier de la chambre du Sarbout (53) figure p. 74 et p. 82-83. Abondamment estampé par les Butler et par Macdonnell, ce dernier monument se multiplie d'ailleurs de la manière la plus étrange dans l'esprit de Forster, qui le voit couvrant les murs et les faces du pilier de ce petit spéos (p. 271, 347).

Ceci n'est que de l'inattention. Mais Forster, en écrivant son livre, avait le dessein de trouver au Sinaï la preuve explicite du séjour des Hébreux dans le désert, et naturellement, il trouva ce qu'il cherchait. Inscriptions égyptiennes ou nabatéennes, tout pour lui fut d'origine hébraïque ; nous n'avons à parler ici que des monuments égyptiens, qui fournirent à sa thèse deux objets d'argumentation des plus remarquables. Ce furent d'abord les deux inscriptions jumelles d'Amenemhaït IV, à Magharah (33, 34), qui, jointes à une inscription nabatéenne inachevée et gravée dans le voisinage, donnèrent à Forster sa *triple inscription*, — deux versions égyptiennes et une version de langue différente, — et les abondantes considérations dont il l'accompagne. Ce fut

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, à propos des *Collectanea hieroglyphica*.

ensuite le tableau du pilier de la chambre du Sarbout, qu'on trouve p. 74, et une autre fois p. 78, sous le titre : « Tablet containing Israelite's Head ». Pour voir la tête de l'Israélite, il faut tourner la photographie de manière que son bord droit devienne le bord inférieur, et fixer son attention sur le groupe [hiéroglyphes], écrit de droite à gauche et qui est le nom de l'un des personnages du tableau : ce sont en effet les trois derniers signes du groupe qui pour Forster, dans cette position, reproduisent de manière achevée le profil d'un des compagnons de Moïse.

Ailleurs (p. 83 suiv.), Forster tente la lecture de portions des *columnar tablets* du Sarbout par un procédé de déchiffrement « alphabétique » des plus spéciaux. — Il ne faut pas oublier, pour juger ce cas de folie, que tout cela se passe en 1862. — Forster reprend sa méthode de déchiffrement trois ans plus tard, dans *Israël in the Wilderness* (1865), et l'applique aux copies hiéroglyphiques prises par Niebuhr au Sarbout el Khadim. Dans le même ouvrage, d'ailleurs, il revient fort longuement à la *triple inscription* de Magharah.

Toute insistance serait inutile, bien que les théories de Forster aient produit, lors de leur apparition, une impression assez vive en Angleterre et en France. Dès 1871, d'ailleurs, E. H. Palmer en faisait bonne justice[1]. Plus tard, l'abbé F. Vigouroux, dans une étude très documentée sur les monuments du Sinaï[2], crut devoir recommencer le procès des fantastiques interprétations de Forster, au double point de vue des inscriptions égyptiennes et des inscriptions sinaïtiques.

* * *

On a plaisir, après ces divagations extra-scientifiques, à lire l'intéressante petite *Wanderung*[3] de Brugsch, parue en 1866. Brugsch n'a été qu'à Maghara[4]. Il en a rapporté la petite carte des établissements égyptiens si souvent utilisée après lui[5], et une collection de 35 ou 40 inscriptions dont certaines, dit-il, *hiératiques et démotiques*[6], sont difficilement lisibles (p. 73-74). Les autres, au nombre de 24, sont notées (p. 84-85) en un petit catalogue où l'on ne trouve presque rien que des monuments bien connus déjà par Lepsius et Lottin de Laval. On remarque cependant la mention de dix inscriptions d'Amenemhâit III, et de quatre inscriptions de Dadkarî Assi, alors qu'une seule de ce dernier roi était connue à cette époque.

1. Dans *The Desert of the Exodus*, p. 203-204, où la tendance de Forster est caractérisée : « well-meant but mistaken enthousiasm. »
2. F. Vigouroux, *Les inscriptions et les mines du Sinaï*, dans *Mélanges Bibliques*, p. 225-331. — V. plus loin ce qui concerne cet ouvrage (1882).
3. Brugsch, *Wanderung nach den Türkis-Minen und der Sinaï-Halbinsel*, Leipzig, 1866.
4. Il y trouva Major Macdonald, qui était sur le point d'en partir (p. 66). Nous parlerons dans un instant du séjour de Major Macdonald à Magharah.
5. *Wanderung*, p. 70 ; Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 218 ; Maspero, *Histoire*, I, p. 356, et Baedeker dans plusieurs éditions successives : *Lower Egypt* (1885), p. 492 ; *Palästina und Syrien* (1900), p. 218, etc.
6. Allusion certaine à l'inscription hiératique 23, que Brugsch copia, mais dont il devait se borner, plus tard, dans le *Thesaurus*, à donner les deux premières lignes.

Près de vingt ans plus tard, Brugsch devait publier la plupart de ces copies dans son *Thesaurus* (1884) auquel nous reviendrons plus loin; dans la brochure de 1866 il se borne, pour tous détails épigraphiques, à donner quelques indications sur une inscription des moins connues et dont on ne possédait alors aucune copie, celle du n° 37 du *Recueil* ci-après. On ne peut s'empêcher de trouver cela un peu sommaire[1].

C'est également en 1866 que paraissent les *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, dans lesquelles les bas-reliefs memphites de Magharah connus par la publication de Lepsius sont rangés à leur place historique[2] et commentés avec l'heureuse précision dont Rougé à l'habitude.

*
* *

Nous voici arrivés à cette année 1869, marquée par l'apparition du grand *Ordnance Survey of the Peninsula of Sinaï* et qui constitue, pour cela, le moment capital de cette histoire. Avant de décrire l'ouvrage, il est nécessaire d'exposer les origines documentaires assez lointaines dont il procède en partie.

Elles remontent au premier voyage au Sinaï du Major Macdonald, de l'armée anglaise, qui arrive à Magharah peu de jours après le départ de Lepsius et des autres membres de son expédition, c'est-à-dire en avril ou mai 1845[3]. Le site le séduisit à tel point qu'il prit la résolution de s'y installer à demeure, et quelques années après, s'étant libéré de ses obligations militaires, revint, accompagné de sa femme, au vallon des mines, et commença par se construire une maison confortable et solide. Un hameau de Bédouins ne tarda pas à se grouper autour de son habitation et Macdonald, dès lors, put se consacrer tout entier à la double entreprise qu'il rêvait d'accomplir, l'exploration archéologique du district et l'exploitation industrielle des turquoises à la manière des anciens Égyptiens.

Il vécut là douze ans. Brugsch le vit encore lorsqu'il vint à Magharah en 1866; Macdonald était alors sur le point de quitter définitivement son désert. Ses affaires avaient mal tourné; trompé par l'exemple mal compris des exploitations égyptiennes, il avait consacré des ressources importantes à extraire de la turquoise, de cette mauvaise turquoise qui passe au vert au bout de temps et ne fut certainement jamais considérée comme une pierre précieuse[4]. Il s'était ruiné à cette occupation, et maintenant le pauvre homme rentrait en Égypte, où il ne devait pas survivre longtemps à ses illusions. Il mourut en 1870.

Son œuvre scientifique, heureusement, est plus positive que les résultats de ses tentatives industrielles. Il parcourut en tous sens le district minier, recueillit, au Sar-

1. C'est dans ce petit ouvrage de Brugsch qu'est proposée pour la première fois l'identification du *mafkaï* avec la turquoise. V. ci-avant, chap. I, *Le district minier*, § III, B, où est résumée l'histoire des recherches sur le *mafkaï*.

2. P. 31, 42, 81, 89, 99, 99-100, 115, 129.

3. Pour l'histoire de Macdonald, v. Brugsch, *Wanderung*, p. 66, et E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, p. 201.

4. Cf. ce qui est dit ci-avant au chap. I, § III, où sont résumées les discussions relatives à la nature du *mafkaï*.

bout-el-Khadim, un nombre considérable de poteries estampillées de cartouches royaux[1], qui sont aujourd'hui au British Museum, et prit énormément d'estampages d'inscriptions au Sarbout et à Magharah. Tout porte à croire que périodiquement il envoyait à Birch, alors conservateur du département des antiquités égyptiennes et assyriennes au Br. Museum, ses estampages accompagnés de lettres. C'est par un estampage de Macdonald que Birch eut connaissance de la belle inscription de Dadkarî qu'il copia et publia, en 1869, dans des conditions si parfaitement mauvaises[2].

Beaucoup de ces estampages figurent dans le grand dossier du Br. Museum dont nous parlerons tout à l'heure. Comme nous le verrons, c'est à Macdonald seul que peut être attribuée, en particulier, une série d'estampages non signés et datés d'années antérieures à 1861. Il est également probable que ces estampages de Macdonald sont ceux que Forster trouva au Br. Museum, vers 1860, et dont il fit usage dans les livres que nous avons décrits plus haut.

A l'œuvre et aux documents de Macdonald vinrent s'ajouter, ensuite, ceux du rév. F. W. Holland, un vétéran du Sinaï qui avant de prendre part à la grande mission de 1868, avait déjà à trois reprises, en 1861, 1865 et 1867, exploré la région des mines[3].

1. Tous de la XIX[e] ou de la XX[e] dynasties. Ces fragments sont réunis dans la section V du chap. II du *Recueil* ci-après, n[os] 126 à 153.

2. N° 11 : dans *Zeitschrift*, 1869, p. 26.

3. Histoire des voyages et des publications de Holland :

1861, premier voyage au Sinaï, non suivi de compte-rendu. — 1865, deuxième voyage; publ. : Holland, *Notes on the travel in the Peninsula of Sinaï*, dans *Proc. of the Royal Geogr. Society*, X (1865-66), p. 158-160 (voyages de 1861 et 1865; inscriptions hiéroglyphiques de Magharah; pas de cuivre à Magharah et au Sarbout, mais seulement des turquoises).

1867, troisième voyage; publ. : Holland, communication dans *Proc. R. G. S.*, XII (1867-68), p. 190-195 (mention des voyages antérieurs, visite du Sarbout-el-Khadim); Holland, *On the Peninsula of Sinaï*, dans *London geogr. Journal*, XXXVIII (1868), p. 237-257 (importante lettre lue à la Soc. géographique le 11 mai 1868; p. 251, détails sur Magharah et le Sarbout).

1868, prend part à la grande expédition anglaise; de retour avant ses compagnons, en donne le premier un compte-rendu : Holland, *Recents explorations in the Peninsula of Sinaï*, dans *Proc. R. G. S.*, XIII (1868-69), p. 204-219; à noter, p. 217, l'indication : « All the Egyptian tablets at Wady Magharah, and most of those at Serabit el Khadem, have been copied, and paper impressions taken of the most important ones. » (Lu à la Soc. géographique le 26 avril 1869).

1878, retourne au Sinaï une dernière fois : lettre du 2 juin 1878 dans *Proc. R. G. S.*, XXII (1877-78), p. 455-456; il a exploré la zone comprise entre Magharah et le Sarbout, sans y trouver d'inscriptions égyptiennes.

Autres publications de Holland :

— *Paper Squeezes of Inscriptions*, dans *Proc. R. G. S.*, XVI (1871-72), p. 66-67 (de la manière de prendre un estampage);

— *Notes on the Map of the Peninsula of Sinaï*, avec une belle carte de la péninsule, dans *London geogr. Journal*, XXXIX (1869), p. 342-346;

— *Sinaï and Jerusalem*, London, 1870 (ouvrage de vulgarisation, sans intérêt);

— Dans l'ouvrage de Wilson, Warren, etc., *The recovery of Jerusalem*, London, 1871, le dernier chapitre, *Sinaï*, p. 513-547; p. 514 et suiv., rappel de ses voyages de 1861, 1865 et 1867, puis, encore une fois, l'histoire de l'expédition de 1868.

Voir enfin la notice nécrologique de Holland, — mort le 27 août 1881, — dans *Proc. R. G. S.*, 1881, p. 670-671.

Au retour de chacun de ses voyages, il déposait au Br. Museum d'importantes séries d'estampages d'inscriptions égyptiennes[1]. Ces papiers allaient rejoindre les estampages de Macdonald dans les tiroirs de Birch, qui se trouvait certainement déjà en possession d'un grand nombre de documents de cette espèce, au moment où l'expédition de 1868 se mit en route.

Le résultat de cette expédition fut la publication de l'*Ordnance Survey of the Peninsula of Sinaï* (Londres, 1869), où l'on trouve tous les détails relatifs à son organisation et à ses travaux. Les principaux membres étaient E. H. Palmer, le capitaine H. Sp. Palmer, le capitaine C. W. Wilson et le rév. F. W. Holland que nous connaissons déjà. Leur *Survey* est une courageuse tentative d'encyclopédie sinaïtique qui n'a point, nous devons le dire, atteint son but dans le domaine de la publication épigraphique, mais dont les résultats sont merveilleusement beaux et complets au point de vue de la géographie et de la description naturelle de la région. L'ouvrage comprend trois volumes de photographies, un volume de texte, — l'*Account of the Survey*, — et un portefeuille de cartes. De l'une de celles-ci est extraite la carte générale du district des mines que nous avons donnée ci-avant (chap. I).

Au point de vue des inscriptions égyptiennes, le vol. III des photographies est seul intéressant, et l'on est étonné de voir combien le nombre des monuments reproduits est petit par rapport à la masse énorme de l'ouvrage. Certes, ces photographies accroissent d'une manière notable la collection des hiéroglyphiques sinaïtiques connus jusqu'alors et reproduisent avec une fidélité précieuse nombre de monuments plus ou moins défigurés, auparavant, par Lepsius, Lottin et d'autres ; mais on ne peut s'empêcher de trouver que la place donnée à ces monuments est bien restreinte. En réalité, ces photographies n'étaient pas les seules reproductions que faisaient les membres de la mission. Ils se livrèrent d'autre part, en effet, à un travail considérable d'estampage dont il n'est pas parlé dans le *Survey*, mais que mentionnent explicitement Holland, dans sa grande communication de 1869[2], et plus tard, E. H. Palmer[3] et H. Sp. Palmer[4]. E. H. Palmer, de plus, avait pris sur place des notes et des croquis auxquels nous aurons à revenir avec plus de détails. Il n'est pas impossible qu'une publication d'ensemble des inscriptions fût projetée pour une époque ultérieure ; mais cette publication ne fut jamais faite.

On chercha à y suppléer dès la publication même de l'*Account*. Ce volume est constitué par la série des mémoires géologiques, géographiques et historiques que s'étaient répartis les membres de la mission ; comme il ne se trouvait point d'égyptologue parmi eux, le soin de rédiger la partie relative aux monuments égyptiens fut laissé à Birch, qui reçut en dépôt les carnets de Palmer et tous les estampages. Avec ces matériaux

1. Je dois ce renseignement aux souvenirs du général Sir Ch. Wilson, actuellement président du Palestine Exploration Fund, qui prit part à l'expédition de 1868 comme capitaine du génie de l'armée anglaise.
2. V. la note bibliographique ci-dessus consacrée à Holland.
3. *The desert of the Exodus* (1871), p. 235.
4. *Sinaï*, etc., 1878, p. 89, ou bien 1892, p. 97.

et ceux qu'il avait déjà entre les mains il constitua[1] une sorte de catalogue, où les inscriptions sont rangées dans l'ordre chronologique, traduites d'une manière plus ou moins complète et accompagnées, dans nombre de cas, d'une brève indication bibliographique. C'est un travail un peu sommaire et passablement désordonné[2], mais qui eut pour nous une valeur inestimable parce qu'il révèle le passage entre les mains de Birch de documents inédits d'une grande importance, et nous permit ainsi de nous mettre à leur recherche.

Les inscriptions mentionnées par Birch forment, en effet, une collection beaucoup plus nombreuse que celle qu'on peut constituer à l'aide des publications faites jusqu'à ce jour, le *Survey* compris. Si l'on pointe, dans son catalogue, les inscriptions déjà connues, il reste, non pointés, de quarante à cinquante numéros qui, tous, sont accompagnés de l'une des mentions : « E. H. Palmer, *Note Book* », « Pap. Imp. Br. Mus. », ou bien « Pap. Imp. Br. Mus., Holland ». Birch a donc travaillé, au Br. Museum, sur une collection qui comprenait des estampages de Holland, c'est-à-dire tout ou partie des estampages de 1868 et de ceux que Holland avait faits antérieurement. Nous savions déjà qu'il avait reçu des estampages de Macdonald[3] ; il est maintenant prouvé qu'il en avait entre les mains une collection infiniment plus vaste.

Il y a peu de mois encore, cette preuve avait grand besoin d'être solidement établie. Birch, en effet, était mort, sans avoir pris le soin de faire entrer administrativement au Musée les estampages dont il était détenteur ; ces papiers restèrent au fond d'une armoire et tombèrent dans un oubli si complet que lorsque nous vînmes les demander au Br. Museum, vers le milieu de l'année 1903, sur la foi du mémoire de l'*Account*, ils étaient absolument inconnns dans les sections diverses de ce grand établissement. Comment ils furent retrouvés, nous l'avons raconté ailleurs[4] et n'y reviendrons pas ; rappelons seulement que M. E. W. Budge, conservateur du département des antiquités égyptiennes et assyriennes, nous donna en cette occasion les preuves de libéralité les plus hautement obligeantes.

Il nous reste, pour en avoir fini avec le *Survey* et ses sources, à décrire cette grande

1. Birch, *Egyptian remains*, dans *Account*, p. 168-193.
2. Nous ne parlons pas de la qualité des traductions de Birch, qui est généralement mauvaise ; c'est excusable à cette époque. Ce qui l'est moins, c'est une méthode de travail trop hâtive pour permettre de bien conférer entre elles les sources et coordonner les monuments. Birch brouille incessamment carnets, estampages, photographies et publications antérieures. Sa faute la plus fréquente consiste à noter une même inscription deux fois, d'après deux documents d'aspect différent et pour lesquels il n'a pas pris le temps de constater l'identité de provenance ; par exemple, 30 et 35, d'après Lepsius et des estampages ; 65 et 71, Lottin et estampages ; 85, Lottin et photographie ; 107, Lepsius, Lottin et photographie ; 86, Palmer et photographie. Souvent aussi Birch confond toutes les indications d'emplacement, ne s'apercevant pas que trois inscriptions appartiennent à une même pierre (stèle du n° 71), ou bien forgeant un seul texte avec deux ou trois fragments notés côte à côte, par hasard, sur une page du carnet de Palmer, qui annote peu et mal. Toutes ces erreurs de Birch sont notées, au fur et à mesure, dans les bibliographies détaillées du *Recueil* ci-après.
3. Publication d'une inscription, en 1869, d'après un de ces estampages ; v. à ce sujet, plus haut, l'histoire de Major Macdonald.
4. R. Weill, *Inscriptions égyptiennes du Sinaï*. I, *Les dossiers de Londres*, dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 1-9.

collection d'estampages. Nous dirons un mot, auparavant, des carnets de Palmer, conservés aujourd'hui dans la bibliothèque du Palestine Exploration Fund, où l'amabilité du général Sir Ch. Wilson nous procura les facilités de travail les plus précieuses.

Carnets de E. H. Palmer. — Le P. E. Fund conserve, de la mission de 1868, quatre carnets, dont l'un, plus petit, portant le titre *Tih Survey*, est un des carnets topographiques du cap. Ch. Wilson. Les trois autres, plus grands et reliés en peau, portent les indications suivantes :

N° 1. Sinaïtic inscriptions. E. H. Palmer, 1868-1869.
(Sans n°). Rough Note Book. E. H. Palmer, Sinaï 1869.
N° 3. Sinaïtic inscriptions. E. H. Palmer, 1869.

Les deux premiers de ces carnets ne renferment que des inscriptions nabatéennes, des levés topographiques et des croquis de figuré de terrain ; c'est dans le troisième que sont à chercher les inscriptions égyptiennes. Ce carnet est complètement en lambeaux.

On trouve, en tête, une première série complète de 36 pages numérotées qui est celle du Sarbout-el-Khadim. Ensuite commence une série de Magharah, qui pouvait comprendre environ 35 pages, mais dont il manque un certain nombre de feuilles ; les pages subsistantes portent les n°s 5, 6, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 27, 28, 29, 32. Y figurent également deux feuilles numérotées 10 et 30, mais d'une autre écriture et d'une autre encre[1].

Ces copies hiéroglyphiques remplissent donc une soixantaine de pages. Elles seraient des plus utiles si Palmer avait su l'égyptien, mais comme il copiait rapidement et sans comprendre ce qu'il avait sous les yeux, ses transcriptions défigurent de la manière la plus complète le texte et les signes ; elles sont intéressantes lorsqu'on dispose, par ailleurs, de quelque reproduction ou copie mieux faite, mais illisibles en général quand elles sont document unique. Et ce dernier cas, par malheur, est assez fréquent ; nous verrons bien, au *Recueil*, quinze ou vingt inscriptions connues seulement par le carnet de Palmer, dont nous ne pourrons alors mieux faire que de reproduire exactement les inintelligibles tracés.

Deux de ses dessins méritent cependant une mention spéciale, ceux des p. 10 et 30 de la série de Magharah. Ce sont en effet les originaux des deux reproductions qu'on trouve à la fin de l'*Account*, pl. III, n°s 1 et 2 et qui, toutes deux, représentent d'une manière plus ou moins infidèle le grand bas-relief de Semerkha (1). Ce bas-relief figure également dans les estampages du Br. Museum ; Birch, comme il lui arrive souvent, a mal conféré ensemble les estampages et les croquis, et n'a pas vu que le monument était unique[2].

1. Le numérotage de la collection de Magharah a été fait longtemps après un numérotage général qui s'étendait, de 1 à 400, sur l'ensemble de tous les carnets, à l'exception des pages de la série du Sarbout, qui n'ont jamais été numérotées avec le reste.

Dans les bibliographies détaillées du *Recueil*, les renvois au carnet de Palmer sont donnés au moyen d'un simple numéro de page, à chercher dans la série du Sarbout ou dans celle de Magharah suivant la localité dans laquelle le monument se trouve.

2. *Account*, p. 170, 171. V. ce qui est dit ci-avant au sujet de la rédaction désordonnée du mémoire de Birch. — Cf. la note suivante.

Dans le même carnet est conservée, enfin, une petite liasse de papiers de la main de Birch, avec une lettre d'envoi à Palmer ; ils se répartissent ainsi :

1° Un catalogue incomplet de Magharah (6 pages, 26 n^{os}) ;

2° Un catalogue du Sarbout-el-Khadim, dont il n'y a là que le commencement (4 pages, 13 n^{os}) ;

3° Trois feuilles d'un brouillon confus où l'on croit reconnaître un dépouillement de Lottin de Laval et de Niebuhr ;

4° Trois feuilles (deux bleues et une blanche) portant un fragment de catalogue (n°s 24 à 42) intitulé : « E. H. Palmer, Note Book ». Paraît être le dépouillement du carnet de Palmer.

Le n° 2 du catalogue incomplet de Magharah est des plus intéressants, car il a pour objet le bas-relief de Zosir dont le public ne devait apprendre l'existence qu'en 1894, par la communication de G. Bénédite (v. 2, bibl.). Birch l'a connu par les estampages, où il figure à côté de celui de Semerkha, et ce n'est pas la moindre de ses négligences que d'avoir complètement omis, dans son mémoire de l'*Account*, de signaler un monument d'un intérêt semblable[1].

Estampages du Br. Museum. — Les estampages forment un énorme dossier de plus de 200 feuilles ; non 200 inscriptions, car il se trouve de nombreux doubles. Ils ont été récemment mis en chemises et groupés en fascicules numérotés de 1 à 189. Nous avons expliqué plus haut que cette collection devait comprendre des estampages de diverses provenances, ceux de 1868, ceux pris par Holland au cours de voyages antérieurs et ceux de Major Macdonald. Dans le rangement actuel, les sources sont mêlées, mais on peut attribuer en toute certitude un assez grand nombre de feuilles, annotées d'inscriptions à l'encre d'aspect ancien et uniforme dont certaines donnent la date de 1859. En 1859, Holland n'avait pas encore été au Sinaï, et les estampages de cette série ne peuvent provenir que de Major Macdonald.

Nous croyons inutile d'insérer ici un catalogue complet de la collection, les bibliographies détaillées du *Recueil* comportant un renvoi précis dans chaque cas particulier. Observons seulement que ces estampages constituent la source principale du présent ouvrage. Non pas que toutes les inscriptions actuellement connues s'y trouvent, loin de là ; mais sans eux, il nous manquerait un nombre si considérable de textes que l'établissement d'un recueil eût été impossible. D'autre part, en ce qui concerne les inscriptions déjà publiées, cette vaste collection d'empreintes permet de soumettre à une vérification incessante les reproductions manuscrites, dont les meilleures même, celles de Lepsius, ne laissent pas d'en avoir besoin dans les cas difficiles.

1. Les reproductions ultérieures du bas-relief de Semerkha illisible et incompris, jointes à la communication de 1894 de Bénédite sur la présence de Zosir à Magharah, ont créé au cours des années qui suivirent les plus singuliers malentendus dans la question des monuments thinites du Sinaï. V. à ce sujet R. Weill, *loc. cit.*, dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 1-9 et 224-233, et ci-dessous, ce qui concerne E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, Ebers, *Durch Gozen*, etc., et Jéquier dans Morgan, *Recherches* ; cf. 1 et 2, au *Recueil* ci-après.

*
* *

Le *Survey* donna naissance, pendant les dix ans qui suivirent son apparition, à toute une série d'ouvrages de vulgarisation dont le premier, le *Sinaï and Jerusalem* de Holland[1] (1870) est un petit livre sans importance. En 1871 paraît *The recovery of Jerusalem*, de Wilson, Warren, etc., avec un chapitre de Holland relatif à l'histoire de l'expédition de 1868-69 (*Sinaï*, p. 513-547). En 1871, également, de E. H. Palmer, un important ouvrage, *The desert of the Exodus*. Au chap. X (*Mukatteb and Maghàrah*, p. 189-206) sont décrits les ouadys, les mines de Magharah (p. 195-198) et l'ancienne résidence de Major Macdonald (p. 201), et racontée la découverte de bas-reliefs égyptiens inconnus (p. 202-203) dans des termes que l'on trouvera discutés aux n[os] 47 et 48 du *Recueil*. Il ne s'agit pas du bas-relief de Semerkha, que Palmer avait découvert et qu'il reproduit ici (entre les p. 202 et 203), comme il l'avait déjà été dans *l'Account*, sans juger à propos de donner un seul mot d'éclaircissement à son sujet. P. 203-204, quelques mots très justes sur Ch. Forster et son *Sinaï Photographed* de 1862 (v. plus haut). Au chap. XII (*The highways and byways of Sinaï*, p. 229-245), on trouve une description du Sarbout et de sa chambre souterraine (p. 230 suiv.), des stèles et des mines du voisinage. P. 234, traduction des inscriptions d'Haroëris et d'Amenemhâït (63, 64), d'après Birch.

En 1872, de Birch, *Progress of biblical Archæology*, dans *Trans. of the Soc. of bibl. Archæology*, I, 1872, p. 1-12; p. 7 et suiv., indications sur l'expédition de 1868 au Sinaï et sur les explorations antérieures. Un autre compte-rendu de l'expédition de 1868, de Wilson : *On recent Survey in Sinaï and Palestine*, paraît à la même époque dans *Proc. of the Royal geogr. Society*, XVII, 1872-73, p. 326-333.

Un dernier travail à rapporter au *Survey*, à la même date, est le *Murray's Handbook for Egypt* de 1873, qui remplaça le guide de Wilkinson de 1847 dont nous avons dit un mot plus haut, et dont le *Survey* a fait tous les frais en ce qui concerne le Sinaï (préface, p. VII). Brefs renseignements sur Magharah, p. 284-285; sur le Sarbout, p. 290-291. P. 284, mention des exploitations du seih Sidreh et du ouady Oumm Themaïm, dont H. Sp. Palmer devait parler avec quelques détails un peu plus tard[2].

*
* *

Voici maintenant quelques voyageurs et quelques publications non en relation avec l'expédition anglaise. En 1870 paraissent les notes de voyage de John Keast Lord[3], qui a visité Magharah et le Sarbout; sa description de Magharah, muette au point de vue épigraphique, offre par contre le plus grand intérêt en ce qui concerne les mines et la

1. Rappelons que Holland avait donné, en 1869, le premier compte-rendu de l'expédition anglaise, dans *Proc. R. G. S.*, XIII (1868-69), p. 204-219; déjà mentionné ci-dessus dans la note bibliographique complète de Holland.

2. V. ci-après ce qui concerne le *Sinaï* de H. Sp. Palmer (1878), et cf. chap. I, § IV, A, *Topographie de Magharah*.

3. *The peninsula of Sinaï*, dans *The Leisure hour*, 1870, p. 423 suiv.

forteresse; elle a été utilisée successivement par Chabas[1] et par Bénédite[2], et Maspero s'en est inspiré dans son *Histoire*[3].

Le *Durch Gosen zum Sinaï* d'Ebers, paru en 1872, est la relation d'un voyage fait en 1870-71. A Magharah, Ebers nota (p. 137-138) deux stèles inconnues, l'une de Dadkarî Assi (16), l'autre de Ramsès II (43), et de plus il rencontra, parmi les noms royaux de la période memphite qu'on trouve dans cette localité, celui du *Kakiou* de la V[e] dynastie (p. 139). La présence de Kakiou à Magharah, non plus d'ailleurs que celle de Ramsès II, n'est confirmée par aucun autre témoignage. Ebers reproduit, enfin, d'après E. H. Palmer, le dessin du bas-relief de Semerkha[4] qui avait déjà paru dans l'*Account* et le *Desert of the Exodus*, et à l'exemple de Palmer, n'accompagne cette reproduction d'aucun commentaire[5].

Ebers avait également été au Sarbout-el-Khadim, dont il discute longuement les conditions générales, avec citations de Lepsius et de Robinson (p. 446-456).

Oscar Fraas, en 1873, fait au Sinaï le voyage d'un naturaliste et d'un touriste informé des choses de l'histoire. Son journal de route[6], insignifiant au point de vue des renseignements positifs de tout ordre, est plein de tableaux d'un pittoresque intense et vrai qui lui donnent une grande valeur.

*
* *

Les *Études sur l'antiquité historique* de Chabas, dont la 2[e] éd. paraît en 1873, nous intéressent parce qu'elles renferment de longues citations du mémoire de J. Keast Lord dont nous parlons plus haut (1870), et surtout parce que Chabas, dans cet ouvrage, soumet la question du *mafkaï* à une discussion méthodique et complète (p. 21-31). Le raisonnement de l'auteur n'est point partout, dans cette étude, d'une logique irréprochable; ses conclusions sont flottantes et inachevées, et renferment seulement en germe la vérité que Lepsius devait tirer au jour un peu plus tard[7]. Les idées de Lepsius sur le *mafkaï* ont, en effet, singulièrement évolué depuis sa *Reise* de 1846, et nous le voyons étudier la question, à présent, de manière si juste et si complète qu'on n'a rien trouvé, depuis lors, à ajouter à son travail[8].

1. *Usage des armes et outils de pierre chez les Égyptiens*, dans *Études sur l'antiquité historique*, 2[e] éd., 1873, p. 323-397; v. p. 348-363.

2. Dans l'*Itinéraire de l'Orient* de Chauvet et Isambert, 1890, p. 727-727 *bis*.

3. *Histoire*, I, p. 356-357.

4 P. 551, sous le titre : « Das neue Felsenbild von Wadi Maghara ». Un cliché a été reproduit à l'envers, car tout le tableau est retourné de droite à gauche.

5. L'attention d'Ebers avait cependant été attirée d'une manière très vive par le monument, auquel il devait consacrer une description spéciale dans son guide de la péninsule sinaïtique (v. plus loin ce qui concerne les éditions successives de Baedeker, et *Recueil*, I, bibl.).

6. O. Fraas, *Das Berg Sinaï*, dans *Das Ausland*, tome 46 (1873), p. 921-924 et 949-954.

7. V., pour les théories de Chabas et celles de Lepsius qui devaient les suivre, l'histoire sommaire des recherches relatives au *mafkaï*, ci-avant, chap. I, § III, *Géologie*.

8. Lepsius, *Die Metalle in den ägyptischen Inschriften*, dans *Acad. de Berlin*, 1872. V. la traduction française de cet ouvrage par W. Berend, *Les métaux dans les inscriptions égyptiennes*, 1877 (30[e] fasc. de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*).

* * *

En 1877 paraît la *Geschichte Aegyptens* de Brugsch. Les principaux monuments égyptiens du Sinaï y sont notés aux époques correspondantes, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, et parfois très brièvement commentés, tels le bas-relief de Papi I (p. 94), certaines inscriptions d'Amenemhâit III (p. 162) et la grande stèle de Thoutmès III (p. 386). A signaler quelques affirmations d'un caractère très douteux, comme celle qui concerne l'existence d'inscriptions d'Ousirtasen I au Ouady Magharah[1] (p. 131-132).

* * *

Avec H. Sp. Palmer et son *Sinaï, from the Fourth Egyptian dynasty to the present day*, publié en 1878, nous retrouvons le *Survey* et ses vulgarisateurs. C'est un petit manuel très fourni de renseignements. Le chap. V, p. 84-139, traite de *Ancient monuments and remains, and early history*; son premier paragraphe, *Egyptian remains*, p. 84-88, ne donne que des généralités des plus connues; au second paragraphe, *Magharah*, p. 88-92, on trouve mention des estampages pris en 1868, et l'importante indication de travaux étendus, avec inscriptions égyptiennes, qui existeraient dans l'étroit ouady Oumm Themaïm, à un mille de l'Ouady Igna (p. 89). Il est impossible de savoir si ces dernières inscriptions nous manquent, ou si elles sont à retrouver dans la foule des inscriptions classées sous la rubrique de Magharah.

Un troisième paragraphe, p. 92-97, traite de *Sarabit-el-Khadem* et de ses monuments. Plusieurs inscriptions y sont données en traduction, d'après Birch dans l'*Account*, celle de Sovkouherhabi (58, p. 95-96), celles d'Onkhranou (65) et d'Haroëris (63) (p. 96-97). La question historique est bien discutée, d'Amenemhâit II aux Ramessides, si l'on fait abstraction de la lecture plus que problématique du nom de Ramsès IX sur un vase provenant du temple[2].

Une seconde édition du même ouvrage devait paraître en 1892, très peu différente de la première.

Avant de quitter l'année 1878, rappelons qu'elle vit le dernier voyage au Sinaï de F. W. Holland[3]. On a de lui une lettre datée du 2 juin 1878 et publiée dans les *Proc. R. G. S.*, XXII (1877-78), p. 455-456 : il a exploré, cette fois, la zône montagneuse comprise entre Magharah et le Sarbout, et n'y a point trouvé d'inscriptions hiéroglyphiques.

En 1879 paraît la relation de voyage de S. C. Bartlett : *From Egypt to Palestine through Sinaï*, etc.[4]. Ce qui concerne les mines égyptiennes se trouve au chap. X, p. 218-238; Bartlett a vu Magharah et reproduit, d'après la *Wanderung*, la petite carte de Brugsch; il donne une liste des noms royaux de la localité, parmi lesquels il a cru rencontrer celui d'Ousirtasen II (p. 219)[1]; il cite l'ouvrage d'Ebers à propos des monuments de Ramsès II qui, d'après ce dernier savant, existeraient à Magharah.

1. Brugsch n'en avait rien dit dans la *Wanderung* de 1866, et l'on n'en trouve non plus trace dans les inscriptions de Magharah publiées au *Thesaurus*, en 1884. Cf., pour la question des débuts de la XII[e] dynastie à Magharah, ce qui est dit ci-après au *Recueil*, 20, note.

2. V. ce qui est dit à ce sujet au *Recueil*, à propos du n° 125.

3. V. plus haut, la note bibliographique générale qui concerne Holland.

4. New-York, 1879.

Point de reproductions de monuments, à part de petits et mauvais dessins des bas-reliefs de Snofrou et de Khéops (p. 222). Quant au Sarbout-el-Khadim, Bartlett n'a fait qu'y passer.

En 1882 paraissent les *Mélanges bibliques* de l'abbé F. Vigouroux, qui renferment une longue étude sur *Les inscriptions et les mines du Sinaï* (p. 225-331). C'est un bon travail de seconde main, documenté et des plus consciencieux. L'auteur s'occupe principalement des inscriptions sinaïtiques et des progrès de leur déchiffrement, mais il traite également des inscriptions égyptiennes, et dans le domaine des unes et des autres, fait l'histoire des étonnantes interprétations de Forster avec plus de détails que nous n'avons pris le temps d'en donner plus haut[2]. Ce qui concerne l'égyptologie est à chercher aux p. 263 à 304; les principales sources sont E. H. Palmer, H. Sp. Palmer et l'ouvrage de Bartlett dont nous venons de parler; les seuls monuments égyptiens reproduits, les bas-reliefs de Snofrou et de Khéops (p. 268), le sont d'après les croquis de Bartlett.

* * *

Si l'on fait exception pour les dessins isolés et d'ailleurs mauvais de Palmer et d'Ebers, d'une part, de Bartlett et de Vigouroux de l'autre, on peut dire que les ouvrages publiés depuis le *Survey* ne donnent aucune reproduction hiéroglyphique. La série de ce genre de publications reprend, en 1884, avec le *Thesaurus* de Brugsch, où sont enfin données (p. 1487-1497) les copies qu'il avait prises à Magharah une vingtaine d'années auparavant[3]. C'est un petit recueil de 26 inscriptions, celles mêmes, à peu de chose près, dont on trouve le catalogue sommaire aux p. 84-85 de la *Wanderung*. Les copies de Brugsch sont rapides; elles résolvent heureusement un certain nombre de difficultés épigraphiques grâce à sa connaissance approfondie des hiéroglyphes, mais fourmillent, d'autre part, de négligences et de fautes. La plus surprenante des erreurs qu'on y relève est celle commise dans l'interprétation des légendes du bas-relief de Papi I (p. 1497; v. *Recueil*, 18).

Il faut remarquer, cependant, que cette publication imparfaite était loin d'être inutile en 1884; sur 26 textes, elle en fournit alors une dizaine d'inédits, et parmi ceux-ci, une belle inscription du temps de Dadkarî que les estampages de Londres, seuls, devaient nous rendre (12).

Brugsch publie, un peu plus tard, *Religion und Mythologie der alten Aegypter* (1885-88); il a complètement renoncé à ses théories de 1866 sur le *mafkaï*, et mainte-

1. V. pour l'histoire des débuts de la XII[e] dynastie à Magharah, ce qui est dit au *Recueil* ci-après, à propos du n° 20.

2. Intéressante et amusante histoire; v. notamment, p. 296, l'effarante traduction à laquelle sa méthode de déchiffrement a conduit Forster, pour l'inscription d'Amenemhâit au Sarbout (64).

3. V. plus haut ce qui est dit au sujet de la *Wanderung* de 1866.

nant il adhère aux idées exposées en dernier lieu par Lepsius (p. 274)[1]. Quelques autres pages du livre, également, sont intéressantes pour nous[2].

*
* *

Dans le *Lower Egypt* de Baedeker, 1885, paraît pour la première fois le guide de la péninsule sinaïtique rédigé par Ebers et qui, plus ou moins remanié, devait figurer dans nombre d'éditions successives. Dans ce volume, *The Peninsula of Sinaï* occupe les pages 470 à 524. *The Mines of Maghâra*, p. 491 suiv., renferme des détails sur les exploitations et sur les noms royaux, dont la liste complète est donnée pour la période memphite avec, à sa place, le *Kaka* noté par Ebers en 1871 ; il est question, ensuite, avec Amenemhâit III, d'*Ousirtasen* II, peut-être d'après Brugsch[3], plus probablement d'après Bartlett, et après Hâtshopsitou et Thoutmès III, de Ramsès II, toujours d'après les notes antérieures d'Ebers[4].

P. 492-493, une description remarquablement précise et détaillée du bas-relief de Semerkha (1, bibl.).

P. 522-523, le Sarbout-el-Khadîm ; les principaux monuments ; le culte de Snofrou fondateur. Ramsès IV, dernier nom royal. Les mines entre le Sarbout et le Ouady Nasb, d'après Rüppell. P. 523-524, le Ouady Nasb et l'obélisque égyptien que Rüppell prétend y avoir trouvé.

La même description du Sinaï se retrouve, sous une forme considérablement abrégée, dans Baedeker, *Unter-Aegypten*, 1894, p. 214-245, et Baedeker, *Palästina und Syrien*, 1900, p. 209-239. P. 218-219, *Bergwerke von Marâra*, le problématique *Kaka* a disparu de la liste des noms royaux, mais Ousirtasen II et Ramsès II y sont encore. La description du bas-relief de Semerkha a été condensée en quatre lignes (p. 219). En ce qui concerne le Sarbout et le Ouady Nasb, aucun changement important n'a été fait à la rédaction de 1885.

*
* *

De 1888 à 1890, G. Bénédite s'acquitte des deux missions qu'il se voit successivement confier pour l'exploration épigraphique des régions sinaïtiques. Son premier voyage a lieu en 1888-1889 ; il en rend compte à l'Académie des Inscriptions dans la séance du 18 octobre 1889[5], exposant qu'il a rapporté 950 textes, pour la plupart inédits, et dont le plus grand nombre proviennent du Ouady Feîran et du Ouady Mokatteb[6].

1. V. ce qui est dit ci-avant au sujet de Lepsius, *Métaux*, etc. (1872 et 1877), et surtout chap. I, § III, B, où l'histoire des discussions relatives au *mafkaï* est résumée.
2. Brugsch a noté (p. 567) un texte de Denderah qui paraît fournir le nom égyptien de la forteresse de Magharah, *Hâît Kaît*, le « Haut-Castel ». Nous en avons parlé, ci-avant, chap. I, § IV, A, *Topographie de Magharah*, et chap. II, § III, A, *Les noms égyptiens de la région*.
3. V. ce qui est dit plus haut de Brugsch, *Geschichte Aegyptens*.
4. Pour Kakiou et Ramsès II, v. ce qui est dit plus haut au sujet d'Ebers, *Durch Gozen zum Sinaï*.
5. *Comptes-rendus des séances*, 1889, p. 308.
6. Mêmes renseignements dans *Rapport sur une mission dans la péninsule sinaïtique*, dans le *Journal Asiatique*, t. XIV (8e série) 1889, p. 364-373 (sept.-octobre 1889).

En 1890 il effectue son second voyage, qui donne lieu à une lettre datée du Ouady Feîran, le 17 mai 1890, et communiquée à l'Académie le 13 juin[1] ; plus de mille inscriptions nabatéennes ont déjà été relevées dans les régions de Nasb, de Magharah, de Mokatteb et de Feîran. A son retour, G. Bénédite rend compte de sa mission à l'Académie, le 25 mars 1891[2] : il confirme les renseignements précédemment envoyés et fait le récit de la fin de son voyage : le nombre des inscriptions recueillies pour le *Corpus inscr. semiticarum* s'élève au total à 2400[3].

On voit que les efforts de G. Bénédite[4] ont surtout porté sur les inscriptions sémitiques de la péninsule. Toutefois, il s'est aussi occupé des monuments égyptiens et en a rapporté des copies, des photographies et des estampages. En 1894, il révèle au monde savant la présence à Magharah du cartouche d'Horus du roi Zosir, de la IIIe dynastie[5], qui dormait encore dans les estampages oubliés du Br. Museum (2). A la même époque, il communique à M. Maspero un croquis topographique annoté des ruines du Sarbout-el-Khadim, pour être inséré dans son *Histoire*[6].

G. Bénédite est également l'auteur du guide de la péninsule sinaïtique inséré dans Chauvet et Isambert, *Orient, Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï* (Hachette, 1890), p. 718-736 *ter* ; bon travail de description géographique et locale et de discussion historique.

*
* *

Avant les dernières expéditions au Sinaï qui nous restent à noter, nous avons à parler de trois importants ouvrages d'histoire générale parus de 1893 à 1896. C'est d'abord, en 1893, l'*Asien und Europa nach ägyptischen Denkmälern* de Max Müller. En ce qui concerne les mines sinaïtiques, l'auteur ne retient guère d'indications historiques positives, à part celles de la p. 133 où leurs conditions sont très brièvement résumées ; mais il a réuni, dans le premier chapitre du livre, de précieux éléments de discussion ethnographique, relatifs, notamment, à la désignation des *Monitiou*[7].

Vient ensuite le tome I de la grande *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* de Maspero, paru en 1895. Les principaux monuments égyptiens du Sinaï, jusqu'à la fin du Moyen Empire, y sont signalés à leurs places chronologiques respectives. De plus, la géographie et les races de la péninsule sont discutées, et les vieux établissements de Magharah décrits au début de l'Ancien Empire (p. 347-358), tandis que ce qui concerne en général le Sarbout se trouve au chapitre de la XIIe dynastie (p. 473-476).

1. *Comptes-rendus des séances*, 1890, p. 184.
2. *Ibid.*, 1891, p. 115.
3. G. Bénédite fait le même compte-rendu à la Société Asiatique, le 8 mai 1891 ; v. *Journal Asiatique*, t. XVII (8e série), 1891, p. 532.
4. Ses travaux furent récompensés par l'Académie des Inscriptions qui lui décerna, en 1894, le prix Bordin. La question proposée pour le concours avait été la suivante : « Étudier, d'après les récentes découvertes, la géographie et la paléographie égyptiennes et sémitiques de la péninsule sinaïtique jusqu'au temps de la conquête arabe ». (Cf. *Journal des Savants*, nov. 1894, C. R. de la séance publique du 16 novembre 1894).
5. Bénédite, *Le nom d'épervier du roi Sozir*, dans *Rec. de travaux*, XVI (1894), p. 104.
6. Maspero, *Histoire*, I, p. 474.
7. P. 17-24 ; les conclusions de M. Müller sont d'ailleurs fort loin de pouvoir être acceptées sans réserve.

Le t. II de l'*Histoire*, qui conduit le lecteur jusqu'à la fin de la période thébaine, parut en 1897. Au point de vue qui nous intéresse, on n'y trouve que l'indication successive des monuments aux époques correspondantes.

En 1896, enfin, paraît le t. I des *Recherches sur les origines de l'Égypte* de J. de Morgan, importantes études d'archéologie préhistorique et historique qui comprennent un long mémoire sur les mines du Sinaï (p. 216-238). Ce travail est le fruit d'un voyage fait en 1895 par Morgan, Jéquier et Legrain dans la région des mines. Il commence par un exposé des conditions géographiques et géologiques du pays (p. 216-229) dont nous avons cité de nombreux extraits ci-avant, au chap. I, § II, III et IV; rappelons ici que Morgan, comme Lottin de Laval l'avait fait avant lui, a démontré (p. 219) la non existence des fourneaux de réduction que Lepsius avait cru reconnaître sur le haut du plateau du Sarbout[1]; notons également qu'à l'endroit des richesses épigraphiques et minières de la région mal connue comprise entre Magharah et le Sarbout, Morgan professe (p. 218-219) des idées tout à fait contraires aux constatations que fit Holland en 1878, lors de son dernier voyage[2].

A la p. 221 se trouve une jolie carte des vallons de Magharah, au 1/5000, malheureusement peu documentée au point de vue de l'emplacement des inscriptions; c'est celle que nous avons reproduite ci-avant (carte 4). Le bas des pages 223 à 229 est occupé par une longue note reproduisant *in-extenso* une étude chimique de Berthelot sur les échantillons de minéraux rapportés[3].

De la p. 230 à la p. 238 s'étend un résumé de l'histoire des établissements égyptiens qui ne donne rien de très neuf, mais est accompagné de notes épigraphiques très nourries et de beaux dessins des principaux monuments de Magharah, par G. Jéquier. A propos du roi Zosir, de la IIIe dynastie, qui avait déjà occupé l'auteur p. 182 et p. 192 (rappels de l'article de G. Bénédite), Jéquier commet une singulière confusion (p. 230) en croyant reconnaître le monument de Bénédite dans le bas-relief reproduit en 1872 par Ebers d'après le dessin de E. H. Palmer; ce dessin, d'ailleurs mauvais, représente, comme nous savons, le bas-relief de Semerkha[4].

P. 231, n. 1, à propos de Snofrou, petit contre-sens de Jéquier qui, lisant l'*Unter Aegypten* de Baedeker, p. 244, a cru comprendre qu'il existait un autre monument du même roi au Ouady Nasb; mais l'allemand ne dit rien de semblable.

Jéquier fait ensuite, dans ses notes, une revue des noms royaux du Sinaï, où l'on retrouve *Kaka* d'après Ebers (p. 232, n. 2), *Ousirtasen I* au Sarbout d'après Brugsch (p. 235,

1. V., ci-avant, ce qui concerne Lepsius, *Reise* etc., et Lottin de Laval, *Voyage dans la Péninsule Arabique*.

2. V. ci-avant, à la date de 1878, et plus haut, la note bibliographique générale consacrée à F. W. Holland.

3. Extraite des C. R. des séances de l'Académie des Sciences, 19 août 1896.

4. Nous avons discuté cela en détail dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 1-9. Rappelons qu'à la date de 1896 Jéquier était infiniment excusable de ne point connaître Semerkha et ses monuments ; le seul reproche qu'on peut lui adresser est de n'avoir point connu les deux dessins de la pl. III de l'*Account*, dont l'un, celui précisément que Palmer et Ebers jugèrent inutile de reproduire, porte un cartouche lisible et impossible à confondre avec celui de Zosir.

n. 1)[1], et *Ramsès II* à Magharah d'après Ebers (p. 237, n. 1); il reproduit, d'après le *Sinaï* de H. Sp. Palmer, le renseignement relatif à Ramsès IX, soi-disant dernier roi rencontré au Sarbout-el-Kadim (p. 238 et n. 1).

*
* *

Un an avant Morgan et ses collaborateurs, au printemps de 1894, le professeur Euringer avait été au Sinaï et en avait rapporté, en estampages, parmi une foule d'inscriptions nabatéennes, un petit nombre d'inscriptions égyptiennes de Magharah. Déjà connues par les copies rapides de Brugsch qu'on trouve au *Thesaurus*, ces inscriptions furent publiées par Spiegelberg, en 1899, d'après les estampages d'Euringer[2].

En 1897, L. Borchardt fit au Sinaï une excursion rapide dont les principaux résultats furent donnés par lui, la même année, en un court article[3]. Ayant copié et publié, pour la première fois, les inscriptions de la chambre souterraine du Sarbout, qui dormaient encore dans les estampages et les carnets de Londres, Borchardt montra que cette chambre avait commencé par être le tombeau d'un simple particulier, vers le début de la XIIe dynastie, et un peu plus tard seulement avait été convertie en cette chapelle d'Hâthor dont les agrandissements successifs firent un temple (52, 53)[4].

En 1900, le P. Raboisson publie, dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*[5], une *Exploration géologique de la Péninsule sinaïtique* à laquelle il y aurait à faire plus d'un reproche, mais qui est le document essentiel et presque le document unique en ce qui concerne la géogénie de la péninsule. Nous nous en sommes beaucoup servi ci-avant, au chap. I, § II, *Géogénie et géographie du district minier*.

Un dernier voyage est à noter en 1902, celui de R. Campbell Thomson, adjoint au département des antiquités égyptiennes et assyriennes du Br. Museum. R. C. Thomson, qui est assyriologue, prit à Magharah et au Sarbout d'intéressantes photographies et même quelques copies hiéroglyphiques. Il rapporta, de plus, des ruines du Sarbout, un lot de poteries du temps des Ramessides qui accrurent d'un nombre appréciable d'unités la collection d'objet similaires anciennement constituée par Major Macdonald et conservée au Br. Museum (126 à 153).

*
* *

Il faut noter, en 1901, l'apparition d'une brochure de Franz Ballerini, *Le tribù nomadi della Palestina e del Sinai* (extr. du *Bessarione*). P. 33-34, quelques mots sur les

1. Légère erreur de Jéquier ; c'est à Magharah (*Gesch. Aegyptens*, p. 131-132) que Brugsch mentionne Ousirtasen I. La chose est d'ailleurs tout aussi problématique.

2. W. Spiegelberg, *Varia*, XLIV, dans *Rec. de travaux*, XXI (1899), p. 51-52 (v. ci-après, *Recueil*, 21, 22, 23). — Je dois à l'obligeant intermédiaire de Spiegelberg d'avoir entre les mains ces estampages. Les creux, pour la reproduction photographique du *Rec. de travaux*, ont été noircis au crayon, et cela d'une manière un peu inexacte en ce qui concerne l'inscription hiératique.

3. L. Borchardt, *Ein ägyptisches Grab auf der Sinaïhalbinsel*, dans *Zeitschrift*, XXXV, 1897, p. 112-115.

4. Borchardt a également procédé à une visite attentive de Magharah et y a pris des copies dont il m'a communiqué les éléments intéressants avec une bonne grâce sans égale. Deux monuments nouveaux ont été découverts par lui, 6 *bis* et 17 *bis* du *Rec.*; le plus important est 6 *bis*, un grand bas-relief de Snofrou qu'on s'étonne de n'avoir jamais vu signaler auparavant.

5. 1900, p. 25-31 et 53-75.

mines égyptiennes, avec réédition de la vieille erreur du *Bît-Snofrou*[1]; p. 134, reproduction du bas-relief connu de Snofrou (6).

K. Sethe publie, en 1903, les deux fascicules de ses *Urkunden des alten Reichs*[2], compilation très riche et fort utile, mais trop sommairement rédigée, en ce sens que la reproduction des monuments est limitée au texte des inscriptions et ne respecte pas leur disposition originale. Les principaux monuments memphites de Magharah y sont enregistrés à leurs places chronologiques respectives[3].

Max Müller publie, en 1903 également, *Die alten Aegypter als Krieger und Eroberer in Asien*[4], et note, tout à la fin de cette brochure (p. 31, n. 1), que les plus anciennes possessions asiatiques des Égyptiens étaient les *mines de cuivre* de la montagne sinaïtique. Nous avons dit plus haut, à propos du *mafkaï* (chap. I, § III, B), ce qu'il faut penser de cette expression de *mines de cuivre*.

Il nous faut enfin, pour être complet, mentionner à cette place les articles que publia en 1903 et 1904 l'auteur du présent ouvrage, pour signaler l'existence d'un bas-relief de Semerkha au Sinaï[5], puis pour décrire sommairement les collections de documents retrouvées à Londres et porter à la connaissance du public les bas-reliefs thinites du ouady Magharah[6], enfin pour faire connaître le nouveau bas-relief de Snofrou (6 *bis*) découvert à Magharah par Borchardt[7].

1. V. ci-avant, chap. II, *Histoire*, § III, A, *Les noms égyptiens de la région*.
2. Dans la collection des *Urkunden des Aegyptischen Altertums*, pub. par Steindorff.
3. Pp. 7-8, 8, 32, 53-54, 54, 55, 55-56, 56, 56, 91-92, 112-113.
4. Dans *Das alte Orient*, 1903.
5. R. Weill, *Un nom royal égyptien de la période thinite au Sinaï*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, séance du 3 avril 1903.
6. R. Weill, *Inscriptions égyptiennes du Sinaï*, dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 1-9 et 224-233.
7. R. Weill, *Un nouveau bas-relief de Snofrou au ouady Magharah*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, séance du 3 juin 1904.

ANNEXE AU CHAPITRE III

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Le présent index alphabétique par noms d'auteurs a principalement pour but d'indiquer en quel point chronologique il convient de se reporter, dans la *Bibliographie historique* qui précède, pour trouver des détails sur chaque voyageur et sur chaque ouvrage : telle est la signification de la date de la troisième colonne. La deuxième colonne, en outre, rappelle le titre des ouvrages, leur date, et indique très succinctement l'espèce des renseignements qu'ils renferment aux divers points de vue qui nous intéressent.

BAEDEKER (K.) ID. ID.	*Lower Egypt*, 1885 *Unter Aegypten*, 1894 *Palästina und Syrien*, 1900 } Guide du Sinaï; texte primitif d'Ebers et remaniements.	1885
BALLERINI (F.)	*Le tribu nomadi della Palestina e del Sinai*, 1901. Peu de chose. Une inscription.	1901
BARTLETT (S. C.)	*From Egypt to Palestine*, etc., 1879. — Magharah seulement. Deux inscriptions.	1879
BÉNÉDITE (G.)	Lettres et C. R. divers (1889, 90, 91) de ses voyages de 1888-89 et 1890, à l'Acad. des Inscr. et à la Soc. Asiatique.	1888
ID.	*La péninsule sinaïtique*, dans Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, 1890.	1890
ID.	*Le nom d'épervier du roi Sozir*, dans *Rec. de travaux*, 1894. — Zosir à Magharah.	1890
BIRCH (S.)	Notes mss. pour son mémoire de l'*Account of the Survey* mentionné ci-après. Conservées dans un carnet de E. H. Palmer, bibliothèque du *Palestine Expl. Fund* (v. E. H. Palmer, *Notebooks*.	1869
ID.	*Egyptian remains*, dans *Account of the Survey*; v. *Ordnance Survey*.	»
ID.	*Progress of Biblical archaeology*, dans *Trans. of the Bibl. Arch. society*, 1872. — L'expédition anglaise; peu de renseignements.	1872
BONOMI (J.)	Dans les *Drawings and tracings* ds Burton, v. *Burton*.	»

Borchardt (L.)	*Ein ägyptisches Grab*, etc., dans *Zeitschrift*, 1897. — La chambre souterraine du Sarbout, son histoire, ses inscriptions.	1897
Id.	Exploration de Magharah. Copies d'inscriptions inédites.	1897
Boutin (le Colonel)	Voyage au Sarbout.	1811
British Museum.	Grande collection d'estampages. — Proviennent de Macdonald (v. *Macdonald*), de Holland (v. *Holland*) et de la mission de 1868 (v. *Ordnance Survey*). Collection décrite, au chap. III, avec l'*Ordnance Survey*.	1869
Id.	Poteries du Sarbout-el-Khadim. — Proviennent de Macdonald (v. *Macdonald* et de R. Campbell Thomson (v. *Thomson*).	»
Brugsch (H.)	*Wanderung*, etc., 1866. — Magharah. Question du *mafkaï*.	1866
Id.	*Geschichte Aegyptens*, 1877. — Renseignements divers.	1877
Id.	*Thesaurus*, etc., 1884. — 26 inscriptions de Magharah.	1884
Id.	*Religion und Mythologie*, etc., 1885-88. — Question du *mafkaï*.	1885
Burckhardt (J. L.)	*Travels in Syria*, etc., 1822. — Très peu de chose.	1812
Id.	Burckhardt, Prudhoë et Felix, *Miscellaneous botanical and geological notes*, dans les *Coll. hieroglyphica* de Burton, v. *Felix*.	»
Burton (J.)	*Collectanea hieroglyphica*, 1820-1839, plus de 100 vol. de mss. conservés au Br. Museum, nos 25.613-25.675 et 29.812-29.860. v. *Burton*, ci-après, et *Felix*.	1820
Id.	*Drawings and Tracings*, etc., coll. précédente, n° 25.629. Copies d'inscriptions de Magharah par Bonomi. Une pl. lithographiée d'inscriptions de Magharah, provenant de Prudhoë et Felix (cf. *Felix*).	1820
Id.	*Notes on Burton's excerpta hieroglyphica*, collect. précédente, n° 25.653. — Très peu de chose.	1820
Id.	*Excerpta hieroglyphica*, 1823-1828. — Une pl. lithog. d'inscriptions de Magharah, provenant de Prudhoë et Felix (cf. *Felix*).	1823
Chabas (F.)	*Études sur l'antiquité historique*, 1873 (2e éd.). — Question du *mafkaï*. Magharah d'après John Keast Lord.	1873
Champollion.	*Notices*, etc., 1844. — Quelques inscriptions, d'après les copies de Ricci et peut-être Burton-Bonomi. Un mot sur le *mafkaï*.	1825
Chauvet.	Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, 1890; v. *Bénédite*.	»
Ebers (G.)	*Durch Gosen zum Sinaï*, etc., 1872. — Magharah et le Sarbout. Tableau de Semerkha, d'après E. H. Palmer (v. Palmer, *Notebooks*).	1872
Id.	Guide du Sinaï, dans les Baedeker de 1885 et années suivantes; v. *Baedeker*.	»
Euringer (Dr S.)	Son voyage de 1894, ses estampages (cf. *Spiegelberg*).	1897
Felix (Major O.)	Prudhoë et Felix, leurs papiers et publications commencées; presque tout est perdu; seuls vestiges dans Burton, *Drawings and tracings* et *Excerpta* (v. *Burton*), et dans Burckhardt, Prudhoë et Felix, *Miscellaneous botanical and geological notes* (v. *Felix*, ci-après).	1820

Felix (Major O.)	Burckhardt, Prudhoë et Felix, *Miscellaneous botanical and geological notes*, dans *Coll. hieroglyphica* (v. *Burton*), n° 25.672. — Renferme un vestige des papiers perdus de Prudhoë et Felix.	1820
Id.	*Note sopra le dinastie*, etc., 1830. — Un mot sur le Sarbout.	1830
Forster (Ch.)	*Sinaï Photographed*, 1862. — Plusieurs inscr. de Magharah et du Sarbout, en photographie d'après nature ou d'après estampages. Commentaire insane.	1862
Id.	*Israël in the Wilderness*, 1865. — Trois inscr. du Sarbout, d'après Niebuhr. Sans valeur.	1865
Fraas (O.)	*Der Berg Sinaï*, dans *Ausland*, 1873. — Description remarquable, peu de chose pour nous.	1873
Holland (F. W.)	Se reporter, pour l'œuvre de Holland, à l'histoire complète de ses voyages et de ses publications exposée ci-avant, au ch. III, à propos des origines bibliographiques de l'*Ordnance Survey*. Cette histoire s'étend de 1861 à 1878. Holland alla cinq fois au Sinaï et écrivit de nombreux C. R. de ses voyages, principalement dans les *Proc. of the Royal Geogr. society*. Holland prit un grand nombre d'estampages d'inscriptions égyptiennes, actuellement conservés au Br. Museum. Ils ont été utilisés par Birch (v. *Ordnance Survey*).	1869
Id.	*Sinaï and Jerusalem*, 1870. — Ouvrage de vulgarisation sans grand intérêt.	1869
Id.	Dans Wilson, Warren, etc., *The recovery of Jerusalem*, 1871; v. *Wilson*.	1869
Isambert.	Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, 1890; v. *Bénédite*.	»
Jéquier (G.).	Dans Morgan, *Recherches*; v. *Morgan*.	»
Keast Lord (J.).	*The peninsula of Sinaï*, dans *The Leisure Hour*, 1870. — Les mines et la forteresse de Magharah. Utilisé par Chabas, *Antiquité hist.*, et Bénédite, *Guide*.	1870
Laborde (L. de).	Laborde et Linant, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, 1830. — Copies hiéroglyphiques de Magharah et du Sarbout. Vues nombreuses. Levés topographiques excellents. Magharah, le Sarbout, les mines.	1830
Id.	*Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, 1841. — Histoire ancienne de la géographie sinaïtique.	1830
Lepsius (R.).	*Reise nach der Halbinsel des Sinaï*, 1846. — Les mines, le *mafkaï*, le port d'embarquement. Le Sarbout.	1845
Id.	*Denkmäler*, etc., 1845-55. — Nombreuse collection d'inscr. de Magharah et du Sarbout.	1845
Id.	*Briefe aus Aegypten*, etc., 1852. — Peu de chose.	1845
Id.	*Die Metalle in den ägyptischen Inschriften*, dans Acad. de Berlin, 1872 (v. ci-après).	1873
Id.	*Les métaux dans les inscriptions égyptiennes*, trad. du précédent par W. Berend. — Question du *mafkaï*.	1877
Id.	Ses papiers, copies et estampages (v. Lepsius, *Reise*); conservés au Musée de Berlin. Utilisés par Sethe (v. Sethe, *Urkunden*).	1845

LETRONNE.	Dans *Journal des Savants*, 1835. — C. R. de Laborde et Linant, *Voyage de l'Arabie Pétrée*.	1835
LINANT.	Son voyage avec A. Ricci, v. *Ricci*.	»
ID.	Laborde et Linant, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, v. *Laborde*.	»
LOTTIN DE LAVAL.	*Voyage dans la Péninsule Arabique*, etc., 1855-59. — Douze planches de monuments égyptiens reproduits par le procédé Poittevin d'après les *lottinoplasties* de l'auteur. Dessins de paysage. Notes sur Magharah et le Sarbout.	1850
ID.	Son *Manuel de lottinoplastique* de 1857, ses creux lottinoplastiques et les moulages déposés par lui au Musée du Louvre.	1850
MACDONALD (Major).	Son séjour à Magharah, ses antiquités du Sarbout et ses estampages, actuellement conservés au Br. Museum. Les estampages ont été utilisés par Birch (v. *Ordnance Survey*).	1869
MASPERO (G.).	*Histoire ancienne*, etc., I, 1895, II, 1897. — Magharah, Sarbout, renseignements divers.	1895
MORGAN (J. DE).	*Recherches sur les Origines de l'Égypte*, I, 1896. — Géographie et géologie du district minier; les mines. Plusieurs bas-reliefs de Magharah, dessinés par Jéquier. Notes de Jéquier sur l'histoire des établissements égyptiens.	1896
MÜLLER (W. M.).	*Asien und Europa*, etc., 1893. — Renseignements divers. Les *Monitiou*.	1893
ID.	*Der lupakku-nophek-Stein*, dans *Or. Litteraturzeitung*, 1899. — Question du *mafkaï* (ce qui concerne cet article se trouve ci-avant au chap. I, § III, *Géologie*, B, histoire de la question du *mafkaï*).	»
ID.	*Die alten Aegypter als Krieger und Eroberer in Asien*, dans *Das alte Orient*, 1903. — Question du *mafkaï* (renseignements à chercher, comme pour le précédent, au chap. I ci-avant, § III, B).	»
MURRAY.	*Murray's Handbook for Egypt*, 1873. — Guide du Sinaï, d'après l'*Ordnance Survey*.	1873
NIEBUHR (C.).	*Reisebeschreibung nach Arabien*, etc., 1774. — Découverte du Sarbout, description. Trois inscriptions.	1762
Ordnance Survey.	*Ordnance Survey of the Peninsula of Sinaï*, 1869. — Publication de la grande expédition anglaise de 1868. Trois vol. de photographies, comprenant des vues de Magharah et du Sarbout et un grand nombre de monuments hiéroglyphiques. Un portefeuille de cartes. Un vol. de texte, l'*Account of the Survey*, recueil de mémoires où l'on trouvera surtout : Birch, *Egyptian remains*; catalogue général des inscriptions d'après les sources antérieures, y compris les estampages de Macdonald et de Holland (v. *Macdonald* et *Holland*), ainsi que les documents de la mission, estampages et carnets de E. H. Palmer (v. *E. H. Palmer*). Traductions sommaires.	

	Subsidiairement : H. Sp. Palmer, *Descriptive Geography*; de bonnes notes sur Magharah et le Sarbout. H. Sp. Palmer, *Topographical notes*; renseignements divers. C. W. Wilson, *Notes on the ruines at Sarabit el-Khadim*. A la fin de l'*Account*, dessins du bas-relief de Semerkha, d'après Palmer (v. E. H. Palmer, *Notebooks*).	1869
PALMER (E. H.).	*Notebooks*. — Ses carnets de l'expédition de 1868, conservés dans la bibliothèque du *Palestine Expl. Fund*. Nombreuses copies hiéroglyphiques, très imparfaites. Originaux des dessins du bas-relief de Semerkha qui figurent dans l'*Account*, et qu'on retrouve dans E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, et Ebers, *Durch Gosen*. Une petite série de notes mss. de Birch. (v. *Birch*). Carnets décrits, au chap. III, avec l'*Ordnance Survey*.	1869
ID.	*The desert of the Exodus*, 1871. — Ouvrage de vulgarisation de l'*Ordnance Survey*. Magharah, le Sarbout, quelques traductions. Le tableau de Semerkha (v. Palmer, *Notebooks*).	1871
PALMER (H. Sp.).	*Descriptive geography* et *Topographical notes*, dans *Account of the Survey*; v. *Ordnance Survey*.	»
ID.	*Sinaï, from the Fourth Egyptian dynasty*, etc., 1878 et 1892. — Manuel très documenté. Magharah, le ouady Oumm Themaïm; le Sarbout. Quelques traductions.	1878
PRUDHOË (Lord).	Prudhoë et Felix, papiers et publications commencées; v. *Felix*.	»
RABOISSON (Le P.).	*Exploration géologique dans la Péninsule sinaïtique*, dans *Bull. de l'Institut Egyptien*, 1900. — Orogénie de la péninsule.	1900
RICCI (A.).	Son voyage au Sinaï, ses copies (v. *Champollion*).	1820
ID.	Copies de cartouches royaux et fragments divers, dans les papiers de Migliarini, Archivio delle R. Gallerie à Florence. — V. année 1820 et cf. plus haut, p. 43, n. 1.	»
RITTER.	*Sinaï Halbinsel*, t. XIV de *Erdkunde von Asien*, 1848. — Beau monument de compilation géographique et bibliographique.	1850
ROBINSON (E.).	Robinson, Elie Smith, etc., *Biblical researches in Palestine*, etc., 1841, 1856 et 1867. — Le Sarbout, les mines.	1838
ROUGÉ (E. DE).	*Recherches sur les monuments*, etc., 1866. — Commentaire des principaux monuments memphites de Magharah.	1866
RÜPPELL (E).	Premières relations de voyage, dans *Fundgruben des Orients*, 1817, et *Correspondance astronomique*, 1822. — Les mines de Nasb.	1817
ID.	*Reisen in Nubien*, etc., 1829. — Magharah, Nasb, les mines. Le Sarbout.	1817
SEETZEN (U. J.).	Relations de voyage, dans *Monatliche Correspondenz*, 1812, 1813. — Découverte de Magharah en 1809.	1809
ID.	*Reisen durch Syrien, Palästina*, etc., 1854-55. — Un premier voyage en 1807, sans intérêt pour nous.	1809

SETHE (K.).	*Urkunden des alten Reichs*, 1903. — Principales inscriptions memphites de Magharah.	1903
SMITH (E.).	Robinson, Elie Smith, etc., *Biblical researches*, etc., v. *Robinson*.	»
SPIEGELBERG (W.).	*Varia*, dans *Rec. de travaux*, 1899. — Quelques inscriptions de Magharah, d'après les estampages d'Euringer (v. *Euringer*).	1897
THOMSON (R. C.).	Voyage au Sinaï; rapporte du Sarbout des poteries actuellement conservées au Br. Museum.	1902
VIGOUROUX (F.).	*Les inscriptions et les mines du Sinaï*, dans Vigouroux, *Mélanges bibliques*, 1882. — Discussion des folies de Ch. Forster. Deux inscriptions.	1882
WARREN.	Wilson, Warren, etc., *The recovery of Jerusalem*, v. *Wilson*.	»
WEILL (R.).	*Un nom royal égyptien de la période thinite au Sinaï*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1903. — Semerkha à Magharah.	1903
ID.	*Inscriptions égyptiennes du Sinaï*, dans *Revue archéologique*, 1903. — Les collections de documents retrouvées à Londres. Les bas-reliefs thinites de Magharah.	1903
ID.	*Un nouveau bas-relief de Snofrou au ouady Magharah*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1904. — Le bas-relief découvert par Borchardt (v. *Borchardt*).	1904
WILKINSON.	*Handbook for Egypt*, 1847. — Peu de chose. Quelques cartouches royaux de Magharah et du Sarbout.	1852
WILSON (C. W.).	*Notes on the ruines at Sarabit-el-Khadim*, dans *Account of the Survey*, v. *Ordnance Survey*.	»
ID.	Wilson, Warren, etc., *The recovery of Jerusalem*, 1871. — Un chapitre, *Sinaï*, de F. W. Holland : ses voyages antérieurs et l'expédition de 1868 (v. *Holland*).	1871
ID.	*On recent Survey in Sinaï and Palestine*, dans *Proc. of the Royal Geogr. society*, 1872-73. — C. R. de l'expédition de 1868.	1872

ADDENDUM

ERMAN (A.).	*Aegypten und aegyptisches Leben im Altertum*, 1885 (non mentionné dans la *Bibliographie historique* qui précède). — Renseignements divers; les mines, le *mafkaï* (p. 620 suiv.).	»

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES

BIBLIOGRAPHIES, TRADUCTIONS ET COMMENTAIRES

CHAPITRE PREMIER

LE OUADY MAGHARAH

SECTION I. — PÉRIODES THINITE ET MEMPHITE

1. — Semerkha.

Est. Br. Mus., 13, 14, 15, 16, 17, 18, 18 a. Très beaux, conservation parfaite du monument.

Palmer, *Notebook*, p. 10 et 30, deux dessins, reproduits dans *Account*, pl. III, fig. 1 et 2 : dessins mauvais, incomplets et inexacts, non identiques quoique correspondant au même bas-relief[1].

Birch, *notes mss.*, Magharah, n° 3; mention d'un seul monument et copie du cartouche, d'après les estampages.

Birch, *Account*, p. 170, 171; sous l'influence des dessins de Palmer, Birch croit ici qu'il existe plusieurs bas-reliefs. Essai de transcription du nom royal, *Har-skhem-khut*, « Horus making (their) race to prevail ».

La fig. 1 de l'*Account*, pl. III, reproduite dans E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus* (1871), p. 202, et Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï* (1872), p. 551 (retournée, les figures regardant à gauche). Jéquier, en 1896, dans Morgan, *Recherches*, I, p. 230, n. 1, a commis l'erreur d'identifier le monument donné par Ebers avec le bas-relief de Zosir signalé précédemment par G. Bénédite (ci-après, 2).

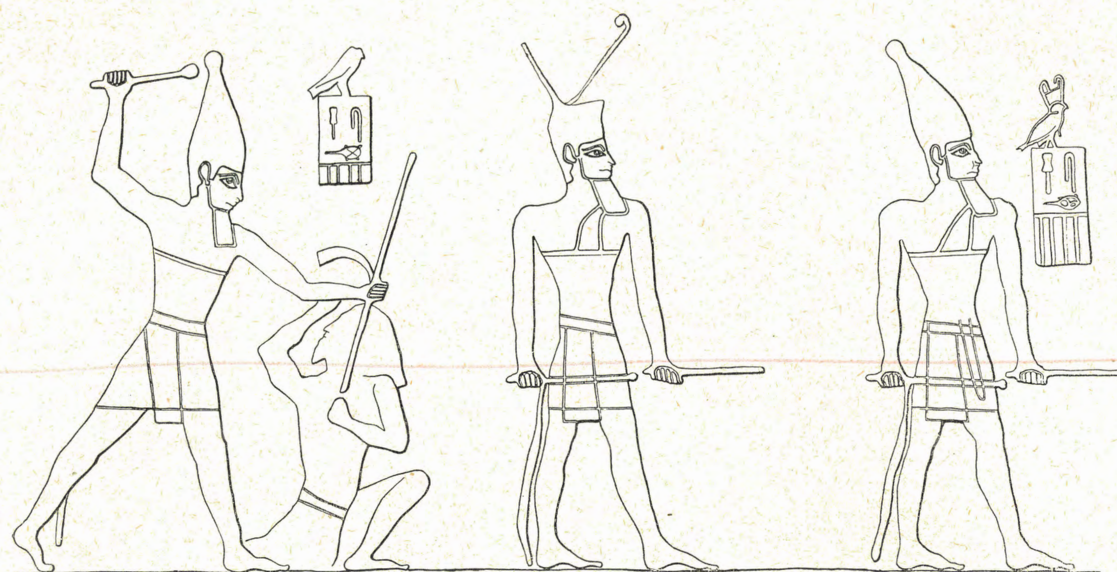
Baedeker, *Lower Egypt*, 1885, p. 492-493, donne une description détaillée et remarquablement précise du monument, tout en qualifiant les hiéroglyphes d'illisibles. Mention plus brève dans Baedeker, *Palästina und Syrien*, 1900, p. 219. On voit qu'en 1885 le monument n'avait pas cessé d'être intact, et l'on peut espérer qu'il en est encore de même à l'heure actuelle.

R. Weill, *Un nom royal égyptien de la période thinite au Sinaï*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1903, séance du 3 avril (indication du monument).

R. Weill, *Inscriptions égyptiennes du Sinaï*, dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 225 (reproduction d'après les estampages).

L'emplacement de ce grand bas-relief est assez bien défini par les indications concordantes des documents de la mission anglaise et de Baedeker. Une note, jointe à l'estampage 17 du Br. Museum et datée du 2 février 1859, dit, en effet, que le monument a été découvert sur un escarpement, à 1000 pieds environ de l'excavation principale du

1. V. pour la discussion complète des témoignages relatifs au bas-relief de Semerkha, R. Weill, *Inscriptions égyptiennes du Sinaï*, dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 1-9, 230-239.



Ouady Genaiyeh; Birch reproduit cette indication dans le *Survey*, p. 171. D'autre part, d'après les éditions successives de Baedeker (v. ci-avant), le tableau est situé au-dessus de l'entrée des mines, dans une position difficilement accessible. On voit, d'après cela, qu'il ne peut se trouver que sur le flanc ouest du Ouady Genaiyeh, à hauteur et vis-à-vis de l'ancienne forteresse, dans la même zône que les tableaux de la période memphite, mais à une plus grande altitude au-dessus du fond de la vallée[1].

L'Horus *Semerkha* est bien connu aujourd'hui par les nombreuses empreintes de cylindres et les autres inscriptions archaïques sorties des tombeaux d'Abydos. Mais les monuments soignés d'Abydos, stèles, vases en pierre et cylindres, donnent toujours son nom avec l'orthographe , tandis que le bas-relief de Magharah l'écrit, comme on voit, sous la forme . La même indétermination dans l'ordre des signes se retrouve lorsqu'on examine les nombreuses poteries d'Abydos qui portent le cartouche de Semerkha sommairement inscrit à la pointe; les deux orthographes précédentes y figurent exactement aussi souvent l'une que l'autre[2], et l'on connaît même deux exemples d'un troisième type d'écriture, [3]. Il est impossible de déduire aucune conclusion relative à la lecture ou à la structure grammaticale du nom royal, de faits de permutation de ce genre, qui peuvent appartenir au même ordre de phéno-

1. L'ensemble des figures qui décorent cette paroi de rocher comprend, en outre du tableau principal dont nous avons la reproduction sous les yeux, et immédiatement à droite, un petit tableau avec légende qui paraît être de l'époque memphite et dont nous donnons la reproduction ci-après, à la fin des discussions relatives au présent bas-relief.

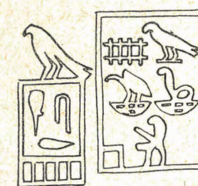
2. Petrie, *Royal tombs*, I, pl. XLIV-XLV, nos 10 à 62.

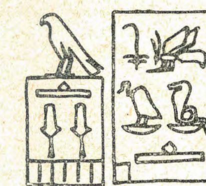
3. Amélineau, *Nouv. fouilles*, I, p. 199, n° 33 et p. 252, n° 4. Ce dernier fragment reproduit par Jéquier dans Morgan, *Recherches*, II, p. 236.

mènes que les cas innombrables de métathèses apparentes et purement graphiques, dans l'intérieur des mots, qu'on rencontre dans l'écriture de la plus ancienne époque[1].

Il n'y a point d'inconvénient, d'ailleurs, à s'en tenir aux transcriptions *Mersekha* ou *Semerkha* en usage jusqu'à présent, à condition de ne pas perdre de vue que si ces lectures sont commodes, elles n'ont, en réalité, d'autre valeur que celle de désignations provisoires et purement conventionnelles.

Au point de vue historique, nous rappellerons que dans l'état actuel de nos connaissances, *Semerkha* doit être considéré comme le nom d'Horus du roi *Samsou-Semempsès*, que les listes traditionnelles placent au 7me rang de la Ire dynastie. Le document qui établit cette identité est une inscription de cylindre d'Abydos[2], dont nous reproduisons ci-dessous la partie essentielle. Que la figure d'homme debout qui suit le titre fût le nom du roi, c'était assez vraisemblable *a priori*, et l'on en a eu une confirmation remarquable lors de la publication de plusieurs cylindres trouvés à Saqqarah, au nom de l'Horus *Hotpousokhmoui* et portant une inscription que nous reproduisons également ci-contre[3] :





Dans cette inscription, le fait même que le mot fait partie du nom d'Horus, montre que ce mot *Hotpou*, après , est un des noms du roi. A l'époque memphite, en effet, on observe assez souvent un pareil souci de correspondance significative et assonantique entre les noms divers de la titulature royale; c'est ainsi que *Menkaouhorou* a pour nom d'Horus *Menkhâou*, que *Dadkari* a pour nom d'Horus *Dadkhâou*, que Papi I a pour nom d'Horus *Miri-tooui*, pour nom de , *Mirikhaït* et pour prénom royal, *Miri-rî*. Il en est de même, semble-t-il, pour l'Horus , *Hotpousokhmoui*, dont le nom de doit donc être , Hotpou; et l'on voit alors que l'analogie de rédaction des deux cylindres dont on vient de parler ne permet pas de douter que sur celui de Semerkha nous n'ayions également, à la même place, un de ses noms royaux.

Mais cela étant, on connaît déjà, par la liste de Seti I, un nom royal écrit de la même manière par une figure d'homme debout tenant un sceptre : il occupe le 7me rang de la liste, dans cette partie qui correspond à la fin de la Ire dynastie de la liste manéthonienne et présente avec cette dernière l'accord le plus complet. Il y a donc lieu d'admettre qu'on retrouve, chez Séti I, le nom royal donné par le cylindre de Semerkha, et par suite, que l'Horus Semerkha ne fait qu'un avec le 7me roi de la Ire dynastie.

Ce résultat est tout à fait indépendant, d'ailleurs, de la lecture du nom royal en question. Le signe de l'homme debout portant un sceptre ou une canne possède, entre

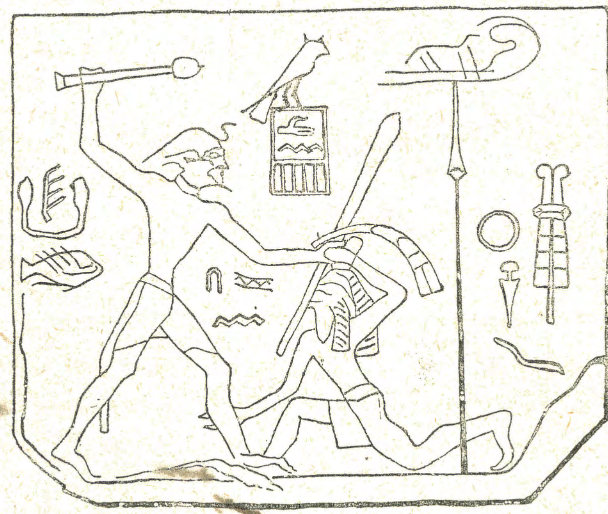
1. Lacau, *Métathèses apparentes en égyptien*, dans *Rec. de travaux*, XXV, 1903, fasc. II.

2. Petrie, *Royal tombs*, I, pl. XXVIII, n° 72.

3. Maspero, dans *Annales du Serv. des antiquités*, t. III, 1902, p. 187, cyl. 1 et 2 A; les mêmes dans Maspero, *Sur quelques documents de l'époque thinite découverts à Sakkarah*, dans *Bull. de l'Institut égyptien*, 1902, p. 108, nos 1 et 3.

autres valeurs symboliques et phonétiques, la valeur *Samsou*, qui convient bien dans le cas actuel parce qu'elle répond à la version *Semempsès* que donne à la même place la liste grecque; mais cette question de lecture est très secondaire. L'essentiel est d'avoir identifié l'Horus Semerkha avec un roi de la Ire dynastie traditionnelle, quel que fût, à l'époque de Séti, le nom sous lequel ce roi était désigné. On sait, d'autre part, que le nom du prédécesseur de Samsou-Semempsès, dans les listes, le roi *Maribi-Miébidos* a été rencontré sur un cylindre d'Abydos qui porte également son nom d'Horus, *Azabou*[1]; et les cylindres de l'Horus *Azabou* sont extrêmement analogues et certainement très voisins chronologiquement de ceux de Semerkha. Ces diverses indications concordent parfaitement entre elles; elles montrent qu'il y a correspondance, dans l'ensemble, entre la fin de la Ire dynastie des listes et un certain moment de la période thinite, nettement caractérisé par les monuments et dont les principaux souverains sont *Den*, *Qâ*, *Azabou-Maribi* et *Mersekha-Samsou*.

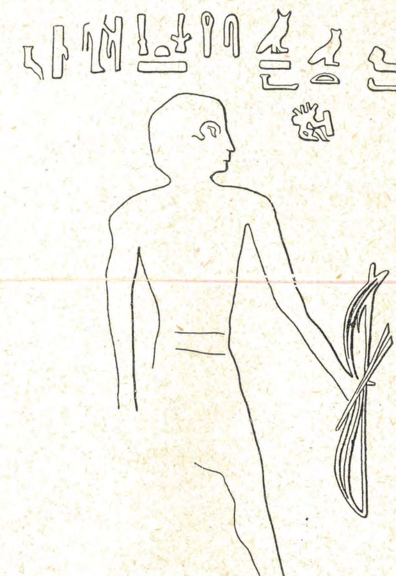
Notre bas-relief de Magharah remonte donc à cette époque très ancienne, à laquelle il appartient bien par le manque presque absolu d'écriture autour des figures royales et des tableaux, et le fait que le roi est désigné seulement par son nom d'Horus, au lieu d'être accompagné, comme plus tard, d'un protocole développé. Le dessin est d'une perfection admirable, qui n'étonne pas lorsqu'on se rappelle la plaquette de la collection Mac-Gregor, reproduite ci-contre, et les représentations des palettes de schiste et des autres objets trouvés à Hiérakonpolis[2]. Quant aux scènes représentées, elles ne donnent rien de très nouveau pour la période archaïque. Le roi debout, armé de la canne et de la massue, se rencontre aussi souvent, alors[3], qu'aux époques suivantes, et le groupe du roi frappant le prisonnier tombé devant lui, si couramment représenté à toutes les époques, figure déjà sur la plaquette Mac-Gregor, au nom de l'Horus Den, l'un des premiers monuments thinites que livrèrent les fouilles d'Abydos[4]. Nous reproduisons ci-dessus ce petit bas-relief célèbre, pour l'ana-



1. Petrie, *Royal Tombs*, I, pl. XXVI, 57.
2. Quibell, *Hiérakonpolis*, I et II. Les plus remarquables des objets trouvés sont des palettes de schiste et des têtes de massue en pierre, sculptées en bas-relief, des statues royales en pierre et d'autres statues en cuivre, d'une exécution admirable.
3. Cf. les palettes de schiste dont nous venons de parler et les plaquettes d'ivoire de l'Horus Den, à Abydos (Petrie, *Royal tombs*, I, pl. X, 136, XIV, 7; X, 14, XIV, 9).
4. Bonnes reproductions photographiques : W. Spiegelberg, *Ein neues Denkmal*, etc., dans *Zeitschrift*

logie qu'il présente avec les tableaux sinaïtiques qui nous occupent.

Il faut noter, d'un autre côté, plusieurs points de ressemblance entre le bas-relief de Semerkha et les tableaux de la période memphite que nous verrons plus loin. Celui de Sahourî, notamment (ci-après, 8), est d'une composition singulièrement analogue à celle du tableau de Semerkha; on y retrouve, à côté du groupe obligatoire du roi frappant le prisonnier, cette figuration remarquable du roi dédoublé pour coiffer séparément la couronne blanche et la couronne rouge.



Immédiatement à droite du tableau de Semerkha, sur le rocher, se trouve une figure d'officier debout, surmontée d'une légende, et que nous reproduisons ici à cause de ce voisinage, bien qu'il soit extrêmement probable que ce dernier bas-relief appartienne à l'époque memphite. La légende dit : « Le prince, chef de troupes, chef des travaux d'extraction (?), grand... » Après , nous croyons lire , *sonti*. Ce mot est peut-être le même que celui qu'on rencontre dans l'inscription suivante :

Il s'agit du transport de la statue colossale du prince Thothotpou[1] : « .... Et il était difficile de placer les hommes, pour la traction énorme à y appliquer, parce que la pierre était difficile de *sonti*, dans la roche dure. » On croit comprendre que le train des hâleurs manquait de champ pour se développer, à cause de la position particulière qu'occupait dans la carrière le bloc dégrossi; le mot *sonti* aurait donc rapport à quelque circonstance de ce genre de travail. Le déterminatif permet d'ailleurs de le rapprocher sans imprudence du mot connu *sen*, « pierre ».

2. — Noutirkha-Zosir.

Est. Br. Mus., 11.

Birch, *notes mss.*, Magharah, n. 2 (d'après l'estampage) : « Tablet with a king whose standard name is *Neter mer* standing and stricking with a mace a fallen Asiatic ». Copie défectueuse du cartouche.

Birch n'a rien dit du monument dans l'*Account*.

Estampage du cartouche seul, dans le cabinet de M. G. Bénédite, au musée du Louvre.

1897, p. 8; Amélineau, *Nouv. fouilles*, I, pl. XXXIII; W. M. Müller, *Die alten Aegypter als Krieger und Eroberer in Asien*, 1903, p. 12.
1. Bibliographie dans Maspero, *Histoire*, I, p. 336, n° 2.

G. Bénédite, *Le nom d'épervier du roi Sozir*, dans *Rec. de travaux*, XVI, 1894, p. 104 (indication du monument).

Mentions fréquentes de l'article précédent dans Morgan, *Recherches*, I, 1896 : p. 182, où l'auteur, avec une clairvoyance remarquable, se déclare certain que les mines étaient ouvertes bien avant Zosir; p. 192; p. 230 : «.... Djezer, pharaon de la IIIe dynastie. Cette inscription, qui survécut jusqu'à ces dernières années, est probablement aujourd'hui détruite, car je n'ai pu la retrouver »; p. 230, note 1, de G. J[équier]., qui fait à ce sujet une confusion précédemment signalée (v. ci-avant, 1, bibl.).

R. Weill, *Inscriptions égyptiennes du Sinaï*, dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 229 (reproduction d'après l'estampage).

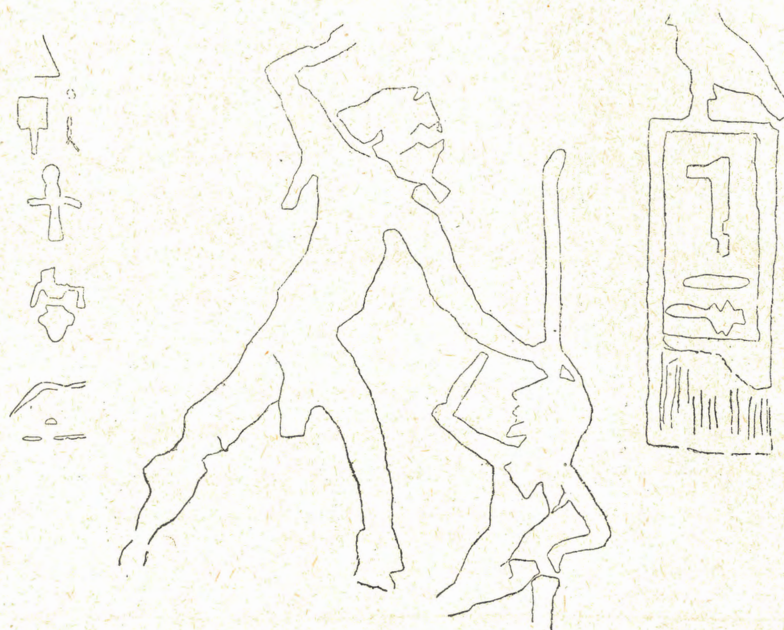


Tableau de dimensions plus modestes que le précédent, d'une facture beaucoup moins belle et bien plus mal conservé. Le nom d'Horus, seul, est par bonheur resté intact.

L'identité de l'Horus *Noutirkha* et du roi *Zosir*, que les listes placent dans la IIIe dynastie, est démontrée par les inscriptions de la porte intérieure de la pyramide à degrés de Saqqarah et le protocole de la stèle apocryphe de Séhel. Nous ne referons pas l'histoire de cette identification; elle a été exposée d'une manière définitive par Brugsch[1], qui a réuni et discuté, dès 1891, les divers monuments connus où l'un ou l'autre des noms de Zosir étaient mentionnés. Il est intéressant d'observer qu'à part l'inscription de la pyramide à degrés, qui elle-même a probablement été refaite à une époque relativement récente[2], ces monuments sont tous bien postérieurs à Zosir lui-

1. *Die biblischen sieben Jahre der Hungersnoth*, 1891; p. 10-19.
2. C'est l'opinion exprimée successivement par Stern, Steindorff et Borchardt. V. surtout Borchardt, dans *Zeitschrift*, XXX (1892), p. 83-87.

même, de telle sorte que jusqu'à ces derniers temps on ne connaissait, sur tout le sol de l'Égypte proprement dite, aucune mention de ce souverain qui remontât certainement à son époque. Cette lacune a été comblée par la découverte, à Hiérakonpolis, de plusieurs empreintes de cylindres portant le cartouche de l'Horus Noutirkha[1]. D'autres cylindres, trouvés en même temps et d'une facture très semblable, étaient au nom de l'Horus *Nibmaït*[2], que l'on sait par ailleurs être le roi Snofrou[3], le prédécesseur de Khéops : ce voisinage confirme ce que nous avaient appris les listes, au sujet de la situation de Zosir dans la IIIe dynastie.

Plus récemment les fouilles de Garstang à Beït-Khallâf ont fait sortir de terre un grand monument funéraire en briques, de structure thinite, où de nombreux cylindres au nom de l'Horus Noutirkha ont été trouvés[4]. Ces cylindres ressemblent de la manière la plus complète à ceux de la fin de la période thinite connus par les fouilles d'Abydos, et principalement à ceux de Khâsokhmoui. La comparaison la plus instructive est celle du cylindre 4 de Garstang (pl. IX) avec deux cylindres de Khâsokhmoui successivement donnés par Jéquier[5] et par Amélineau[6]; de part et d'autre, on trouve mention de dieux connus, Shou, Hor-khouti, et, intercalée entre le cartouche royal et la figure divine, une légende que les inscriptions des périodes suivantes développent plus ou moins et que les cylindres qui nous occupent donnent sous la forme (*sic*)(Khâsokhmoui), (Noutirkha). C'est une légende du même type que porte notre bas-relief de Noutirkha au ouady Magharah, mais, comme on voit, à un degré de développement un peu supérieur : , « Donne richesse, stabilité, vie et joie, à jamais ».

3. — Tableau archaïque, anonyme.

Est. Br. Mus., 18, 19 (se complétant).

R. Weill, *Inscriptions égyptiennes du Sinaï*, dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 231 (reproduction d'après l'estampage).

Bas-relief de grandes dimensions, malheureusement très mutilé. On reconnaît encore la hardiesse et la beauté du dessin primitif.

A droite, en haut, devait se trouver un nom royal qui a probablement échappé à l'estampage. Nous n'avons que la légende connue : « Donne la vie à jamais », écrite en caractères énormes (cf. 8, *Sahourí*, ci-après).

1. Quibell, *Hierakonpolis*, II, pl. LXX, n° 3.
2. *Ibid.*, pl. LXX, n° 2.
3. V. ci-après, 6 et 6 *bis*.
4. Garstang, *Mahâsna and Bêt Khallaf* (1903), pl. VIII, IX, X, XXVI.
5. Dans Morgan, *Recherches* etc., II, p. 243, fig. 816, p. 244, fig. 819.
6. *Nouvelles fouilles*, III, p. 301.



4. — Portion d'un tableau archaïque, anonyme.

Est. Br. Mus., 45.
R. Weill, *Inscriptions égyptiennes du Sinaï*, dans *Rev. archéologique*, 1903, II, p. 227 (reproduction d'après l'estampage).

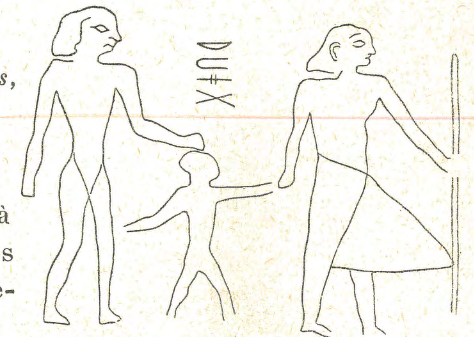
Ce petit tableau représente un officier, peut-être un surveillant de travaux, armé de la canne et d'une sorte de massue ou bâton court qu'il tient appuyé à l'épaule.

Derrière le personnage, légende verticale très abîmée et difficile à lire. L'estampage montre que le tableau s'étendait beaucoup vers la gauche, en dehors des limites de notre dessin, et comprenait, notamment,

le groupe ordinaire du roi frappant le prisonnier asiatique tombé devant lui. La tête de l'Asiatique, seule, est assez nette.

5. — Tableau archaïque (?).

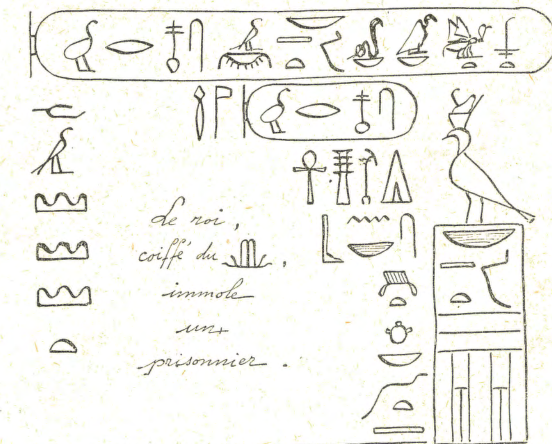
Est. Br. Mus., 59, 59 *a*.
Account, pl. III, fig. 3.
Commenté par E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, p. 203.
Mention dans Birch, *Account*, p. 175.



Il n'est pas certain que ce tableau remonte à l'époque archaïque. Exécution très grossière. Les trois figures sont en relief, tandis que la petite légende du milieu est gravée en creux.

6. — Snofrou[1].

Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, pl. 5, n° 4.
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. arabique*, pl. 3, n° 1.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 2 *a*.
Est. Br. Mus., 57, 58 *a*, 58 *b*, 58 *c*.
Palmer, *Notebook*, p. 17.
Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 222 (dessin mauvais).
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1492 (les textes).
Morgan, *Recherches*, I, p. 233, fig. 594 (dessin original de Jéquier).
Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 3, p. 7-8 (les textes).
Mention dans Birch, *Account*, p. 171.



1. Jéquier, dans Morgan, *Recherches*, I, p. 231, n° 1, dit ceci : « Au Wadi-Nasb il doit exister une autre

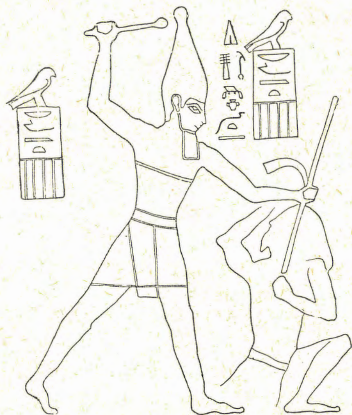
« L'Horus *Nibmâit*. — Le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte, seigneur du Vautour et de l'Uraeus *Nibmâit*, l'Horus d'Or *Snofrou*, qui frappe les pays. — *Snofrou*, le dieu grand, qui donne richesse, fermeté, vie, santé et joie, toutes, à jamais. »

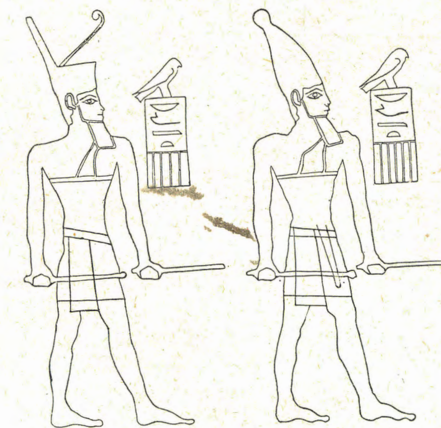
Tableau connu depuis longtemps, ainsi que le groupe des tableaux de Khéops, Sahourî, Ousirnirî et Menkaouhorou, qui viennent ensuite.

6 bis. — Snofrou.

L. Borchardt, en 1896, découvre et copie le monument.

R. Weill, *Un nouveau bas-relief de Snofrou au ouady Magharah*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, séance du 3 juin 1904 (indication du monument d'après Borchardt).





« Am Hange westl. (?) von der Festung », note Borchardt. Le bas-relief se trouverait, d'après cela, quelque part sur le versant ouest du ouady Genaieh, à plus ou moins grande distance du groupe connu des tableaux memphites (cf. ci-avant, p. 28, n. 3).

Le dessin ci-contre n'est pas une reproduction rigoureuse du bas-relief, mais un simple croquis restitutif d'après les indications de Borchardt. Seules doivent être considérées comme absolument authentiques les légendes, que Borchardt a copiées minutieusement en notant leur situation par rapport aux figures. Remarquer le cartouche d'Horus, *Nibmâit*, quatre fois répété, et la petite légende verticale : « Donne richesse, fermeté et joie, à jamais ».

Ce qui frappe au premier coup d'œil, dans ce tableau, c'est l'extrême analogie de composition qu'il présente avec le bas-relief de Semerkha (ci-avant, 1), — les figures sont seulement disposées en deux registres au lieu d'être alignées sur une même base, — et le caractère thinite des légendes, où le roi n'est désigné que par son nom d'Horus, à la manière de Semerkha et de Noutirkha-Zosir (ci-avant, 2), au lieu d'avoir un protocole développé comme on est habitué à en rencontrer à partir du début de la

stèle de ce Pharaon (Snofrou), sur laquelle nous n'avons aucun document (Baedeker, *Unter Aegypten*, p. 244) ». C'est une erreur de Jéquier. Le texte allemand dit seulement qu'au Ouady Nasb, dans le voisinage du Sarbout-el-Khadim, ont été retrouvées les mines égyptiennes dont l'exploitation avait duré *depuis Snofrou* jusqu'au temps de la XXe dynastie (cf. Baedeker, *Palästina und Syrien*, 1900, p. 239). Il n'y a point de monuments hiéroglyphiques au Ouady Nasb, sauf, peut-être, s'il faut en croire le témoignage de Rüppell, un petit obélisque avec inscriptions qui n'est pas connu autrement (v. ci-avant, p. 31, 63).

IVme dynastie, et comme Snofrou lui-même en possède un, à Magharah, sur le bas-relief connu depuis longtemps que nous venons d'examiner (ci-avant, 6). Il est remarquable que Snofrou, à Magharah, possède deux monuments qui s'opposent avec tant de netteté, l'un du type thinite et l'autre du type memphite; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure. Nous avons signalé plus haut (2, commentaire), à propos du bas-relief de Zosir, les affinités qu'ont ensemble certains monuments de Zosir et de Snofrou, et l'identité presque absolue qu'il y a, d'autre part, entre les cylindres du même Zosir et ceux des derniers rois de la période thinite d'Abydos, Perabsen et Khâsokhmoui : on voit, par là, que Snofrou tient encore de près à cette dernière période. Que, d'autre part, la majorité des monuments à son nom soient aussi nettement memphites que ceux de ses successeurs de la IVe à la VIe dynastie, c'est ce qu'on sait depuis longtemps, et l'on est amené à conclure que le règne de Snofrou se place dans une période de transition où les usages thinites, en ce qui concerne les formules et les représentations religieuses et royales, persistaient encore, mais étaient en voie de submersion sous l'invasion d'habitudes nouvelles. Les deux bas-reliefs dissemblables de Snofrou au ouady Magharah marquent bien la situation des influences antagonistes qui agissaient à cette époque.

7. — Khéops.

Ricci, papiers de Florence (les cartouches ovales).

Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, p. 71.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. arabique*, pl. 1, n. 1 (tableau de droite), pl. 3, n. 2 (tableau de gauche).

Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 2, *bc*.

Est. Br. Mus., 35-36, 43, 51 (tableau de droite), 66-67-68 (tableau de gauche).

Palmer, *Notebook*, p. 15 (tableau de droite), p. 16 (tableau de gauche).

Survey, Phot., III, pl. 5 (très belle photographie).

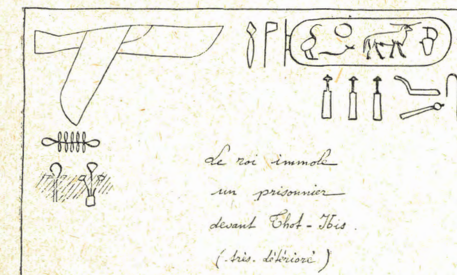
Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 222 (dessin mauvais).

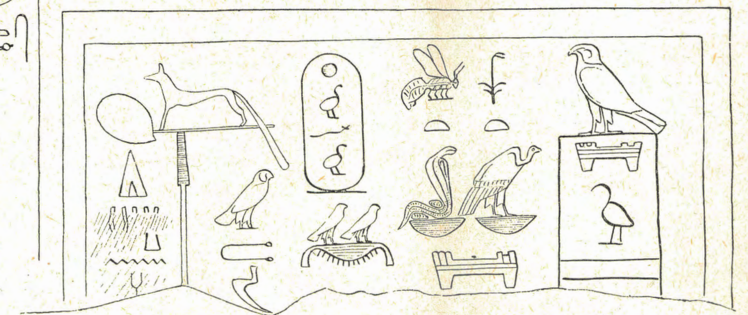
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1493 (copie médiocre).

Maspero, *Histoire*, I, p. 365 (d'ap. la phot. du *Survey*).

Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 4, p. 8 (texte du tableau de gauche seulement).

Mention dans Birch, *Account*, p. 172.





Admirables hiéroglyphes en relief, état de conservation étonnant.

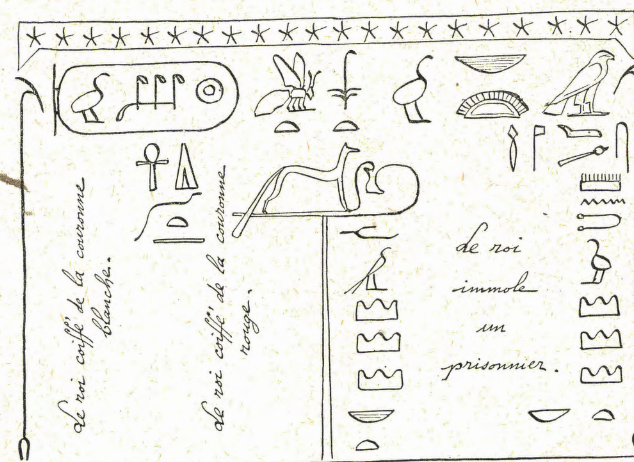
Tableau de gauche : « *Khnoumou-Khoufou*, le dieu grand, qui frappe les Anti. — Le *sa* de vie derrière lui. »

Tableau de droite : « L'Horus *Mâzdou*. Le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Seigneur du Vautour et de l'Uræus *Mâzdou*,... *Khoufou*, Double Horus d'Or... Horus de vérité... qui donne vie, santé... »

Khéops, selon toute apparence, est le seul roi de la IVme dynastie, après Snofrou, qui ait un monument à Magharah. Noter, cependant, l'indication de Ricci, qui semble avoir copié, à Magharah, le cartouche de Shopessikaf, dernier roi de la IVme dynastie Ricci, papiers de Florence). Comme nous l'avons dit plus haut (p. 43, n. 1), ce renseignement doit être accueilli avec une extrême réserve.

8. — Sahourî.

Ricci, papiers (le cartouche ovale, très défiguré).
Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, pl. 5, n° 3.
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. arabique*, pl. 1, n° 2.
Lepsius, *Denkm.*, I, pl. 8, n° 2 (aquarelle) et II, pl. 39 *f*.
Est. Br. Mus., 32, 33, 34.
Palmer, *Notebook*, p. 21.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1494.
Maspero, *Histoire*, I, p. 391 (d'ap. l'aquarelle de Lepsius).
Morgan, *Recherches*, I. p. 233, fig. 595 (dessin original de Jéquier).
Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 18, p. 32.
Mention dans Birch, *Account*, p. 172.



« L'Horus *Nibkhâou*, le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte *Sahourî*, qui donne

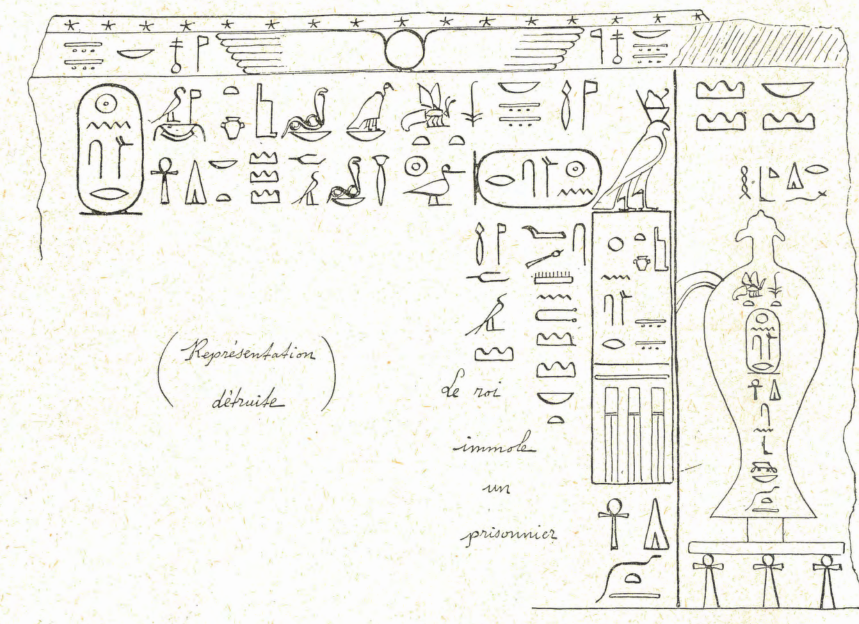
la vie à jamais. — Frapper tous les pays. — Le dieu grand frappe les Monitiou et tous les pays. »

Nous avons déjà signalé l'analogie de composition de ce tableau et de celui de Semerkha (ci-avant, 1).

Il résulte d'une photographie prise en 1902 par R. Campbell Thompson que le bas-relief de Sahourî est en voie de destruction complète.

9. — Ousirnirî Anou [1].

Ricci, papiers (les cartouches ovales et quelques groupes attenants).
Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, p. 71.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 152 *a*.
Est. Br. Mus., 21-22, 25 [2].
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1495 (copie imparfaite).
Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 33, p. 53-54.
Mention dans Birch, *Account*, p. 172.



1. Entre ceux de Sahourî et d'Ousirnirî serait à intercaler, chronologiquement, un monument au nom de Kakiou, s'il était vrai qu'Ebers eût lu son nom à Magharah (*Durch Gosen zum Sinaï*, p. 139) ; mais Ebers le cite avec tant de réserve, suivi d'un point d'interrogation, qu'en l'absence de tout autre document il paraît meilleur de ne point considérer l'existence de ce monument comme acquise. On n'en a pas moins, d'après Ebers, enregistré plusieurs fois le nom de Kakiou parmi ceux des rois de Magharah (Baedeker, *Lower Egypt*, 1885, p. 491 ; Jéquier, dans Morgan, *Recherches*, I, p. 232, n° 2).

2. L'est. 25 est accompagné d'une note, datée du 29 janvier 1859 (Major Macdonald), d'après laquelle le monument est situé sur la gauche de l'ouady, avant d'arriver à la grotte, et à mi-hauteur de la colline.

Au registre supérieur, le disque aux ailes éployées, encadré, à droite et à gauche, par la formule : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres ».

Légendes du tableau principal : « L'Horus *Ist-ibou-tooui Ousirniri*, qui donne la vie à jamais. — Le dieu grand, Seigneur des Deux-Terres, *Ousirniri*. — Le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Seigneur du Vautour et de l'Uræus *Ist-ibou*, l'Horus d'Or, Divin, *Ousirniri*, fils du Soleil, [aimé des Ames de][1] Bouto, qui frappe tous les pays et donne la vie. — Le dieu grand frappe les Monitiou et tous les pays. » On remarque un certain désordre dans l'écriture de cette dernière phrase; il s'est produit une sorte de fusion entre les deux formules consacrées et , que nous avons vues nettement distinctes dans les inscriptions de Snofrou (6) et de Sahourî (8). Dans l'inscription de Papi I (ci-après, 18), nous verrons que le même mélange a eu lieu et a produit des résultats beaucoup plus bizarres.

A droite du tableau principal, représentation d'un vase *qobhou*, de grande dimension, posé sur une table supportée par trois signes . Dans l'intérieur du vase, l'inscription : « Le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte *Ousirniri*, qui donne vie, santé et joie, à jamais ». Au dessus du vase : « Le Seigneur des Pays étrangers[2], il a fait une libation », ou bien plutôt : « il a donné un vase *qobhou* ». Il semble s'agir précisément du vase figuré, et l'on pourrait admettre que la légende verticale est censée inscrite sur le flanc même de ce vase, estampillé au nom du roi et consacré par lui à quelque divinité locale.

10. — Menkaouhorou.

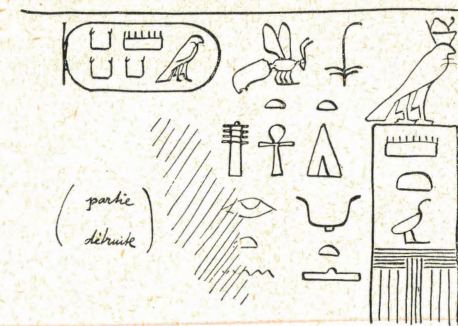
Ricci, papiers (le cartouche ovale).
Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, p. 71.
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. arabique*[3], pl. 5, n° 3.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 39 *e*.
Est. Br. Mus., 9-10.
Palmer, *Notebook*, p. 6.
Brugsch, *Thesaurus*[4], p. 1493.
Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 34, p. 54.
Mention dans Birch, *Account*, p. 172.

1. Il semble qu'il faille restituer, après , les mots oubliés , par analogie avec la formule qu'on trouve dans l'une des inscriptions de Dadkarî (ci-après, 15).

2. En avant de *nib sitou*, Brugsch a vu le mot , qui donne la phrase : « Thot Seigneur des Pays..... ». La même version dans Sethe, probablement d'après Brugsch.

3. Le tableau de Menkaouhorou n'a rien de commun avec les inscriptions des n°s 32 et 36, ci-après, que la reproduction de Lottin semble donner comme voisines l'une de l'autre et gravées dans l'angle du bas-relief memphite. En réalité, dans ce cas comme dans plusieurs autres, Lottin a fait un moulage unique avec plusieurs matrices « lottinoplastiques » juxtaposées.

4. D'après Brugsch, ce tableau est situé au-dessous du tableau de droite de Khéops.



« L'Horus *Menkhâou*. — Le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte *Menkaouhorou*, qui donne vie, stabilité, [richesse, à jamais]. — Expédition faite par .... »

Nous voyons paraître ici, pour la première fois, la mention de « l'expédition » dont le bas-relief était destiné à garder le souvenir. Les inscriptions suivantes nous en donneront de nombreux exemples.

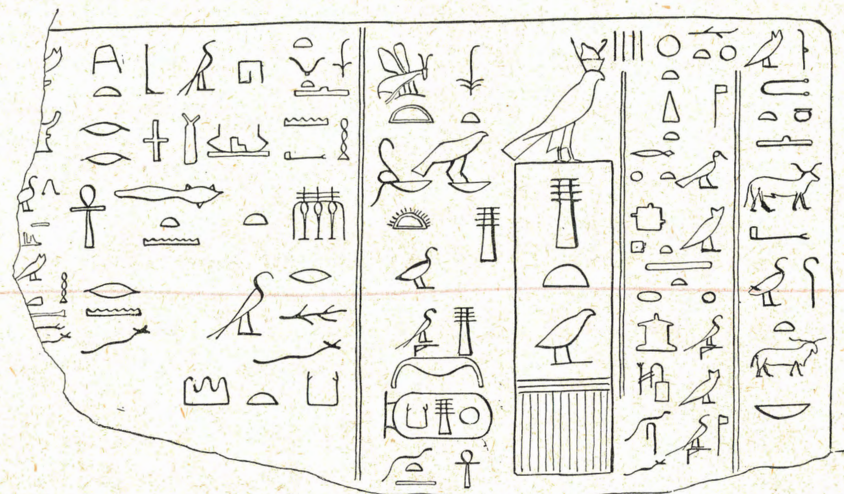
11. — Dadkarî, l'an d'après la 4e fois du compte des bestiaux.

Est. Br. Mus., 37, 37 *a*, 37 *b* (partie droite); 38, 38 *a*, 38 *b* (partie gauche); autre 38 (le tout); 49 (fragment mal pris et indistinct). Estampages très nets, inscription parfaitement conservée.
Birch, *Zeitschrift*, 1869, p. 26. Copie très mauvaise[1], fautes nombreuses, la partie gauche est méconnaissable. Traduction sommaire.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1494 (copie partielle).
Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 36, p. 55-56 (d'ap. Birch et R. Weill).
Traduction partielle dans Birch, *Account*, p. 173.

Cette inscription remarquable et très peu connue est un fragment, la moitié environ, d'une inscription dont la partie droite paraît seule conservée, mais dont nous arriverons à retrouver le reste. Tout porte à croire, en effet, comme nous le verrons, que l'inscription 12, ci-après, n'est autre chose que la partie gauche de la présente inscription 11; il nous a paru meilleur, cependant, de ne point juxtaposer sur un dessin deux moitiés d'inscription que les circonstances ont séparées d'une manière complète.

Le texte du présent fragment se divise en quatre parties : la date (une petite ligne horizontale et la colonne de droite), l'inscription de la colonne voisine, le protocole royal et la mention de l'expédition.

1. D'après l'estampage de Major Macdonald, dit Birch. A l'estampage 38 *a* du Br. Museum est en effet annexée une longue lettre, datée du 24 janvier 1859 et rendant compte de la découverte de l'inscription. Elle est adressée à Birch et émane certainement de Major Macdonald.



La date.

« L'an d'après la quatrième fois du compte de tout le grand et petit bétail. » Le procédé ancien de définition des années auquel se rapporte l'énoncé de cette date a été complètement élucidé par H. Schäfer, dans son étude sur la pierre de Palerme[1], à laquelle sont empruntées, dans leur essence, la plupart des observations qui suivent.

Il n'était pas d'usage, à l'origine, que les années fussent désignées par leur numéro d'ordre à partir de l'avènement du roi; chaque année était caractérisée par la spécification d'un ou plusieurs événements importants qui s'y étaient accomplis[2], et les années ainsi définies séparément étaient inscrites l'une à la suite de l'autre pour former des listes qui participaient au double caractère d'annales et de compilations chronologiques. La pierre de Palerme, qui fut rédigée à l'époque de la V[e] dynastie et dont les indications remontent jusqu'au début de la période thinite, était une compilation d'annales de ce genre, très anciennes et plus ou moins fragmentaires. Les événements notés dans ce document sont, pour la plupart, les cérémonies de l'intronisation royale, principalement le *sam tooui*, d'autres célébrations de grandes fêtes, des érections d'édifices et des actes administratifs comme les inventaires partiels ou totaux des biens du domaine royal.

Les monuments de l'époque archaïque nous ont conservé un assez grand nombre de documents qui, sans aucun doute, sont du type même de ceux qui servirent à la rédaction de la stèle de Palerme : les principaux d'entre eux sont les plaquettes de bois et d'ivoire de la première période thinite, dont chacune mentionne des événements

1. H. Schäfer, *Ein Bruchstück altägyptischer Annalen*, 1902.
2. Schäfer a fait ressortir l'analogie de ce procédé avec celui en usage dans la chronologie babylonienne.

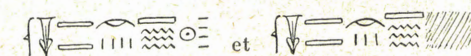
accomplis au cours d'une seule et même année. K. Sethe, en un récent mémoire[1], a rassemblé la plupart des exemples connus de cette sorte de dates-annales, pour nous un peu incohérentes ; Schäfer, à propos de la pierre de Palerme, avait déjà cité plusieurs de ces monuments et en avait rapproché, outre les dates de l'époque de la VI[e] dynastie que nous verrons un peu plus loin, celle donnée par une inscription de la IV[e] dynastie du Musée de Berlin :

« Année du *Sam tooui*, mois 4 de Shomouït, jour 4[e] »[2].

Ce qui doit particulièrement nous intéresser, dans la stèle de Palerme, c'est qu'en plusieurs endroits du document se manifeste la périodicité de certains événements, mentionnés dans des conditions identiques. C'est ainsi que, très haut dans la période thinite, sous un roi dont le nom est perdu mais qui est antérieur à l'Horus *Noutirni*, le *shesou Hor* ou « procession d'Horus » se reproduit régulièrement tous les deux ans, si bien que pour achever de caractériser ces années on mentionne chaque fois, après cette fête, un second événement qui change d'une fois à l'autre. Plus tard, sous Noutirni lui-même, la Procession d'Horus se reproduit de nouveau tous les deux ans, mais l'événement qui l'accompagne est devenu uniforme; c'est le *tenit*, le « compte », et ces mentions pareilles de deux en deux ans sont seulement différenciées par un numéro d'ordre : troisième fois, quatrième fois du compte. Plus tard encore, peut-être sous le règne suivant, on retrouve de deux en deux ans la Procession d'Horus et le Compte, ce dernier qualifié, d'une manière moins concise, de *tenit noub sokhit,* « compte de l'or et des champs ». Sous Snofrou, qui vient ensuite, reparaît le *tenit* tout court, deux années consécutives, septième et huitième fois; sous Ousirkaf, une mention conservée d'« année de la troisième fois du compte des bestiaux », et sous Nofiririkarî, enfin, la mention très abrégée « année de la cinquième fois », dont les mentions analogues du temps de la VI[e] dynastie vont expliquer le sens.

Ce qui se passe à l'époque memphite est en effet, maintenant, tout à fait clair. L'ancien procédé chronologique subsiste encore, mais considérablement simplifié, régularisé, et presque réduit, déjà, au système de décompte purement arithmétique des époques suivantes. On n'admet plus qu'une seule espèce d'événement pour caractériser les années, et c'est un événement périodique, le « compte du bétail »; il se reproduit tous les deux ans; les années de compte s'appellent *année de la première fois, année de la deuxième fois du compte des bestiaux*, et quant aux années intermédiaires, elles sont désignées, le plus simplement du monde, par le fait qu'elles viennent *après* le premier, le deuxième ou le troisième compte. Ce procédé de dénombrement des années était devenu tellement habituel qu'on arrivait à se permettre des abréviations

1. K. Sethe, *Beiträge zur ältesten Geschichte Aegyptens* (1902), p. 61 suiv.
2. Schäfer, *loc. cit.*, p. 8. — Le musée de Berlin possède, en réalité, non pas un, mais deux fragments de ce genre, très semblables et qui donnent respectivement les dates :



(Sethe, *Urkunden d. alten. Reichs*, I, 9, p. 10 ; *Aegyptische Inschriften aus den Kön. Museen zu Berlin*, I, p. 71 ; cf. ci-après, n° 26, commentaire).

surprenantes dans l'énoncé d'une date : *année d'après la 18e fois*, disait par exemple une inscription, et tout le monde devait comprendre. Voici, jointes aux indications de la stèle de Palerme et à celles d'un autre monument très ancien, quelques dates données par nos inscriptions de Magharah et les inscriptions contemporaines du Ouady Hammamât.

Snofrou, st. de Palerme : (Schäfer, *loc. cit.*, p. 30).
id. id. : (id. id. p. 31).
Tombeau de Rânikaou, fils du roi Khâfri : (sic) (LD. II, 15 a, et Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 13, p. 16).
Ousirkaf, st. de Palerme : (Schäfer, p. 34).
Sahouri, id. : (id. p. 36).
id. id. : (id. p. 38).
Nofiririkari, id. : (id. p. 40).
Dadkari, Magharah : (ci-dessus, 11).
id. id. : (ci-après, 14).
Papi I, Hammamât : (LD. II, 115 *g*).
id. Magharah : (sic) (ci-après, 18).
id. Hammamât : (*sic*, oubli du graveur) (LD. II, 115 *k*).
Papi II, Magharah : (ci-après, 19).
Ati, Hammamât : (LD. II, 115 *f*).

Ce système de classement par *couples d'années* est un acheminement vers le procédé simple du numérotage individuel, et n'a dû sortir qu'à une époque relativement tardive de l'ancien mode de caractérisation des années au moyen d'événements variables. On voit, en effet, que sur la stèle de Palerme, les mentions d'années *m khet*, « d'après la tantième fois », sont extrêmement rares, et qu'aucune n'est antérieure à la Ve dynastie ; d'autre part, nous avons constaté que sous Snofrou il y eut *compte* deux années de suite. Il est clair qu'au début de la IVe dynastie, le système des couples d'années n'était pas encore créé.

La deuxième colonne.

Le texte auquel nous arrivons est très obscur. L'inscription est en bon état, les estampages sont nets, mais plusieurs signes ont des formes telles que leur interprétation est des plus douteuses. Birch en donne une transcription fort négligée et aboutit à la traduction suivante : « The god caused to be found the precious stone known as real turquoise, written on a tablet by the god himself. » Il semble y avoir peu de chances pour que cette traduction soit bonne, mais nous nous refusons absolument, en ce qui nous concerne, à en proposer une autre.

Le protocole royal.

Aucune difficulté. « L'Horus *Dadkhâou*, le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Seigneur du Vautour et de l'Uræus *Dadkhâou*, l'Horus d'Or, Stable, *Dadkari*, Vivant à jamais. »

L'expédition.

La comparaison du texte de cette quatrième partie avec d'autres inscriptions analogues, notamment avec celles que nous rencontrerons au bas des tableaux de Papi I (ci-après, 18) et de Papi II (ci-après, 19), montre que nous avons seulement le nom et les titres du chef de l'expédition ; les signes plus petits dont l'amorce existe encore à l'extrémité gauche sont tout ce qui reste, en cet endroit, d'une liste de noms et titres d'officiers subalternes que nous retrouverons ailleurs (v. ci-après, 12).

« Expédition royale, envoyée avec le capitaine Khont-Khâïti-ônkhou au pays nommé les Échelles de la Turquoise :..... » Suivait l'état nominatif des fonctionnaires.

Apit. — Au sujet de ce mot, que nous traduisons *expédition*, v. ce qui est dit plus loin à propos du tableau de Papi I.

. — Ce titre bien connu, que nous rencontrerons plusieurs fois, se compose en réalité de deux titres, et . Ce dernier signifie évidemment *pilote*. Le premier titre est moins clair et l'identité du second signe avec l'hiéroglyphe ne semble pas absolument certaine ; il arrive à ce signe, dans des inscriptions négligées, de se réduire à un simple trait vertical et même de disparaître complètement[1]. Il faut rapprocher de là, cependant, les mots , *âpirou*, qui désigne une certaine barque, et , *matelots*, *équipage*[2] ; le mot rend possible, s'il ne l'explique pas en toute rigueur, la combinaison . Il est bien certain, en tout cas, que le titre est relatif au commandement d'un navire ; mais *am iriti* seul est plutôt à traduire *pilote*, tandis que , seul ou amplifié en *am iriti*, semble devoir être rendu par *capitaine*.

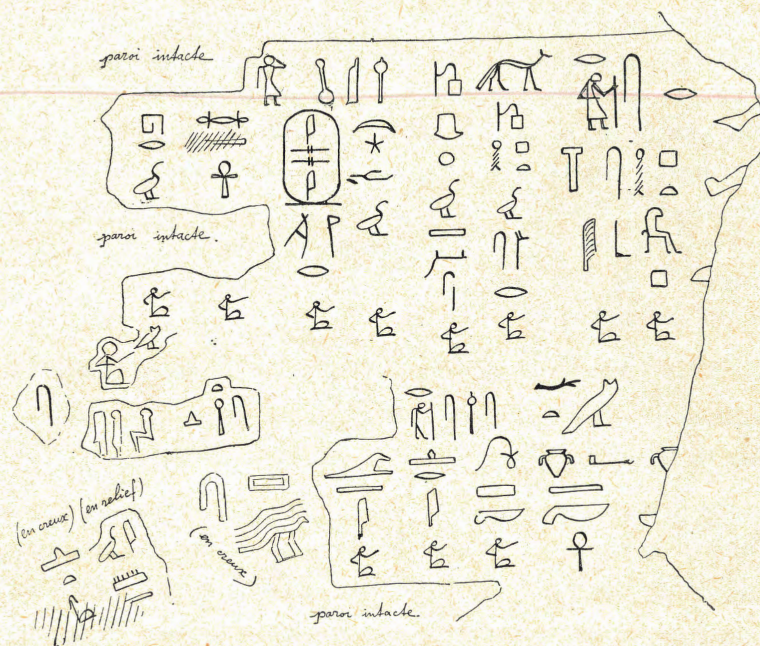
Khont-khaïti-ônkhou. — Nom propre de sens très clair : « Khont-khâïti est vivant. » *Khont-khâïti*, « Celui qui est dans le ventre », est un nom d'Horus qui sert à former un très grand nombre de noms propres ; nous en verrons plusieurs exemples dans nos inscriptions de la XIIe dynastie (ci-après, 20, 21, 22).

La fin de la phrase doit être transcrite de la manière suivante : . Le nom du pays, *Khetti fkaï*, se retrouve dans l'inscription de Papi II (ci-après, 19) sous la forme *Khetti mafkaï* ; nous avons déjà signalé et discuté ce nom et ses variantes (v. ci-avant, p. 49-50).

1. Cf. LD., 115, *b-c* et *f*, Hammamât ; Papi I, ci-après, 18 ; Papi II, ci-après, 19.
2. Brugsch, *Dict.*, suppl., p. 212.

12. — Suite probable de l'inscription précédente.

Est. Br. Mus., 2, 2 *a*, 2 *b* (l'inscr. entière), 162 (partiel, mauvais).
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1491 (copie incomplète).
Traduction dans Birch. *Account*, p. 173.



Plusieurs circonstances permettent d'établir avec une quasi-certitude que ce fragment est en relation étroite avec celui qui constitue l'inscription précédente. Pour voir cela, il est nécessaire de nous reporter d'abord aux indications topographiques qui accompagnent les estampages de cette dernière inscription. Les plus intéressantes sont celles de 37 *b* et de 38 *a*, qui portent, le premier : « Impressions of the tablet immediately over the Cave of Magarah and the two tablets on the rock which I succeeded in craising »; le deuxième : « Two new tablets found under an immense block of stone that had fallen from the front of the Cave of Magarah and which I succeeded in craising ». A 38 *a* est, de plus, annexée une longue lettre de Major Macdonald dont les indications concordent avec les précédentes. Il résulte de là : 1° que l'inscription de Dadkarî (11), considérée comme double par Major Macdonald à cause du grand trait vertical de séparation, — *two tablets*, — a été trouvée sur un bloc détaché de la façade de la grande excavation de Magharah ; 2° qu'en outre de cette inscription, la collection de documents désignée par l'annotation de 37 *b* comprenait des estampages d'une autre inscription encore à sa place sur la muraille, *immediately over the Cave of Magarah*, et par suite à très peu de distance du bloc qui porte la première.

Cette autre inscription paraît être celle du présent n° 12. Les estampages 2, 2 *a*,

2 *b* ne portent aucune indication d'endroit, — cela s'explique en admettant, justement, qu'ils ont à l'origine fait partie de la collection dont nous venons de parler; — mais Brugsch note, à la suite de sa copie partielle de l'inscription : « In der nähe des Einganges zur grossen Höhle auf glatter Fläche ». Un autre estampage, que nous mentionnerons plus loin à propos du n° 13, montre de plus que 12 est situé sur la même paroi de rocher que 13 et immédiatement au-dessus ; or 13, comme nous le verrons, a été trouvé « upon a large rock in front of the Cave of Magarah ». Il est donc démontré que l'inscription 12, encore à sa place sur la muraille, est à proximité immédiate du bloc tombé qui porte l'inscription 11.

Si l'on observe maintenant :

1° Qu'à 11 il manque la partie gauche, la fin, tandis qu'à 12 il manque la partie droite, le début ;

2° Que le texte de 12 est une liste d'officiers et de fonctionnaires, et que la lacune de 11 s'étend précisément sur la région où l'on devait trouver une liste de ce genre ;

3° Que 11 porte les noms de Dadkarî Assi et que 12 est indubitablement de l'époque de ce roi, comme le montre le nom propre *Assi-noutir-miri* qu'on y remarque ;

4° Que la hauteur totale des deux inscriptions est la même et la facture des hiéroglyphes tout à fait semblable ;

Si l'on observe tout cela, disons-nous. on ne pourra éviter d'admettre que les fragments 11 et 12 ont constitué à l'origine une inscription unique. Celle-ci était excisée sur la façade de la carrière ; à une certaine époque, un bloc s'est détaché, emportant la moitié droite du texte, tandis que la partie gauche restait en place. Major Macdonald et les membres de la mission de 1868 ont connu les deux fragments, mais n'ont pas eu l'idée d'établir une relation entre eux.

L'expérience directe de juxtaposition des estampages ne donne pas de résultat certain, parce que de larges éclats de roche ont sauté, de part et d'autre de la cassure ; cette juxtaposition montre tout au moins combien les hiéroglyphes des deux fragments se ressemblent, et achève d'imposer la conviction de leur unité primitive.

Traduction.

La fin de l'inscription donnait donc, en la reprenant à la dernière séparation verticale du fragment de droite :

« Expédition royale envoyée avec le capitaine Khont-khâïti-ônkhou au pays nommé les Échelles de la Turquoise :

Le chef..... Iou..... Hamou..... f;

. . . .

Le chef.....

Les *sarou* Ptahshopsi et Abi (ou Sabi) ;

Le scribe chef Ptahousir ;

Le scribe du cuivre Ounes (ou Khounes) ;

Les officiers de troupe Abdou, Assinoutirmiri, Shadiônkhou et Harou ;

. . . .

L'attaché au..... (?) Nakiônkhou.
Les *s'houz sarou* Ouinaki, Hotpouri et Sovkouni. »

Ptahshopsi. — Je ne sais s'il faut lire , avec un rejeté au haut de la colonne suivante, ou simplement , en attribuant le au nom suivant, *Sabi.*

Scribe du cuivre, , ou simplement , si est la première lettre du nom propre. Les mentions de métal sont extrêmement rares dans les inscriptions minières du Sinaï; nous en verrons un autre exemple plus loin, n° 20.

(?) . — Titre que nous retrouverons ci-après, dans l'inscription de Papi II (19), sous la forme presqu'identique (?) . Il a le même aspect et probablement le même sens que le titre connu « commandant des soldats », qui figure notamment dans l'inscription de Papi I à Magharah (ci-après, 18); il convient, d'autre part, de rapprocher de ces deux titres une troisième expression analogue, écrite au tombeau de Tenti (*Mastabas*, p. 88-89, linteau) et ou dans une petite inscription d'Ounas au Ouady Hammamât (LD., II, pl. 115 *m*). Les expressions , et semblent ici se substituer les unes aux autres sans grande modification de sens.

Abdou. L'un des chefs de l'expédition de Papi I à Magharah (ci-après, 18) s'appelle *Si-Abdou*, et l'un de ses officiers *Abdou*, comme celui qui nous occupe.

Attaché au . — Nous examinerons ce titre en même temps qu'un titre analogue et plus connu qui figure, ci-après, dans les inscriptions de Papi I (18) et Papi II (19).

Nakiônkhou. — Noms analogues dans lesdites inscriptions 18 et 19.

On se rend compte, sans autres explications, de la disposition graphique de la liste qui précède : chaque nom est écrit verticalement, en une petite colonne qui commence par le titre, lorsque ce dernier appartient à un seul personnage; dans le cas où plusieurs personnages sont de grade ou de fonction identique, les petites colonnes que constituent les noms sont surmontées du titre commun, écrit une seule fois en une ou deux lignes horizontales. Nous observerons le même arrangement dans les listes de Papi I et de Papi II.

13. — Au dessus de l'inscription précédente, même époque.

Est. Br. Mus., 44 (mauvais), 53, 54.
Mention dans Birch, *Account*, p. 174.
Mention dans Brugsch, *Thesaurus*, p. 1491.

1. Pour la véritable forme de ce dernier signe, voir la reproduction de l'inscription, ci-avant.



L'estampage 54 porte, vers l'angle inférieur gauche, une partie du haut de l'inscription précédente avec le cartouche d'Assi, ce qui nous renseigne complètement sur la position relative des deux inscriptions. La même feuille 54 est, en outre, annotée de la manière suivante : « Tablets found upon a large rock in front of the Cave of Magarah, and never hitherto discovered. There are five tablets upon the rock but some impossible to take..... to the position of the Rock ». Cette indication nons a déjà servi pour déterminer l'emplacement du fragment 12. Nous apprenons maintenant qu'au dessus de la grande inscription de Dadkarî (n°s 11 et 12), le rocher porte toute une série d'inscriptions dont la plupart n'ont pas été estampées.

Le fragment que nous avons sous les yeux en donne deux différentes. Les signes de la partie gauche, auxquels nous n'essaierons pas de trouver un sens, sont gravés au trait fin, en creux, et pourraient être de la XIIe dynastie. Au contraire, les grands hiéroglyphes de droite, en relief, sont presque certainement memphites; le chiffre 1400, qui subsiste à la partie inférieure dans une région où les autres signes sont détruits, est sans nul doute en relation avec l'inscription de droite.

Le texte conservé de cette dernière donne seulement , « le *souzaou*, scribe....., Idou ». L'appellation de *souzaou* se rencontre plusieurs fois à l'époque thinite dans le titre *souzaou khet nib*, « préparateur de toutes les cérémonies (?) », qui figure sur un cylindre de Khâsokhmoui et deux cylindres de Perabsen, tous provenant d'Abydos[1].

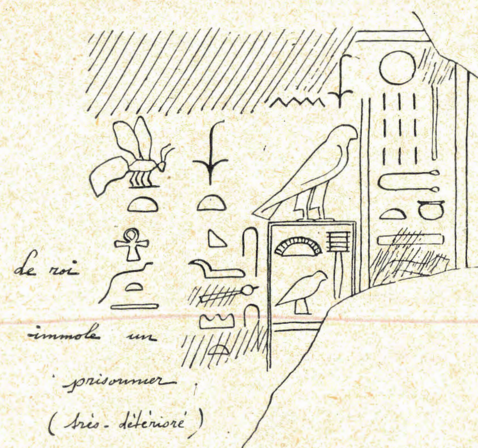
Le nom propre Idou est très fréquent à l'époque ancienne, avec des orthographes diverses; nous le rencontrerons dans l'inscription memphite du n° 17 *bis* et dans celle de Papi I (18).

14. — Dadkarî Assi, l'an de la 9e fois du compte des bestiaux.

Est. Br. Mus., 1, 20 (l'ensemble), 46, 46 *a* (la date seule).
Inconnu de Birch. Paraît avoir été noté par Brugsch, *Thesaurus*, p. 1494, n° 21 et peut-être n° 19.
Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 37, p. 56 (la date seule, d'ap. R. Weill).

« L'an de la neuvième fois du compte des bestiaux..... » En ce qui concerne cette date, v. le commentaire qui accompagne le n° 11.

1. Morgan, *Recherches*, II, p. 244, fig. 820, et Amélineau, *Nouv. fouilles*, III, p. 301 (Khâsokhmoui); Petrie, *Royal tombs*, I, cyl. 87 et II, cyl. 190 (Perabsen).



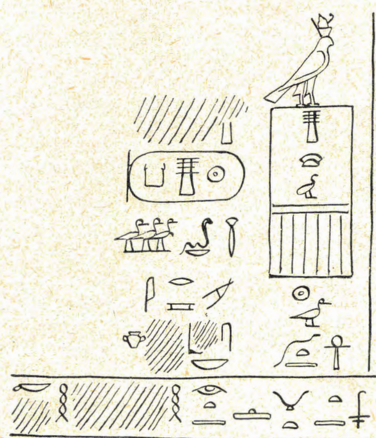
« [Expédition] royale..... » « L'Horus *Dadkhâou*, le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte, qui frappe les pays (?)....., vivant à jamais ».

Bas-relief extrêmement endommagé ; d'après l'estampage, le tiers à peine est conservé, vers l'angle supérieur droit; sur tout le reste de la surface, on devine seulement la présence de figures et d'hiéroglyphes impossibles à reconnaître.

Brugsch en a cependant vu davantage, si, comme il est possible, c'est au même tableau que se rapporte la note du n° 21 de sa petite série de Magharah. On trouvera plus loin cette copie (16), qui n'est pas en contradiction avec les estampages; il faut seulement admettre, s'il y a identité, que Brugsch a lu beaucoup de signes que les estampages ne donnent pas, et qu'en même temps il n'est pas arrivé à reconnaître un cartouche d'Horus d'une conservation très suffisante. Les copies de Brugsch montrent que son travail à Magharah s'est effectué dans des conditions de rapidité extrême, et cela peut expliquer bien des lacunes et des inexactitudes de détail; nous croyons, pour ce motif, que le monument de sa note n° 21 est le même que celui de nos estampages. Allant plus loin, nous nous demandons si ce n'est pas encore une fois le même tableau que Brugsch a noté sous le n° 19 de la même série, où il est question, en effet, du roi *Dadkarî*, qualifié de *da sitou nib*, tandis qu'au dessous du cartouche est représenté le roi « als Ueberwinder seines Feindes ». Une même note, inscrite à deux reprises sous deux formes différentes, a fort bien pu entraîner un double emploi de ce genre.

En toute rigueur, cependant, il faut considérer comme possible que les n°s 19 et 21 de Brugsch n'aient rien de commun avec le bas-relief des estampages; c'est pourquoi nous mentionnerons encore une fois ces copies ci-après (16), dans une petite collection spéciale d'inscriptions douteuses.

15. — Dadkarî Assi, date perdue.



Ricci, papiers (le cartouche ovale).
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 39 *d*.
Est. Br. Mus., 163.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1494.
Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 35, p. 55.
Mention dans Birch, *Account*, p. 172.

« L'Horus *Dadkhâou*, fils du Soleil, vivant à jamais.

[Le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Seigneur du Vautour et de l'Uraeus] Dad[khâou], le roi *Dadkarî*, aimé des Ames de Bouto, [qui donne vie,] santé et joie, [à jamais].

Expédition royale, faite par..... Hak.....»

Aimé des Ames de Bouto. — Dadkarî est qualifié, de la même manière, *Aimé des Ames d'Héliopolis*, dans l'inscription suivante, très analogue à celle qui précède; elle est commémorative de la première fois de la fête Sed : [hiéroglyphes], etc. (Vase E, 5323, Louvre; Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 38, p. 57, d'ap. la copie de Spiegelberg). Cf. aussi l'inscription d'Ousirnirî, ci-avant, 9.

16. — Dadkarî Assi, inscriptions douteuses.

Brugsch, *Thesaurus*, p. 1494, n°s 19 et 21.
Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, I, 37, p. 56 (d'ap. Brugsch).
Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï*, p. 137-138 et 536-538.

Nous réunissons, sous ce titre, un petit nombre de documents peu précis, relatifs à des inscriptions de Dadkarî dont on ne saurait dire si elles sont nouvelles ou se confondent avec des inscriptions déjà classées.

Voici d'abord, dans le *Thesaurus* de Brugsch, p. 1494, deux notes dont nous respectons la disposition :

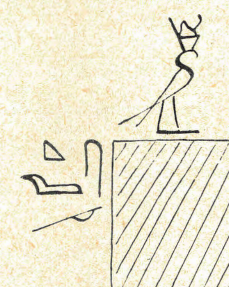
N° 19. — Inschrift mit Darstellung auf einem vom Fels abgelösten Block :
König [cartouche] als ....
darunter der König als Ueberwinder seines Feindes.



N° 21. — Auf einem andern Block :



König als Ueberwinder seines Feindes.



Nous avons dit plus haut (14) les raisons qu'il y a de penser que ces deux copies, seulement approximatives l'une et l'autre, ont rapport à un même tableau, et que ce dernier n'est autre que celui des estampages de notre n° 14. Cette opinion est également celle de Sethe, mais il est impossible de rien savoir positivement à ce sujet.

Pour ajouter à notre incertitude, nous trouvons dans le *Durch Gosen* d'Ebers, mention d'une *stèle* tout à fait inconnue de Dadkarî Assi à Magharah. Elle est, dit l'auteur, en grès rouge, de 1 pied 1/2 de haut, et Major Macdonald doit l'avoir notée, car elle porte sur le dos l'annotation « A. 12 » en rouge. On y voit le nom d'Assi très bien

conservé; dans son deuxième cartouche on ne reconnaît distinctement que , mais on devine le de la fin. Le texte est tellement mutilé qu'on ne distingue que peu de signes.

Il est déplorable qu'Ebers n'ait pas joint une copie à sa description, dont on ne peut guère révoquer en doute les indications précises. Observons, cependant, qu'une *stèle isolée*, à Magharah, constituerait un cas unique pour la période memphite. Est-il impossible, d'autre part, qu'il s'agisse encore une fois de notre tableau du n° 12, auquel s'appliqueraient assez bien certains détails de la description d'Ebers ? Nous n'oserions le dire.

17. — Époque de Dadkarì?

Brugsch, *Thesaurus*, p. 1493.
Borchardt, copie prise en 1896.

de, comme ci-dessous — d'après Brugsch.
d'après Borchardt.

« Le....., *s'houz-sarou*, Sabi. »

Cette petite inscription est située, d'après Brugsch, à gauche du bas-relief de Dadkarì du n° 15 ci-avant; renseignement confirmé par les annotations de la copie de Borchardt.

Le premier signe ou groupe de signes est des plus étranges; il a été copié différemment par Brugsch et par Borchardt. Le dessin de Borchardt est sans doute le plus exact, puisqu'il a rencontré le même signe dans une inscription probablement contemporaine que nous verrons tout à l'heure (ci-après, 17 *bis*). Le nom du personnage, évidemment à lire *Sabi*, diffère peu de celui de *Sabou* qui appartient à plusieurs personnages des tombeaux de Saqqarah (*Mastabas*, C, 16; C, 23; E, 1). Quant au déterminatif qui le suit, — un poisson? — c'est sans doute le même qu'on retrouve à Saqqarah dans un nom propre *Sabou* où il occupe la même place (*Mastabas*, C, 23, p. 156).

17 bis. — Même époque?

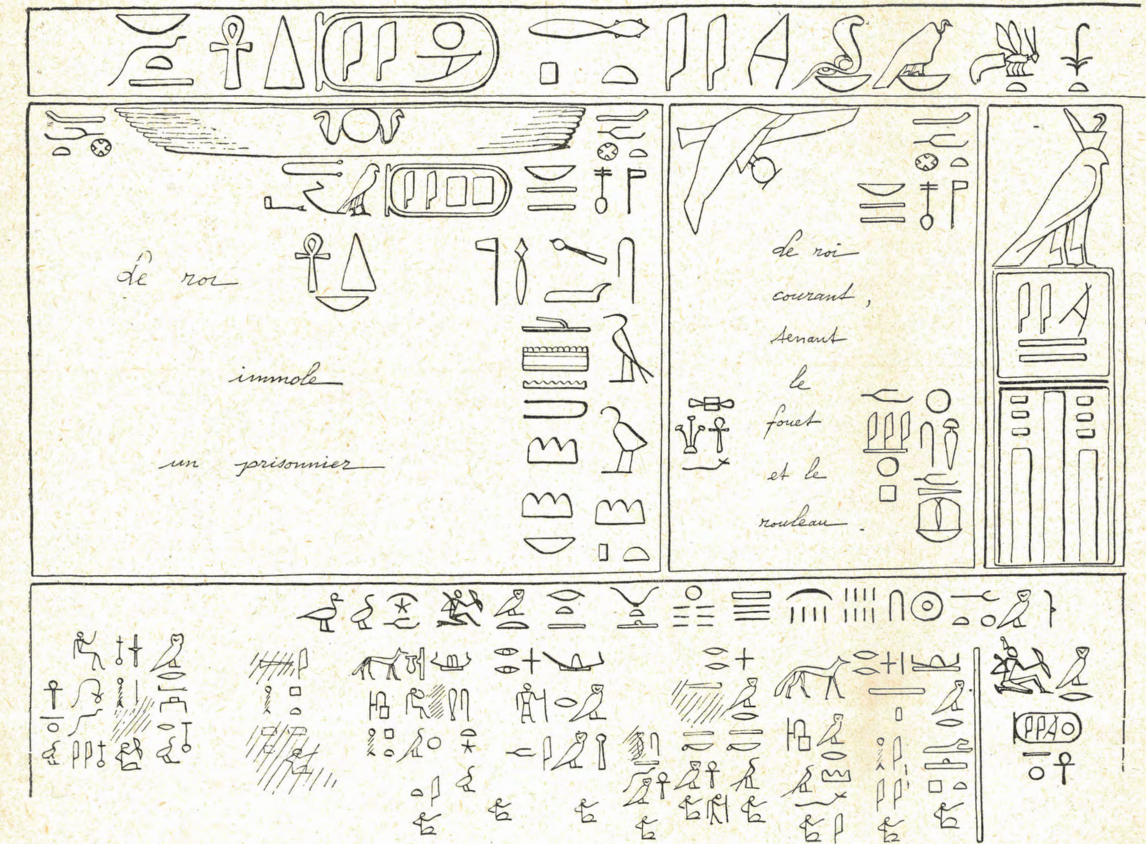
Borchardt, copie prise en 1896.

« Le....., *mirou sarou* (préposé aux officiers?), préposé à......... dans le..... de chaque jour, celui qui exécute les ordres de son Seigneur, chaque jour....., Idou. »

Le premier signe ou groupe de signes est le même que celui de l'inscription précédente. Le titre *mirou sarou* se rencontre, en une orthographe plus sommaire, aux inscriptions 18 et 19 ci-après (Papi I et Papi II). Pour le nom propre *Idou*, cf. ci-avant, 13, et ci-après, 18 (Papi I).

18. — Papi I.

Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, pl. 5, n° 2 (tableaux principaux).
Lottin de Laval, *Voy. de la Pén. arabique*, pl. 2, n° 2.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 116 *a*.
Est. Br. Mus., 28, 168 (moitié droite), 180 (moitié gauche).
Palmer, *Notebook*, p. 24.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1496-97 (tableaux principaux).
Morgan, *Recherches*, I, p. 235, fig. 596 (dessin original de Jéquier).
Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 264 (tableaux principaux).
Traduction dans Birch, *Account*, p. 173-174 (peu de valeur).



Ligne supérieure.

« Le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Seigneur du Vautour et de l'Uraeus *Mirikhâit*, le roi *Miriri* qui donne toute vie, à jamais. »

A droite.

« L'Horus *Miritooui*.»

Tableau de droite.

Le roi, coiffé de la couronne rouge, accomplit la course rituelle de délimitation d'un domaine sacré, le fouet dans la main droite, un papyrus roulé dans la main gauche. Légendes : « *Houdit.* — Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres. Première fois de la fête Sed; constitution d'un domaine. — Le *sa* de vie, derrière lui. »

Dans la phrase relative à la constitution d'un domaine, il ne faut pas lire , mais , *sokhit*, « champ »; il arrive souvent, à l'époque memphite, que le trait final soit assez large pour être confondu avec un □. Quant au signe , il sert ici à écrire symboliquement le mot , « lancer, émettre, constituer », dont on sait qu'il peut avoir la valeur[1].

Tableau de gauche.

Le disque aux ailes éployées est désigné, à droite et à gauche, par le mot « *Houdit* ». Au-dessous, le roi, coiffé de la couronne blanche, frappe le captif tombé. Légendes : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres, *Papi*, Horus de Vérité qui donne toute vie. — Le dieu grand frappe les Monitiou et tous les pays. »

Le plus curieux désordre règne dans l'écriture de cette dernière formule. Déjà nous avons observé, dans l'inscription d'Ousirnirì (ci-avant, 9), que les deux phrases régulières et bien connues et s'étaient fondues d'une manière anormale; c'est encore le même phénomène qui s'est produit ici, dans des conditions telles qu'il est évident que le graveur ne comprenait pas ce qu'il faisait. Il faut en quelque sorte trier les signes de ces deux petites colonnes pour en tirer successivement les mots , , , .

L'aspect anormal de cette partie de l'inscription a induit Brugsch en une erreur d'interprétation des plus surprenantes (*Thesaurus*, p. 1497). Trompé par l'apparence de deux colonnes d'écriture successives et par l'inversion fautive des signes du mot , il en a séparé le pour le mettre en tête des signes de la colonne de droite, de manière à lire « le dieu grand frappe *Saout* »; ce nom de pays ne serait autre chose, d'après lui, que celui de , dont il eut antérieurement l'occasion de signaler l'existence. Le contresens est évidemment de ceux qu'il suffit de signaler d'un mot.

Textes de la partie inférieure.

Comme dans la grande inscription de Dadkarì, étudiée précédemment, nous avons

1. Spiegelberg, *Zeitschrift*, XXXV (1897), p. 9, n. 1; Sethe, *Beiträge zur ältesten Geschichte*, p. 40.

une liste de titres et de noms de fonctionnaires à chacun desquels est consacrée une petite colonne, et lorsque plusieurs d'entre eux portent les mêmes titres, ceux-ci sont écrits une seule fois au-dessus des colonnes correspondantes, en courtes lignes horizontales. Les noms des deux chefs de l'expédition précèdent la liste de leurs subalternes comme chez Dadkarì, mais dans une disposition graphique différente, en une ligne qui court au-dessus de l'ensemble des petites colonnes et une autre colonne nettement isolée à l'extrême droite.

« L'an d'après la 18me fois, mois 4 de Shomouit, jour 6me : expédition faite par le chef de troupes Si-Abdou et le chef de troupes Miririì-ônkhou.

Les capitaines, chefs de territoire, Sovkhotpou et Ahi;

Le scribe principal, chef de pays, Afi;

Les pilotes, chefs de territoire, Naki, Naki-ônkhou-m-iaou et Snozmou-ônkhou;

Les capitaines, préposés aux officiers (?), Nozmou (?) et Idou;

Les maîtres d'équipage, officiers militaires, Abdou et Khaïti;

Le scribe principal Ptah.... »

Colonne isolée, un peu à gauche :

« .....Ptah ..... »

Tout à fait à gauche :

« Le préposé au , Nofirou;

Les chefs des soldats, Ahi (?), Ouaznofri et Onkhou. »

La date. — V. l'exposé complet qui a trouvé place dans le commentaire de 11 (gr. inscr. de Dadkarì).

. — Titres précédemment discutés; v. ci-avant, 11.

Mirou to, « chef de territoire ». — Nous reverrons ce titre dans l'inscription de Papi II (19), et fréquemment au Sarbout-el-Khadim sur les stèles de la XIIme dynastie. Dans l'une de ces dernières inscriptions (ci-après, 65), le titre est écrit , ce qui ne laisse subsister aucune incertitude relativement à la signification du dernier groupe.

Naki, *Naki-onkhou-m-iaou*. — Noms analogues dans l'inscr. 12, ci-avant.

Mirou sarou, « préposé aux officiers ». — Le même titre chez Papi II (ci-après, 19), et ci-avant, 17 *bis*, où le mot *sarou* est écrit en toutes lettres.

Idou. — V. ce qui est dit à propos de ce nom propre, ci avant, 13, et cf. 17 *bis*.

(?). — Si cette transcription un peu douteuse est la vraie, nous avons un titre *qat* ou *qadnou*, évidemment relatif aux choses de la navigation. Il faut le rapprocher du titre « chef des barques de transport », que nous rencontrerons dans une inscription de la XIIme dynastie (ci-après, 32).

. — V., au sujet de ce titre, ce qui est dit au commentaire de l'inscription suivante (19, Papi II).

Relations historiques du monument.

Au point de vue historique, il ressort simplement de tout ce qui précède qu'une expédition, *apit*, fut envoyée à Magharah par Papi I en l'année « d'après la 18me fois » de son règne; nous avons appris ce que signifie cette manière de désigner une année, et nous voyons que l'année en question était également celle de la première célébration de la fête Sed. Qu'alla-t-on faire au Sinaï à cette date? S'agit-il d'une inspection des mines, ou d'une expédition minière proprement dite? Un groupe d'inscriptions contemporaines, au Ouady Hammamât, va nous permettre de répondre à cette question et de fixer le sens du mot *apit* que nous avons déjà rencontré plusieurs fois.

Dans le courant de l'été de l'année de la « première fois de la fête Sed » de Papi I, en même temps que la troupe commandée par Si-Abdou et Mirirî-Onkhou s'embarquait pour le Sinaï, une autre expédition était en effet envoyée aux carrières du Ouady Hammamât, où elle laissait trois inscriptions importantes : Lepsius les a réunies dans les *Denkmäler*, II, pl. 115, *b-c*, *g* et *k*. La deuxième seule porte une date complète, mais on se rend compte que les mêmes personnages, avec leurs noms et titres, reviennent plus ou moins régulièrement dans les trois inscriptions, de telle sorte que celles-ci ont bien trait à une expédition unique. L'inscription *g* est datée exactement : « l'an d'après la 18me fois, mois 3 de Shomouit, jour 27me », ce qui précède de très peu de jours, comme on voit, la date de l'inscription de Magharah; *g* fait mention, en outre, de la « première fois de la fête Sed », qui est la seule indication chronologique que porte *bc*.

L'un des chefs de l'expédition était un *Chef de tous les travaux du roi, Ami-unique, charpentier royal des travaux de construction*, , *dans la Double-Demeure*, nommé Ptah-miri-Mirirî-ônkhou, qui avait sous ses ordres de nombreux agents subalternes, , *préposés aux constructions*, et , *attachés aux travaux*. La présence de ce personnel montre qu'il s'agissait de travaux effectifs à exécuter dans les carrières. H. Schäfer a observé, en outre, que l'un des que mentionne l'inscription *g*, un certain Téti, reparaît dans *b c* avec le titre plus complet de , *chefs des constructions de la pyramide*, et il en conclut avec assez de vraisemblance que l'expédition avait été envoyée pour chercher des matériaux pour la pyramide et le temple funéraire du roi[1]. Une autre inscription d'Hammamât dit précisément la même chose en termes tout à fait clairs, sous la signature des capitaines Api et Ptahnakiou, qui furent envoyés en cet endroit, sous le règne d'Ati, , « pour faire les travaux de la pyramide nommée *Les Ames d'Ati*[2]. »

Or, de quel mot est désignée l'expédition de Papi à Hammamât? *Sou ton apit irit ni...*,

1. H. Schäfer, *Der Baumeister der Pyramide Phiops' I und die Hammamâtexpedition in dem Hb-sd-Jahre des Königs* (*Zeitschrift*, XXXX, 1903, p. 75-77).
2. Lepsius, *Denkm.*, pl. 115 f.

disent les trois inscriptions *bc*, *g* et *k*. *Apit* est donc, à cette époque, une *expédition minière* proprement dite, et ainsi se trouve résolu ce problème de lexicographie.

Les expéditions simultanées d'Hammamât et de Magharah étaient évidemment motivées par des travaux du même ordre. Selon l'observation de Schäfer, on s'est peut-être occupé de trouver des matériaux pour la construction de la pyramide de Papi I, mais ce n'était point le but principal des travaux, qui semblent avoir été surtout en rapport avec la célébration de la fête Sed, mentionnée avec insistance par les inscriptions des deux localités[1]. Nous retiendrons, en tout état de cause, qu'à l'époque memphite des expéditions nombreuses étaient spécialement envoyées au Sinaï pour l'exécution de travaux déterminés, et cela semble indiquer qu'il n'y avait point d'exploitation continue organisée dans les mines. Cette circonstance est confirmée, comme nous le verrons, par plusieurs inscriptions de la XIIme dynastie, qui relatent un certain nombre d'expéditions minières avec plus de détails que n'en donnent les simples listes des inscriptions memphites.

19. — Nofirkarî Papi.

Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, pl. 5, n° 2 (tableaux principaux).
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. arabique*, pl. 2, n° 1.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 116 *a*.
Est. Br. Mus., 26, 27, 31, 178 (tableaux principaux), 29, 29 *a*, 172 (textes du bas).
Palmer, *Notebook*, p. 25.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1496 (tableaux principaux).
Morgan, *Recherches*, I, p. 236, fig. 597 (dessin original de Jéquier).
Traduction dans Birch, *Account*, p. 174 (très négligée).

Inscription située immédiatement à droite de la précédente (Lepsius).

Inscriptions de la partie supérieure.

« L'an de la 2me fois du compte de tout le grand et le petit bétail du Nord et du Sud.

L'Horus *Noutirkhâou Nofirkarî*, vivant à jamais; le Roi de la Haute et de la Basse-Égypte, l'Horus d'Or, Victorieux, *Nofirkarî*, vivant à jamais, comme le Soleil.

La mère royale du Sud et du Nord, du roi *Nofirkarî*, dont la pyramide est *Mini-Onkhou*; l'épouse royale, son aimée, du roi *Mirirî*, dont la pyramide est *Min-nofirou : Onknas-mirirî*, aimée de tous les dieux. »

En ce qui concerne la date, nous ne reviendrons pas sur tout ce qui a été dit plus haut, à propos de celle de la grande inscription de Dadkarî (11). La titulature royale n'appelle aucune observation. L'intéressante inscription de gauche nous apprend que le monument était destiné à immortaliser, en même temps que la mémoire du roi Papi II,

1. La célébration de la fête Sed semble être liée, dans la plupart des cas, à l'inauguration d'un édifice religieux. V. à ce sujet A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 261-269.



celle de sa mère, la reine Onkhnas-mirirî, « Vie à elle Mirirî », épouse de Papi I. Les noms des deux rois sont suivis, chacun, du nom de sa pyramide comme d'une sorte d'attribut; disposition qu'on retrouve dans les deux légendes de la même reine Onkhnas-mirirî dans un tombeau d'Abydos. Voici ces textes, comme les donne de Rougé (*Six premières dynasties*, p. 130-131). D'abord :

Puis une seconde légende, exactement semblable à la première, sauf que la reine y est qualifiée :

Ces textes ont une grande importance, parce qu'ils démontrent que Mirnirî et Nofirkarî étaient frères de père et de mère et confirment que Mirnirî régna le premier, comme l'indiquent les listes. La légende de la reine, sur le bas-relief de Magharah, n'est autre chose, comme on voit, qu'un abrégé de la seconde des deux légendes du tombeau d'Abydos.

Inscriptions du bas.

Dispositions graphiques analogues à celles des textes de l'inscription de Papi I (18) et de la grande inscription de Dadkarî (11-12).

« Expédition royale envoyée avec le chancelier divin Hapi au pays nommé les Échelles du *mafkaï* :
Les pilotes, chefs de territoire, Ptah-aknî et Ouzaï;
Le chef des écritures Snozmou;
Le pilote Mirirî-ônkhou;
Le chef du , Naki-ônkhou;
Les pilotes, préposés aux officiers, Atri, Onkhou-ônkhouf et Hamou;
Les scribes chefs Zaïti et Mos... (?);
Les officiers militaires Ouahmi (?) et Snozmou;
Les chefs du , Akouf et Ou...»

La première phrase est rédigée exactement de la même manière que celle qu'on trouve à l'endroit correspondant de l'inscription de Dadkarî, et cette identité nous a permis, dans le cas de Dadkarî, de débrouiller la confusion du texte; elle nous donne ici une confirmation des deux derniers mots de la ligne, *ran-f*, qui sont bien conservés chez Dadkarî, tandis que chez Nofirkarî les signes de la fin ont beaucoup souffert. Quant au nom géographique que nous donnent ces deux inscriptions, *Khetti mafkaï*, *Khetti fkai*, nous l'avons étudié précédemment avec les autres noms égyptiens de la péninsule sinaïtique (v. ci-avant, p. 49-50).

Am iriti. — Cf. 18, et v. ce qui est dit à ce sujet au commentaire de 11.

Mirou to. — V. ce qui est dit au sujet de ce titre au commentaire de 18.

Naki-ônkhou. — Noms propres analogues dans 11 et 18.

Mirou sarou. — Même titre ci-avant, 17 *bis*, et Papi I, 18. V. ce qui est dit à ce sujet au commentaire de 18.

(?) . — Même titre chez Dadkarî, ci-avant, 12. V. ce qui est dit à ce sujet en cet endroit.

. — Ce titre appartient à trois personnages de la présente inscription, et nous l'avons rencontré une fois dans celle de Papi I (18). Il est fréquent dans les tombeaux

d'Eléphantine ; on le trouve chez Papinakhti (*Catalogue*, t. I, p, 175), chez Hirkhouf (*Catalogue*, t. I, p. 163-173), et, sous la forme , au temps de la XIIe dynastie, chez Sirounpitou (*Catalogue*, I, p. 184). Le dernier signe est de forme telle que la typographie le rend au moyen de l'un des caractères , , : ce dernier est le plus couramment employé.

Le même mot a été rencontré par nous dans un autre titre, « attaché au ...... » (Dadkarî, 12), beaucoup moins connu que le premier et peut-être nouveau. Mais quel est cet objet, auquel des fonctionnaires de rang plus ou moins élevé peuvent être *préposés* ou *attachés?* Schiaparelli, qui, pour la première fois, selon toute apparence, examine ce titre *mirou*... dans son mémoire de 1892 sur le tombeau d'Hirkhouf[1], ne transcrit pas le mot nouveau et se borne à indiquer la traduction « soprintendente del deposito dei tributi » ; Erman, la même année, s'abstient même de traduire[2], cependant que Maspero propose « intendant des registres du dieu local » et pense retrouver le dernier signe dans les textes des Pyramides[3].

On ne voit aucun moyen certain de déterminer le sens du mot ni sa lecture. En ce qui concerne la lecture, cependant, on remarquera, au papyrus Anastasi I, p. 28, l. 6, un mot dont l'avant-dernier signe ressemble extrêmement au signe memphite qui nous occupe, principalement dans ses formes de l'inscription de Dadkarî (ci-avant, 12) ; dans l'hypothèse de l'identité, la valeur de ce dernier signe serait désormais connue, puisqu'elle est donnée, dans le texte du papyrus, par l'orthographe en toutes lettres qui précède les déterminatifs du mot en question. On observe, d'ailleurs, que cette valeur ne serait point incompatible avec la présence du qui précède le, syllabique dans les inscriptions memphites[4].

1. Schiaparelli, *Una tomba egiziana inedita*, etc., 1892. V. p. 7, n. 2, où Schiaparelli identifie, à tort, avec le mot inconnu qui nous occupe, le mot et le signe de l'or, *noub*, dans le titre *amis d'or* que renferme l'inscription d'Ouni. Le contresens ne porte d'ailleurs que sur le texte d'Ouni, et n'a pu influencer l'interprétation du texte d'Hirkhouf.

2. *Zeitschrift d. deutschen morgenland. Gesellschaft*, t. 46 (1892), p. 578 (dans le C. R. du mémoire de Schiaparelli dont on vient de parler).

3. *Revue critique*, 1892, II, p. 358 et n. 2 (dans le C. R. du même mémoire de Schiaparelli).

4. A. Moret me fait observer, d'autre part, dans les inscriptions du tombeau d'Amten, la figuration d'un objet singulier qu'un personnage tient à la main et qui pourrait être le même que celui que représente notre signe memphite (LD., II, 4 ; *Aegyptische Inschriften aus den Königl. Museen zu Berlin*, bas de la p. 86) ; d'après la légende, le nom de l'objet est , et cela s'accorderait également bien avec l'orthographe du papyrus et avec celle des inscriptions d'Éléphantine et de Magharah.

SECTION II. — XIIe DYNASTIE

20. — Amenemhâit III[1], an 2.

Burton, *Drawings and tracings of hieroglyphic inscriptions*, etc. (Br. Museum, mss. n° 25629), p. 63 et 64 : autographié d'après les papiers aujourd'hui perdus de Prudhoë et Felix. — La même autographie dans :

Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. XII.

Champollion, *Notices*, II, p. 689 ; citations fragmentaires d'après la copie de Burton : « à corriger d'après Prudhoë et Felix ».

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 5, n° 2.

Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *c.*

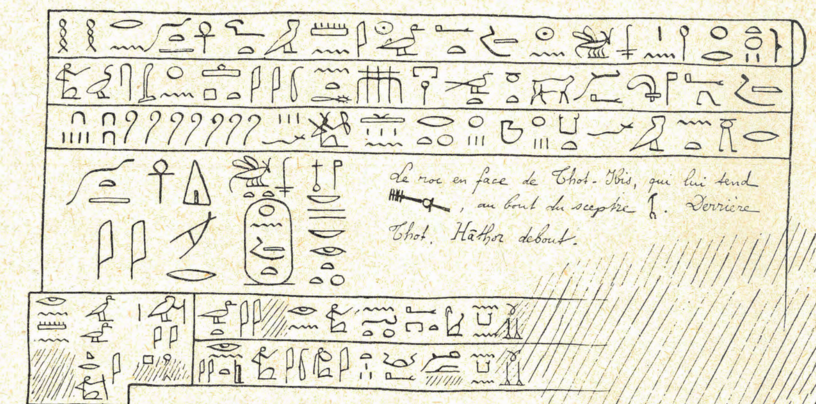
Est. Br. Mus., 135-136.

Palmer, *Notebook*, p. 12.

Brugsch, *Thesaurus*, p. 1492.

Borchardt, copie prise en 1896.

Traduction dans Birch, *Account*, p. 175 ; commentaire de Brugsch, *Gesch. Aegyptens*, p. 162, où Brugsch déclare ne pas comprendre à quoi se réfère le nombre 734 !



1. Les inscriptions d'Amenemhâit III sont-elles bien les premières de la XIIe dynastie à Magharah ? Brugsch a vu à Magharah le nom d'Ousirtasen I (*Geschichte*, 1877, p. 131-132), — il n'en parle d'ailleurs ni dans la *Wanderung* de 1866, ni dans le *Thesaurus* de 1884, — et Bartlett, celui d'Ousirtasen II (*From Egypt to Palestine*, 1879, p. 219). Diverses éditions de Baedeker mentionnent Ousirtasen II à Magharah, probablement d'après Bartlett (*Lower Egypt*, 1885 : *Unter Aegypten*, 1894 ; *Palästina und Syrien*, 1900), mais tout autre renseignement sur les monuments en question fait défaut, et rien n'est moins certain que leur existence. Observons encore que le nom royal Ousirtasen, dans le cartouche, entre dans la formation d'un nom propre de l'inscription 27 ci-après, qui est d'Amenemhait III, et que cette circonstance accidentelle a pu déterminer quelques confusions.

Trois premières lignes : « L'an 2 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Mâinirî*, du Fils du Soleil *Amenemhâît*, vivant éternellement et à jamais, fit ce voyage, le chancelier divin, préposé à l'Intérieur, chef de la trésorerie Khont-khaïti-hotpou-khnomsou[1], pour rapporter du *mafkaï* et du cuivre. Effectif de ses soldats : 734. »

Légende du tableau central : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres, Seigneur d'accomplir les rites, le Roi du Sud et du Nord *Mâinirî*, l'aimé, qui donne la vie à jamais. »

Au dessous du tableau : « ..... viandes, volailles et vêtements pour le Double du Domestique Nakhti, né de Sat.....

..... viandes, volailles et vêtements pour le Double du chargeur de barques Ati, né d'Isit.

..... hepiou, fils d'Aqri, né de Minti..... (?). »

Khont-khaïti-hotpou-khnomsou. — Au sujet des noms propres formés avec le nom divin Khont-khaïti, v. ce qui est dit au commentaire de 11, ci-avant, et cf. ci-après, 21, 22.

Cuivre. — Une des rares mentions de ce métal qui figurent dans les inscriptions égyptiennes du Sinaï. Cf. celle que nous avons rencontrée plus haut, 12.

Le *shad ouhâtiou*, « chargeur de barques », *Ati, né d'Isit.* — Nous retrouverons ce personnage, avec le même titre, dans l'inscription 21, également de l'an 2 d'Amenemhâït III.

L'effectif de la troupe. — 734 soldats, dit l'iscription; probablement, en réalité, soldats et mineurs. C'est une vraie petite armée qui se transporta à Magharah à cette date, « pour rapporter du *mafkaï* et du cuivre. » Observons que les termes de cette courte relation excluent tout à fait l'idée d'une exploitation permanente organisée dans les mines (cf. à ce sujet 18, commentaire).

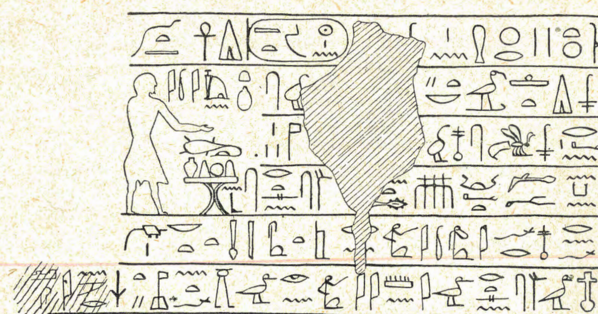
21. — Amenemhâït III, an 2.

Est. Br. Mus., 155.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1487.
Trad. dans Birch, *Account*, p. 175-176.

A gauche, le personnage principal de l'inscription étendant la main vers une table chargée de provisions. Petite légende qui semble continuer la ligne 2, mais qu'il faut en séparer nettement : « Des pains et des libations pour Ati. »

Inscription principale : L'an 2 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Mâinirî*, qui donne la vie à jamais. Royal don d'offrande à Thot[2], Seigneur [d'Hermopolis (?).....] selon les prescriptions du Roi Snofrou [relativement aux] dieux, pour le Double du chargeur

1. Ce personnage semble avoir également fait partie, la même année, d'une expédition au Sarbout-el-Khadim, où il porte, dans l'inscription 53 ci-après, les mêmes titres exactement et le nom réduit à son dernier élément *Khnomsou*.
2. Cf. une autre mention du dieu Thot, ci-après, 37, col. 9.



de barques Khont-khaïti-ousirtasen-sonbou, surnommé Ati, né d'Isit, Voix Juste, très vénérable. — L'ingénieur Ousirtasen, fils d'Amoni, né de Sat-antouf. Le mineur Sonmeriamon (?) ».

Cette inscription, comme on voit, émane du même Ati, chargeur de barques, né de la dame Isis, qui est mentionné tout à la fin de l'inscription précédente. Le commandant de l'expédition, assez haut fonctionnaire de l'ordre administratif, faisait évidemment peu de cas du personnel technique qu'il avait avec lui, et ne condescendit à nommer son chef des transports qu'après un *ari ât* ou « officier » de fonction indéterminée; encore l'infortuné « chargeur de barques » n'était-il désigné que par son bref surnom. Ati, mécontent, prit le parti de consacrer une inscription spéciale à lui et à ses collaborateurs du service technique, un *oubi* et un *noutir kherti*, c'est-à-dire deux chefs de mine ou de carrière. En ce qui le concerne personnellement, il fait connaître à la postérité non seulement son nom vulgaire d'Ati, mais encore son nom sacré, emphatique à l'égal de celui de son supérieur.

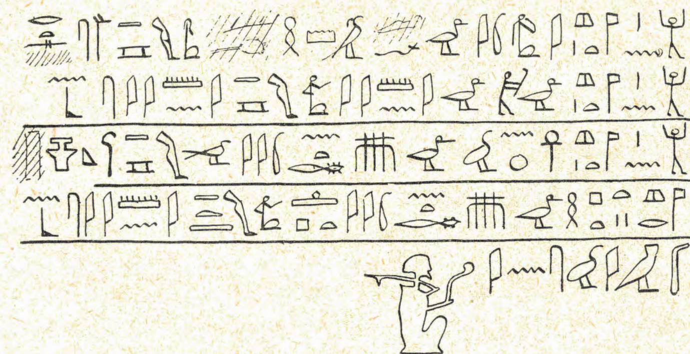
Les inscriptions 22, 23 et 24, ci-après, quoique non datées, semblent être en relation étroite avec l'inscription 21. Nous verrons ensuite une autre inscription, celle du n° 25, datée du même an 2 d'Amenemhaït III que les inscriptions 20 et 21, et qui a probablement pour auteur un membre de la même expédition. De pareils faits d'inscriptions multiples et de rivalités entre le personnel administratif et le personnel technique au sein d'un corps expéditionnaire ont été signalés par Schäfer, à l'époque memphite, à propos d'un groupe d'inscriptions de Papi I au Ouady Hammamât[1].

Snofrou. — Le vieux roi memphite était considéré, à cette époque déjà, comme le fondateur des établissements miniers du Sinaï; certaines inscriptions mentionnent le « temps du roi Snofrou » comme l'époque la plus lointaine à laquelle remonte le souvenir des travaux (ci-après, 64). Snofrou, d'autre part, était l'objet d'un culte, et plusieurs inscriptions de la XII[e] dynastie (28, 35) le placent sur le même rang que les dieux adorés dans les mines[2].

1. H. Schäfer, *Der Baumeister der Pyramide Phiops' I und die Hammamâtexpedition in dem Hb-sd-Jahre des Königs* (*Zeitschrift*, XXXX, 1903, p. 75-77).
2. V. à ce sujet ce qui est dit ci-avant, Première partie, chap. II, § III, C (p. 54).

22. — *Au dessous de l'inscription précédente, qu'elle continue.*

Est. Br. Mus., 39.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1487.
Est. pris par le prof. Euringer en 1894; incomplet, manque la première ligne et toute la moitié gauche. Publié par :
Spiegelberg, dans *Rec. de travaux*, XXI, p. 51.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 178.



L'inscription que voici est située immédiatement au-dessous de la précédente, si près que Brugsch a mal fait la séparation entre les deux et considéré, comme la première ligne de l'inscription inférieure, celle qui est en réalité la dernière de l'inscription du haut. En fait, les deux textes se lient parfaitement, si l'on remarque que tous les personnages mentionnés en tête des lignes du deuxième sont des *noutir khertiou*, des *mineurs*, tandis que la dernière ligne du premier est consacrée à un *oubi* et à un *noutir kherti*. Il est donc vraisemblable que nous avons ici, sous forme de suite à l'inscription d'Ati, un état du personnel technique secondaire qui faisait partie de l'expédition de l'an 2. La continuité des deux inscriptions n'est cependant réalisée ni au point de vue graphique, ni à celui de la forme de la rédaction, et il y a lieu d'admettre qu'elles ont été rédigées et gravées à deux instants différents du même séjour dans la colonie.

« Adoration du mineur Ati, fils de..., et du *ouârtou* Ousirtasen. Adoration du mineur Sa-nakhti, fils d'Amoni, et du *ouârtou* Amonisonbou. Adoration du mineur Onkhou, fils de Khont-khaïti-ourou, et du *ouârtou-hiqou*...

Le mineur Ptah, fils de Khont-khaïti-hotpou; le *ouârtou* Amonisonbou.

Amiousni. »

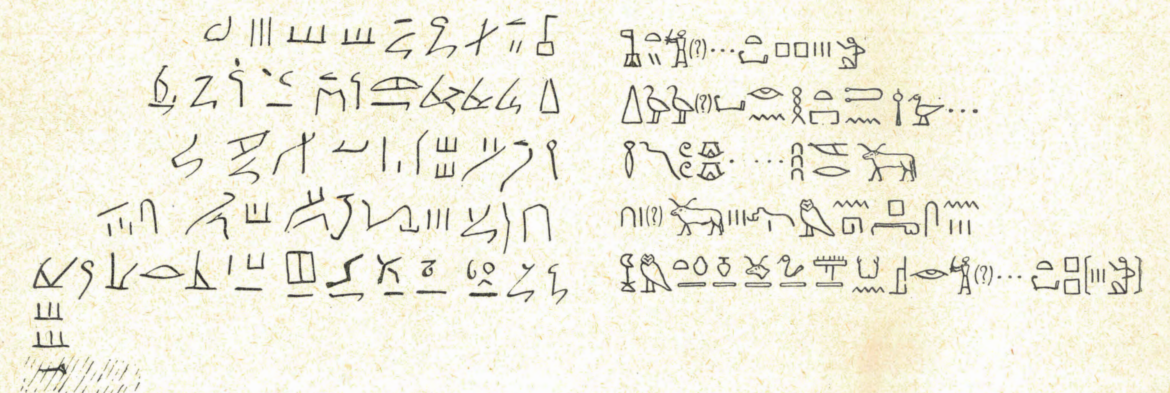
Ce dernier personnage a une ligne pour lui seul et la figure qui le représente a été l'objet d'observations intéressantes de la part de Spiegelberg (*loc. cit.*).

Dans chacune des quatre premières lignes, le nom d'un *mineur* est régulièrement accolé à celui d'un *ouârtou* ; le motif de cette disposition est d'autant plus obscur que le sens de ce dernier titre n'est pas élucidé. La forme [hiéroglyphes], que donnent les lignes 1, 2 et 4 semble n'être d'ailleurs qu'une abréviation de la forme plus complète [hiéroglyphes] qu'on trouve à la ligne 3; quant à la forme régulière sous laquelle le titre est connu en général, c'est [hiéroglyphes], *ouârtou ni hiqit*, qui se présente sous des orthographes très variées et dont nous avons réuni, ailleurs[1], un certain nombre d'exemples en même temps que des exemples des titres analogues et contemporains [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes]. Nous avons signalé à ce sujet, dans l'inscription de Magharah, l'anomalie de l'orthographe [hiéroglyphes], dont le déterminatif ne se rencontre dans aucun autre exemple du titre *ouârtou* à cette époque, et qui paraît provenir d'une confusion, commise par le scribe ou le graveur, entre ce mot et quelqu'un des autres mots *ouârtou* qui existent dans la langue égyptienne et n'ont sans doute rien de commun, par le sens, avec le titre dont il s'agit[2].

23. — *Immédiatement à droite de l'inscription précédente.*

Est. Br. Mus., 39 (même feuille que le n° 22).
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1488 (deux premières lignes seulement).
Le même estampage d'Euringer dont il est parlé ci-avant (22, bibl.).
Spiegelberg, dans *Rec. de travaux*, XXI, p. 51, d'après cet estampage.

Petite inscription que son voisinage met en relation avec le groupe de celles qui précèdent. Hiératique un peu sommaire, qui se transcrit sans trop d'incertitude de la manière suivante :



« Le mineur Nakhtoupapiou (?). — Approvisionnements (*sopdou* ?) constitués dans cette mine : oiseaux *houzou* (blancs), ...; oiseaux *ouazou* (verts), 200; oies *gagaîou*,

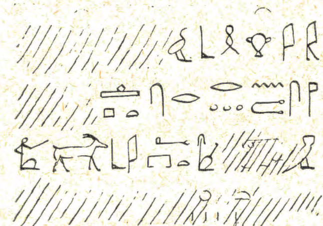
1. *Sur* OUARTOU NI HIQIT *et quelques titres analogues*, etc., dans *Rec. de travaux*, XXVII (1905), premier fascicule.
2. Brugsch, *Dict.*, supplément, p. 306-307, et *Dict. géogr.*, p. 145-146, 1128-1129.

... 30; vaches, 11, et taureaux, 3, choisis dans leur force. — Des milliers de pains, de liquides, de viandes, de volatiles et de vêtements, pour le Double de l'Osiris Nakhtoupapiou (?) »

Les officiers égyptiens jugeaient souvent utile de fixer le souvenir des ravitaillements en vivres qu'on avait expédiés aux mines. Au Sarbout-el-Khadim nous trouverons quelques exemples d'inscriptions de ce genre (v. ci-après, 60, 71, 74); mais celle que nous avons ici en est un type plus complet.

24. — *A gauche du groupe des inscriptions 21 et 22 (d'ap. Brugsch).*

Est. Br. Mus., 129.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1488.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 178.



« ... encens pour contenter... en sa présence (?). Le domestique Abi... »

25. — **Amenemhâit III, an 2.**

Est. Br. Mus., 169.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1488.
Est. pris par le prof. Euringer en 1894. Publié par :
Spiegelberg, dans *Rec. de travaux*, XXI, p. 51.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 175.



« L'an 2 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Mâïnirî*, vivant à jamais, le choisi d'entre ses serviteurs, le fouleur de chemins de qui le parfait, il arriva donc qu'il traversa

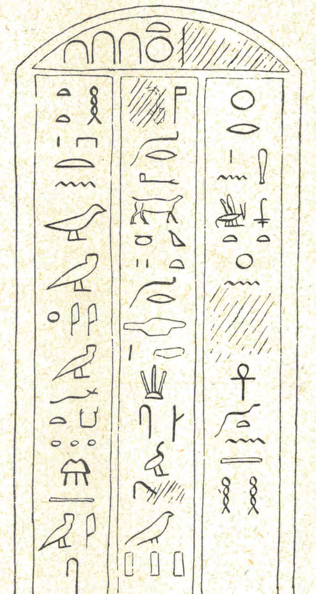
la mer, avec des trésors, en mission de l'Horus Seigneur du Palais : le Domestique du trésor Habiâou, fils de Douaouhorou, surnommé Horni[1]... »

La date est la même que celle des deux inscriptions 20, 21. Il se peut que Habiâou, comme l'Ati que ces inscriptions nous nous ont fait connaître, fût un subordonné du chef d'expédition Khont-khaïti-hotpou-khnomsi, et que celui-ci n'ait pas voulu mentionner, à la suite de son nom, celui d'un fonctionnaire de rang trop humble. A l'exemple d'Ati, Habiâou aurait alors rédigé pour lui-même une inscription spéciale.

. *le frayeur de chemins de qui le parfait* (c'est-à-dire *du roi*). — Formule qu'on retrouve pareille aux inscriptions 33 et 35 ci-après (cf. Brugsch, *Dict.*, supplément, p. 590). La qualification *mâzdou ouaïtou* paraît s'appliquer à tout officier chargé d'un travail d'ingénieur, comme le montre l'exemple suivant :

(Louvre, stèle C. 3).

26. — **Amenemhâit III, an 30.**



Est. Br. Mus., 3.
Mention dans Birch, *Account*, p. 176.

« L'an 30 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord [*Mâï*]*nirî*, vivant éternellement et à jamais. Le chancelier divin, préposé à l'Intérieur et chef de travaux (?) Ha-isou. — Carrière nommée : *Hématite et turquoise en elle* ».

Chancelier divin. — Le signe détérioré qui suit ne peut être que ou , plus probablement , *chancelier*.

Chef de travaux. — Nous lisons *mirou dout* « préposé de main », qui est un titre connu au temps de la XII[e] dynastie. Les , , gens de *main*, de *possession*, semblent être des serfs ou des hommes de corvée. Cf. l'exemple connu : (Amoni, Beni-Hassan).

Ha-isou. — Ce nom propre semble être écrit ou ; il pourrait signifier *Accroissement des récompenses*. Cf., parmi d'autres noms semblablement construits du Moyen Empire, ceux de *Ha-ônkou-f* et *Ha-ônkhou-s*, « Accroissement de

1. Brugsch a lu (?) sur l'original, et Spiegelberg, sur l'estampage d'Euringer, .

sa vie », dont on trouvera de nombreux exemples dans le *Dictionnaire* de Lieblein, nos 199, 557, 752, 1639, 1657, 1790, 1886.

Hématite et turquoise. — *Qîmiou mafkiou*, litt. « gemmes noires et gemmes vertes ».

Nous lisons [hiéroglyphes], à cause de l'existence du mot [hiéroglyphes], etc., qui désigne une pierre ou gemme de couleur foncée (Brugsch, *Dict.*, p. 1451).

Le nom de la carrière. — Il était d'un usage assez général, à cette époque, au moment où l'on ouvrait une galerie de mine, de la baptiser d'un nom de bon augure. Une carrière s'appelait, par exemple, *Protège ses soldats*, *livre ce qui est en elle*, ou bien, *Vision des beautés d'Hâthor*. Mais nous ne rencontrerons plus de ces désignations qu'au Sarbout-el-Khadim (57, 59); à Magharah, celle de la présente inscription est seule de son espèce.

Le musée de Berlin possède[1], en original et en estampage, deux inscriptions rupestres très anciennes[2] qui se complètent l'une l'autre, et dont le texte, à peu près uniforme, paraît mentionner également l'ouverture d'une mine. Ce texte, pour la meilleure des deux inscriptions, est celui que nous reproduisons ci-contre :



« Année du *sam tooui*, mois 4 de Shomouit, jour 4me : ouverture de la mine (*bi?*) [nommée]? : .... *en elle* ».

La provenance de ces deux inscriptions est inconnue.

27. — Amenemhâit III, an 41.

Ricci, papiers (quelques groupes).

Burton, *Drawings and tracings of hieroglyphic inscriptions*, etc. (Br. Mus., mss. n° 25.629), p. 64; autographié d'après les papiers de Prudhoë et Felix. La même autographie dans :

Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. XII.

Champollion, *Notices*, II, p. 689; les deux lignes du haut, d'après une copie extrêmement fautive (Ricci?).

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 5, n° 1.

Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *f*.

Forster, *Sinaï Photographed* (1862), p. 272, n° 3 (fragment, phot. d'après un estampage).

Est. Br. Mus., 7-8, 71-72, 133, 182.

Palmer, *Notebook*, p. 13.

Survey, Phot., III, pl. 3, n° 2 (belle photographie).

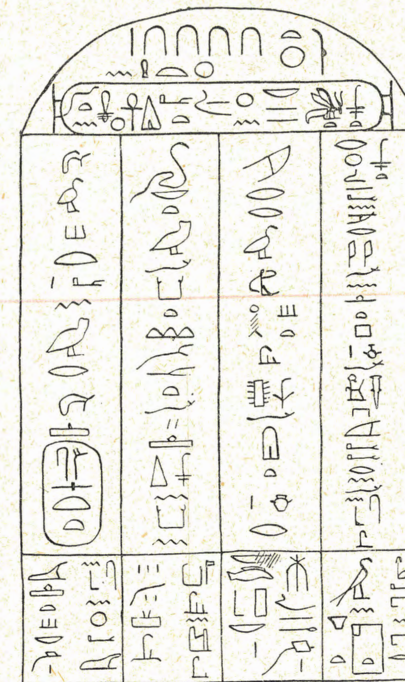
Villiers Stuart, *Nile Gleanings* (1879), pl. XLV.

Traduction rapide dans Birch, *Account*, p. 176.

Cette inscription et celle qui la suit sont gravées l'une à côté de l'autre, 28 à gauche

1. *Aegyptische Inschriften aus den Kön. Museen zu Berlin*, I, p. 71 (n° 14467).

2. A en juger par le procédé de datation; v. ce qui est dit à ce sujet ci-avant, à propos de la date de l'inscription 11.



de 27, sur une paroi bien planée et ménagée en saillie d'une manière qui la rend extrêmement apparente (v. la phot. du *Survey*). On ne peut, semble-t-il, parcourir le ravin sans que l'œil soit attiré par cette table écrite, dont les textes sont les plus connus et les plus souvent reproduits de tous ceux de Magharah.

Leur position topographique est assez bien définie par les annotations des estampages du Br. Museum. Nous citerons seulement : Est. 71 : « Right hand tablet of two on the face of a Rock underneath the entrance of some mines »; plus précisément, est. 79 (relatif à 28) : « Two tablets close to one another on the face of a Rock underneath the entrance of some ancient mines to the North of Magarah », et « Left hand tablet of two that are on the face of a Rock below the entrance of some mines ». On voit, d'après cela, que ces inscriptions sont situées dans la partie amont de l'Ouady Genaieh, au nord du groupe des tableaux memphites.

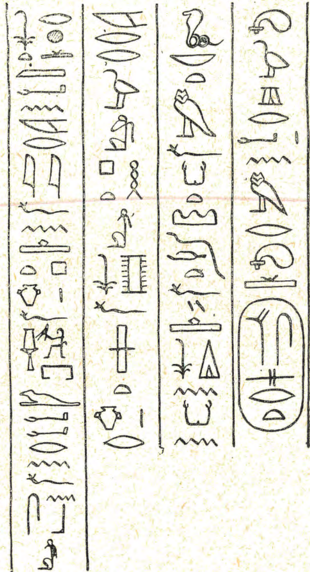
L'inscription 27, d'assez grande dimension, est très mal écrite; les signes non dégagés des formes hiératiques du papyrus original sont si nombreux qu'une transcription ne sera pas inutile.

Cintre : « L'an 41 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord, Seigneur des Deux-Terres *Mâinirî*, qui donne la vie, comme le Soleil, à jamais ».

Colonnes principales : « Le *connu du roi*, vraiment[1], de par son amour et le con-

1. Nous rencontrerons par la suite de nombreux exemples du qualificatif [hiéroglyphe], etc., accolé à un titre de fonction plus ou moins réelle ou honorifique; le plus souvent on trouve, comme ici, *souton rekh ma* (37, 50, 51, 75, 80), mais aussi *nibouf miri ma* (35, 81), « aimé de son Seigneur, *vraiment* », *nibouf ma mirif*

tentement de son cœur, le gouverneur de .... Sovkou-doudou-ranf-sonbou, aimé de *Ptah au Midi de son Mur*, agréable[1] à la Déesse, Dame du *mafkaï*, il dit : Royal don d'offrande pour le Double du chancelier, servant, chef de chancellerie Ousirtasen..... ».



Plusieurs fautes dans l'écriture de ce dernier nom propre. Les derniers signes sont en désordre. pour , et de plus le cartouche ne semble pas justifié. Mais nous aurons à y revenir dans un instant.

Au-dessous de la ligne horizontale de séparation du bas sont mentionnés d'autres personnages, dans quatre cases dont l'existence provient simplement de ce qu'on avait tracé tout d'abord les grands traits verticaux de haut en bas; la séparation de ces cases n'a donc aucune signification. On voit, en effet, que les cases 1 et 2 sont consacrées à un même individu; le texte qu'elles renferment, assez désordonné, est à remettre en place de la manière qui suit :



« Le Domestique de la Maison Royale Horniouskhit, né de Nib-anbi, Voix-Juste, très vénérable. »

Dans la case suivante, il est question de *carriers* ou *soldats* dont la mention est suivie d'un nombre en caractère hiératiques. Enfin, la quatrième case semble au premier coup d'œil renfermer deux autres noms, ceux de « Sonbou-nikâ-sovkou » et de « Sovkhotpou, très-vénérable ».

Il y a plusieurs détails bizarres dans tout ceci. Pourquoi le nom d'Ousirtasen est-il dans un cartouche ? Pourquoi les deux derniers noms propres ne sont-ils pas précédés de titres ? Pourquoi la troupe anonyme des simples soldats et mineurs est-elle mentionnée en troisième case, entre deux noms de fonctionnaires, au lieu d'être rejetée à la fin comme il serait naturel ? — Autant de questions qui se résolvent de la manière la plus simple dès qu'on a lu l'inscription suivante.

On voit en effet paraître, dans cette inscription (28, col. 2-3), un

(72), « de son Seigneur, — *vraiment*, — l'aimé », *souton ma mirif* (56, 84), « du Roi, — *vraiment*, — l'aimé », *nibouf ma men tebti* (82), « de son Seigneur, — *vraiment*, — l'affermisseur des pas », et *irinef ma n isit ibouf* (50,51), « celui qui agit, — *vraiment*, — comme il convient à son cœur ». L'intercalation de *ma* entre le complément et le sujet, dans les derniers exemples, montre que dans toutes ces expressions, le mot est employé adverbialement.

Des cas nombreux et extrêmement variés de cet emploi de *ma* ont été notés depuis longtemps par Stern, au cours de son *Hieroglyphisches — Koptisches*, v. *Zeitschrift*, XV (1877), p. 114-115.

1. Manière analogue de dessiner le signe dans l'inscr. suivante (28), col. 4.

nommé , dont on reconnait immédiatement le nom et les titres dans la quatrième colonne de l'inscription 27; on voit seulement que le graveur, arrivé au bas de la colonne principale avec le mot *Ousirtasen*, a tout simplement continué dans la case qui se trouvait au-dessous, de sorte que la légende complète du personnage est la suivante :

En dépit des fautes d'orthographe dont est criblé le nom propre, l'identité des deux mentions ne fait aucun doute, et le cartouche qui semblait abusif se trouve expliqué. On voit également pourquoi le nom de Sovkhotpou, non précédé de titres, a été serré dans la même case que la fin du nom précédent. L'inscription 28 mentionne, en effet (col. 6), le , un Sovkhotpou porteur des mêmes titres que l'Ousirtasen, etc., que nous venons de voir. Or, n'est-ce pas le même Sovkhotpou qui figure au bas de 27 ? Le graveur manquait de place ; il a inscrit le dernier nom à côté de celui de son collègue et au dessous de leur titulature commune, absolument comme le faisaient les graveurs de l'époque memphite (v. ci-avant, 12-13, 18, 19) et comme nous mettrions, aujourd'hui :

Les chanceliers, servants, chefs de chancellerie { Ousirtasen-sonbou-sovkou / Sovkhotpou.

On voit donc que la quatrième case du bas a été remplie la première. Le graveur est ensuite revenu aux cases 1 et 2, où il a inscrit le nom et les titres de Horniouskhit, et il lui a bien fallu se servir de la case 3, la seule qui restât vacante, pour y mentionner, en simples nombres, le gros du corps expéditionnaire.

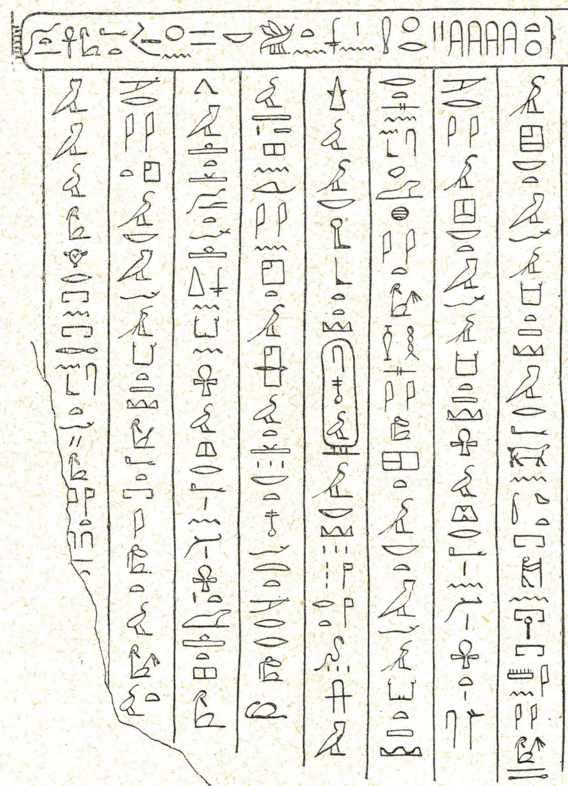
Il reste à expliquer le texte de cette troisième case. Nous sommes aidés, en ceci, par la petite inscription du roi Ati à Hammamât (LD., II, pl. 115 *f*), où il est dit, tout à la fin, que Ptaknikaou et Api sont venus en cet endroit ; ce qui ne peut s'expliquer autrement qu'ainsi : « avec 200 *carriers* et 200 *soldats*, qui font [ensemble] 400 ». A Magharah, à l'endroit qui nous occupe, il semble qu'on puisse transcrire .... « mineurs..., ; soldats, 300 (?); au total, ... »

Il convient, maintenant, de reprendre la traduction en entier et dans l'ordre véritable du texte. « Le *connu du roi*, vraiment, de par son amour et le contentement de son cœur, le gouverneur de..... Sovkou-doudou-ranf-sonbou, aimé de *Ptah au Midi de son Mur*, agréable à la Déesse Dame du *mafkaï*, il dit : Royal don d'offrande pour le Double des chanceliers, servants, chefs de chancellerie Ousirtasen-sonbou-sovkou (?) et Sovkhotpou, très vénérable ; de l'attaché au service de la Maison Royale Horniouskhit, né de Nib-anbi, Voix Juste, très vénérable; et des ..... mineurs et des 300 (?) soldats, au total... hommes, [qui se trouvent avec eux]. »

On se demande, cependant, pourquoi Sovkou-doudou-ranf-sonbou, évidemment le chef de l'expédition, prononce en faveur de ses subordonnés un *souton-dou-hotpou* dont il semble personnellement s'exclure. La même question va encore se poser maintenant, dans l'étude de l'inscription 28.

28. — Amenemhâit III, an 42.

Ricci, papiers (quelques groupes).
Burton, *ms. précité* (v. 27, bibl.), p. 63, 64; même source. La même fig. dans :
Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. XII.
Champollion, *Notices*, II, p. 689, la ligne horizontale d'après une copie fautive; p. 690, copie entière, d'après Ricci. Extrêmement fautif.
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 2, nº 3.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *g*.
Forster, *Sinaï photographed* (1862), p. 272, nº 3 (fragment, phot. d'après un estampage).
Est. Br. Mus., 78, 79, 134-138.
Palmer, *Notebook*, p. 14.
Survey, Phot., III, pl. 3, nº 1.
Villiers Stuart, *Nile Gleanings* (1879), pl. XLV.
Brusgch, *Thesaurus*, p. 1490.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 176 (sans valeur).



Immédiatement à gauche de l'inscription précédente. V. ce qui est dit au commentaire de cette dernière inscription, au sujet de la situation topographique.

« L'an 42 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord, Seigneur des deux-Terres

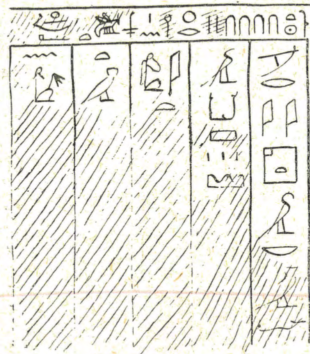
Mâîniri, vivant à jamais, [l'aimé d']Hâthor Dame du *mafkaï*, le préposé à l'Intérieur, chef de la trésorerie Amoni, Voix-Juste, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, et le chancelier, servant, chef de chancellerie Ousirtasen-sonbou-sovkit (?), chéri d'Hâthor Dame du *mafkaï*, de Sopdou Seigneur de l'Orient, du roi Snofrou[1], d'Horus Seigneur des Pays Étrangers, des dieux et des déesses qui sont en ce pays, ont fait à Hâthor toutes les bonnes adorations (?) qu'elle aime, étant arrivés en paix; et il dit : Royal don d'offrande pour le Double du chancelier, servant, chef de chancellerie Sovkhotpou, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*; du Domestique Atou... mmou, du chef de la Maison Royale Sonbou-tafi, et des 30 (?) mineurs... »

On voit que cette inscription, qui fut rédigée l'année d'après la précédente, est conçue dans une forme exactement semblable. D'abord, les noms et titres de deux chefs, Amoni et Ousirtasen-sonbou-sovkhit, qui se placent sous l'invocation de tous les dieux du désert; ensuite, prononcé par l'un d'eux ou par tous deux ensemble, un *souton-dou-hotpou* en faveur de leurs principaux subordonnés et de la troupe qu'ils commandent. Quelle différence y a-t-il, au point de vue de ce *souton-dou-hotpou*, entre les personnages qui précèdent sa mention dans l'inscription, ou le prononcent, et les personnages pour qui il est prononcé? Nous nous le sommes déjà demandé à propos de l'inscription précédente (27), et cela n'apparaît pas très clairement.

Nous avons aussi remarqué que sur les quatre personnages que nomme l'inscription 27, il en est deux qui reviennent dans 28, les deux [hiéroglyphes] nommés Ousirtasen-sonbou-sovkou(?) et Sovkhotpou. Dans 27, ils sont à l'arrière-plan, parmi les officiers subalternes pour qui le *souton-dou-hotpou* est prononcé; dans 28, Sovkhotpou conserve cette position effacée, en tête, à vrai dire, du personnel assez nombreux qui prend rang à cette place, tandis que son collègue Ousirtasen-sonbou-sovkou est passé en avant de la démarcation et figure immédiatement derrière le chef principal Amoni. Les autres chefs de l'expédition de l'an 41, Sovkou-doudou-ranf-sonbou et Horniouskhit, ne sont pas revenus au Sinaï l'année suivante.

Le début de la col. 4, [hiéroglyphes] etc., a donné lieu, de la part de Brugsch, d'Erman et de Max Müller, à de fausses interprétations que nous avons signalées et discutées plus haut[2]. Rappelons que Brugsch transcrivait [hiéroglyphes] au lieu de [hiéroglyphes], et qu'Erman, et après lui M. Müller, lisant de même et faisant de *Bibit Snofrou* une expression unique, y veulent voir le nom égyptien de la localité de Magharah.

1. Cf. l'inscription 35 ci-après, où le nom de Snofrou figure également parmi ceux des dieux de la montagne. Pour la divinité de Snofrou, v. ce qui est dit ci-avant, Première partie, chap. II, § III, C, *Les dieux des mines*.
2. Première partie, chap. II, § III, A, *Les noms égyptiens de la région*. Nous avons injustement, à cette place (p. 50), fait porter à Max Müller la responsabilité du contresens « Mine de Snofrou », tandis qu'elle incombe en réalité à Erman (*Aegypten*, 1885, p. 621).

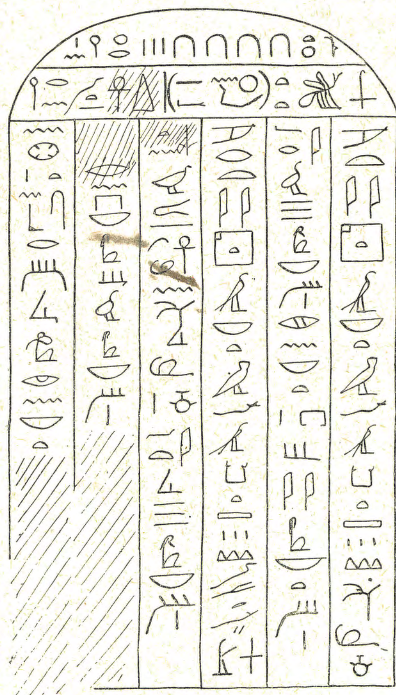


29. — Amenemhâit III, an 42.

Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *h*.
Est. Br. Mus., 52, 174.
Palmer, *Notebook*, p. 28.
Mention dans Birch, *Account*, p. 176.

Cette inscription, en grande partie détruite, est apparentée avec la suivante (30) par la disposition générale, la date, la rédaction du début et les caractères épigraphiques. Ses estampages ne portent aucune indication d'emplacement, mais il existe au carnet de Palmer, p. 28, un croquis d'ensemble qui montre, côte à côte, dans l'ordre où elles se suivent à partir de la droite, nos inscriptions des n[os] 29, 30 et 35; au-dessus de la première, l'annotation : « A little below the others two ». On voit donc que 29 et 30 sont très voisines. Nous avons là deux inscriptions des années 42 et 43 d'Amenemhâït III, groupées comme le sont les inscriptions de l'an 41 et de l'an 42 du même souverain, que nous venons de voir (27 et 28), et comme le sont deux inscriptions de l'an 6 d'Amenemhâït IV que nous verrons plus loin (33 et 34).

Du texte de 29 il reste seulement : « L'an 42 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Mâïnirî*, [vivant à jamais], l'aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*... Atou... ». Atou, dont le nom se lisait dans la col. 3, est peut-être le même personnage que celui mentionné dans l'inscription 28, col. 7.



30. — Amenemhâit III, an 43.

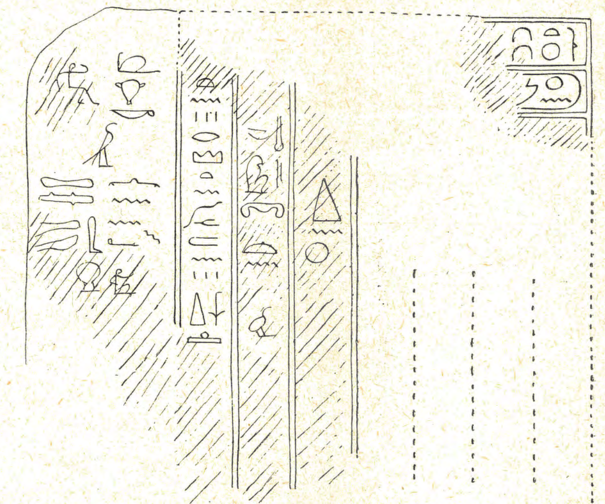
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 7, n° 5 (à consulter pour vérifications; aussi bon que les estampages).
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *i* (plusieurs fautes de copie sérieuses).
Est. Br. Mus., 100, 100 *a*, 128, 175.
Palmer, *Notebook*, p. 28.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 177 (sans valeur).

Inscription située entre 29, à droite, et 35, à gauche (Palmer, *Notebook*, p. 28; cf. ci-avant, 29). Les annotations des estampages montrent qu'elle est surtout voisine de 35; l'est. 100 porte en effet la note : « Two smale tablets close to the side of a mine », tandis que l'est. 4, relatif à l'inscription 35, dit presque de même : « Two tablets near the entrance of a mine... » Ces estampages ont évidemment été pris et annotés ensemble.

« L'an 43 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Mâïnirî*, qui donne la vie éternellement et à jamais, l'aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, Mihit-ib-iâtou, très vénérable, né de la Dame de maison Shaï, très vénérable, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, il dit : Adoration du roi, le grand de vie (?), par Mihit-ib-iâtou, très vénérable, [... né de] la dame de maison Shaou, très vénérable... [Le chef?] de ville Sonbou-iri-aou, né de la dame... »

Nous avons étudié, ailleurs[1], ce texte extrêmement mal écrit et parsemé de fautes, et nous avons vu comment on arrive à rétablir l'orthographe primitive, si singulièrement défigurée par transcription inintelligente de l'hiératique, du nom du personnage principal *Mihit-ib-iâtou*, « Mihit-Cœur-joyeux ». Rappelons que le premier signe est celui de la déesse Mihit, qu'il représente un nid, *mihit*, qu'on le figure à volonté avec ou sans oiseau, et que l'incompréhension des graveurs lui impose la plus extraordinaire variété de formes[2]. Le graveur de Magharah était excusable de ne point connaître ce signe difficile. Il croyait y voir le signe sur un support vertical[3]; mais, sous l'influence d'un scrupule dont nous ne pouvons que lui savoir gré, et jugeant cette interprétation incertaine, il prit le parti de la faire précéder de la reproduction de la forme exacte que donnait son papyrus, et ainsi se produisit la bizarre superposition de signes que l'on constate dans l'inscription de Magharah.

31. — Amenemhâit III, année perdue.
(*Niche du Ouady Geneh; le fond de la niche.*)



Palmer, *Notebook*, p. 20.
Est. Br. Mus., 160 et 167.
Mention dans Birch, *Account*, p. 178.

« On a narrow cavern formed by two bloks of stone inclining against each other. The hieroglyphic part is in a little nich cut out on the face of the rock. — Wady Igne (mines). » En ces termes, Palmer nous présente un groupe d'inscriptions illisibles, comme tout ce que Palmer copie, mais bien mises en place sur un croquis qui montre leur répar-

1. *Un cas singulier de transcription fautive de l'hiératique en hiéroglyphique*, dans *Rec. de travaux*, XXVII (1905), premier fascicule.
2. *Mihit* dans les noms propres de Lieblein, *Dict.*, n° 311, p. 102, n° 1051, p. 345, n° 1394, p. 567, et dans celui de Mirnirî Mihitmsaouf, grande liste d'Abydos et pyramide; les deux déesses *Mihti* dans une formule des Pyramides (*Mirnirî I*, l. 109, 334, 707; *Papi I*, l. 79; *Nofirkarî*, l. 22) et sur la stèle de Palerme (recto, ligne 2, 5me case; Schäfer, *Ein Bruchstüch altägyptischer Annalen*, p. 16).
3. C'est exactement la faute dans laquelle est tombé Lieblein (*Dict.*, n° 1051, p. 345), à la rencontre du nom d'un certain Mihitmsaouf sur une stèle du Louvre. On remarque, d'autre part, que dans tous les cas où Lieblein rencontrait le signe de l'oiseau sur le nid (v. note précédente), il le lisait *Hor*.

tition sur le flanc gauche et le fond de la petite cavité dont il nous parle; et ce document est d'une valeur inappréciable, car il nous permet de réunir trois estampages dont les relations nous seraient, sans lui, complètement inconnues. Les feuilles 160 et 167, d'abord, nous rendent tout ce qui subsiste de la paroi du fond; 160 donne l'angle supérieur droit, tandis que 167 donne la partie gauche. Quant à l'inscription du flanc gauche, on la retrouve également dans les estampages, et son existence était déjà connue par Lottin de Laval; nous la verrons tout à l'heure (ci-après, 31).

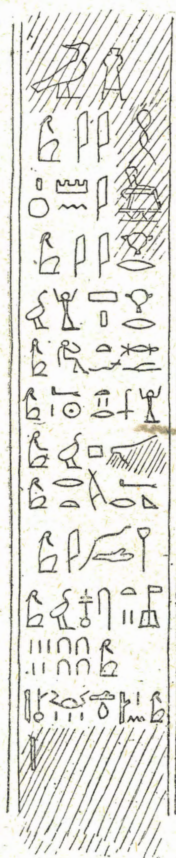
« L'an 20 + ?... du roi Maïniri... »

Au-dessous se lisaient six ou sept colonnes d'écriture presqu'entièrement détruites. Dans la dernière, on reconnaît un lambeau d'une formule connue : « [O vivants qui êtes sur terre, et qui êtes venus] jusqu'en ce pays, prononcez un Royal don d'offrande..... »

A gauche des colonnes, en désordre dans un espace vertical plus large, un nom et une phrase assez confuse : ... (?) ... (?) ... « Pouhirouka, celui qui ne s'élève point (?) à l'encontre (?) de... ».

32. — Amenemhâit III, année perdue.

(Niche du Ouady Geneh; flanc gauche.)



Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 5, n° 3.
Palmer, *Notebook*, p. 20.
Est. Br. Mus., 48, 55, 56.
Traduction rapide dans Birch, *Account*, p. 175.

Le croquis de Palmer démontre que cette inscription occupe le flanc gauche de la petite niche au nom d'Amenemhâït III dont on vient de parler (ci-avant, 31). Une annotation de l'estampage 56 nous apprend, en outre, que tout cela est situé « at the entrance of a mine on the right hand side. »

Lottin a pris une empreinte de cette partie de la niche et, comme nous l'avons remarqué précédemment, a fait un moulage unique avec les trois matrices de l'inscription présente, de celle du n° 36 ci-après et du bas-relief de Menkaouhorou (v. ci-avant, 10), qui n'ont absolument rien de commun autrement.

Le texte est une liste de noms mêlés de peu de titres. «... Amon-hiri (?), le chef de pays (?) Haoushaditouf, Haousoutirî, Sotpou, Aqrimirit, Ouazdi, le mineur Snofrou [et ses] 37 hommes, le chef des barques de transport... »

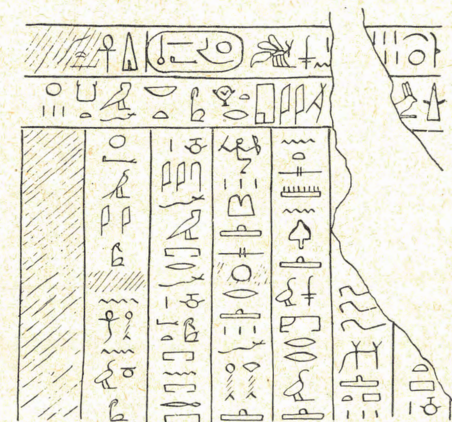
Hir to, « chef de pays ». — Si cette lecture est exacte, nous avons un titre analogue à *mirou to*, que nous avons rencontré plusieurs fois à l'époque memphite (cf. 18 et 19 ci-avant).

Haoushaditouf, « Joie de ceux qu'il nourrit », sens confirmé par le déterminatif qui suit le mot *shadit*. — Nous rencontrerons des noms propres de sens et de construction analogues aux inscriptions 34 et 35 ci-après.

Chef des barques de transport. — Titre à rapprocher de la désignation moins certaine ... que nous avons rencontrée dans l'inscription de Papi I (ci-avant, 18).

33. — Amenemhâit IV, an 6.

Ricci, papiers (le cartouche ovale, défiguré).
Champollion, *Notices*, II, p. 692 (d'après une très mauvaise copie de Ricci).
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *d* (quelques fautes).
Forster, *Sinaï Photographed* (1862), p. 31 (à côté de l'insc. suivante; phot. des deux estampages, pris séparément et inversés dans l'assemblage), p. 272, n° 5, et 348, n° 7 (avec la suivante; phot. d'après l'estampage entier).
Est. Br. Mus., 6 (avec la suivante), 137 (seule).
Survey, Phot., III, pl. 4 (avec la suivante).
Palmer, *Notebook*, p. 27.
Traduction rapide dans Birch, *Account*, p. 177.



Cette inscription et la suivante, qui porte la même date, forment un couple analogue, pour le groupement, à ceux des deux inscriptions 27 et 28 (ans 41 et 42 d'Amenemhâit III) et des deux inscriptions 29 et 30 (ans 42 et 43 du même souverain). En ce qui concerne 33 et 34, elles sont si rapprochées que dans la plupart des cas elles ont été photographiées ou estampées ensemble.

Notons, pour ne plus y revenir, que ces deux inscriptions ont joué un rôle dans les divagations bibliques de Forster. On trouvera les détails que le sujet comporte, dans la *Bibliographie* qui précède (Ire partie, chap. III), à propos de son *Sinaï Photographed* (v. aussi ce qui est dit à 53, ci-après).

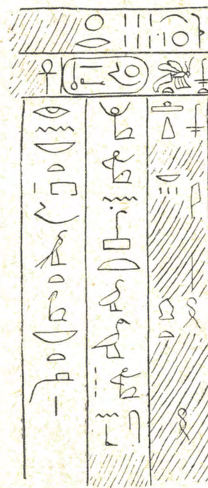
Texte de 33 : « L'an 6 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Mâkhrôouri*, qui donne la vie à jamais, [aimé de] Sopdou [Seigneur de l'Orient], aimé d'Hâthor Dame du

mafkaï; [l'aimé de son Maître, vraiment[1], de par le] contentement de son cœur, ... le fouleur de chemins de qui le parfait, quiétude des soldats sous ses ordres, cœur assuré, rapide en sa vaillance, l'attaché au service de la Maison Royale Khâi, né de Hannou... »

La première colonne est facile à restituer approximativement à l'aide du texte très voisin de 35, ci-après, et d'autres formules analogues comme celle du n° 27. Il est clair qu'il y avait, à peu près : .

La formule est connue; on la retrouve aux inscriptions 25 et 35 de la présente série (v. ce qui est dit à ce sujet 25, ci-avant).

Quelques signes de forme particulière se retrouvent absolument semblables dans l'inscription 35; ce sont le de 33, col. 3 et 35, col. 3; dans le mot , 33, col. 4, et dans le titre , 35, col. 7.



34. — Amenemhâit IV, an 6.

Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *e*.
Forster, *Sinaï Photographed*, v. ci-avant, 33, bibl.
Est. Br. Mus., 6 (avec l'inscr. précédente), 184 (seule).
Survey, *Phot.*, III, pl. 4 (avec la précédente).
Palmer, *Notebook*, p. 27.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 177.

Immédiatement à gauche de la précédente (v. 33, ci-avant).

« L'an 6, de [la Majesté du] Roi du Sud et du Nord *Mâkhrôouri*, vivant [à jamais]; Royal don d'offrande......... Haou-ni-tarouaiou-sonbou, né de la Dame de maison Mati, très vénérable. »

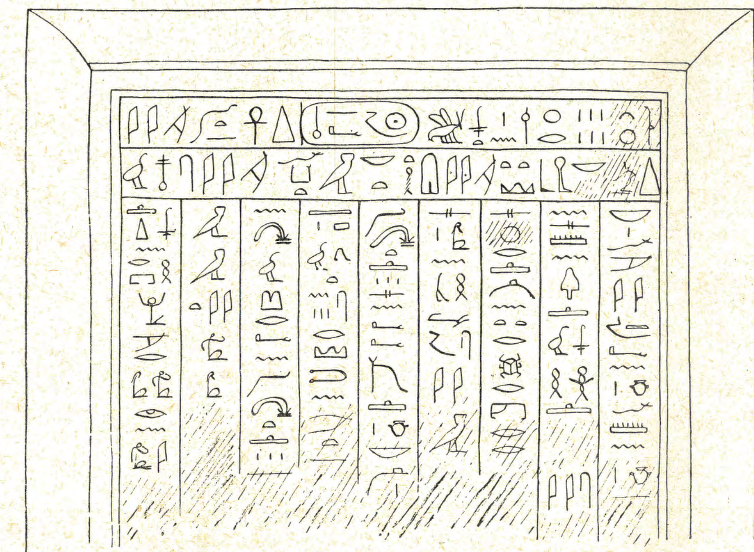
Le nom propre de la deuxième colonne se décompose ainsi : « *Haou-ni-tarouaiou*, bien portant »; la première partie du nom signifie « joie[2] des *tarouaiou* », et doit être rapprochée des noms propres *Haou-shaditouf* « joie de ceux qu'il nourrit » (32, ci-avant), et *Haou-mirou*, « joie des vassaux » (ci-après, 35, col. 9). Que sont les *tarouaiou* ? Ce mot désigne évidemment une catégorie de domestiques analogues aux « vassaux » et aux « nourris »; c'est peut-être le même mot que , qui parait signifier « serviteurs » dans une phrase citée par Pierret (*Lexique*, p. 677), d'après le pap. 3283 du Louvre.

1. Au sujet de ce mot et du rôle grammatical qu'il joue ici, v. ce qui est dit ci-avant, n° 27.

2. Le déterminatif du mot *joie* devrait être , et Lepsius a cru le voir ainsi sur l'original; les estampages montrent, au contraire, que le graveur a fautivement écrit .

35. — Amenemhâit IV, an 6.

Ricci, papiers (la première ligne).
Champollion, *Notices*, II, p. 692 (d'après une copie mauvaise de Ricci).
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 8, n° 1.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 140 *n* (quelques fautes de copie).
Forster, *Sinaï Photographed*, p. 272, n° 4 (fragment; phot. d'ap. un estampage).
Est. Br. Mus., 4, 139, 173.
Palmer, *Notebook*, p. 28.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1491.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 177 (sans valeur).



Cette inscription, de la même année que les deux précédentes, est située immédiatement à gauche de celle de l'an 43 d'Amenemhâit III (30, ci-avant; cf. 29 et 30 pour ce qui concerne la position relative des inscriptions 29, 30 et 35).

Toute la partie inférieure des colonnes est détruite; d'après le croquis de Palmer, il nous en manquerait à peu près la moitié, et c'est en effet la place qu'il faut pour loger, au bas de la col. 5, le début de la formule connue dont on trouve la suite col. 6. Le texte est d'ailleurs très analogue à celui de 33, et cela permet de combler encore plusieurs lacunes; c'est ce que nous essayons de faire ci-dessous, où nous transcrivons les neuf lignes verticales avec, entre crochets, les restitutions proposées.

« L'an 6 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Makhrôouri*, qui donne la vie à jamais, aimé de Sopdou Seigneur de l'Orient, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, aimé de Snofrou : l'aimé de son Maître, vraiment[1], en son cœur, le cœur ferme, [...... .. le fou-

1. Au sujet du rôle grammatical de ce mot dans les expresions de ce genre, v. ce qui est dit ci-avant, n° 27.

leur de chemins] de qui le parfait, [cœur] assuré, rapide [en sa vaillance, quiétude des soldats, si plein de] conseils, que plus jamais ne se verra de quiétude [semblable (?).....] l'officiant (?), sacrificateur (?) [......... le chancelier, servant,] chef de chancellerie Sendoudou-zar-ibou, très vénérable, [il dit : O vivants qui sont sur] terre, et qui sont venus jusqu'en ce pays, prononcez [des milliers d'aliments et de libations pour le Double] du chancelier, servant, chef de chancellerie [Sendoudou-zar-ibou, très vénérable, né de...] mmati.................... Royal don d'offrande pour le chef de maison Haoumirou, né de A.......... ».

Aimé de Snofrou. — Cf. les inscriptions 21, 28, ci-avant, 64, ci après[1].

Fouleur de chemins, etc. — Expression déjà rencontrée aux inscriptions 25 et 33, ci-avant (cf. 25).

Sendoudou-zar-ibou. — La fin de ce nom propre, avec un signe hiératique non interprété par le graveur, semble devoir être transcrite et signifier *activité, persévérance.*

Haoumirou. — Noms propres de construction et de sens analogues à 32 et 34 ci-avant (cf. 34).

Rappelons, enfin, que nous avons signalé plusieurs particularités graphiques communes aux inscriptions 33 et 35 (v. ce qui est dit à ce sujet 33, ci-avant); ces deux inscriptions, qui portent la même date et se ressemblent tellement par le texte, paraissent encore avoir été exécutées par la même main.

1. Pour la divinité de Snofrou dans les établissements miniers de la péninsule, v. ce qui est dit ci-avant, Première partie, chap. II, § III, C, *Les dieux des mines.*

36. — XIIe dynastie.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 5, n° 3.
Est. Br. Mus., 40, 42.
Palmer, *Notebook*, p. 28.

D'après la reproduction de Lottin, cette inscription et celle du n° 32 semblent au premier coup d'œil avoir été gravées dans un angle du vieux bas-relief de Menkaouhorou ; nous avons observé déjà que cette apparence trompeuse était due au fait d'une juxtaposition d'empreintes pour un moulage unique (v. ci-avant, 10 et 32). L'inscription que nous avons sous les yeux est située au dessous de celle du n° 29 ci-avant (an 42 d'Amenemhâit III), s'il faut s'en rapporter à la manière dont sont disposées, sur la p. 28 du carnet de Palmer, les inscriptions copiées à cette place. D'autre part, on ne peut s'empêcher de trouver que par la disposition d'ensemble comme par certains détails, cette colonne d'écriture ressemble singulièrement à celles de certaines tranches de stèle de la même époque, au Sarbout-el-Khadim; mais il n'y a point de stèles isolées à Magharah.

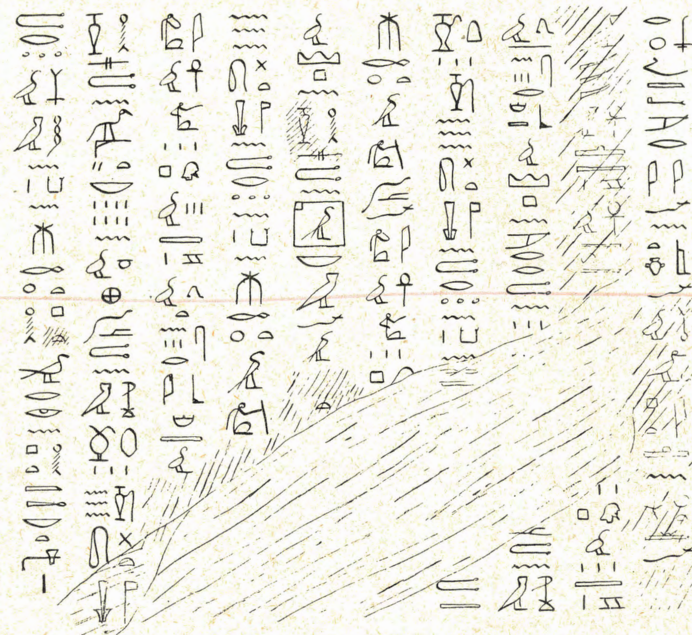
Le texte est chargé de difficultés graphiques, et nous n'essaierons pas d'en donner une traduction suivie. On reconnait, au début, les titres « servant, attaché à la chancellerie », et vers le bas, on lit peut-être le nom propre *Sovkhotpou.*

37. — XIIe dynastie. Inscription de X..., de Horou et de Ptah-ourou.

Est. Br. Mus., 140 (au crayon noir).
Palmer, *Notebook*, p. 32.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1489 (copie très incorrecte et commentaire).
Commentaire antérieur de Brugsch dans *Wanderung nach den Türkisminen*, p. 72-73.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 178.

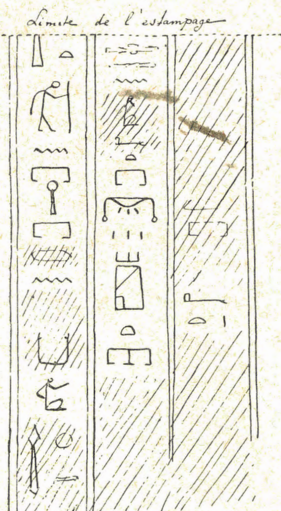
« Le connu du roi, vraiment[1], son aimé de la place de son cœur,...... [il dit : O vivants] qui sont sur terre, et qui sont venus jusqu'à cette mine, vous serez aimés [des dieux de vos villes (?) si] vous prononcez des milliers d'aliments solides et liquides, de libations et de brûlements d'encens pour le Double de......... — Le tailleur de pierres Horou, il dit : O vivants [qui sont sur terre, et qui sont venus jusqu'à] cette mine, vous serez favorisés d'Hâthor Dame du mafkaï [si vous prononcez des milliers d'aliments solides et liquides, de libations et] de brûlements d'encens pour le Double du tailleur de pierres Horou. — [Le tailleur de pierres Ptah-ourou, il dit :] O vivants qui sont sur terre et qui sont venus jusqu'à cette mine, [vous serez aimés de vos dieux (?)] et favori-

1. V., au sujet de cette expression adverbiale, ce qui est dit ci-avant, n° 27.



sés de Thot Seigneur d'Hermopolis, si vous prononcez des milliers d'aliments solides et liquides, de libations, de brûlements d'encens et de souffles agréables pour le Double du tailleur de pierres Ptah-ourou, né de Hepit, Voix Juste, très-vénérable. »

On voit que sauf les lacunes des quatre premières colonnes, toutes les autres se laissent facilement combler, grâce à la bonne orthographe et à l'ordonnance régulière du texte, divisé en trois parties presqu'identiques consacrées à trois personnes différentes. La section relative au personnage principal remplissait quatre colonnes; son nom est à chercher dans la partie difficilement lisible du haut de la col. 2, et figurait encore une fois au bas de la col. 4. Quant aux sections de Horou et de Ptah-ourou, elles ne présentent aucune difficulté. L'invocation de Thot est fort rare dans les textes du Sinaï; mais nous en avons déjà rencontré un exemple ci-avant, dans l'inscription 21. A remarquer, la forme particulière du signe ☥, en haut de la dernière colonne.



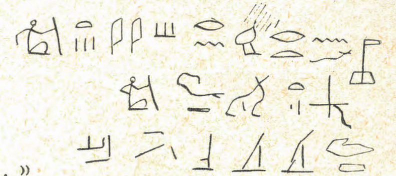
38. — XIIe dynastie.

Est. Br. Mus., 144.

Ce fragment présente une certaine ressemblance avec la partie en colonnes de l'inscription 31 ci-avant, et pourrait être de la même époque (Amenemhâit III).

« ... le Domestique de l'or du Double Palais... le chef de la trésorerie... »

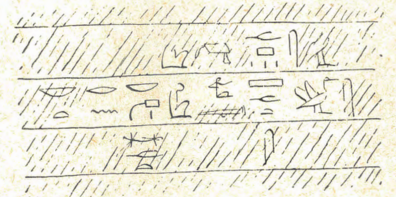
39. — XIIe dynastie.



Est. Br. Mus., 158.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 178.

Petite inscription très grossière. Deux lignes lisibles : « Les mineurs Nofirtou-rounpiou, Souti-m-hâit... »

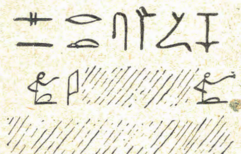
40. — XIIe dynastie.



Est. Br. Mus., 157.
Mention dans Birch, *Account*, p. 178.

Fragment. « ... Pa-shadit, très vénérable, né de la Dame de maison... »

41. — XIIe dynastie.



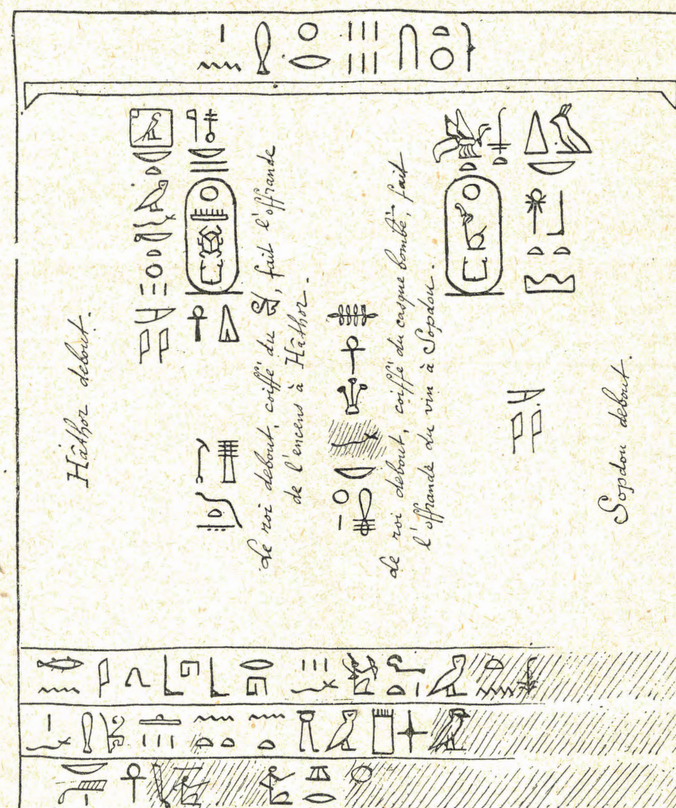
Est. Br. Mus., 183.

Petite inscription très grossière, signes hiératiques. « Sam-ousirtasen... »

SECTION III. — NOUVEL EMPIRE ET DIVERS

42. — Hâtshopsitou et Thoutmès III.

Ricci, papiers (les cartouches et quelques autres groupes ; classé par erreur au Sarbout
Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, pl. 8, n° 4.
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 2, n° 4.
Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 28, 2.
Est. Br. Mus., 109 (le bas), 170 (le haut).
Palmer, *Notebook*, p. 18.
Brugsch, *Thesaurus*, p. 1491 (les trois lignes du bas seulement).
Borchardt, copie prise en 1896 (inédite, extrêmement utile).
Birch, *Account*, p. 178.



Ce bas-relief est plus ancien que tous les autres monuments du Nouvel Empire que nous verrons au Sarbout-el-Khadim, et dont le premier en date est de l'an 25 de Thoutmès III. Celui-ci est daté de l'an 16 du règne commun de Thoutmès III et d'Hâtshopsitou. La représentation est double ; elle comprend deux scènes d'offrande opposées symétriquement, deux figures royales adossées au centre du tableau faisant respectivement l'offrande, vers la gauche et vers la droite, à Hâthor et à Sopdou. Ce dispositif symétrique à quatre figures est tout à fait caractéristique de la XVIII[e] dynastie, et nous en rencontrerons plusieurs exemples au Sarbout, sur des stèles du temps d'Amenhotpou III (v. ci-après, 107, 108, 109); ce serait donc une erreur de considérer que, dans le monument que nous avons sous les yeux, la double figuration a résulté de la nécessité de représenter séparément les deux souverains. Il n'en est pas moins vrai qu'on a profité de cette dualité graphique pour attribuer à la figure de gauche la personnalité de Thoutmès, et à la figure de droite, sous le costume masculin, celle d'Hâtshopsitou. C'est ce que montrent clairement les légendes.

En haut : « L'an 16 de la Majesté de : »

Groupe de gauche : « Le dieu bon, Seigneur des Deux Terres *Menkhopirkart,* qui donne vie, stabilité et richesse, à jamais, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï.* »

Groupe de droite : « Le Roi du Sud et du Nord *Mâkeri*, aimé de Sopdou Seigneur de l'Orient. »

Entre les deux figures royales adossées : « Le *sa* de vie derrière lui, tout, pareil à Râ. »

Les trois lignes au dessous du tableau nous apprennent qu'un officier, dont le nom est perdu, avait été mis, « par le roi, à la tête de ses soldats pour parcourir les vallées [mystérieuses du *mafkaï* (?), en mission de] l'*Horus-dans-le-Palais*, et rapporter ce qui s'y trouve à Sa Majesté. » A la fin de la troisième ligne, le nom du chef d'expédition est suivi des épithètes habituelles « rénovateur de vie, très vénérable ».

La restitution du début de la ligne 2 peut être faite approximativement, à l'aide d'un texte analogue du Sarbout-el-Khadim (ci-après, 58), où l'on rencontre la phrase : « J'ai parcouru les vallées mytérieuses et atteint des bornes que l'on ne connaissait pas ».

43. — Ramsès II?

Décrit par Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï*, p. 137-138 et 536-538.

Le monument de Thoutmès III et d'Hâtshopsitou est le dernier en date de ceux dont l'existence à Magharah est certaine et dont nous avons des copies. Il est peu probable, cependant, que les exploitations de Magharah aient été complètement abandonnées à partir de cette époque, et nous aurions la preuve que les mineurs égyptiens y travaillaient encore plusieurs siècles plus tard, si l'indication un peu surprenante d'Ebers venait un jour à être vérifiée. Ebers déclare, en effet, avoir trouvé à Magharah deux stèles inédites, dont l'une appartient à Dadkarî Assi, — nous l'avons notée ci-avant, 16, — et l'autre à Ramsès II. Cette dernière, dit-il, est cintrée à la partie supérieure. On y remarque le disque aux ailes éployées, et au dessous, à droite et à gauche, un œil *oudja*; aux deux extrémités des ailes, deux cartouches. L'un est illisible, l'autre renferme le nom habituel de Ramsès II, *Ramessou Meriamon*, presque intact. Entre les

ailes et le cartouche, sans ordre, les habituels objets d'offrande, , , (du lait), , (l'huile *mirhit*), (du vin). L'auteur du monument est un certain Amoni, dont le titre de *mirou*... est à moitié illisible comme tout le reste du texte.

Le témoignage d'Ebers est unique et non appuyé d'une copie, mais cependant assez précis dans les détails pour créer au moins une présomption en sa faveur. Nous pouvons admettre, jusqu'à nouvel ordre, qu'une stèle de Ramsès II existe à Magharah, où il serait bon de la retrouver[1].

44. — Graffito d'époque inconnue.

Est. Br. Mus., 47.
Palmer, *Notebook*, p. 29.



45. — Autre graffito.

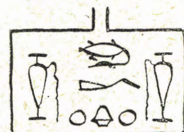
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, inscriptions, 22 (Ouadi Guené).



Lottin l'a noté parmi les inscriptions nabatéennes de l'Ouady Geneh. — Serait lisible sur une meilleure copie.

46. — Table d'offrandes, époque inconnue.

Laborde, *Voy. de l'Ar. Pétrée*, p. 71.
Est. Br. Mus., 41, 177.
Palmer, *Notebook*, p. 19.
Mention dans Birch, *Account*, p. 179.



Figuration en bas-relief d'une table d'offrandes rectangulaire avec la rigole pour l'écoulement des liquides. Dans l'intérieur du rectangle, une oie préparée, une cuisse, un pain arrondi entre deux galettes plates, le tout encadré par deux vases à libation, conformément à la disposition reproduite ci-dessus.

47. — Deux tableaux notés par E. H. Palmer.

a) Tableau supérieur.

Décrit par Palmer, *The desert of the Exodus*, p. 202-203, et peut-être reproduit dans Palmer, *Notebook*, p. 19.

1. L'assertion d'Ebers a passé dans Morgan, *Recherches*, I, p. 237, n. 1 (note de Jéquier), et dans les éditions successives de Baedeker (*Lower Egypt*, 1885; *Unter Aegypten*, 1894; *Palästina und Syrien*, 1900).

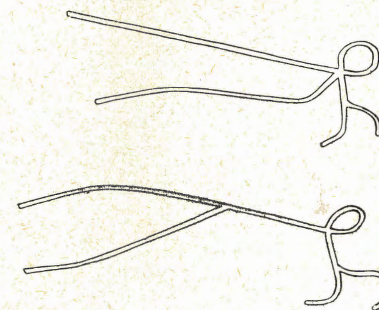
Palmer raconte, en cet endroit de son livre, la découverte de deux tableaux inconnus et très bien conservés. L'un d'eux décore une paroi de rocher escarpée, au dessus de l'entrée d'une galerie de mine, et suspendue au dessus du ravin d'une manière si dangereuse qu'on n'a pu en avoir un estampage. Est-ce le même tableau dont Palmer a pris un croquis, à la p. 19 de son carnet, avec l'annotation « Wady Igneh (mines) ; high up on the rock and inaccessible »? Ce petit croquis est si sommaire qu'il serait sans utilité de le reproduire. On distingue cependant la figure d'un personnage debout, et l'on songe aux tableaux de la période thinite; s'agirait-il de l'un d'entre eux? Cela semble difficile à admettre, car ceux que nous avons vus ont tous été estampés dans des conditions excellentes et Palmer, lui-même, a plusieurs fois dessiné et reproduit le grand bas-relief de Semerkha (v. ci-avant, 1). Mais avec Palmer et le peu d'exactitude de ses copies, on n'est jamais assuré de rien.

48. — Deux tableaux notés par E. H. Palmer.

b) Tableau inférieur.

Décrit par Palmer, *The desert of the Exodus*, p. 202.
Reproductions partielles et grossières dans Palmer, *Notebook*, p. 20, 29.
Détails dans Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, inscriptions, 27. — Cf. le monument du n° 4 ci-avant.

Le second des deux tableaux dont nous venons de parler d'après l'ouvrage de Palmer représente, paraît-il, un groupe de mineurs au travail, sous la surveillance d'un soldat armé de l'arc et de la flèche; il montre *la forme de l'outil employé pour le travail*.



Le carnet de Palmer renferme des notes relatives au même monument. Une figure d'homme très sommairement esquissée, p. 20, est qualifiée « portrait of a miner », et l'on renvoie à la p. 29 pour le détail de l'instrument qu'il tient à la main. A cette dernière page, on trouve les deux petits dessins que nous reproduisons ci-contre, et que Lottin de Laval, déjà, avait pareillement copiés et classés dans la foule de ses inscriptions nabatéennes (*Voyage*, inscriptions, 27).

Nous avouons ne pas reconnaître le moins du monde, dans ces figures, la reproduction d'outils quels qu'il soient. Quant au tableau lui-même, il se pourrait que nous l'ayions déjà rencontré dans les estampages du Br. Museum, et qu'il soit identique à celui qui fait l'objet de notre n° 4 ci-avant.

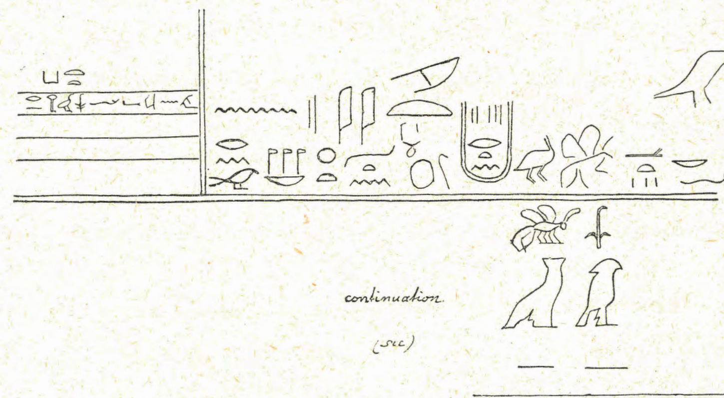
CHAPITRE DEUXIÈME

LE SARBOUT-EL-KHADIM

SECTION I. — XIIe DYNASTIE, MONUMENTS DATÉS

49. — Ousirtasen...?

Palmer, *Notebook*, p. 30.



En tête des monuments du Sarbout-el-Khadim et avant les inscriptions d'Amenemhâit II qui donnent la première date certaine rencontrée dans cette localité (50 et 51, ci-après), nous plaçons la reproduction exacte d'une page des carnets de Palmer, que le lecteur interprètera comme il semblera possible[1]. D'où vient ce fragment d'inscription ou de tableau? Du temple? Des mines environnantes? Palmer n'a pas jugé à propos de le noter, et personne autre que lui n'a jamais pris cette copie. Ce qui en fait la valeur, c'est la présence indubitable du cartouche d'un Ousirtasen.

Plusieurs témoignages concordent, en effet, pour affirmer la présence, au Sarbout, d'inscriptions d'Ousirtasen I, et celles-ci restent complètement introuvables. Major

1. Il est bon d'avertir que d'après les habitudes de Palmer, il y a toutes les chances du monde pour que le fragment de gauche, en petites lignes horizontales, n'ait rien de commun avec les inscriptions du reste de la page.

Felix, le premier, déclara avoir rencontré son nom au Sarbout[1], et son affirmation passa dans les ouvrages de Robinson[2] et de Wilkinson[3]. Vint ensuite Lepsius, dont le témoignage est singulier. Il dit d'abord, en 1846, que le premier temple du Sarbout fut fondé par *Amenemha-Möris*, mais qu'il existe à une certaine distance une stèle encore plus ancienne, du « deuxième roi de la XIIe dynastie[4] » : veut-il parler d'Ousirtasen I, ou bien plutôt d'Amenemhâit II, dont nous allons voir les inscriptions? Plus tard, en 1852, il oublie à vrai dire l'un et l'autre, et revient à l'opinion commune que le premier nom royal du Sarbout est celui d'Amenemhâit III[5].

Voici enfin G. Bénédite, qui parle à plusieurs reprises d'un Ousirtasen dans cette même localité : «... Le Serabit, dont la chambre excavée porte le nom d'Amenemhât III et diverses stèles celui d'un Ousirtasen[6]... »; les stèles du Sarbout, dont « les plus anciennes sont aux noms des fonctionnaires des Amenemhât et des Ousortasen de la XIIe dynastie[7]... ». On possède enfin, de Bénédite, un plan des ruines du Sarbout où il est fait mention de constructions de l'époque d'Ousirtasen I, restaurées par Mineptah[8].

La moindre copie ferait mieux notre affaire que toutes ces indications verbales. Nous n'avons malheureusement que celle de Palmer, qui n'en est pas une, et l'existence de monuments antérieurs à Amenemhâit II au Sarbout-el-Khadim reste encore un problème.

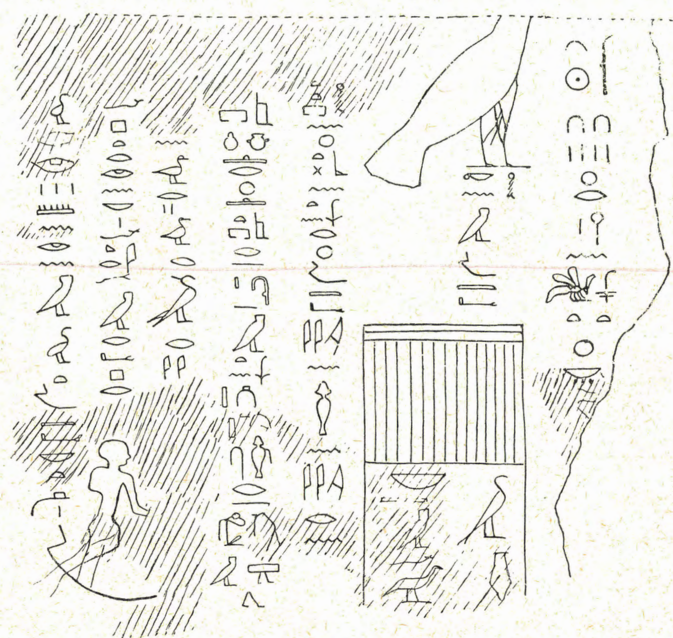
50. — Amenemhâit II, an 24.

Est. Br. Mus., 99.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 183 (sans valeur).

Cette inscription et la suivante, de facture peu soignée l'une et l'autre, se ressemblent par beaucoup de détails et sont certainement très voisines de date, bien que celle de la seconde soit perdue. Toutes deux mentionnent l'ouverture d'une galerie de mine, et la tournure de la phrase : « Mine ouverte par l'officier X... », montre qu'elles étaient gravées à l'entrée même des galeries nouvelles. C'était d'ailleurs l'habitude au Sarbout, et nous en verrons de nombreux exemples.

Ces deux inscriptions sont à chercher dans le voisinage du réservoir taillé dans le roc, à un mille au sud des ruines du temple, et dont la paroi porte la grande inscription de l'an 44 d'Amenemhâit III (ci-après, 57). C'est ce que montre l'annotation de l'estampage 82, dont nous parlerons dans un instant (v. 51, ci-après).

1. Major Felix, *Note sopra le dinastie*, etc., 1830, p. 11. — Cf. Prudhoë et Felix, *Botanical and geological notes*, etc. (Br. Mus., ms. n° 25.672), p. 29, où il est fait mention d'un *Ousirtasen* dans une note sur le Sarbout et ses rois.
2. E. Robinson, *Biblical researches in Palestine*, etc., 1841, I, p. 113, ou bien 1867, I, p. 78.
3. Dans *Murray's Handbook*, 1847, p. 216.
4. Lepsius, *Reise von Theben nach der Halbinsel des Sinaï*, 1846, p. 9.
5. Lepsius, *Briefe aus Aegypten*, etc., 1852, p. 337.
6. Dans Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, 2me partie, p. 719 I (1890).
7. *Ibid.*, p. 724 *bis*.
8. Dans Maspero, *Histoire*, I, p. 474.



Texte de 50 : « L'an 24 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Noubkaourî*... l'Horus *Hikanoummâit*. — Mine ouverte par le Connu du Roi, vraiment, l'aimé de par sa faveur et son amour, celui qui agit, vraiment, comme il convient à son cœur[1], qui connaît la place de..., dont le nom est chéri (?), qui vint..... et dont son Maître voit la perfection : le maître d'équipage Mini, né de Moutmâit, très vénérable. »

Il ne semble pas douteux que nous ayons ici un titre , tout à fait analogue à ceux que portent, dans les inscriptions de Magharah, un certain nombre d'officiers de l'époque memphite (v. ci-avant, 11, 18, 19).

A remarquer encore la disposition singulière du nom et du cartouche d'Horus, dont nous verrons dans l'inscription suivante un arrangement également anormal.

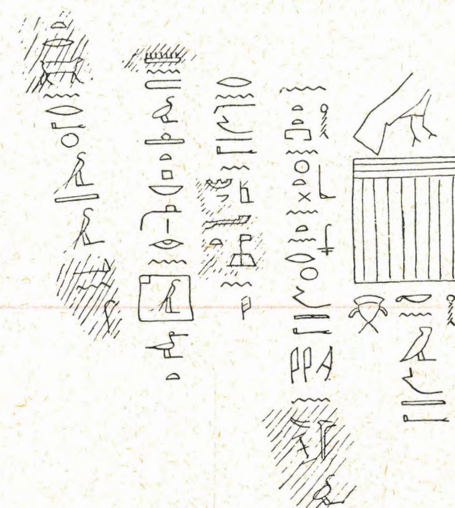
51. — Amenemhâit II, date perdue.

Est. Br. Mus., 82.

Traduction dans Birch, *Account*, p. 182. — Mention dans H. Sp. Palmer, *Sinaï*, p. 95 (éd. de 1878), p. 103 (éd. de 1892).

Très apparentée avec l'inscription précédente (v. ce qui est dit au sujet de toutes deux ci-avant, 50). L'estampage porte une indication précise d'emplacement : « ... near

1. , restitué d'après le texte de 51. — Sur *ma* et son rôle grammatical dans les expressions de ce genre, v. ce qui dit ci-avant, n° 27.



the reservoir cut in the Rock. » Au sujet de ce réservoir, v. ce qui est dit ci-avant, 50, et ci-après, 57.

« ..... L'Horus Hikanoummâit. — Mine ouverte par le Connu-du-Roi, vraiment, l'aimé de par sa faveur..., celui qui agit, vraiment[1], comme il convient à son cœur, le mineur... Montouhotpou, très vénérable, né de Sit-Hâthor... »

A gauche, une dernière colonne qui paraît avoir rapport à un autre personnage. Elle descend légèrement en biais, séparée du reste du texte par un intervalle qui se rétrécit vers le bas.

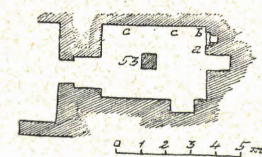
52. — Chambre souterraine, inscriptions des murs.

Fragment *a* : Palmer, *Notebook*, p. 28 : « Inside of cave against Altar-niche ».
Borchardt, *Ein ägyptisches Grab auf der Sinaïhalbinsel*, dans *Zeitschrift*, 1897, p. 112-115.
Fragment *b* : Borchardt, *ibid.*
Fragment *c* : *Est. Br. Mus.*, 128-129-131 : « wall around, inside wall », etc.
Borchardt, *ibid.* (copie partielle).
R. Campbell Thomson, copie partielle prise en 1902 (inédite).
Fragment *d* : *Est. Br. Mus.*, 130 : « Inside wall ».

L. Borchardt a fait au Sarbout, en 1896, une excursion rapide d'où il a rapporté des notes d'un intérêt capital pour l'histoire des origines du temple. Dans la chambre souterraine avec pilier central qui en est la partie la plus ancienne, il a copié tout ce qui reste des inscriptions dont les murs étaient primitivement couverts, et ses indications nous permettent de coordonner et de rapporter à la place où ils ont été pris les divers estampages du Br. Museum et les croquis du carnet de Palmer. Borchardt, de plus, a

1. V. note précédente.

démêlé la singulière histoire de cette chambre, qui fut le tombeau d'un particulier avant d'être érigée en chapelle d'Hâthor pour les besoins de la colonie grandissante.



Borchardt a remarqué, en effet, qu'à gauche de la niche du fond située dans l'axe de la chambre se trouve une petite cavité[1] qui a tout à fait la même apparence que le *serdâb* des statues du mort, dans les tombeaux excavés de l'Ancien Empire. Cette niche était close, à l'origine, par une dalle que les sculptures de la muraille recouvraient sans discontinuité; les deux fragments de tableau qui restent, à droite et à gauche de la niche, en *a* et en *b*, ont rapport à un officier nommé Amonisoushen, que le fragment *a* nous montre assis devant une table chargée d'offrandes. Le caractère funéraire de cette scène et des légendes qui l'accompagnent est d'autant plus certain que l'inscription en colonnes qui occupe le mur de gauche de la chambre (*c*) est une longue liste de parents du défunt, comme on en trouve dans les tombeaux de toute époque.

A droite de la niche centrale et sur le mur de droite, toutes les sculptures sont détruites. Le pilier central, du côté qui regarde la lumière, porte un tableau de l'an 2 d'Amenemhâit III, inscription très connue dont nous nous occuperons tout à l'heure (ci-après, 53). Son existence démontre que le tombeau d'Amonisoushen n'est pas postérieur à cette date; mais il est clair que cette dernière inscription, très analogue aux inscriptions commémoratives de la même année au Ouady Magharah, n'a rien de commun avec les représentations funéraires du reste du caveau, et il faut nous demander si cette chambre, avec la sépulture qu'elle renfermait, n'a pas existé de nombreuses années auparavant. Il y a en somme deux hypothèses. Ou bien, — c'est l'explication à laquelle incline Borchardt, — le tableau du pilier a été fait en même temps que la chambre elle-même par les collègues du défunt, qui ont éternisé leurs noms à cette place et y ont représenté une scène d'invocation à Hâthor parce qu'elle était la divinité principale de la région; ou bien, au contraire, le tombeau a été converti en un lieu de culte pour Hâthor, un certain temps après son établissement. Comme le fait observer Borchardt, cette transformation ne constituerait pas un fait isolé, car on possède un exemple d'utilisation analogue dans le temple souterrain d'El-Kab, d'époque ptolémaïque, dont la dernière chambre est une ancienne chambre tombale. Il peut très bien en avoir été de même au Sarbout, et alors la sépulture d'Amonisoushen remonterait au temps des expéditions antérieures à Amenemhâit III, dont les inscriptions d'Amenemhâit II (ci-avant, 50, 51) nous ont gardé le souvenir positif.



Voici maintenant les textes et figures des murs de la chambre.

Fragment a, d'après Palmer corrigé à l'aide de Borchardt. — Le défunt devant le repas funéraire.

« Le conseiller, chef de maison, le grand chef Amonisoushen. »

1. V. ci-contre le croquis de Borchardt, d'après *Zeitschrift*, 1897, p. 113, et cf., ci-avant (p. 35), le plan d'ensemble des ruines du temple.

Fragment b, copié par Borchardt (source unique). — « Royal don d'offrande à Hâthor, Dame du *mafkaï*, pour le Double du [conseiller], chef de maison, grand chef Amonisoushen. »

Fragment c. — La copie de Borchardt donne les col. 1 à 12; celle de R. C. Thomson, les col. 1 à 15; les estampages vont de la col. 5 à la col. 26 et montrent que l'inscription s'étend encore plus loin vers la droite (est. 131). La partie supérieure des colonnes est seule conservée, et il nous manque certainement la plus grande partie du texte.

« 1) Le connu du roi...
2) .....
3) Le... royal, gouverneur... [Si-]
4) -rounpitou[1], né de Hâthor...
5) Son [frère] Khîti, né de... den...
6) Son frère Our...
7) Son frère Nakhti...
8) Son frère Sonbou...
9) Son frère Amoni; [son] frère Baba...

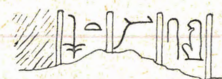


10) Sa sœur Sit-Hâthor...
11) Sa sœur Atiou, née de...
12) Sa sœur Kaft (?)...
13) Des libations...
14) de l'encens, pour le Domestique[2]...
15) ... Khonkhâiti...
16) Sa mère...
17) Son père...

1. Borchardt n'a pas vu en tête de la col. 4, mais le groupe est très net dans la copie de Thomson. Il est probable qu'à la fin de la col. précédente il y avait , et que le tout donnait le nom propre connu *Si-rounpitou*, « Fils de floraisons », qui appartient, sous des formes orthographiques diverses, au prince d'Eléphantine contemporain d'Ousirtasen I et d'Amenemhâit II (cf. les inscriptions du tombeau de ce personnage, *Catalogue*, I, p. 179-195).

2. , titre douteux ici, mais très connu par ailleurs.

18) Sa sœur Sit...
19) Sa sœur...
20) Sa sœur...
21) .....
22) Sa fille Hâthor...
23) Sa fille Sit...
24) Son mari (?)[1]...
25) Khoutirinibiou[2]...
26) Miritnibiouptah[3]...
27) .....



Fragment d. — Autre lambeau d'inscription, du genre de celles qui précèdent, quelque part sur les murs de la même chambre.

53. — Chambre souterraine, pilier central.
(Amenemhâit III, an 2).

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 7, n° 6.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *a* (quelques fautes de copie).
Forster, *Sinaï Photographed*, (1862) : p. 82-83, n° 1, partie supérieure, n° 2, registre central, phot. directes; p. 74, registre central, phot. directe; p. 348, n° 1, partie centrale, n° 3, partie supérieure, phot. d'après des estampages.
Est. Br. Mus., 65, 119, 146.
Borchardt, *Ein ägyptisches Grab auf der Sinaïhalbinsel*, dans *Zeitschrift*, 1897, p. 112-115 (textes et commentaire).
Traduction défectueuse dans Birch, *Account*, p. 183.

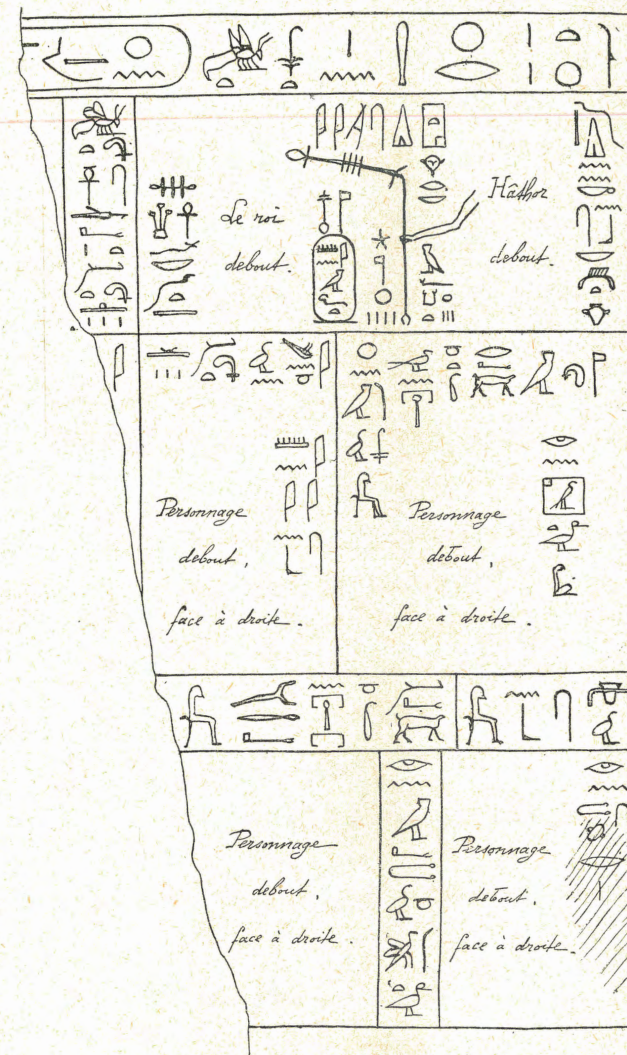
Les explications abondantes de Forster, jointes à l'annotation « Pillar of Cave », que portent les estampages 119 et 146 du Br. Museum, suffiraient à nous instruire de l'emplacement de cette inscription, quand même nous n'aurions pas les notes concises et claires de Borchardt. En décrivant la chambre souterraine (ci-avant, 52), nous avons parlé déjà du pilier et de l'inscription au nom d'Amenemhâit III qui le décore, et nous avons exposé la question des relations de ce tableau avec les autres inscriptions de la chambre ; il est donc inutile d'y revenir.

Le tableau, dont le bord supérieur, le bord droit et le bord inférieur sont conservés, mais dont il manque une certaine portion sur la gauche, est divisé en cases rectangulaires réparties sur trois registres. Chaque case est occupée par un personnage, figuré debout et accompagné de ses noms et titres, inscrits tantôt dans l'intérieur du rectangle, tantôt dans des bandes ou colonnes irrégulièrement et assez maladroitement isolées au-dessus et à droite de la figure. La grande case du registre supérieur est

1. Les col. 22, 23 et 24 sont consacrés à des parents d'une femme, parente elle-même du défunt et nommée à l'une des col. précédentes, de 18 à 21.
2. « Protection est faite à son âme ».
3. « Amour de l'âme de Ptah. »

consacrée à la représentation du roi en adoration devant Hâthor. Ce dernier tableau n'est pas sans analogie avec celui de la principale des inscriptions de la même année au Ouady Magharah (ci-avant, 20).

Ligne horizontale supérieure : « L'an 2 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Mâinirî*... »



Premier registre, grande case. — Le roi debout en face de Hâthor, qui projette vers lui [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe] au bout du sceptre [hiéroglyphe]. Derrière le roi : « Le *sa* de vie derrière lui, tout, à jamais. » Devant le roi : « Adoration, quatre fois, du dieu bon, Amenemhâit. » Devant la déesse : « Hâthor Dame du *mafkaï*, qui donne son amour. » Derrière elle : « Elle dit : Je te donne toute santé et toute joie. »

La case de gauche du premier registre est détruite. Elle appartenait à un personnage dont il ne subsiste que les titres : « Le chancelier royal du Nord, Ami-unique, chef de chancellerie... »

Deuxième registre, première case : « Le chancelier divin, préposé à l'Intérieur, chef du trésor Khnomsou, né de Sit-Hâthor. »

Deuxième case : « Le conseiller, chef de chancellerie Amonisonbou. »

Troisième registre, première case : « L'ingénieur ([hiéroglyphes]) Sonbou, né de Sti-rou... »

Deuxième case : « Le préposé à l'Intérieur, [chef] du trésor Sovkouâou, né de Sit-Mâtennou. »

L'un de ces personnages mérite une attention particulière ; c'est le chef du trésor Khnomsou, qui semble bien être le même que le chef de l'expédition de l'an 2 à Magharah. Dans l'inscription de cette dernière localité (ci-avant, 20) il porte les titres exactement semblables de [hiéroglyphes], et le nom plus développé de *Khont-khâiti-hotpou-khnomsi*.

A noter, d'autre part, que certains détails de la présente inscription ont servi de thème aux considérations tout à fait insensées de Forster, qui voulait trouver des traces

du passage des Hébreux dans les monuments égyptiens du Sinaï. Nous en avons parlé plus haut[1]. Ici, bien que la chose paraisse incroyable, il est arrivé à reconnaître le dessin frappant de *la tête d'un Juif* dans un groupe de trois signes hiéroglyphiques regardé à l'envers sur une photographie.



54. — Amenemhâit III, an 20.

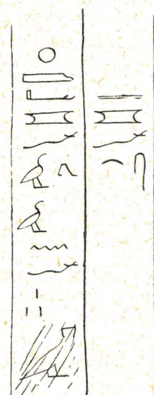
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 137 *b*.
Mention dans Birch, *Account*, p. 183.

La date, et le prénom royal *Mâiniri*. Ce fragment paraît provenir du cintre d'une stèle détruite ou effacée; cf. les représentations du cintre de la grande stèle d'Aménothès III (ci-après, 107).

55. — Amenemhâit III, an 30.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 8, n° 5.
Palmer, *Notebook*, p. 10 (face principale), 11 (une tranche).
Mention dans Birch, *Account*, p. 183.

Dans le cintre, la date : « l'an 30 »; au-dessous, en trois larges colonnes, un protocole développé d'Amenemhâit III : « L'Horus *Grand des Ames*, le Seigneur du Vautour et de l'Uræus *Saisisseur de l'héritage des Deux-Terres*, l'Horus d'Or *Établisseur de vie*. » Plus bas encore, une inscription d'au moins cinq lignes horizontales, dont il ne reste que très peu de signes. Lottin a négligé d'estamper ces lignes détruites, et nous n'en connaîtrions pas l'existence sans la copie de Palmer. Celle-ci est tellement inexacte qu'on hésite à l'identifier avec la reproduction de Lottin[2]; on reconnaît, pourtant, la disposition très particulière des titres royaux, qui ne se retrouve point ailleurs. Palmer donne, de plus, l'inscription d'une tranche de la stèle, que nous reproduisons d'après lui ci-contre[3]; il faut évidemment restituer ... en

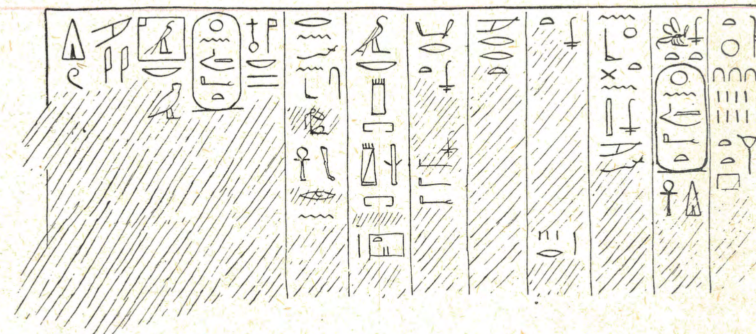


1. Première partie, chap. III, *Bibliographie* (p. 70-71).
2. Palmer n'a même pas bien copié la date; il écrit ∩∩IIIII au lieu de ∩∩∩.
3. V. cependant, ce qui est dit, ci-après, 76, au sujet des deux tranches *supposées* de cette stèle, qui seraient les inscriptions 76 et 77 : dans ce cas, la correspondance indiquée ici par Palmer serait erronée.

tête de la colonne de gauche, ce qui donne la formule ordinaire : « Le connu-du-roi, vraiment, son aimé, il est venu dans... »

56. — Amenemhâit III, an 38.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 10, n° 1.
Essai de traduction dans Birch, *Account*, p. 183.



Inscription très mutilée. Huit colonnes, et à gauche, un petit tableau détruit qui représentait certainement, d'après les légendes, le roi en adoration devant Hâthor : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres... *Mâiniri*, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, et de Sopdou... »

Texte des colonnes : « L'an 38, premier mois de Pirit, ... du Roi du Sud et du Nord *Mâiniri*, qui donne la vie... [mine] ouverte par l'aimé du roi, vraiment[1]... disposa le roi... l'Horus Seigneur du Palais, résidant dans le Palais... ranouf-sonbou, Vie-renouvelée, né de... »

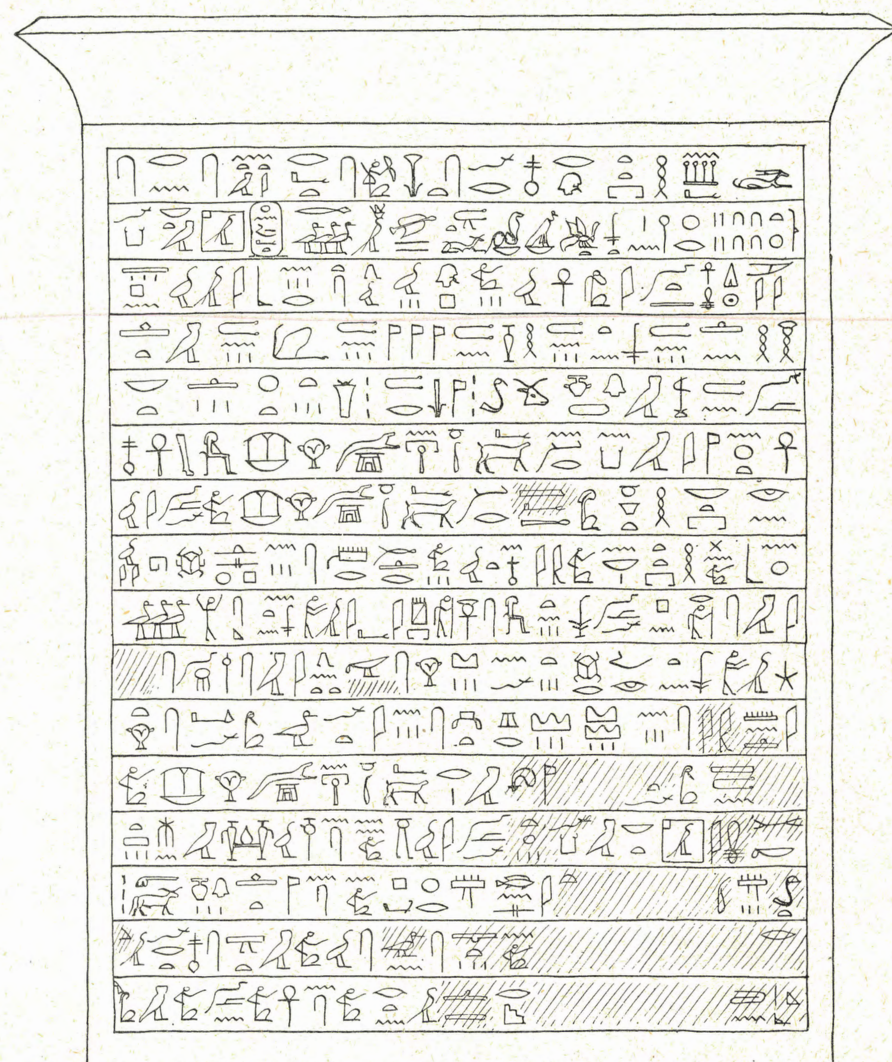
La formule *heti nekhbit ni...* « mine ouverte par... » est bien connue (v. ci-avant, 50, 51, et ci-après, 57, l. 8, et 59). Sa présence démontre que l'inscription que nous avons sous les yeux est à chercher, non pas dans les ruines du temple lui-même, mais dans les mines du voisinage.

57. — Amenemhâit III, an 44.

(*Inscription de Sovkouherhabi, dite du réservoir.*)

Champollion, *Notices*, II, p. 691 (d'ap. Ricci, copie fautive par endroits).
Palmer, *Notebook*, p. 6.
Est. Br. Mus., 60 à 64, 121, 124, 126, 127.
Traductions dans Birch, *Account*, p. 183-184, et H. Sp. Palmer, *Sinaï*, p. 95-96 (éd. de 1878), ou p. 103 (éd. de 1892) (peu de valeur). — Mention dans Morgan, *Recherches*, I, p. 235, n. 1.

1. Sur le rôle de *ma* dans les expressions de ce genre, v. ce qui est dit ci-avant, n° 27. Quant à la forme particulière *souton ma mirif*, elle se retrouve identiquement pareille dans l'une des inscriptions de Thoutmès III que nous verrons plus loin (84).



Les annotations des estampages 60 et 61 nous apprennent que cette inscription est gravée sur une paroi de rocher voisine d'un grand réservoir taillé dans le roc, à un mille au sud du Sarbout.

« Inauguration d'une mine, dans les conditions les plus parfaites : *Prospérité de ses soldats, don de ce qui est en elle*, est son nom. — L'an 44 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord, le Seigneur du Vautour et de l'Uraeus *Saisisseur de l'héritage des Deux-Terres*, l'Horus *Grand des Ames*, le roi *Mâiniri*, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, qui donne la vie, pareil à Râ, à jamais. — O vivants qui sont sur [terre][1], et qui viennent vers cette mine, votre roi vous établira, vos dieux vous loueront et vous arriverez en paix, si vous prononcez des milliers d'aliments solides et liquides, de viandes, de volatiles, d'encens, d'huiles et de toutes choses dont vivent les dieux, pour le Double du

1. Le mot *to* manque effectivement sur la stèle.

préposé à l'Intérieur du trésor Sovkouherhabi, Bonne-vie-renouvelée, né de la Dame de maison Honit, Voix juste. — Le préposé à l'Intérieur Sovkouherhabi, il dit : « J'ai ouvert une mine pour mon maître; vinrent mes soldats, au complet de leur effectif, sans qu'il se produisît aucune perte parmi eux. » Ce même chef, il dit : « Royaux-Vénérables, amis du Palais! Allons! Louange au roi et exaltation de ses Ames! Adoration du roi! Voyez ce qui advient pour lui : les montagnes qui conduisent ce qui s'y trouve! Elles éclairent ce qui est caché et elles viennent, les montagnes et les pays, dans leur étendue entière : son père Sibou a donné cela pour... » Le chancelier divin, préposé à l'Intérieur du trésor Sovkouherhabi, s'étant acquitté (?)[1] envers Hâthor Dame du *mafkaï*, il dit : « Je lui ai apporté une table à libations en pierre taillée, des vêtements,.... en étoffe de lin; je lui ai fait hommage de Divines-offrandes, de taureaux,..... [pour qu'elle m'ouvre] les chemins et me fasse avancer dans sa marche favorable..... pour le domaine[2] (?) que je lui ai constitué. — Que je vive si j'ai dit vrai. »

La première ligne a toute la valeur d'un titre; elle est largement écrite, en signes plus grands que les autres. Le nom de la mine est remarquable. Nous avons déjà rencontré, à Magharah, un exemple de galerie de mine ainsi dotée d'un nom de bon augure (ci-avant, 26, la mine *Hématite et turquoise en elle*), et nous en verrons un autre un peu plus bas (59; la mine *Vision des beautés d'Hâthor*).

L'invocation aux « vivants qui sont sur terre » (l. 3 à 6) est très fréquente dans les inscriptions de cette époque; nous en avons vu et en verrons au Sinaï plusieurs exemples. Une autre formule, celle de l'adoration du roi et de ses Ames, et des montagnes conduisant vers lui leurs produits (l. 9 à 11), est plus particulière; au Sarbout-el-Khadim nous la rencontrerons encore deux fois sous la XIIe dynastie (ci-après, 65, 66) et une autre fois, toute pareille, sur une stèle de Thoutmès III (84). Il est intéressant d'observer que dans l'inscription 65, dont le texte est analogue à celui qui nous occupe mais beaucoup plus concis, la formule des *vivants sur terre* et celle des *montagnes conduisant ce qui est en elles* sont fondues en une phrase unique.

D'une manière générale, les renseignements que nous donne Sovkouherhabi sur son expédition ne sont pas d'une grande originalité. Il se vante de n'avoir point perdu d'hommes, en une phrase que nous retrouverons presque textuellement employée par Haroëris (ci-après, 63, l. 15); comme Haroëris, aussi, Sovkouherhabi a une dévotion particulière pour Hâthor, et nous instruit des sacrifices qu'il a offerts à la déesse dans le but d'obtenir son appui pour le succès de ses travaux et l'heureuse issue de son voyage. C'est du moins ce qui semble résulter du texte mutilé des dernières lignes.

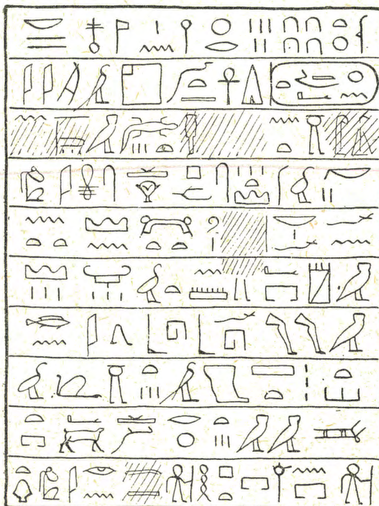
1. , *ârq-kou*, avec = ?

2. ? Très douteux, les estampages ne donnant pas la dernière ligne.

58. — Amenemhâit III, an 45.

Est. Br. Mus., 69 (fragment), 70, 120.

Traduction dans Birch, *Account*, p. 184 (sans valeur).



« L'an 45 de la Majesté du dieu bon, Seigneur des Deux-Terres *Mâinirî*, qui donne la vie à jamais, aimé d'Hâthor... ramena [du *mafkaï*?] en grande quantité, du pays de [Bi-ni-]kiou, l'habile à rapporter à son maître, qui [donna?] l'Asie à *Celui qui est dans le Palais*, conduisit les pays des Monitiou à ses pieds, parcourut les vallées mystérieuses et atteignit des bornes jusque là inconnues : le préposé à l'Intérieur, chef du trésor Ptah, Voix Juste, né de Ati. »

[*Bi-ni-*]*kiou*. — Le nom géographique dont il reste seulement la fin, au début de la ligne 4, est probablement le même que celui que donne l'inscription 64 ci-après (l. 5-6), sous la forme *Bi-ni-ka*.

Dans la phrase suivante se succèdent deux désignations géographiques de sens certainement très voisins, *Sati* et *Monitiou*. Il n'est pas rare de voir l'un à côté de l'autre ces deux mots, qui se fondent parfois en une expression unique, comme dans l'exemple connu , *Monitiou de Sati* (*Ahmosi-si-Abina*, l. 15). On sait que *Sati*, ainsi écrit, est le nom le plus général de l'Asie à partir de la XVIII[e] dynastie. Il y a dix ans, ce nom avec cette orthographe, applicable aux régions asiatiques, n'avait encore été observé dans aucun texte du Moyen Empire, et Max Müller pouvait croire[1] que le seul *Sati* asiatique connu des Égyptiens de la XII[e] dynastie était de l'histoire de Sinouhit. Depuis lors, cependant, *Sati* par le signe , pour désigner l'Asie, est apparu sur le célèbre pectoral d'Amenemhâit III trouvé à Dahchour[2], et ultérieurement, dans le texte d'une importante stèle du temps d'Ousirtasen III[3] qui raconte une expédition en Asie et où sont nommés les , absolument comme dans

1. *Asien und Europa* (1893), p. 19-20, 46, 126. D'après M. Müller, aurait commencé par désigner les régions de la première cataracte, et le nom ne se serait étendu à l'Asie que par suite d'une confusion ultérieure, née de la substitution de l'homophone au signe qui sert à écrire le nom des Asiatiques dans sa forme ancienne et correcte : la confusion ne serait pas antérieure à la XVIII[e] dynastie.
2. Morgan, *Fouilles à Dahchour* (1895), pl. XX, XXI.
3. Garstang, *El Arabah* (*Egyptian research Account*, 1900), pl. 4, 5. Nous reviendrons sur ce document capital à propos du n° 75 ci-après et du nom géographique *Lotanou* au temps du Moyen Empire (v. aussi ce qui est dit ci-avant, p. 48-49).

l'inscription d'Ahmosi-si-Abina ; notre inscription du Sarbout ne nous apprend donc, à ce point de vue, rien de très nouveau.

La mention de la stèle d'Abydos dont nous venons de parler entraîne des conséquences remarquablement décisives non seulement pour *Sati*, mais encore pour *Monitiou*, en montrant, par le rapprochement avec le texte d'Ahmosi, qu'il n'y a qu'une seule espèce de Monitiou sous des formes orthographiques appartenant à deux types différents, , . Le fait de cette unité était également contesté par Max Müller[1].

59. — Amenemhâit III, année inconnue.

Est. Br. Mus., 80, 81, 123, 125.

Le cartouche royal dans Palmer, *Notebook*, p. 34 : « Cartouches on mines near Serabit ».

Traduction dans Birch, *Account*, p. 184.

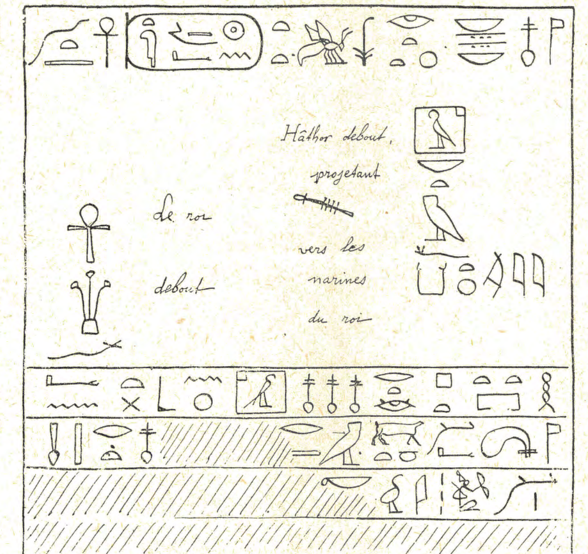


Tableau commémoratif de l'ouverture d'une mine ; analogue, en ceci, aux inscriptions 50, 51 et 57 ci-avant. Au sujet du nom de la mine, v. ce qui est dit au commentaire de 57.

Ligne supérieure : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres, Seigneur d'accomplir les rites, le Roi du Sud et du Nord *Mâinirî*, vivant à jamais. »

Tableau central : le roi en adoration devant Hâthor. Derrière le roi : « Vie derrière lui. » Derrière la déesse : « Aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*. »

Texte du bas : « Mine [nommée] : *Vision des beautés d'Hâthor*, ouverte par le chancelier divin, préposé à l'Intérieur, chef de pays... nofrit, Voix Juste. — Le chef de troupes Iouk... »

L'estampage 123 montre qu'il existait au moins une quatrième ligne ; mais toute la partie de l'inscription au dessous des trois premières est certainement détruite.

1. *Asien und Europa*, p. 17-19, 23-24. M. Müller distingue les Monitiou des orthographes sans le , principalement nommés dans les inscriptions memphites de Magharah, et les Monitiou avec le , qui figurent dans les textes du Nouvel Empire ; ces derniers, loin d'avoir rien de commun avec les indigènes du Sinaï, ne seraient autre chose que , « les gens de l'ouest », c'est-à-dire, primitivement, les Lybiens et

60. — Amenemhâit III, année inconnue.



Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 58 (vestige des inscriptions de la face principale).
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 4, n° 3 (la tranche).
Palmer, *Notebook*, p. 9 (la tranche et ce qui reste de la face principale).
Essai de traduction dans Birch, *Account*, p. 187. — Mention dans Maspero, *Histoire*, I, p. 475, d'après Birch.

Rien, dans Lottin, n'indique que l'inscription relativement bien conservée dont il a pris une empreinte est gravée sur la tranche d'une des stèles épaisses et hautes dont les ruines du Sarbout sont parsemées ; Palmer seul, en copiant la même inscription, note : « Edge of stele », et s'applique en même temps à reproduire le peu qui reste des inscriptions de la face principale, le long du bord gauche : « Part of surface » ; on y reconnaît le cartouche prénom d'Amenemhâit III. Longtemps auparavant, Burton avait déjà noté cette partie du monument dans de bonnes conditions d'exactitude (v. ci-dessus).

Sur la face, on distingue la légende « Le Roi du Sud et du Nord *Mâinirî*, [qui donne] vie, fermeté [et richesse,] pareil [à Râ]. »

La tranche porte, en haut, la mention du , ou *chef de section*, Sonbouni. Au-dessous se trouvait peut-être, dans l'espace où il semble ne rien rester, un petit tableau accompagné d'indications susceptibles d'expliquer le début du texte qui suit :

« [Approvisionnement ?] fait au mois de..., jour premier : Un *hâou* de grain ; veaux (?) et chèvres, 23 ; oiseaux *ouazou* (verts), 2 ; oies *moniou*, 30.
Le scribe des greniers... emhâit.
Le Domestique du Palais Ousirtasen.
Le Domestique de la maison...
Le Domestique...
Le Domestique du trésor... »
Suivaient encore plusieurs lignes.

autres peuples de la marche occidentale. Cette théorie est évidemment devenue difficile à soutenir. Remarquer aussi l'intéressante orthographe , qui tient le milieu entre les deux types, et qu'on rencontre à côté du nom des *Hirou shâou* d'Asie dans l'inscription bien connue de Montounsisou, au temps d'Amenemhâit I.

Ligne 1, *chef de section*. — Titre que nous retrouverons, ci-après, dans une inscription de la même époque (70). On sait depuis longtemps que désigne une *classe de prêtres*[1] ; mais Chabas a montré, en 1870[2], que le sens de *classe*, *catégorie* qui appartient à ce mot, n'est pas limité au sacerdoce ; l'exemple suivant, qu'il cite, est est tout à fait décisif et particulièrement intéressant au point de vue du texte que nous avons sous les yeux. Il s'agit de recommandations adressées à un chef de chantier[3] : « Compte le nombre des hommes qui sont avec toi et , répartis trois *sa* à commander parmi eux : 600 hommes, chacun de 200. » *Sa* veut donc dire *division*, *section*, *équipe*, et il n'est pas douteux qu'il faille l'interpréter ainsi dans le titre qui nous occupe.

Ligne 3, . — Sans nul doute le même mot que , etc., qui désigne un *bloc*, un *monceau*[4] de quelque chose. On l'emploie en parlant de grains, et alors il prend le sens de *tas* ou *monceau* comme dans l'exemple suivant : « Que leurs blés soient nombreux comme le sable des canaux, , leurs greniers proches de la voûte du ciel et leurs monceaux pareils à des montagnes. » (Ptah-Totounen, l. 11.) Dans la présente inscription, la mention des grains précède un dénombrement exact de bétail et de volatiles, et il est peu probable que *hâou* ait le sens vague de *quantité énorme* ; nous croirions plutôt que ce mot désigne ici une certaine unité de capacité de grandeur bien définie, le *tas*.

Une énumération de ce genre ne peut évidemment avoir rapport qu'aux approvisionnements constitués dans la colonie pour la durée de la campagne, et l'inscription a tout à fait le sens que nous avons cru pouvoir attribuer à l'inscription 23, ci-avant, à Magharah. Nous trouverons encore, ci-après, deux exemples d'énumérations analogues, sur l'une des tranches de la stèle de Sam-ranouf, 71, et sur la stèle 74 ; elles ne sont accompagnées d'aucune indication plus précise.

61. — Amenemhâit IV, année inconnue.



Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 140 *p*.
Mention dans Birch, *Account*, p. 184.

Le cartouche prénom *Makhrôouri*. — On ne sait si ce fragment d'inscription provient d'une stèle ou des murailles du temple.

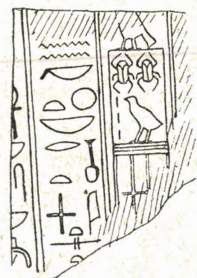
1. Brugsch, *Dict.*, p. 1154-55, exemples et références abondantes.
2. *Zeitschrift*, 1870, p. 111-112 : *Sur et employés dans le sens classe, ordre*. Cf. Pierret, *Lexique*, p. 459.
3. Lettre figurant au papyrus n° 158 de Turin.
4. Le sens radical est celui de *bloc de pierre dressé*, comme l'indiquent les diverses formes du mot : etc.

62. — Amenemhâît IV, année inconnue.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 7, n° 2 (matrice juxtaposée, pour le moulage, avec celle de la stèle anonyme du n° 77 ci-après).

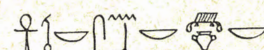
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 140 *o* (cartouche d'Horus seul).

Mention dans Birch. *Account*, p. 184, d'après Lottin. Birch n'a pas remarqué que ce moulage juxtaposait deux inscriptions étrangères l'une à l'autre.



« L'Horus *Khopir-khopirrou*..... [Sont données] à toi toutes les bonnes choses qui sont en elle..... »

A gauche, une troisième colonne, que le bord du moulage de Lottin coupe en biseau, et dont une section se restitue certainement comme il suit :



« . .. toute vie, toute richesse, toute santé, toute joie. »

SECTION II. — XIIe DYNASTIE, MONUMENTS NON DATÉS

63. — XIIe dynastie. Stèle d'Haroëris.

Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien*, etc. (1774), t. I, pl. XLV.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 62 (très belle copie, que Burton ne publia jamais).

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 9, n° 2.

Forster, *Israël in the Wilderness* (1865), p. 83, d'après Niebuhr.

Est. Br. Mus., 73-74-75.

Survey, *Phot.*, III, pl. 10.

Commentaires et traductions plus ou moins complètes dans Birch, *Account*, p. 186; E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, p. 234; H. Sp. Palmer, *Sinaï*, p. 96-97 (éd. de 1878), p. 104-105 (éd. de 1892); Maspero, *Histoire*, I, p. 474.

Temple; avant-cour de gauche, immédiatement à gauche de l'entrée principale. Haute stèle montrant de loin ses hiéroglyphes aux arrivants ; surmontée d'un cintre nu (*Survey*).

Traduction.

« Marcha le serviteur de ce dieu[1], le chancelier divin, préposé à l'Intérieur, chef des contrôleurs Har-ourou, jusqu'à cette mine, et arriva en ce pays au mois 3e de Pirit.....[2] Lorsque[3] vint en cette mine ce chancelier divin, il dit aux chefs qui étaient venus en cette mine à ce moment : « Ne laissez pas faiblir vos faces à cause de cela; un moyen[4]? Donnera cela Hâthor, d'une manière salutaire[5]. Voyez ce que j'ai fait en ce

1. Le Pharaon, évidemment. L'inscription suivante débute de la même manière.

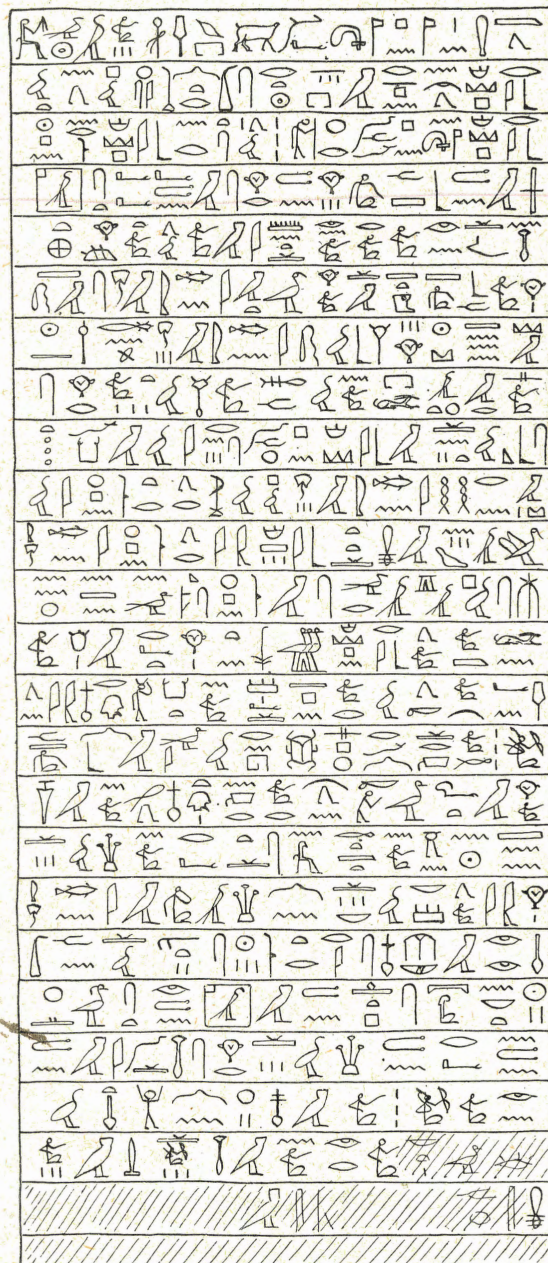
2. [hiéroglyphes], phrase de deux ou trois mots, difficile à comprendre.

3 [hiéroglyphes]..., forme syntactique rare. Le sens ordinaire de la préposition *as*, *ast* et le rôle de la particule affirmative *pou* devraient nous faire traduire, peut-être : « Il fut donc que vint... »; mais d'autre part, il semble bien qu'ici *as pou* introduise une proposition subordonnée, comme le ferait, avec *pou*, la forme connue [hiéroglyphes] .....

4. Faire de [hiéroglyphes] un mot unique, et de [hiéroglyphes] un verbe, paraît être une façon simple d'expliquer cette partie du texte.

5. [hiéroglyphes]. Cf. le même mot [hiéroglyphes] plus bas, l. 25.

qui me concerne. Je m'étais assuré en moi-même et avais traversé l'Égypte[1]. Ma face faiblissait; difficulté, devant ma face, de trouver le filon[2]; était torride le désert, en été,



1. Seule interprétation qui puisse convenir, l'histoire qu'Harourou va raconter étant supposée s'être passée au désert, probablement dans la localité même où il harangue actuellement ses ouvriers.

2. *Anem*, litt. la *peau colorée*, la *couleur*; dans cette inscription, où le mot revient fréquemment, il est clair qu'il désigne la *veine*, le filon de minerai dont la couleur particulière décèle la présence. Sens rare, d'ailleurs, et dont les textes du Sinaï ne renferment pas d'autre exemple.

et les montagnes brûlantes; le filon était mauvais. Un matin, l'homme préposé au chantier[1] : « J'ai interrogé les ouvriers à ce sujet, [vint-il dire][2], les habiles qui sont dans cette mine, et ils ont dit : Il y a du *mafkaï* dans la montagne pour l'éternité! Voilà le filon qu'on cherche en ce moment! » Sera ce que nous entendrons, pareil à [cette] mine[3]. » Apparut à ce moment le filon. Il fut taillé, et on l'épuisa, en ce moment défavorable de l'été.

J'ai marché vers cette mine, les Ames du Roi agissant dans mon cœur, et voilà que je suis arrivé jusqu'à ce pays. J'ai entamé les travaux dans des conditions parfaites. Sont venus mes hommes, au complet de leur effectif, sans qu'il se produisît aucune perte parmi eux[4]. N'a pas faibli ma face, à la tête des travailleurs. Je suis parvenu à exploiter dans les conditions les meilleures[5]. J'ai levé le camp[6] au mois premier de Shomouit; j'ai emporté la vraie pierre précieuse. J'ai fait plus que tout venant (?); rien que du profit, point de déchet dans [ce] filon excellent (?)[7], fête des yeux, dont la beauté s'étend par delà les *atourou*[8], et dont on juge qu'il est digne d'être offert, tout à fait, à la Dame du Ciel. Reposez-vous en Hâthor, rendez-la favorable à vous, et faites [ainsi] accroissement de la prospérité qui est en vous.

J'ai mis mes hommes en bon état, parfaitement, sans que..... J'ai transformé en ouvriers des jeunes gens[9]..... »

Une dernière ligne se perd tout entière en lacune.

1. , d'après son déterminatif, désigne un lieu. Il faut le rapprocher du mot d'orthographe identique , *chose, affaire, besogne*, d'après lequel le premier semble signifier le *lieu du travail*, c'est-à-dire le *chantier*. Peut-être aussi le sens de *akhit*, ici, est-il à particulariser en celui de *tranchée* ou *exavation*, par suite de l'existence de la racine *khit*, « inciser ».

2. Passage difficile; litt. : « Un matin, l'homme préposé au chantier, j'interrogeai..... »; tournure inintelligible, qu'on pourrait corriger, comme le suppose la traduction de Maspero, en lisant au lieu de , mais qui s'explique plus simplement, peut-être, en supposant *il dit* sous-entendu, et une intercalation de discours supplémentaire.

3. C'est-à-dire : « Il y a une nouvelle qu'on viendra nous annoncer, et qui ne manquera pas d'être conforme à celle de l'histoire de la mine que je viens de dire ».

4. Exactement la même phrase chez Sovkouherhabi, ci-avant, 57, l. 8-9.

5. Lire *r tap nofir*, le *t* est fautif pour *r*. — *Nezer*, litt. *abattre*; *abatage*, en français, est de même un terme technique des travaux de mine ou de carrière.

6. = , etc., dont le sens le plus habituel de *dénuer, priver, détruire*, est dérivé du sens primitif *délier, résoudre*; à ce dernier se rattache l'acception particulière dans laquelle le mot est pris dans l'inscription qui nous occupe.

7. *Nofir*?

8. L'*atourou*, comme on sait, est une mesure de distance.

9. Harourou veut-il dire qu'il a incorporé des indigènes dans ses équipes?

Résumé.

On voit que le texte de cet important document se divise en deux parties très différentes, dont la première finit avec la ligne 12. Tandis que la seconde partie se compose principalement des formules narratives banales qu'on trouve dans toutes les inscriptions similaires de la XIIe dynastie au Sarbout, la première partie, au contraire, est entièrement originale et conçue dans une forme des plus intéressantes. Harourou, dès son arrivée au Sinaï en une saison peu favorable à l'exécution des travaux, juge nécessaire de réconforter ses officiers par le récit, imaginé ou véritable, d'une campagne antérieure qu'il prétend avoir menée à bien dans des conditions difficiles : c'est naturellement au moment où l'on n'espérait plus trouver le filon que les ouvriers l'avaient mis à nu en poussant des cris de joie. Les encouragement d'Harourou furent suivis d'effet, semble-t-il, puisqu'immédiatement un filon fut découvert et épuisé vivement, malgré les ardeurs de la saison.

La narration proprement dite s'arrête là, suivie de toute une série de clichés sur les *Ames du roi*, sur la bonne exécution des travaux et l'état florissant du personnel. Çà et là s'intercale encore un renseignement intéressant. Aux lignes 16-17, Harourou nous indique l'époque de son départ des mines, et cela nous permet d'évaluer approximativement la durée de sa campagne. Arrivé, en effet, au mois troisième de Pirit (l. 2), il lève le camp au premier de Shomouit, c'est-à-dire deux mois après, avec un écart possible de quelques semaines en plus ou en moins. Tel était, à ce qu'il paraît, le temps nécessaire pour épuiser un filon de *mafkaï*, travailler la roche et mettre en sacs la précieuse substance.

L'inscription d'Harourou n'est pas datée, mais plusieurs circonstances de détail la rapprochent de celle de Sovkouherhabi, que nous avons vue plus haut (57), et permettent, par suite, de placer sa rédaction vers la fin du règne d'Amenemhâit III. A la même époque doivent être également attribuées, selon toute apparence, l'inscription suivante (64, stèle d'Amenemhâit) et le plus grand nombre des inscriptions de la XIIe dynastie que nous verrons ensuite.

64. — XIIe dynastie. Stèle d'Amenemhâit.

Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien*, etc. (1774), t. I, pl. XLVI.

Burton note le cartouche de Snofrou et les groupes attenants, l. 11, dans : *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 53 et 60.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 8, n° 4.

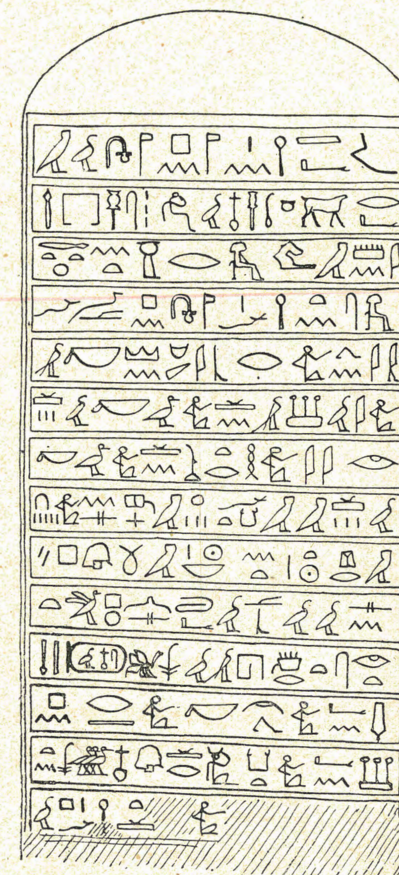
Lepsius, *Denmk.*, II, pl. 144 *q*.

Forster, *Israël in the Wilderness* (1865), p. 84, d'ap. Niebuhr.

Est. Br. Mus., 104-105.

Traductions dans Birch, *Account*, p. 185, et E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, p. 234.

« Marcha le serviteur de ce dieu, le chancelier divin, préposé à l'Intérieur, chef de troupes, ami du Palais Amenemhâït, pour rapporter de la pierre précieuse à Sa Majesté.



Ce chancelier divin, il dit : « Je suis venu au *Bi-ni-kaï*[1], et j'ai entamé les travaux. J'ai réalisé un rendement à moi des travaux, en *mafkaï*, de 1/3 de *api*[2] par 15 hommes et pour la durée de chaque jour, en compte exact; une extraction si activement menée[3],

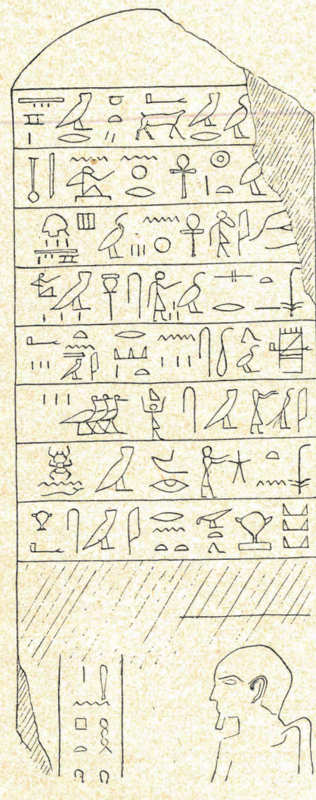
1. Erman (*Aegypten*, p. 622) et Max Müller (*Asien und Europa*, p. 133) pensent que ce nom n'est autre chose que la désignation égyptienne de la localité du Sarbout (*Asien und Europa*, p. 133) et le traduisent : *la mine de Ka*. Cf. ci-avant, 58, l. 3-4, où il convient peut-être de reconnaître le même nom géographique.

2. , mesure de capacité égale à 40 , soit, environ, 18 litres. La production journalière d'une équipe de 15 hommes était donc de 6 litres de *mafkaï*.

3. La phrase semble devoir être transcrite, dans l'orthographe de la période classique, ; le mot *sen*, « couper, enlever, transporter », est propre à désigner toute opération minière; *oudbou ta*, litt. « mouvementé de main », semble caractériser l'activité matérielle, tandis que des mots comme , , désignent l'activité en général, l'attention. Tous dérivent d'ailleurs de la même racine , , *cercle, circuler, se mourir*.

que jamais il ne s'était produit qu'on fît cela, depuis le temps du roi Snofrou, Voix Juste.

Donc, je suis arrivé jusqu'à ce pays, et j'ai entamé les travaux dans des conditions excellentes[1], les Ames du roi [agissant en mon cœur]..... ; c'était Sa Majesté, en effet..... »



65. — XIIe dynastie. Stèle d'Onkhranou.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 11, n° 2.
Est. Br. Mus., 83, 84 (cinq premières lignes seulement).
Survey, Phot., III, pl. 16.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 185, deux fois, d'après les estampages et d'après Lottin. Birch n'a pas vu l'identité des documents. — Autre traduction dans H. Sp. Palmer, *Sinaï*, p. 96 (éd. de 1878), p. 105 (éd. de 1892).

« [Le chancelier divin,][2] préposé à l'Intérieur, chef de pays, [chef de] ville Onkhranou, Voix-Juste, il dit : O vivants qui sont sur terre, chefs royaux et amis du Palais qui sont venus jusqu'en ce pays, allons! Louange pour l'exaltation des Ames du Roi! Qu'on l'adore! Voyez ce qui advient pour lui : les montagnes qui conduisent ce qui s'y trouve, sur le champ!..... »

Intéressante condensation des formules dont le développement occupe une grande partie du texte de Sovkouherhabi (ci-avant, 57).

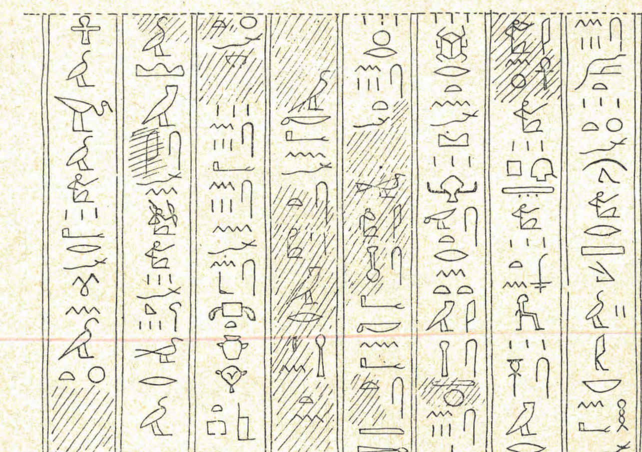
66. — XIIe dynastie. Stèle.

Est. Br. Mus., 98 (face).
Palmer, *Notebook*, p. 36 (face), 35 (les deux tranches).
Essai de traduction dans Birch, *Account*, p. 189 (d'ap. l'estampage), 190 (d'après Palmer).

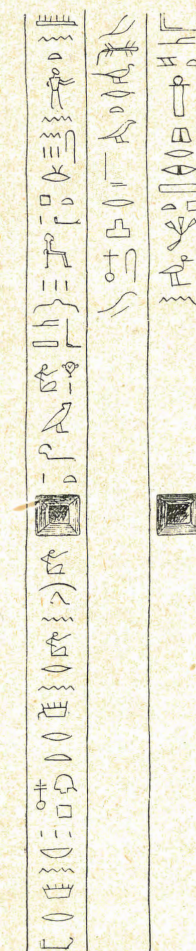
La face principale porte huit colonnes d'écriture dont le haut et le bas sont entièrement détruits (Palmer), et dont l'estampage ne donne que le milieu. La formule dont on reconnaît des fragments aux col. 2 et 3, se prête à une restitution intégrale d'après le texte développé de l'inscription de Sovkouherhabi (ci-avant, 57, l. 9-11), et montre ainsi que la plus grande partie du texte nous fait défaut.

1. La même phrase, textuellement, dans Haroëris, ci-avant, 63, l. 14.

2. Restituer [ ] , comme dans les nombreuses inscriptions qui commencent par la même succession de titres.



« [..... Je leur adressai] des paroles, lors de mon arrivée, dont se réjouit chacun de ceux qui étaient venus avec lui..... (*titres et noms de l'auteur de l'inscription*) [il dit] : O vivants qui sont sur terre, Royaux-Vénérables, amis [du Palais, allons! Louange au roi, exaltation de ses Ames! Adorez le roi! Voyez] ce qui advient pour lui : les montagnes qui conduisent ce qu'y s'y trouve! Elles éclairent [ce qui est caché...]..... Akenâset (?), Voix-Juste........ ils lui donnent santé et joie, en la place de..... [il parcourt?] le désert, grâce à la rapidité de ses soldats; les grands chefs......... »



Les inscriptions des tranches nous sont connues par la seule copie de Palmer. En grande partie détruites, elles comprenaient chacune trois longues colonnes d'écriture, et la mieux conservée nous donne une idée de la hauteur de la stèle. De ce côté, la pierre a été percée, à mi-hauteur, de deux mortaises carrées destinées peut-être à recevoir des crampons pour maintenir le bloc en place; le trou de gauche a détruit un groupe hiéroglyphique de la colonne correspondante.



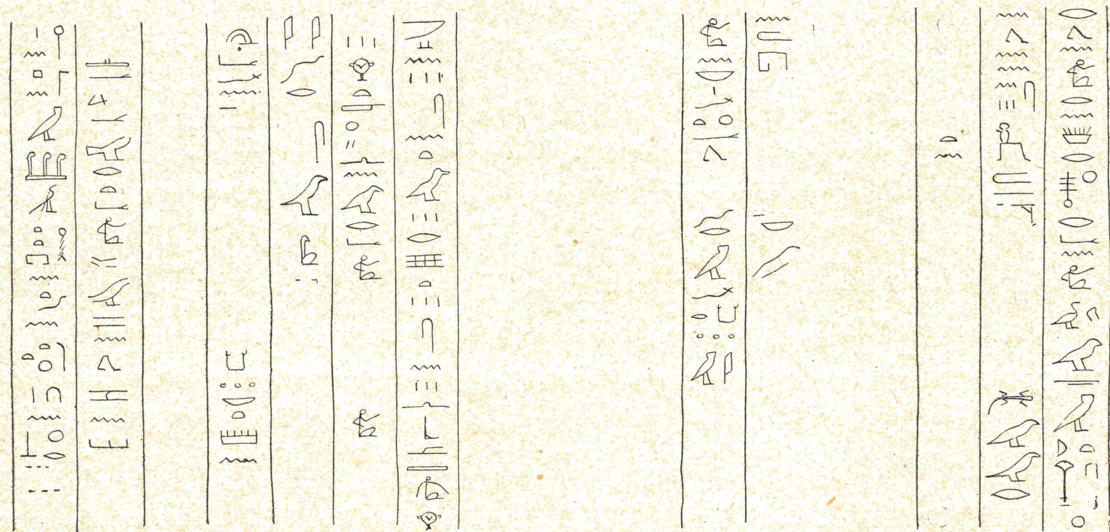
Dans les col. 1 et 2, il n'y a rien à tirer des lambeaux copiés par Palmer, sauf peut-être le groupe , « très nombreux », col. 2. Par contre, la col. 3 est à peu près intacte, et comme on y retrouve textuellement un passage de l'inscription d'Haroëris (ci-avant, 63, l. 15-16), on rétablit sans peine les signes que Palmer a défigurés :

« .....et ils travaillèrent (?) plus que les ancêtres. N'a point faibli ma face à la tête [des travailleurs]. Je suis parvenu à exploiter dans des conditions excellentes..... »

Quant à l'autre tranche, il ne reste de ses inscriptions qu'un court lambeau, où il est question du « chef de ville Annou, très vénérable, né de Sat-Annou..... »

67. — XIIe dynastie. Inscriptions analogues.

Palmer, *Notebook*, p. 17, 18.
Essai de traduction dans Birch, *Account*, p. 191.



Aux pages 17 et 18 du carnet de Palmer figurent des copies d'inscriptions en colonnes verticales extrêmement détériorées, et dont nous n'avons ni estampages ni copies d'une autre provenance. Celles de Palmer, que nous reproduisons fidèlement, seraient assez difficiles à interpréter, si l'on n'y reconnaissait des lambeaux de formules déjà rencontrées plusieurs fois. Au bas de la colonne de droite du fragment de la p. 17 commence la phrase , « n'a point faibli ma face à la tête des travailleurs » (cf. ci-avant, Haroëris, 63, l. 15-16, et 66, tranches). La col. 7 du même fragment donne ... « Le serviteur de ce dieu a inauguré cette mine, l'an 11 de la Majesté de..... », phrase analogue, notamment, à celle du début de l'inscription de Sovkouherhabi (ci-avant, 57).

Le fragment de la p. 18 commence par la phrase suivante :

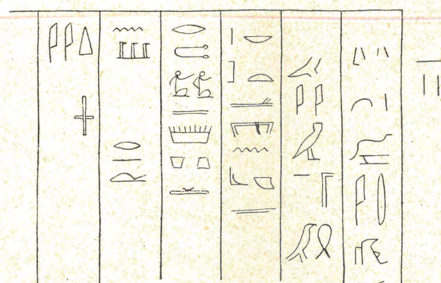
.....

dont on retrouve les éléments chez Haroëris (ci-avant, 63), l. 16 et 17-18. Dans la colonne suivante on peut rétablir .... « ils rapportèrent

des trésors..... en grande quantité..... », et l'on voit enfin que dans la dernière colonne de gauche il est question de *mafkaï*.

Les deux fragments se font-ils suite sur un même monument? Birch l'a admis, bien que Palmer ne donne aucune indication dans ce sens. La phrase relative à l'ouverture d'une mine montre qu'en ce qui concerne tout au moins le fragment de la p. 17, il s'agit d'une inscription des environs du Sarbout[1], et non d'une stèle du temple.

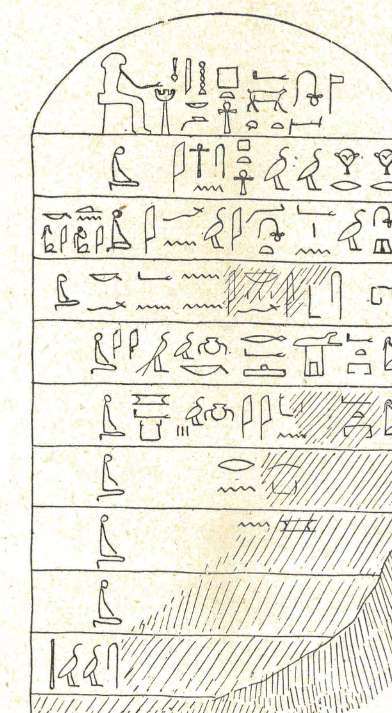
68. — XIIe dynastie. Inscription d'apparence analogue.



Palmer, *Notebook*, p. 5 : « Part of old wall by the entrance to the cave. »

Autre inscription en colonnes, connue par Palmer seul; incompréhensible par suite de la maladresse de la copie, que nous nous bornons à reproduire.

69. — XIIe dynastie. Stèle de Ptah-ônkhou.



Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 6, no 1.
Forster, *Sinaï Photographed*, p. 348, no 2 (phot. d'après un estampage).
Est. Br. Mus., 76 (cinq premières lignes).
Palmer, *Notebook*, p. 14.
Survey, *Phot.*, III. pl. 11.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 185.

Temple, avant-cour de gauche, tout au fond; cinquième stèle debout à partir de l'entrée (*Survey*, *Phot.*, 10-13). Basse et trapue, très épaisse; la photographie du *Survey* montre, sur la tranche gauche, une inscription verticale en une colonne que le mauvais éclairement rend illisible, et que Palmer a copiée de son mieux à côté de l'inscription principale. Elle commence, en haut, par les signes .....

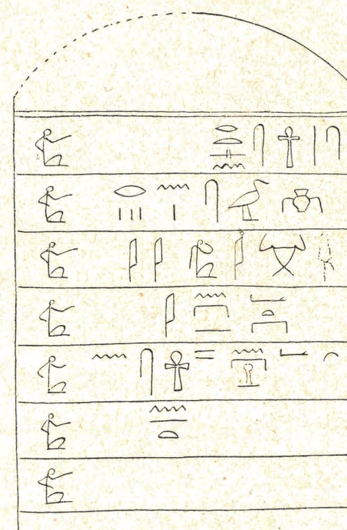
« Le chancelier divin, préposé à l'Intérieur Ptah-ônkhou, Voix-Juste, très vénérable;

1. Cf. ci-avant, 50, 51, 56, 57, 59, pour mentions analogues et leur signification.

Le *hirou-hirou*[1] Ptah-sônkhni[2];
Le chancelier, servant, chef de chancellerie Aoufni, né de Aki;
Le....... Annouâkaf;
Le Domestique Sovkou-âou; l'ingénieur Kaï[3];
Le Domestique Kani; l'ingénieur Mirâka;
.....(Quatre autres personnages en lacune)....»

70. — XIIe dynastie. Stèle analogue à la précédente.

Palmer, *Notebook*, p. 3 : « Lying down near Cave ».



Encore un monument connu seulement par Palmer, dont la copie défectueuse se laisse rétablir plus ou moins complètement de la manière suivante :

Le scribe (?) Ousirtasen;
L'ingénieur Tarrou (le *fort*, l'*habile*);
Le chef de section[4] Aï;
.... Le Domestique du Palais A.....;
... Le Domestique du Trésor Ousir...;
. . . .

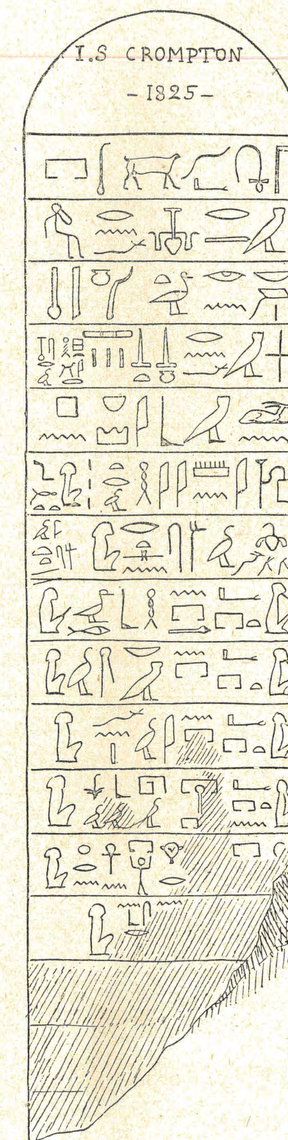
71. — XIIe dynastie. Stèle de Sam-ranouf, dite « stèle Crompton ».

Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien*, etc. (1774), t. I, pl.XLVI (face).
Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, pl. 8, n° 3 (face).
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 7, n° 4 (face, les huit premières lignes), pl. 6, n° 3 (tranche *a*), pl. 4, n° 1 (tranche *b*).
Forster, *Israël in the Wilderness* (1865), p. 86 (d'après Niebuhr).
Est. Br. Mus., 87 (le cintre), 95-96-77 (10 lignes en tout).
Survey, *Phot.*, III, pl. 13.
Palmer, *Notebook*, p. 20 (tranche *a*), p. 19 (tranche *b*).

1. *Chef des chefs*, ou bien « extenseur de chemins », c'est-à-dire *explorateur*, *guide*?
2. Le groupe , dans ce nom propre, semble être fautif pour ; le graveur a subi l'entraînement du groupe vertical des trois mêmes signes qui figurent à la ligne supérieure.
3. Le même personnage paraît se retrouver, ci-après, sur la stèle 72, l. 5.
4. V., au sujet de ce titre déjà recontré dans l'inscription 60, ci-avant, ce qui est dit à cette dernière place.

Traductions dans Birch, *Account*, p. 185 (face), p. 186 (tranche *a*), p. 185 et 187 (tranche *b*). Erreurs de documentation multipliées. Birch ne se doute pas que ces diverses inscriptions appartiennent à une même stèle, et de plus, il note et traduit deux fois celle de la tranche *b*.

Temple, avant-cour de gauche, troisième stèle debout à partir de l'entrée (*Survey*, *Phot.*, 10-13).



Cette stèle, dont la hauteur et l'étroitesse font ressortir l'épaisseur relativement grande, porte dans le cintre, profondément gravés, le nom de I. S. CROMPTON et la date 1825. Les deux tranches portent de larges inscriptions verticales en trois colonnes qui n'ont jamais été publiées que par Lottin de Laval, et dans des conditions telles qu'on ne pouvait savoir, d'après ses reproductions, dans quelle relation ces deux inscriptions étaient entre elles et avec celle de la face principale. Les seuls renseignements relatifs à cette question de position nous sont fournis par les notes du carnet de Palmer, qui la résolvent complètement.

Face principale.

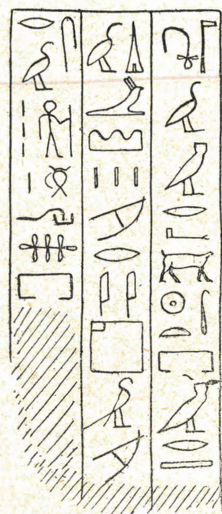
« Le chancelier divin, préposé à l'Intérieur, chef de pays Sam-ranouf, très vénérable, né de Sit-tihonou, Voix-Juste. — État nominatif des officiers qui sont dans cette mine :
Le scribe Amoni-hetriou;
L'ingénieur Ousirtasen;
Le Domestique du Palais Habou;
Le Domestique du Palais Nib-mâkhaou;
Le Domestique du Palais Aoufni;
Le Domestique du Trésor Habousou;
Le......., chef de la Maison-Élevée (?) Onkhranou;
Le........ Sonbouri;
.... »

A noter, parmi ces noms propres, celui de *Nib-mâkhaou*, « Seigneur de justesse » (l. 9), dans lequel le support de balance avec l'aiguille indicatrice tient lieu de la balance entière , *mâkhaou*. Remarquer aussi le titre (l. 12), que nous retrouverons dans l'inscription suivante (72, l. 7, 8).

De petits graffiti à la pointe ont été serrés, à une époque postérieure à celle de l'inscription, dans trois ou quatre des espaces vides de ces lignes largement écrites. A

la fin de la l. 4 on lit ; à la fin de la l. 6, ; quelques signes indistincts sous le premier mot de la l. 7, et à la fin de cette même ligne, les mots , qui semblent n'être autre chose qu'une copie, faite par jeu, du texte régulier adjacent.

a

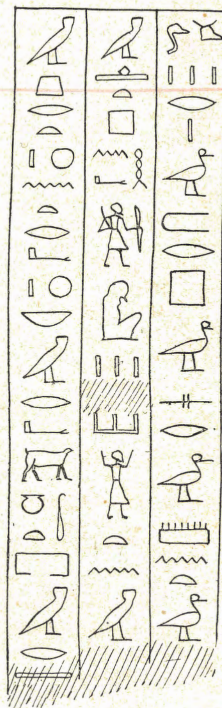


Tranche a.

Le tiers environ des colonnes subsiste seul, à leur partie supérieure. « Le chancelier divin, préposé à l'Intérieur, chef de pays......... aimé de Sopdou-des-Pays-Étrangers, aimé d'Hâthor......... les chefs... le Pharaon......... »

Tranche b.

b



Mieux conservée que la précédente; la moitié inférieure des colonnes, cependant, est détruite, et il est assez difficile de se faire une idée de la contexture générale du texte. La première colonne donne une énumération de provisions, — viandes et volatiles, — analogue à celles des inscriptions 23 et 60, ci-avant, et à l'inscription de la stèle 74 que nous verrons tout à l'heure; les colonnes 2 et 3 sont occupées par le récit très sommaire d'une expédition aux mines.

« Viandes et volatiles; oies *rou*, *terpou*, *sarou*, *montiou*......... [O vivants qui sont sur terre, chefs, etc., qui arrivez][1] en paix avec vos soldats en ce pays, exaltez.......... pendant la durée de chaque jour. Le préposé à l'Intérieur, chef de pays......... »

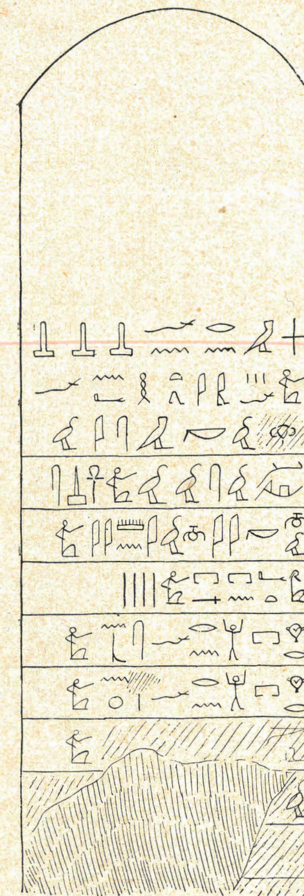
72. — XIIe dynastie. Stèle.

Forster, *Sinaï Photographed*, p. 348, n° 4 (six premières lignes; phot. d'après un estampage).
Est. Br. Mus., 77.
Survey, Phot., III, pl. 12.
Palmer, *Notebook*, p. 21.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 185 (renvoi erroné à Lottin de Laval).

Temple, avant-cour de gauche, deuxième stèle debout à partir de l'entrée (*Survey, Phot.*, 10-13).

La mention du personnage principal paraît avoir occupé l'une des tranches, dont

1. Restitution de sens très problématique.



Palmer a copié l'inscription et que nous donnons ci-contre : « De son Maître, vraiment[1], l'aimé, le chancelier divin....... »

La face principale est consacrée à ses subordonnés : « État nominatif de ses officiers qui sont venus avec lui :

L'ingénieur Kamsiou;

Le chef des barques Ousou-ônkh-ouza-sonbou;

L'ingénieur Kaï[2] et l'ingénieur Amoni;

Les quatre Domestiques du Palais :

Le chef de la Maison-Élevée Ranoufsonbou;

Le chef de la Maison-Élevée Ranoufônkhou;

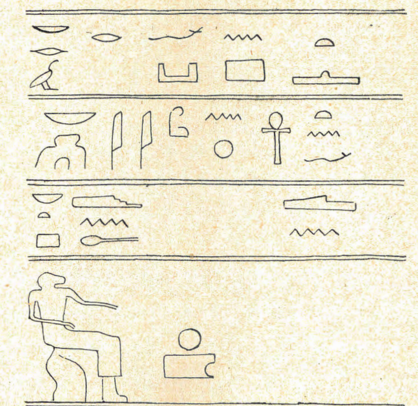
....

....

.... »

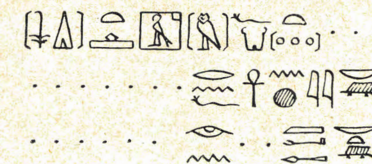
A remarquer le nom propre de la l. 4, dont la formation avec est singulière. Noter aussi, aux l. 7 et 8, le titre , déjà rencontré chez Sam-ranouf (71, l. 12).

73. — XIIe dynastie.



Palmer, *Notebook*, p. 32.

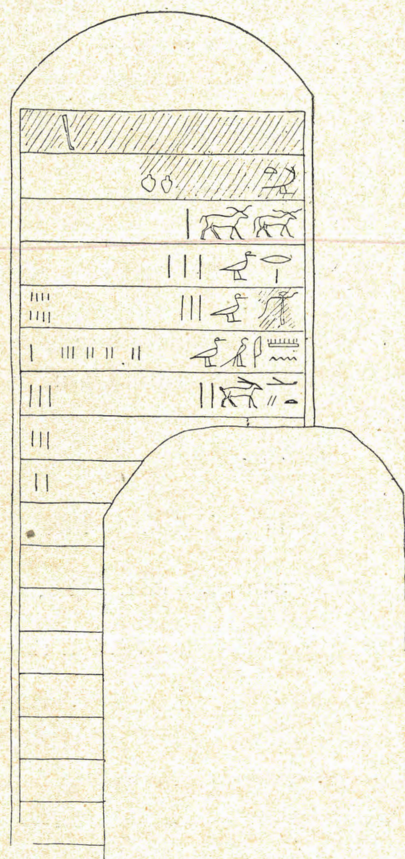
Aucun autre renseignement pour compléter et corriger la copie de Palmer que nous reproduisons ci-contre. Le monument doit porter, approximativement :



« Royal don d'offrande à Hâthor Dame du *mafkaï*..... Ranouf-ônkhou, très vénérable,..... né de..... Voix Juste, très-vénérable. »

1. Sur le rôle de *ma* dans les expressions de ce genre, v. ce qui est dit ci-avant, n° 27.
2. C'est le même personnage, semble-t-il, qui est mentionné sur la stèle de Ptah-ônkhou (ci-avant, 69, l. 5).

Le petit tableau du registre inférieur apparente ce monument avec la stèle de Ptah-ônkhou, vue plus haut (69), où on le retrouve dans l'angle gauche du cintre.



74. — XIIe dynastie. Stèle.

Survey, Phot., III, pl. 16, n° 2.

Fait partie d'un groupe de stèles bizarrement dressées debout les unes contre les autres, sur la petite terrasse qui précède la chambre souterraine du temple. Les lignes inférieures sont aux deux tiers cachées, sur la photographie, par une stèle plus basse qui est celle du n° 156 ci-après.

L'inscription, qui paraît inachevée, est une énumération de quadrupèdes et de volatiles analogue à celles des n°s 23, 60 et 71 (tranche *b*) ci-avant.

« Béliers, veaux (?)[1].......
Oies *rou* 3
Oiseaux *ouazou* (verts) 3 (+ 8 ?)
Oies *montiou* 10 ?
Chèvres (*ouâti*) (?) 2 (+ 3 ?)
.... »

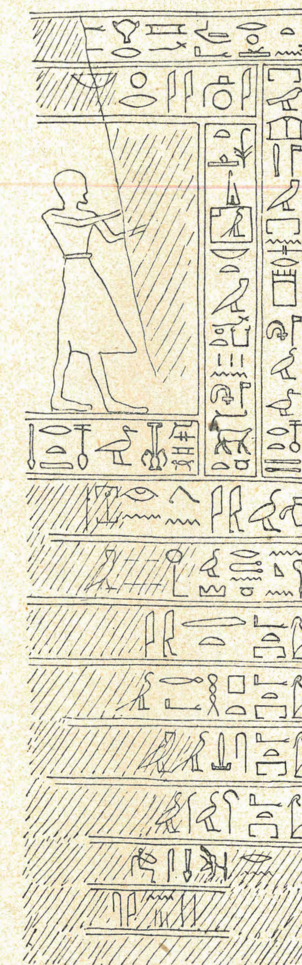
75. — XIIe dynastie. Stèle ?

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 6, n° 2.
Est. Br. Mus., 115-116.
Essai de traduction dans Birch, *Account*, p. 186.

Personnage en adoration, entouré de légendes de trois côtés. Deux lignes au dessus de lui : « Le connu-du-roi, vraiment[2], son aimé....., le vénérable auprès de..... » Deux colonnes à sa droite : « Royal don d'offrande à Hâthor Dame du *mafkaï* pour le chancelier divin, préposé à l'Intérieur, prophète du *Pa-our* (le sanctuaire) dans la *Chambre du feu*[3], le chancelier divin Sinofrit, Voix Juste. » Une ligne sous ses pieds : « Le préposé à...... Sinofrit, Voix Juste. »

1. Cf. ci-avant, 60, l. 4.
2. Sur *ma* et son rôle grammatical dans les expressions de ce genre, v. ce qui est dit ci avant, n° 27.
3. *Pa-nesrit* est un nom géographique connu, par ailleurs, sous des formes diverses (Brugsch, *Dict. géogr.*, I, p. 359), mais il semble plutôt s'agir ici de la *Chambre du feu*, qui est l'une des chambres essentielles du *mammisi*; v. à ce sujet Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique* p. 54, n. 3.

Au dessous commence un texte dont les deux premières lignes, malheureusement mutilées, seraient des plus intéressantes : « Officiers venus pour faire.... du roi du Lotanou :
Le Domestique Atii.....
Le Domestique Ptah-âïou.....
Le Domestique Souza.....
Le Domestique Hiqouâmou...
.... »



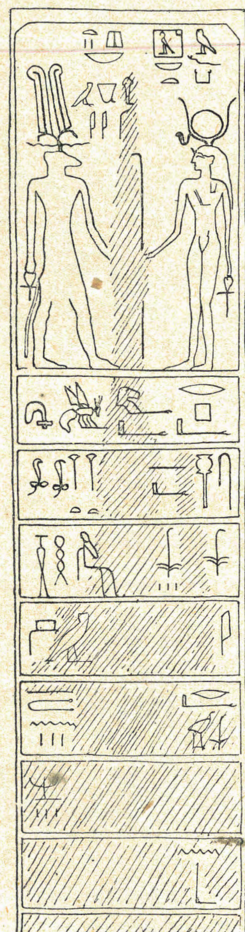
Si, comme tout porte à le croire, le monument est de la XIIe dynastie, c'est un fait de grande importance que la présence, dans ce pays et à cette époque, de la désignation géographique [hiéroglyphes] ; et il faut en conclure qu'en ces temps lointains le nom de *Lotanou* s'appliquait à la péninsule sinaïtique. On sait, d'autre part, qu'il s'étendait au désert syro-égyptien. C'est en 1900 que le *Lotanou* des textes de la XVIIIe dynastie fit son apparition, pour la première fois, dans une inscription de la XIIe, celle de la stèle d'Abydos, publiée par Garstang, dont nous avons parlé ci-avant[1]; cette stèle appartient à un certain Khousovkou qui suivit Ousirtasen III dans une expédition contre les *Monitiou-Sati*, dont le pays comprenait, à ce qu'il semble, les districts de *Sakmim* et de *Lotanou*; l'orthographe de ce dernier mot est exactement la même que dans notre inscription du Sarbout.

L'existence du nom de Lotanou et l'étendue de son application à la marche syro-égyptienne et aux régions sinaïtiques, au temps du Moyen-Empire, confirment entièrement l'hypothèse hardie de Max Müller, qui, dès 1893, n'hésitait pas à identifier *Tanou* de l'histoire de Sinouhit avec *Lotanou* des textes du Nouvel Empire[2]. Nous pouvons observer, de plus, que l'inscription du Sarbout mentionne le « roi du Lotanou », et que dans Sinouhit figure exactement (l. 30-31, 142) le même titre « roi du Tanou », *hiq ni Tanou*.

1. N° 58; v. également ce qui est dit plus haut, p. 48-49. La stèle dans Garstang, *El-Arabah* (*Egyptian research Account*, 1900), pl. 4, 5; discutée par Maspero, *Rev. critique*, 1902, II, p. 284-286, et M. Müller, *Or. Litteraturzeitung*, 15 novembre 1903.
2. *Asien und Europa*, p. 47, 143-144.

76. — XIIe dynastie.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 6, n° 4.
Palmer, *Notebook*, p. 7.
Mentions dans Birch, *Account*, p. 190; deux fois, d'après Lottin et d'après Palmer, sans voir l'identité des deux documents.



Au registre supérieur sont représentées, en une disposition dont nous ne rencontrerons ici que peu d'exemples, deux divinités vis-à-vis l'une de l'autre. A droite, Hâthor : « Hâthor Dame du *mafkaï* »; en face d'elle, un dieu à tête de bélier, coiffé de la Double-Plume de Sopdou et accompagné de la légende « Kherti (?) Seigneur de..... »

Au dessous du tableau, un texte en lignes horizontales dont il ne reste guère que les deux premières lignes : « Le chef de clan, le prince, chancelier royal du Nord, Ami-unique,..... des deux *Ouazti*..... »

Qu'est-ce que le dieu *Kherti*? C'est lui, semble-t-il, que nous rencontrerons plus loin, sur la stèle de Seti I (110), où un dieu à tête d'épervier et coiffé de la couronne de Sopdou est accompagné de la légende [hiéroglyphes]. Le signe [hiéroglyphe] est détérioré et très douteux; si c'est bien lui qui figure à cette place, il y a tout lieu de penser que *Kherti* est une forme de Sopdou. Nous serons amenés à une conclusion analogue, tout à l'heure, en ce qui concerne le dieu *Khonouf*, Seigneur de [hiéroglyphes] (v. ci-après, 77); on remarque l'analogie qu'il y a entre le nom de cette dernière localité et celui qui accompagne le nom de *Kherti* dans l'inscription que nous avons sous les yeux, et l'on est tenté de croire que *Khonouf* et *Kherti* sont deux appellations d'un même dieu, qui pourrait n'être lui-même que Sopdou sous une forme particulière.

Le monument du n° 77 est d'ailleurs extrêmement analogue à celui qui nous occupe, par la disposition du tableau supérieur et toutes les particularités du dessin et de l'écriture. La ressemblance de ces inscriptions en longues bandes verticales est si frappante, que nous n'hésitons pas à penser qu'elles couvrent les deux tranches d'une de ces stèles épaisses dont le Sarbout renferme un si grand nombre. D'après certaines analogies de dessin, il se pourrait que l'inscription de la face principale fût celle du n° 55 ci-avant, de l'an 30 d'Amenemhâit III; mais on ne peut l'affirmer d'une manière formelle[1].

1. Il importe d'observer que Palmer donne une inscription de tranche de stèle, comme appartenant à cette même stèle 55 (v. ci-avant, 55), et que cette inscription n'a rien de commun avec celles de nos n°s 76 et 77; mais les indications de correspondance de Palmer sont, en général, trop irrégulières pour mériter toute confiance.

Lottin a estampé les trois inscriptions, et, sans les repérer mutuellement, les a dispersées dans les reproductions hiéroglyphiques de son ouvrage; il sera donc facile au lecteur de juger de la parenté qu'elles peuvent avoir ensemble.

77. — XIIe dynastie.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 7, n° 2 (matrice juxtaposée, pour le moulage, avec celle provenant du fragment d'inscription au cartouche d'Horus d'Amenemhâit IV; v. ci-avant, 62).
Mention dans Birch, *Account*, p. 184 (cf. ci-avant, 62).

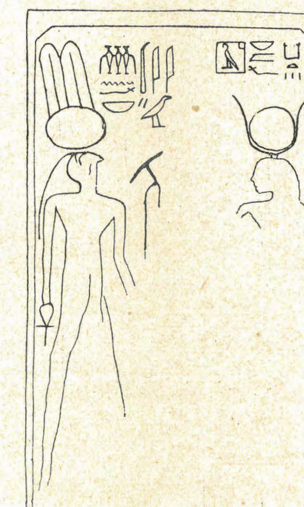


Tableau très analogue à celui de l'inscription du n° 76 que nous venons de voir[1]; deux divinités face à face, dont celle de droite est encore Hâthor : « Hâthor Dame du *mafkaï* », et dont celle de gauche porte encore la coiffure de Sopdou. La légende de cette dernière figure comprend deux petites colonnes verticales, aux signes formés de droite à gauche, et dont celle de gauche doit être lue la première; dans la colonne de droite, les signes verticaux accolés doivent également être lus en commençant par la gauche, de sorte que le tout se range de la manière suivante : [hiéroglyphes], « Khonouf Seigneur de Taïoui. » Le dieu Khonouf est très peu connu; c'est peut-être lui dont Lanzone a rencontré le nom, sur un sarcophage du musée de Vienne, sous la forme [hiéroglyphes][2]. Quant à la localité de *Taïoui*, nous avons quelques renseignements sur son compte; elle était située dans la Syrie méridionale, dans le voisinage du Migdôl du Nouvel-Empire[3].

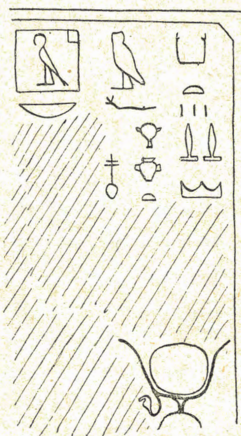
Khonouf, qui paraît bien n'être qu'une forme de Sopdou, le dieu par excellence des régions orientales, reparaît au Sarbout-el-Khadim dans une inscription qui est vraisemblablement du temps d'Aménothès III (ci-après, 108), et débute par les mots : [hiéroglyphes], « Paroles de Khonouf, Seigneur de...... » L'analogie nous porte à nous demander s'il ne conviendrait pas de lire, ici comme dans le cas précédent, « Seigneur de Taïoui », et par suite d'admettre l'équation [hiéroglyphes] = [hiéroglyphes], bien qu'on n'aperçoive pas le mécanisme d'une pareille équivalence. Remarquons, cepen-

1. V. ce qui est dit ci-avant, 76, au sujet de la nature de ces deux inscriptions 76 et 77.
2. Lanzone, *Dict. myth.*, p. 928.
3. [hiéroglyphes], n° 74 de la liste géographique de Thoutmès, III, à Karnak.

dant, que l'orthographe du mot *Taïoui* paraît très variable ; dans la légende du n° 76 ci-avant, c'est le nom de la même localité qu'il semble que nous ayions encore, sous une forme en partie différente, et l'on se souvient que nous nous sommes demandé, à ce propos, si les noms de *Kherti* et de *Khonouf* n'appartiendraient pas à une même divinité.

78. — XII[e] dynastie. Stèle?

Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 144 *r*.
Mention dans Birch, *Account*, p. 187.



Ce fragment d'inscription est l'angle supérieur droit d'un tableau disposé, selon toute apparence, de la même manière que les tableaux du n° 76 et du n° 77 ci-avant.

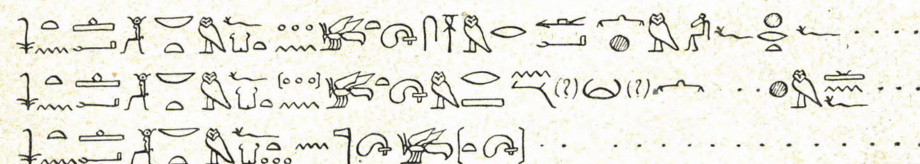
« Hâthor Dame du *mafkaï*..... dans Zazaou. »

, etc., est Diospolis Parva. Cette ville est fréquemment mise en relation avec Hâthor, comme dans le titre du *prophète d'Hâthor de Pa-Zazaou* qu'a noté Brugsch (*Dict. géogr.*, p. 1009-1010), d'après la stèle C. 112 du Louvre.

79. — XII[e] dynastie. Tranche de stèle ou montant.

Palmer, *Notebook*, p. 22.
Mention dans Birch, *Account*, p. 192.

Nous reproduisons exactement, ci-contre, la copie de Palmer, dont l'original peut être restitué, provisoirement et par hypothèse, de la manière suivante :

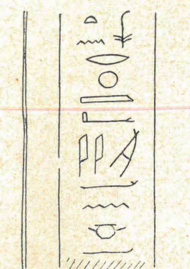


« Royal don d'offrande à Hâthor Dame du *mafkaï*, pour le chancelier royal du Nord, Ami-unique, qui n'ignore pas ses fonctions (?).........

Royal don d'offrande à Hâthor Dame du *mafkaï*, pour le chancelier royal du Nord, chef de pays, chef des barques (?), qui n'ignore pas.........

Royal don d'offrande à Hâthor Dame du *mafkaï*, pour le chancelier divin, [chancelier] royal du Nord.................... »

80. — XII[e] dynastie. Tranche de stèle, attribution indéterminée.



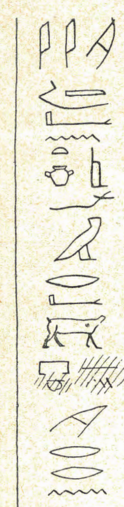
Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 56.

« Le connu du roi, vraiment[1], l'aimé de son cœur......... »

Inscription provenant probablement de la tranche d'une des nombreuses stèles que nous avons vues plus haut.

81. — XII[e] dynastie. Tranche de stèle, attribution indéterminée.

Palmer, *Notebook*, p. 7.
Mention dans Birch, *Account*, p. 190. Birch fait un mélange, dans sa traduction, de tout ce qui se trouve sur la p. 7 du carnet.



Il est inutile, ici, de reproduire telle quelle la copie de Palmer; les formules de l'inscription sont bien connues par ailleurs et permettent de rétablir sans hésitation les signes déformés ou omis; c'est ce que nous avons fait ci-contre. — A préposer les mots , certainement effacés sur la pierre :

« L'aimé de son Maître, vraiment[2], en la place de son cœur, le préposé à l'Intérieur, l'aimé de (?)..... »

Cette inscription est groupée par Palmer, sur la p. 7 de son carnet, avec celle du n° 76 ci-avant, dans une disposition graphique telle que le groupement est évidemment voulu. 76 est-elle la face d'une stèle dont 81 serait la tranche, ou bien plutôt, les pierres qui portent 76 et 81 gisent-elles sur le sol l'une à côté de l'autre? On ne peut le savoir, Palmer n'ayant pas annoté son croquis, selon sa déplorable et trop générale habitude.

82. — XII[e] dynastie. Tranche de stèle, attribution indéterminée.

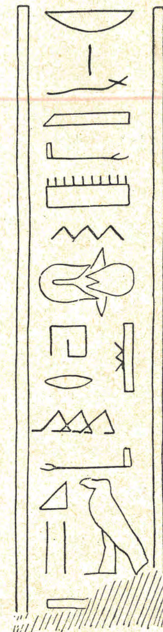
Palmer, *Notebook*, p. 19.

Il semble difficile de tirer quelque chose de la copie de Palmer que nous reprodui-

1. Sur le rôle de *ma* dans les expressions de ce genre, v. ce qui est dit ci-avant, n° 27.
2. V. note précédente.

sons ci-contre. Peut-être avons-nous, en haut, le début de la formule connue *nibouf miri ma.....*

Palmer, dans son carnet, note cette colonne d'écriture à côté de la tranche *b* de la stèle Crompton, vue ci-avant (71); mais il n'en résulte aucune présomption de parenté entre les deux inscriptions.



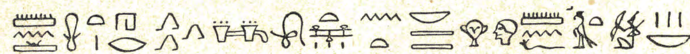
83. — XIIe dynastie. Autre tranche de stèle.

Est. Br. Mus., 102-103. « Edge of stone, Sarbut-el-Khadem ».

Relief superbe, signes de dessin large et d'une grande beauté. A quelle stèle du temple ce remarquable fragment peut-il bien appartenir?

« De son Maître, vraiment[1], l'affermisseur des pas, celui qui calme les venues, le juste....... »

Les formules de cette inscription ne sont pas inconnues dans les textes de la même époque; on trouve par exemple, sur la stèle C. 176 du Louvre, la succession de titres :



« celui qui affermit les pas, calme les venues, fraie les chemins du Seigneur des Deux Terres, le chef de toutes les troupes, etc. »

1. V. note précédente.

SECTION III. — XVIIIe DYNASTIE

84. — Thoutmès III[1], an 25. Grande stèle.

Ricci, papiers (date et cartouche de la deuxième ligne horizontale).
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 4, n° 2.
Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 29 *a*.
Est. Br. Mus., 94, 111 *a*, 111 *b* (tableau supérieur);
92-93, 114 (lignes horizontales);
91, 112-113 (tableau inférieur et texte en colonnes).
Palmer, *Notebook*, p. 34 (croquis du tableau supérieur).
Traduction dans Birch, *Account*, p. 186-187. — Commentaire dans Brugsch, *Geschichte*, p. 386.

Haute stèle cintrée. Dans le cintre, le disque aux ailes éployées, surmontant la date : « L'an 25 de la Majesté de : »; au dessous du cintre, les inscriptions sont divisées en trois grands registres.

Premier registre.

Le roi debout fait une libation à Hâthor debout devant lui. Légendes du roi : « [Le dieu bon] *Menkhopirrî*, [le Fils du Soleil] *Thoutmosi Nofirkhopirrou*, qui donne la vie à jamais »; derrière lui : « Le *sa* de vie derrière lui, tout, pareil à Râ »; entre lui et la déesse : « Offrande de la libation qui fait la dation de vie ». Légendes de la déesse : Hâthor Dame du *mafkaï*, qui donne vie, stabilité et richesse, toutes »; et derrière elle : « Elle dit : Je te donne toute vie, toute richesse, toute stabilité, toute santé, pareil à Râ, à jamais. »

Derrière le roi est debout un personnage dont la figure est surmontée de la légende : « Le prince héréditaire, chancelier royal du Nord, contrôleur des céréales (?)[2], chef de chancellerie Ri. »

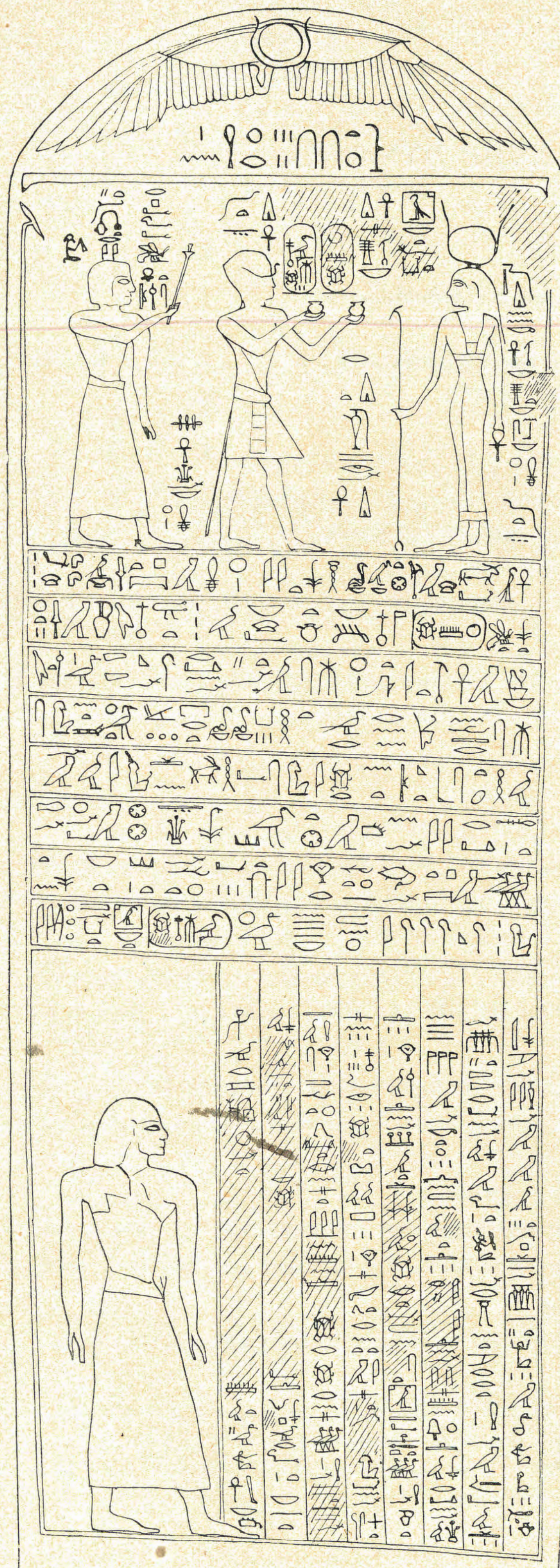
Deuxième registre.

Inscription de huit lignes horizontales parfaitement conservées. Protocole développé de Thoutmès III, avec insertion d'une broderie de formules laudatives conçue dans la forme habituelle.

« Le Vivant Horus, *Taureau Puissant levé dans Thèbes*, le Seigneur du Vautour et

1. Les expéditions minières interrompues à la fin de la XIIe dynastie ne furent pas reprises, semble-t-il, par les rois de la XVIIIe antérieurs à Thoutmès III. Remarquons, cependant, que la date la plus ancienne du Nouvel Empire, au Sinaï, ne se trouve pas au Sarbout; c'est un monument de Magharah qui la fournit, la stèle de l'an 16 de Thoutmès III et Hâtshopsitou (ci-avant, 42).

2. ?



de l'Uræus *Établi régnant comme Râ dans le Ciel*, le Victorieux Horus d'Or *Très-puissant qui magnifie les Levers*, le Roi du Sud et du Nord *Menkhopirrî!* — Le dieu bon, Seigneur de joie, Seigneur des levers; celui qui mène la beauté de la Couronne-blanche et réunit la Double-couronne en vie et en richesse; l'émanation de Râ, engendré par son père qui lui donne qu'il régente les Deux-Terres; le fils de la Couronne-blanche, l'engendré de la Couronne-rouge, le nourri de la *Double-grande-des-incantations*[1]; la semence illustre de Toumou, l'œuf vénérable de Khopri, le noble [rejeton] de Mâït; celui à qui, dès le ventre, on avait mis l'Égypte et le Désert, la terre du Sud et celle du Nord dans son poing; dont les Ames sont dans le ciel, la crainte à travers la terre, l'épouvante à travers tous les pays; le Roi des Rois, le prince des princes, le disque pour toutes les terres, le Fils du Soleil *Thoutmosi Nofirkhopirrou*, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*.

Troisième registre.

Inscription en colonnes, très détériorée. C'est une relation d'expédition où se trouvaient certainement, vers la fin, des choses intéressantes; on ne peut que le deviner par le peu qui reste des trois dernières colonnes.

« Le véritable[2] aimé du Roi, son

1. L'uræus-diadème.

2. Sur le mot *ma* et le rôle qu'il joue dans les expressions de ce genre, v. ce qui est dit ci-avant au nº 27, commentaire. En ce qui concerne l'expression particulière *ṣouton ma mirif*, nous l'avons déjà rencontrée, exactement pareille, dans une inscription de la XIIe dynastie (ci-avant, 56).

chéri......, celui qu'Il choisit parmi une infinité de vaillants et qui comble Son cœur à travers les Deux-Terres, Il mit celui-là à la tête de ses soldats pour rapporter ce qu'aime Sa Majesté, en trésors des Terres-Divines[1] et en turquoises dont il n'y eût point de nombre;......... il rendit compte (*ap*?) à qui le parfait[2], et fit plus qu'on ne lui avait ordonné...... [avec l'aide de?] Hâthor qui donne la pierre (?). Les Ames de Sa Majesté furent touchées par la beauté de voir ce qui arrivait: les montagnes conduisant ce qui est en elles[3]!............ à cause de cela, après qu'on eut constitué, pour elle, un domaine en fondation (?), nommé *Khopir-Khopirrou*[4]. Les Ames de Sa Majesté............ le grand messager royal pour toutes les régions (?) de la Très-Verte, le scribe.......... Montousaï, Vie-renouvelée, très-vénérable. »

Résumé.

Les textes qui précèdent démontrent qu'en l'an 25 de Thoutmès III, une expédition fut envoyée au Sarbout-el-Khadim pour y chercher du *mafkaï* et procéder à des fondations religieuses. Lorsqu'on sait, comme nous le verrons plus loin, que Thoutmès III fit faire d'importants travaux au Sarbout et que le second temple fut élevé ou reconstruit par ses ordres, on ne s'étonne point de la constitution du domaine « Devenir des formes », qui était évidemment situé dans le voisinage immédiat des édifices; peut-être même ce champ sacré était-il simplement quelque cour ou annexe nouvelle du temple.

Deux officiers sont mentionnés sur la stèle, à distance l'un de l'autre et dans des conditions qui accusent la même dualité de commandement, — administratif et technique, — dont on trouve des traces dans les relations d'expéditions minières de l'Ancien et du Moyen Empire[5]. Montousaï, *messager royal*, a exercé le commandement actif de l'expédition qu'il raconte, tandis que Ri, qui est un assez haut fonctionnaire de l'ordre administratif, a dû présider aux opérations de la donation religieuse et s'est fait représenter servant le roi, dans son acte d'adoration à Hâthor.

85. — Thoutmès III, an 27. Autre stèle.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Mus., ms. nº 25.629), p. 60, note d'une part la date et les cartouches royaux, « nearly obliterated », et fait d'autre part une esquisse à petite échelle de l'ensemble du tableau supérieur.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 11, nº 1.

Est. Br. Mus., 88 (les huit premières lignes du texte inférieur).

Survey, Phot., III, pl. 17.

1. Souvenir de l'expédition envoyée par Hâtshopsitou au Pouanit; la mention des *Terres-Divines* n'a que faire dans le district minier du Sinaï.

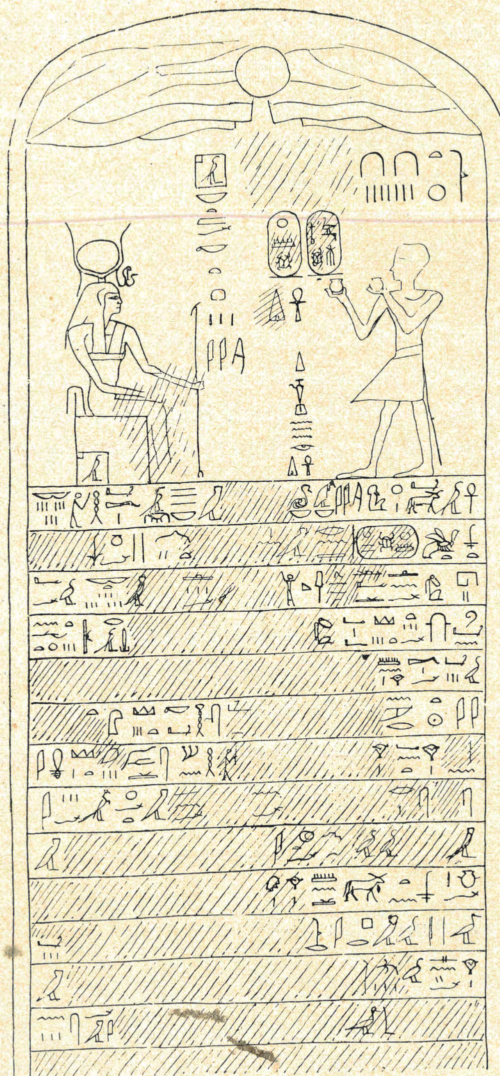
2. C'est-à-dire le roi; cf. la formule [hiéroglyphes] qui figure aux inscriptions 25, 33 et 35 ci-avant, à Magharah.

3. Image étrange qui semble empruntée aux monuments de la XIIe dynastie que le scribe avait sous les yeux; nous l'avons rencontrée trois fois à cette époque, dans les inscriptions 57, 65 et 66 ci-avant.

4. « Forme des Formes », ou « Devenir des Formes ».

5. V. ce qui est dit à ce sujet à propos de l'inscription 21, ci-avant.

Traduction dans Birch, *Account*, p. 188, deux fois : dans l'estampage, la photographie et la reproduction de Lottin, Birch a cru trouver une stèle de l'an 26 et une stèle de l'an 27.



Temple, vestibule en avant de la terrasse du fond (*Survey, Phot.*, 17). Stèle cintrée. La moitié supérieure est occupée par un tableau surmonté du disque aux ailes éployées, et montrant le roi faisant la libation à Hâthor assise. Les légendes de cette scène sont relativement bien conservées : « L'an 27 [du dieu bon] *Menkhopirri*, [le Fils du Soleil] *Nofirkhopirrou Thoutmosi*, qui donne la vie, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*. — Offrande de la libation, qui fait la dation de vie. »

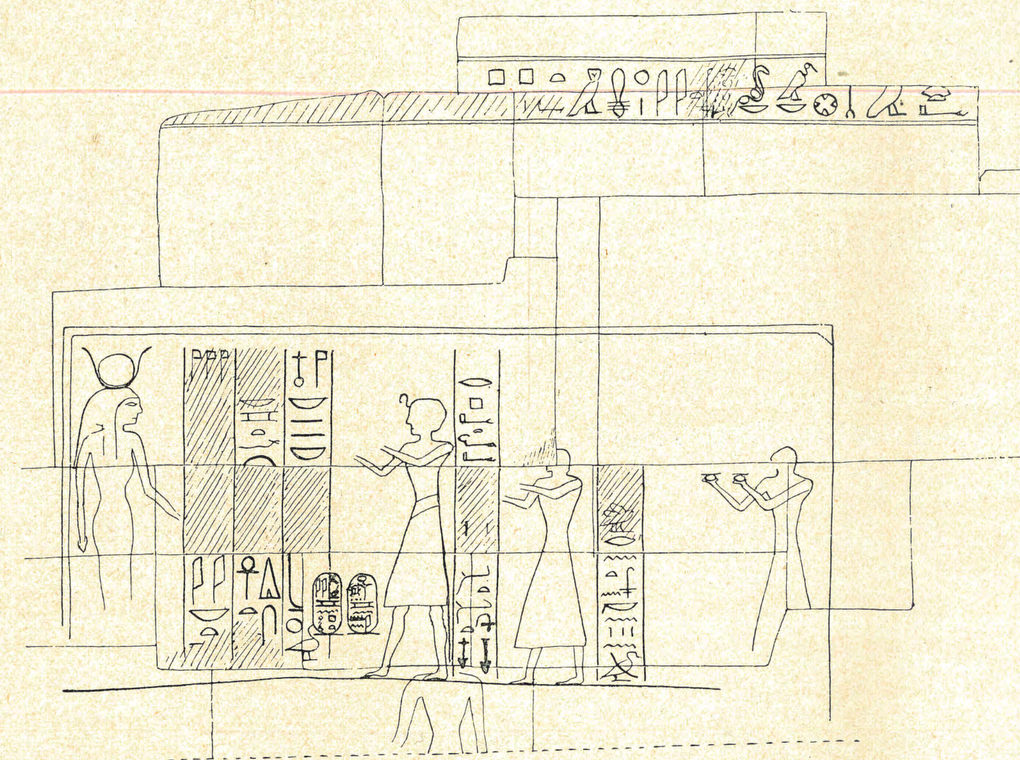
Au dessous de ce tableau se développe un texte de 13 lignes extrêmement détériorées. Il commence par un protocole de Thoutmès III, d'une rédaction assez différente de celui de la stèle qui précède, et après lequel on n'arrive plus à restituer que de brefs lambeaux de formules connues. « Le Vivant Horus *Taureau Puissant aimé de Râ*, le Seigneur du Vautour et de l'Uraeus...... *en tous pays*, l'Horus d'Or *Puissant de glaive, qui frappe les neuf Arcs*, le Roi du Sud et du Nord *Menkhopirri*, dont le nom......, dont il n'y a point de second, le roi qu'on acclame grandement, le fort de massue, l'exalté..., dont les terreurs étreignent les nations, et qui donne..... les pillards, celui dont les puissances de glaive sont établies sur........ qui frappe les nations.......... »

86. — Thoutmès III. Tableau de droite du pylône (usurpé par Seti II).

Survey, Phot., III, pl. 7.
Palmer, *Notebook*, p. 13.
Mentionnné dans Birch, *Account*, p. 192, deux fois, d'après Palmer et d'après la photographie.

Temple; pylône à l'entrée des cours de l'est, parement à droite du passage lors-

qu'on arrive du côté opposé. Ce pylône est la partie la mieux conservée des maçonneries du temple ; il est visible de très loin, et l'on reconnaît sa silhouette sur un grand nombre des photographies du *Survey*[1], indépendamment de celle de la pl. 7. C'est une épaisse maçonnerie, au parement formé de blocs bien équarris, mais très inégaux et disposés, selon les habitudes négligées des constructeurs égyptiens, sans souci de la régularité



des lits ni du bon recroisement des joints. Aussi était-elle entièrement disloquée et condamnée, en 1868 déjà, à une destruction complète. Dans notre dessin, nous avons remis en place toutes les pierres que la photographie permettait de soumettre à cette opération restitutive.

La muraille dont il s'agit porte un tableau isolé, entouré d'un cadre rectangulaire et au dessus duquel court, à petite distance de la corniche, une inscription en une seule ligne horizontale dont il reste peu de chose. On y reconnaît un fragment du protocole de Thoutmès III: [hiéroglyphes]

1. *Phot.*, III, pl. 7 à 18 ; l'une de ces vues, celle de la pl. 8, est reproduite dans Maspero, *Histoire*, I, p. 475. Notons, à ce propos, que c'est presque uniquement grâce aux photographies du *Survey* et aux *recoupements* topographiques qu'elles fournissent, qu'il nous est possible de situer exactement, sur le plan du temple du Sarbout, un petit nombre des monuments qui s'y trouvent (cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, p. 33, n. 4).

Le tableau inférieur représente le roi, suivi de deux officiers, en adoration devant Hâthor. Entre le roi et la déesse, une légende de trois colonnes est en grande partie détruite, et les deux cartouches de Thoutmès ont disparu; mais cela ne s'est point fait par hasard. Devant la jambe du roi, et empiétant légèrement sur l'emplacement de l'ancien cartouche-prénom on remarque, en effet, deux cartouches plus petits, dans lesquels se lisent les noms d'*Ousirkhopirourî Miamon*, — *Sîti Minîptah*, qui est Séti II[1].

Le premier officier est « le prince héréditaire.......... chef des chefs de chancellerie Sonsoni »; le second est «...... le...... du roi, Kannouzaou (?) ».

On remarque que la partie inférieure du tableau couvre les restes d'un bas-relief détruit qui descendait encore plus bas, de sorte que dans l'histoire de cette maçonnerie on distingue au moins trois époques : la construction et l'exécution des premiers bas-reliefs, antérieurs à la XVIII[me] dynastie; leur recouvrement par des sculptures au nom de Thoutmès III, et en dernier lieu, l'usurpation du monument par Seti II.

87. — Thoutmès III. Autre partie du même pylône.

Palmer, *Notebook*, p. 24.
Description dans Birch, *Account*, p. 191.



L'intéressant tableau que voici n'est connu que par le dessin de Palmer, que nous

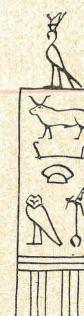
1. On ne trouve point ailleurs les cartouches de Seti II sur les murailles du temple; mais nous verrons plus loin un certain nombre de vases en terre cuite, estampillés à son nom et provenant des mêmes ruines (ci-après, 135, 136).

reproduisons exactement. Palmer note : « Doorway ». Il paraît certain qu'il s'agit d'une autre partie du pylône dont le tableau de droite fait l'objet du n° 86 ci-avant; peut-être celui-ci fait-il, à gauche, symétrie avec le premier.



L'inscription au dessus de la tête du roi doit être restituée comme ci-contre :

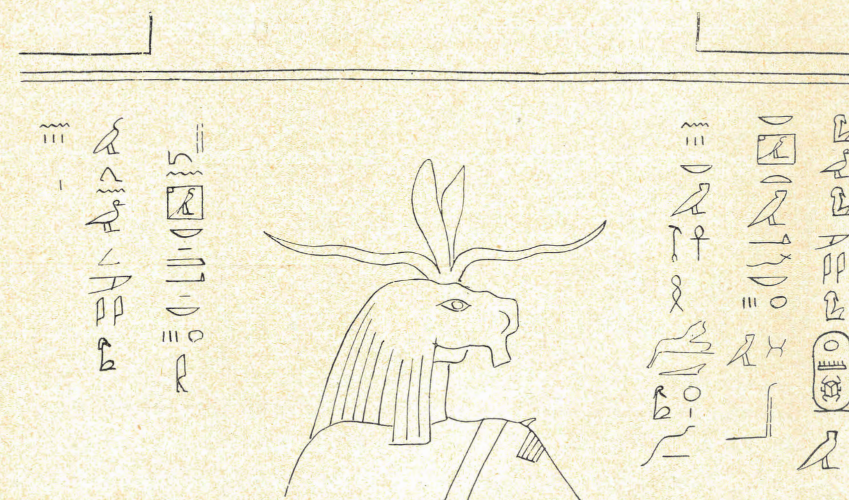
« Le dieu bon *Menkhopirrî*, le Fils du Soleil *Thoutmosi Nofirkhopirrou*, qui donne vie, fermeté et richesse, pareil à Râ, à jamais. »



Devant le roi, encore une fois le cartouche-prénom; derrière lui, légende à restituer en , « le *sa* de vie derrière lui ». Enfin, dans les signes de la partie gauche, on arrive à reconnaître le nom d'Horus dans son rectangle, au dessus du *serekh* : « L'Horus *Taureau Puissant levé dans Thèbes*. »

88. — Thoutmès III. Autre bas-relief.

Palmer, *Notebook*, p. 23.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 191.

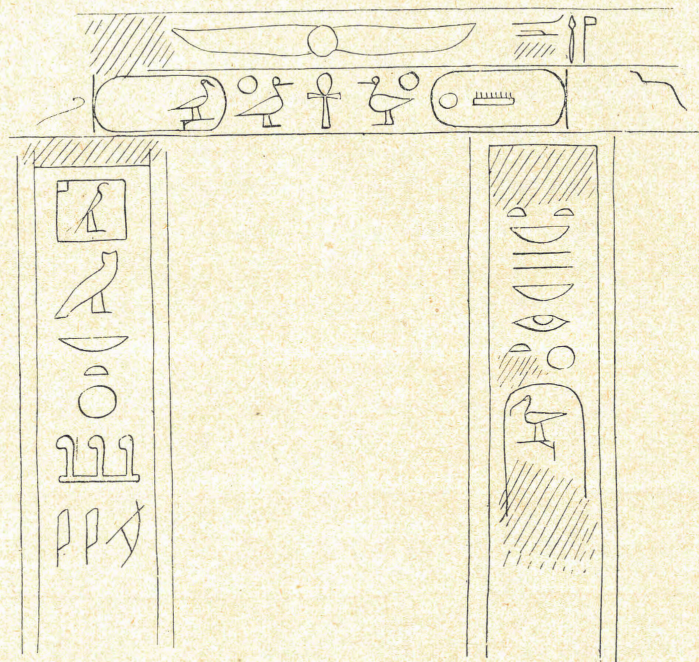


Partie supérieure d'un tableau qui couvre probablement une muraille du temple. La figure de Khnoumou à tête de bélier est encadrée par deux petites inscriptions de trois colonnes que Palmer a défigurées, mais qu'on arrive à restituer en partie. A droite, il manque certainement quelque chose en haut des colonnes : « [Paroles de..... : Je donne] mon fils aimé, *Menkhopirrî*, comme [possesseur des biens?] tous de Hâthor Dame du *mafkaï*, [et comme possesseur des choses?] nôtres, toutes, en vie, richesse, fermeté..... pareil à Râ, à jamais. »

A gauche : , « Paroles d'Hâthor Dame du *mafkaï* : « Viens à moi, mon fils, que nous (?) aimons..... »

89. — Thoutmès III. Portique.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 58.
Palmer, *Notebook*, p. 12 (les trois pierres), 31 (le montant gauche).
Mention dans Birch, *Account*, p. 191 (d'après Palmer, p. 12; Birch y voit les titres de Ramsès II) et p. 192 (d'après Palmer, p. 31; Birch considère comme appartenant à un même monument toutes les inscriptions notées sur cette page du carnet).



On trouve, au carnet de Palmer, les trois inscriptions des montants et du linteau copiées côte à côte de la plus incohérente manière. Il est à peu près évident qu'en 1868, le portique s'était déjà effondré et les pierres gisaient sur le sol. Bonomi, au contraire, l'a encore vu debout; c'est sur son dessin, recueilli par Burton, qu'est basé le croquis que nous donnons ci-dessus.

Linteau. — Le disque aux ailes éployées, encadré à droite et à gauche par la légende ordinaire : « Houdit, le dieu grand, Seigneur du Ciel ». Au dessous, à partir du milieu : « Vie du Fils du Soleil *Menkhopirrî*, vivant à jamais », et « Vie du Fils du Soleil *Thoutmosi*..... »

Montant droit. — « Le Roi du Sud et du Nord, Seigneur des Deux-Terres, Seigneur d'accomplir les rites, *Thoutmosi*..... »

Montant gauche. — « Aimé d'Hâthor, en [sa forme de] Dame de *Sokhit-Rî*. »

Sokhit-Rî, le « Champ du Soleil », est le territoire du premier nome de la Basse-

Égypte, le nome memphite[1]. Ce nom, comme l'observe Brugsch (*Dict. géogr.*, p. 446-447), est fréquemment mis en relation avec celui d'Hâthor, dans une appellation de la déesse dont il cite les variantes suivantes :

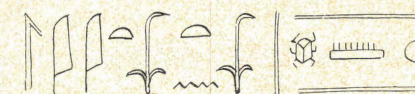
, « Hâthor Dame de *Sokhit-Rî*, régente du *To-Doshirit* » ;

, « Hâthor dans *Sokhit-Rî* » ;

, « Hâthor Dame de *Sokhit-Rî* ».

90. — Thoutmès III. Fragment de linteau?

Palmer, *Notebook*, p. 24.



Fragment d'un protocole développé de Thoutmès III : «..... *Menkhopirrî*, le roi des rois..... »

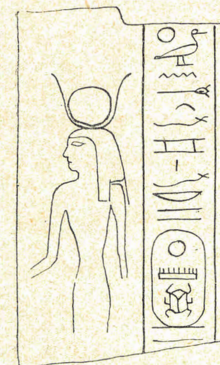
91. — Thoutmès III (?). Inscription analogue, montant.

Palmer, *Notebook*, p. 10.

«..... Le roi des rois, [aimé] d'Hâthor Dame du *mafkaï*..... »

92. — Thoutmès III. Fragment de montant.

Survey, Phot., III, pl. 8 (reproduite par Maspero, *Histoire*, I, p. 475), vers la gauche.
Palmer, *Notebook*, p. 20.
Mention dans Birch, *Account*, p. 192.



Temple; encore en place, vers le milieu de l'édifice de l'ouest, et dans le voisinage des chapiteaux ou montants des nos 94 (Thoutmès III), 96 (Aménothès II) et 117 (Mineptah) ci-après (*Survey, Phot.*, 8, 9).

Hâthor debout. Derrière elle, en une colonne verticale : «... son fils, de son ventre, son aimé, le Seigneur des Deux-Terres *Menkhopirrî*..... »

1. Ti, à l'époque de la VIe dynastie, possède parmi d'autres titres de commandements territoriaux celui de , « gouverneur du nome memphite » (Rougé, *Six premières dynasties*, p. 94).

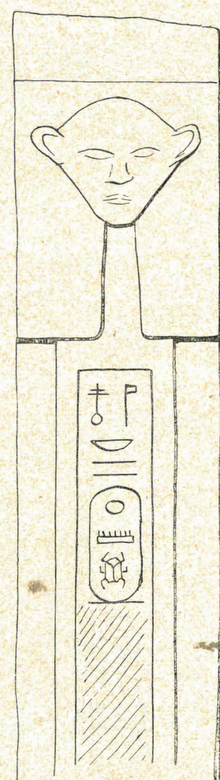
93. — Thoutmès III. Fragment de montant.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 61 : « relievo Door post ».



Ces deux croquis de Bonomi, côte à côte, sont peut-être deux essais relatifs au même montant; peut-être aussi représentent-ils deux montants semblables. Les deux inscriptions donnent certainement :

« [Le Roi du Sud et du Nord,] le Seigneur des Deux-Terres *Menkhopirrî*, [aimé d']Hâthor Dame du *mafkaï*..... »



94. — Thoutmès III. Chapiteau hâthorique.

Survey, Phot., III, pl. 8 (reproduite par Maspero, *Histoire*, I, p. 475), au milieu.
Mention dans Birch, *Account*, p. 192.

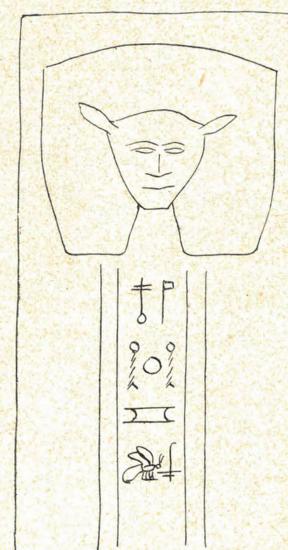
Pour l'emplacement, v. ce qui est dit au n° 92 ci-avant.

Colonne terminée par un chapiteau carré, d'une facture très différente de celle des chapiteaux hâthoriques d'Aménothès II que nous verrons dans un instant (ci-après, 96, 97).

Inscription en une colonne verticale : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres, *Menkhopirrî*..... »

95. — Thoutmès III. Chapiteau de la même facture.

Palmer, *Notebook*, p. 31.
Mention dans Birch, *Account*, p. 192 (avec les autres inscriptions de la même page du carnet de Palmer).



« Le dieu bon, éternellement aimé, le Roi du Sud et du Nord..... »

96. — Aménothès II. Chapiteau hâthorique.

Survey, Phot., III, pl. 9, et pl. 8 à l'extrémité droite (face).
Palmer, *Notebook*, p. 15 (face et inscription latérale), 29 (inscription latérale).
Mention dans Birch, *Account*, p. 191, deux fois : d'après le *Survey*, avec attribution à Thoutmès III, et d'après Palmer, avec attribution à Thoutmès IV.



Pour l'emplacement, v. ce qui est dit au n° 92 ci-avant.

La forme de ce chapiteau est toute différente de celle des chapiteaux carrés de Thoutmès III (ci-avant, 94, 95); les boucles qui encadrent la face d'Hâthor s'arrondissent largement et imposent leur profil aux faces latérales de la pierre.



Face antérieure. — Hâthor debout; devant elle, une formule dont le début est facile à restituer : [...]..., « Hâthor Dame du *mafkaï*, Dame du pays de..... (?) ».

Face latérale. — Tableau copié deux fois par Palmer. Le roi faisant l'offrande à la déesse. Dans le croquis ci-contre, nous restituons les signes des deux cartouches, que Palmer a vus en bon état et dont pas un élément n'est douteux, mais que ses copies défigurent comme d'habitude. « Le dieu bon *Akhopirourî*, [le Fils du Soleil] *Amenhotpou Noutir-hiq-Anou*. » Devant le roi : « Don de....., qui fait la dation de vie. »

97. — Aménothès II. Deux chapiteaux de la même facture.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 10, n°s 4 et 7.

Ces reproductions de Lottin représentent deux chapiteaux hâthoriques du même dessin que celui d'Aménothès II que nous venons de voir, c'est-à-dire avec les boucles arrondies encadrant la face et en saillie sur les côtés de la pierre. Il est extrêmement probable qu'ils sont de la même époque.

Celui du n° 7 porte, au dessous de la face, les traces d'une inscription illisible, où l'on distingue encore les deux cartouches d'une titulature royale. Le chapiteau du n° 4 est sans inscription.

98. — Aménothès II.

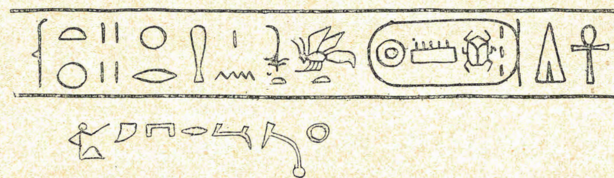


Palmer, *Notebook*, p. 17 et 26.

Palmer a copié deux fois ce débris d'inscription, dans des conditions qui rendent indubitable chaque signe des cartouches d'Akhopirrourî Amenhotpou. Quant à l'inscription qui les encadrait, il semble qu'elle ait disparu d'une manière à peu près complète.

99. — Thoutmès IV, an 4.

Ricci, papiers.
Est. Br. Mus., 107, 122.
Palmer, *Notebook*, p. 34 : « Cartouches on mines near Serabit » (le cartouche royal).
Traduction dans Birch, *Account*, p. 188.



Belle inscription en signes de grande dimension, de gauche à droite. « L'an 4 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Menkhopirourî*, qui donne la Vie. »

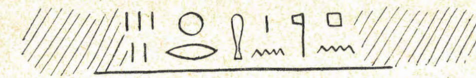
Ce qui a eu lieu à cette date, c'est l'ouverture d'une mine, comme nous l'apprend Palmer; sans lui, nous serions fort en peine de savoir à quoi se rapporte cette bande d'écriture. Palmer a noté un certain nombre de cartouches rencontrés dans les mines voisines du Sarbout, et parmi eux, à côté du cartouche de Maïnirî Amenemhâit qui figure dans l'inscription 59 ci-avant, celui de [cartouche] (*sic*), écrit horizontalement et de gauche à droite. Le signe du pluriel est oublié, ce qui ferait croire qu'il s'agit de Thoutmès III, s'il n'était pas clair que ce cartouche est celui de l'inscription que nous avons sous les yeux. Cette dernière se trouve donc dans les mines. Elle a d'ailleurs de grandes analogies de facture avec l'inscription de l'an 7 du même roi qui vient ci-après (101), et dont la situation dans les mines est indiquée d'une manière précise.

Au dessous de l'inscription, petit graffito difficile à lire, écrit de droite à gauche.

100. — Thoutmès IV, an 5.

Est. Br. Mus., 106. « Sarbut El Kadem. Temple ».
Mention dans Birch, *Account*, p. 190.

« L'an 5 de la Majesté de ce Dieu..... » Le roi n'est pas nommé, mais l'analogie de



disposition et d'écriture que présente cette inscription avec la précédente est telle, qu'il n'est pas douteux qu'elles soient très voisines. Il s'agit donc de l'an 5 de Thoutmès IV, et l'inscription est sans doute gravée, comme celle de l'an 4, au fronton d'une mine ouverte à la date indiquée. D'après l'annotation de l'estampage, elle est à chercher dans le voisinage immédiat du temple.

101. — Thoutmès IV, an 7.



Est. Br. Mus., 89, 90.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 188.

« Part of the tablet discovered 18th february 2 Miles South..... of the temple at Sarabut el Khadem » (est. 89).

« This tablet at the entrance of a mine discovered by me 18th February 1859 2 Miles South East of the Temple at Sarabut el Khadem » (est. 90).

Il s'agit, comme on voit, d'une inscription commémorative d'ouverture de mine, et elle est très analogue, par sa première ligne, avec celle qui fait l'objet du n° 99 ci-avant.

« L'an 7 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Menkhopirourî*.
Hâthor Dame du *mafkaï* [l'aime].
Le dieu bon *Menkhopirourî*, le Fils du Soleil *Thoutmosi*, qui donne la vie à jamais.
La Fille Royale *Araït*..... »

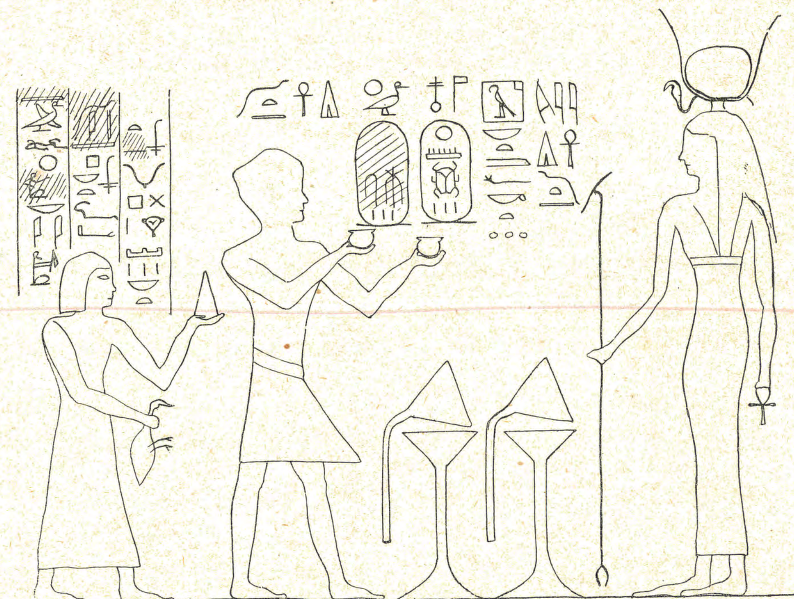
La personne de la princesse Araït est connue par d'autres monuments de la même époque (cf. *Königsbuch*, n° 367).

102. — Thoutmès IV. Stèle?

Est. Br. Mus., 86, 118.
Description dans Birch, *Account*, p. 188.

Ce tableau n'occupe-t-il pas le registre supérieur d'une stèle? On est tenté de le croire, d'après l'analogie de disposition qu'il présente avec celui du haut de la grande stèle de Thoutmès III, vue ci-avant (84).

Le roi fait l'offrande du vin à Hâthor. « Le dieu bon *Menkhopirourî*, le Fils du Soleil *Thoutmosi*, qui donne la vie à jamais, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, qui donne la vie à jamais. »

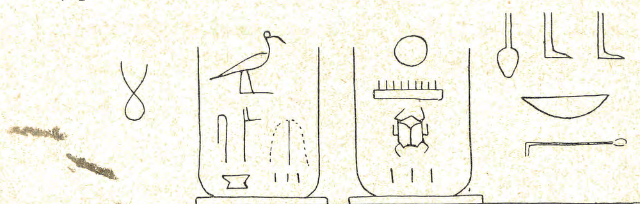


Un officier se tient derrière le roi et le seconde dans l'opération de l'offrande, un pain posé sur la main gauche, un volatile dans la main droite. Légende inscrite au dessus de sa tête : « Le messager royal pour tous pays............., le gouverneur de Zalou, Akaï. »

Le titre de gouverneur de Zalou n'est pas sans intérêt à cette place.

103. — Thoutmès IV. Débris d'inscription.

Palmer, *Notebook*, p. 26.



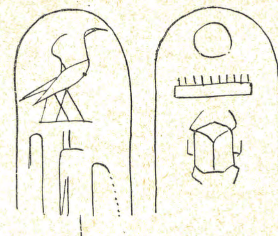


La copie de Palmer, ci-dessus, laisse reconnaître sans difficulté les cartouches de Thoutmès IV :

Menkhopirourî, Thoutmosi Oustrkhâou.

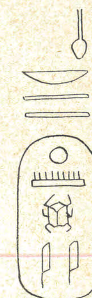
104. — Thoutmès IV. Autre débris.

Palmer, *Notebook*, p. 15.



Ci-contre la copie de Palmer. L'orthographe des noms

royaux est exactement la même que dans le fragment qui précède, mais il s'agit certainement de deux inscriptions distinctes.



105. — Thoutmès IV. Cartouche prénom.

Palmer, *Notebook*, p. 15.

L'emplacement de ce fragment ne doit pas être éloigné de celui du précédent, à en juger par leur voisinage sur une même page du carnet de Palmer. La copie que nous voyons ci-contre est à rectifier en [hiéroglyphes] .

106. — Aménothès III, an 36. Stèle.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 60.
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 8, n° 2.
Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 71 d.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 189 (la dernière des *trois* inscriptions de l'an 36 d'Aménothès III mentionnées par Birch. Cf. ci-après, 107, bibl.).



Le disque aux ailes éployées abrite sa légende : « Houdit, le dieu grand, Seigneur du ciel. »

Ligne horizontale : « L'an 36 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Nibmarî Sotpounamon*, qui donne la Vie, pareil à Râ. »

Au dessous, le roi fait l'acte d'adoration à Amon-Râ, debout, et à Hâthor debout derrière le dieu.

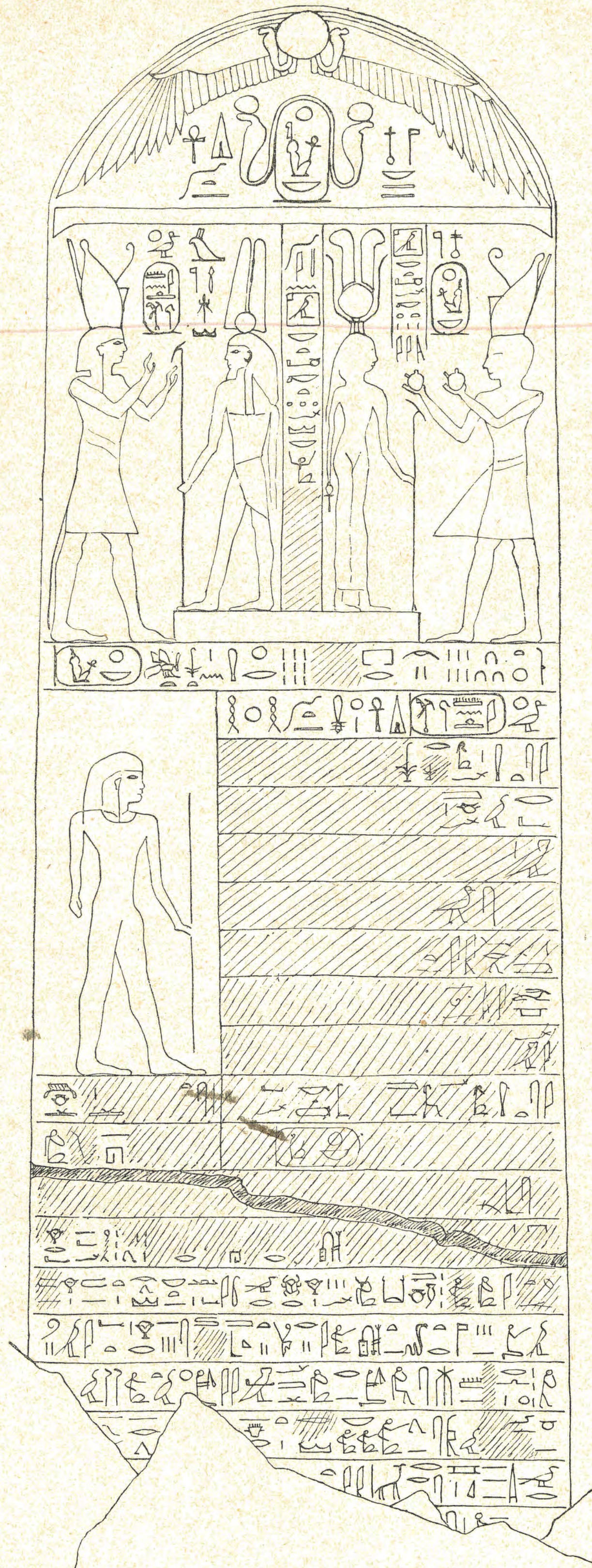
Légendes du roi : « [Le dieu bon, *Nibmarî Sotpounamon*,] le Fils du Soleil *Amenhotpou Hiq-Oïsit*, qui donne la vie, comme le Soleil, à jamais. » Derrière son dos : « Le *sa* de vie derrière lui. »

Légende d'Amon : « Amon-Râ, Seigneur des Sièges-du-Monde. »

Légendes d'Hâthor : « Hâthor Dame du *mafkaï* » ; et derrière elle : « Sont données par elle des fêtes *Sed* nombreuses..... »

107. — Aménothès III, an 36. Grande stèle.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 60.
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 12, n° 1 (stèle entière, mais reproduction peu nette dans la partie inférieure).



Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 71 *c* (la moitié supérieure seulement).
Est. Br. Mus., 85 (le haut seulement).
Survey, Phot., pl. 14 (entière).
Deux fois décrite par Birch, *Account*, p. 188-189, d'après Lottin et d'après le *Survey*.

Temple, édifice de l'ouest, la deuxième stèle à gauche de l'axe qu'on rencontre à partir de l'entrée (*Survey, Phot.*, 14, 18); la première, à l'entrée même, est celle de Ramsès II (ci-après, 112).

Haute stèle cintrée dont la partie supérieure, au dessus de la cassure, gisait probablement à terre à l'arrivée de la mission de 1868. Pour la photographie, on remonta à sa place le bloc tombé, dont les inscriptions avaient souffert bien davantage, sur le sol, que celles de la partie restée debout; c'est pourquoi les deux moitiés de la pierre ont un aspect si différent sur la photographie. Celle-ci est l'unique document utile qu'on possède pour la partie bien conservée de l'inscription, au dessous de la cassure, et cette inscription est certainement intéressante; une singulière malechance veut que les dernières lignes soient cachées, sur la photographie, par des blocs tombés au pied de la stèle, et qu'en même temps l'estampage du Br. Museum ne donne que le tableau de la partie supérieure.

Dans le cintre, le disque aux ailes éployées embrasse la légende : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres, *Nibmari*, qui donne la vie à jamais. » Au-dessous, un tableau à quatre personnages, répartis en deux scènes symétriques selon une disposition

dont nous avons vu un autre exemple à Magharah (Thoutmès III et Hâtshopsitou, ci-avant, 42). Dans l'axe du tableau, une colonne d'écriture : « Paroles d'Hâthor Dame du *mafkaï*...... » A droite, le roi fait l'offrande du vin à Hâthor : « Le dieu bon *Nibmari*, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï* »; à gauche, le roi présente l'encens à Sopdou à tête humaine : « Sopdou, le dieu grand de l'Orient », et « le Fils du Soleil, *Amenhotpou-hîq Oïsit*. »

Au dessous de ces représentations commence un long texte qui comprenait au moins 22 lignes. Il encadre, au droit des lignes 2 à 9, une figure d'homme debout, certainement le chef de l'expédition et l'auteur de cette narration aux trois quarts détruite. Les quatre premières lignes disent : « L'an 36, mois 3 de Pirit, jour 9me, de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Nibmari*, le Fils du Soleil *Amenhotpou-hîq-Oïsit*, qui donne la vie, pareil à Râ, éternellement et à jamais : voici que Sa Majesté.......... il mit en son cœur......... » Le texte plonge dans la nuit jusqu'au delà de la cassure. Un sens reparaît à la fin de la l. 13 : « ...... avec lui, sur-le-champ. J'entrepris (?) d'un cœur joyeux ses travaux, en une exécution magnifique. Chaque homme arrivé en ce pays fit acte d'adoration à cette Déesse; le scribe préposé à ce service, qui faisait partie de leur troupe, prononça des prières comme jamais on n'avait fait : Amenmosou était son nom, fils de (?) Mâi. J'ai protégé la justice (?).......... J'ai suivi mon maître aux pays reculés [qui sont au delà de?] la Très-Verte, pour disposer.......... ». L'aspect du monument, sur la photographie, donne lieu de croire qu'une portion notable de cette intéressante inscription est encore intacte, plus bas, derrière l'écran des blocs écroulés.

108. — XVIIIe dynastie. Stèle apocryphe de Snofrou.

Ricci, papiers (la date).
Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 54 et 61 (ligne supérieure), 58 (croquis d'ensemble, fautif quant à la date).
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 8, n° 3.
Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 144 *p* (inscription centrale).
Palmer, *Notebook*, p. 1.
Double emploi dans Birsch, *Account* : p. 187, d'après Lepsius, p. 190, d'après Lottin.

Partie supérieure d'une stèle brisée, que la disposition symétrique de son tableau à quatre personnages rapproche tout à fait du monument d'Hâtshopsitou et Thoutmès III à Magharah (ci-avant, 42) et de la grande stèle d'Aménothès III que nous venons de voir (107); il paraît certain que celle-ci est de la même époque.

Au dessus du disque ailé se lit une date, dont le texte a été mutilé par la chute d'un large segment du cintre; mais Bonomi a encore vu cette partie de la pierre intacte, et a copié la date (Burton, p. 54 et 61) comme nous la reproduisons d'après lui. Le tableau inférieur montre le roi, deux fois et symétriquement représenté, faisant adoration, à droite et à gauche, à deux divinités nommées par l'inscription qui surmonte cette double scène. Les deux colonnes de droite disent : « Paroles de Sopdou Seigneur de....... : Je

t'ai donné vie, fermeté et richesse, pareil à Râ. » Les deux colonnes à gauche de celles-ci désignent le roi : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres, Seigneur d'accomplir les rites, le Roi du Sud et du Nord *Snofrou*, qui donne la vie. » Enfin il faut prendre, à gauche, le début d'une légende en écriture rétrograde relative à la divinité de gauche : « Paroles de Khon[ouf]..... Seigneur de......... » Nous avons déjà rencontré le dieu , *Khonouf*, dans une inscription qui appartient selon toute apparence à la XII[e] dynastie (ci-avant, 77), et nous renvoyons pour ce qui le concerne à ce qui est dit à cette dernière place.

Que vient faire ici, maintenant, le nom du roi Snofrou? Le monument a évidemment la prétention de le mettre en scène. A-t-il le sens d'une commémoration du vieux roi memphite? Nous savons que Snofrou était considéré comme le fondateur des mines et adoré, dans ces localités, à l'égal des dieux du désert[1]; mais ce n'est pas ainsi qu'il est traité dans le cas actuel, et d'ailleurs, les contemporains d'Aménothès n'avaient aucunement qualité pour évoquer l'acte d'adoration d'un souverain antérieur. Il semble plutôt que nous soyons en présence d'une sorte de faux, peut-être de la réfection au goût du jour d'un ancien monument de Snofrou, réel ou supposé. C'est un indice de plus de la vivacité du souvenir qu'avait laissé l'antique souverain dans les mines de la péninsule.

109. — XVIII[e] dynastie. Stèle de disposition analogue, dite *stèle Pourtalès*.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 7, n° 1.

Petite stèle extrêmement détériorée, où l'on ne distingue plus que la double scène d'adoration à quatre personnages, qui la date approximativement. Le roi est au centre, deux fois; à gauche, Hâthor, à droite, une divinité indistincte. Il ne reste aucun vestige de légende.

La pierre est probablement couchée sur le sol, car elle a reçu l'inscription des noms de MAX ET A. DE POURTALES, dans une direction qui ne s'expliquerait pas si elle avait encore été debout.

1. V. ce qui est dit à ce sujet à propos des inscriptions 21, 28, 35 et 64, ci-avant.

SECTION IV. — LES RAMESSIDES

110. — Seti I, an 7. Grande stèle.

Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, pl. 7.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 9, n° 1.

Survey, *Phot.*, III, pl. 15.

Palmer, *Notebook*, p. 33 (croquis partiel du tableau supérieur).

Traduction partielle dans Birch, *Account*, p. 189.

Grande stèle isolée, au sommet d'une éminence située à 600 m. environ des ruines du temple, dans la direction du S.-E. (Laborde; *Survey*, *Phot.*, 6, 15; levé topographique de Laborde). Le dessin de Laborde, pl. 7, montre que cette stèle, assez épaisse, porte sur la tranche droite un bas-relief avec le roi en adoration, et au dessus de sa tête un cartouche horizontal : cette inscription nous fait complètement défaut.

La face principale est occupée, en haut, par la représentation du roi faisant l'offrande du vin à une divinité. La légende du roi donne, comme d'habitude : « Le Seigneur des Deux-Terres *Menmari*, le Seigneur des Levers *Siti Mirniptah*, qui donne la Vie comme le Soleil. » Celle du dieu est plus difficile à lire. Elle donne à peu près

« Royal don d'offrande à *Khertou*(?), le dieu grand, Seigneur de........., Seigneur de l'éternité, qui fait .... » Nous avons déjà examiné cette légende et le nom du dieu *Khertou*, à propos du nom très analogue du dieu , qui figure dans le tableau du n° 76 ci-avant; nous renvoyons, pour ce qui concerne le sujet, à ce qui est dit à cette dernière place.

Au dessous, en huit lignes horizontales, le protocole de Seti I suivi de quelques-unes des formules laudatives consacrées. « L'an 7, premier mois de Pirit, jour 2me, de la Majesté de l'Horus *Taureau puissant levé dans Thèbes, qui fait vivre le Sud et le Nord*, le Seigneur du Vautour et de l'Uraeus *Rénovateur des naissances, Puissant de glaive qui repousse les Neuf Arcs*, l'Horus d'Or *Rénovateur des Levers, Riche d'arcs en tous les pays*, le Roi du Sud et du Nord, le Seigneur des Deux-Terres, Seigneur d'accomplir les rites *Menmari*, le Fils du Soleil, de son ventre, son aimé, le Seigneur des Levers *Siti Mirniptah*, qui donne la Vie, pareil à Râ, à jamais! — le Vivant dieu bon....... qui paraît, Seigneur du glaive pareil à Montou-de-son-Glaive, celui dont la puissance est sur tous les pays, pareil à son père.............. [qui repousse] les Neuf Arcs, le Seigneur des Deux-Terres, *Menmari*, vivant à jamais. »

A la partie inférieure, enfin, l'on voit un officier, celui qui fit inscrire et dresser la pierre, en adoration devant les cartouches royaux couronnés du disque à la Double-Plume et dressés sur le signe de l'Or. Une légende de cinq colonnes, en petits caractères, est inscrite au dessus de la tête de ce personnage; elle est malheureusement difficile à lire. On distingue encore : (?) · · ·, « fait par le messager royal pour tous pays (?)..... »



111. — Seti I. Petite stèle.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 8, n° 6.

Mention dans Birch, *Account*, p. 189.

Le roi en adoration devant Hâthor : « Hâthor Dame du *mafkaï*. » Légende du roi : « Le dieu bon, Seigneur des Deux-Terres *Menmari*, le Fils du Soleil, Seigneur des Levers *Siti-Mirniptah*. » Les figures sont très endommagées.

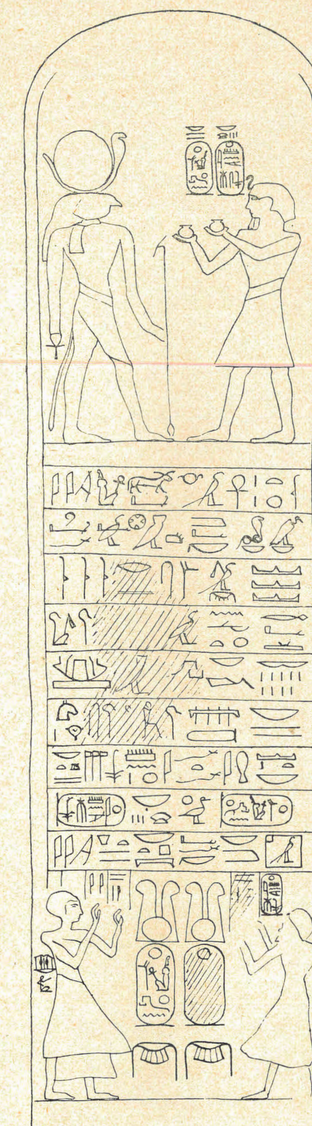
112. — Ramsès II, an 2. Stèle.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 62.
Laborde, *Voy. de l'Arabie Pétrée*, pl. 8, n° 2.
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 12, n° 2.
Survey, Phot., III, pl. 18.
Mention dans Birch, *Account*, p. 190.

Temple, édifice de l'ouest, à l'extrémité ouest, immédiatement à gauche de l'entrée; c'est la première stèle debout qu'on rencontre en arrivant (*Survey, Phot.*, 18 et autres). Haute stèle très analogue à celle de Seti I que nous venons de voir (110).

Au registre supérieur, le roi fait l'offrande du vin à Horus, dont le nom a disparu.

On reconnaît, au dessus de la tête du roi, les cartouches bien connus *Ousirmari Sotpounirî*, — *Ramessou Meriamon*.



Les neuf lignes d'inscription qui viennent ensuite sont en mauvais état. C'est un protocole développé de Ramsès II : « L'an 2 du Vivant Horus *Taureau puissant aimé de Maît*, le Seigneur du Vautour et de l'Uræus *Protecteur de l'Égypte, Broyeur des Pays étrangers*, l'Horus d'Or *Riche d'années, Grand de puissance*,........ prince des Neuf Arcs, Seigneur du Glaive, choisi........ Seigneur des Deux-Terres, foudre du circuit terrestre, [qui exerce] sa puissance en tout pays comme son père Amon-Râ, roi des dieux, Seigneur des Sièges-du-Monde : *Ousirmari Sotpounirî*, le Fils du Soleil, Seigneur des Levers *Ramessou Meriamon*, aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï*, Dame du Ciel, Régente des Deux-Terres. »

Au dessous de ce texte, un autre tableau montre, à gauche, un officier adorant les cartouches de Ramsès, couronnés du Disque à la Double-Plume et dressés sur le signe de l'Or. Ce personnage est accompagné d'une légende de deux ou trois colonnes, en caractères de petite dimension et très détériorés; derrière lui, on distingue son nom, *Habou*.

A droite, encore une fois le cartouche royal, au dessus de la tête d'un autre personnage en adoration.



113. — Ramsès II. Fragment.

Palmer, *Notebook*, p. 16 et 33.

Un personnage au nom illisible tient l'éventail au dessus du cartouche prénom de Ramsès II, couronné du disque à la Double-Plume.



114. — Ramsès II. Montant.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 10, n° 3.
Palmer, *Notebook*, p. 11.
Mention dans Birch, *Account*, p. 190.

« Le Roi du Sud et du Nord, le Seigneur des Deux-Terres *Ousirmarî Sotpounirî* .... »

115. — Ramsès II. Montant.

Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 7, n° 3.

Montant du même type que celui qui précède; inscription identique.

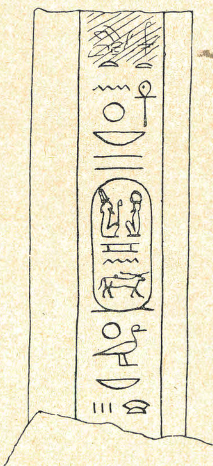
116. — Ramsès II. Linteau.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 60.
Palmer, *Notebook*, p. 4 : « Broken lintel lying on the ground. »
Mention dans Birch, *Account*, p. 192.



Temple, édifice de l'ouest, probablement à l'entrée occidentale même; gisant à terre (plan de l'*Account*).

« .... le Fils du Soleil, Seigneur des Levers *Ramessou Meriamon*, aimé d'Hâthor Dame des Deux-Terres. »



117. — Mineptah. Montant[1].

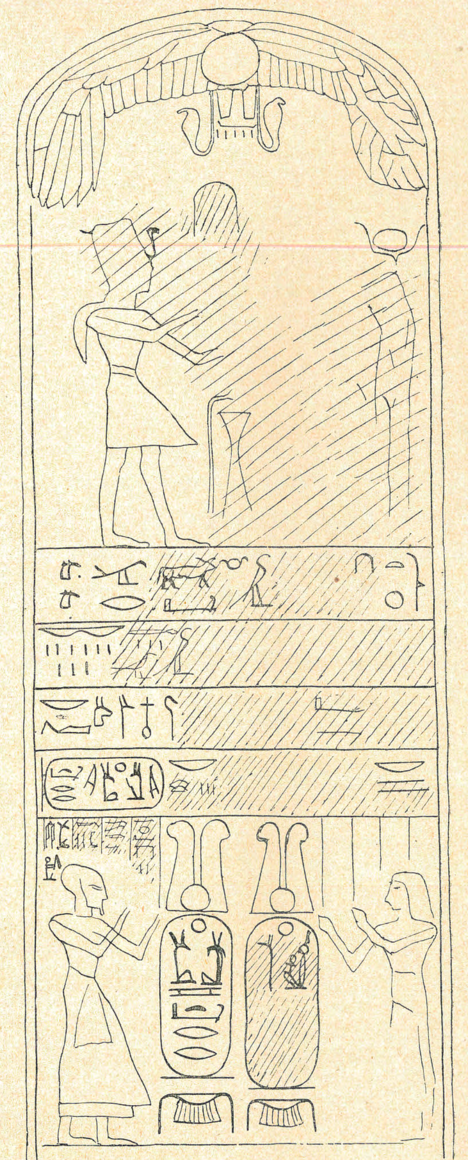
Survey, Phot., III, pl. 8.
Palmer, *Notebook*, p. 27.
Mention dans Birch, *Account*, p. 192.

Pour l'emplacement, v. ce qui est dit au n° 92 ci-avant.

« Le Roi du Sud et du Nord, le Vivant Seigneur des Deux-Terres *Banirî Meriamon*, le Fils du Soleil, Seigneur des Levers [*Hotpouhimâit Mineptah*]...... »

1. Sous Mineptah, on a évidemment peu travaillé au temple, car ce montant est la seule pierre à son nom qu'on y trouve ; mais nous verrons plus loin un certain nombre de poteries estampillées à ses cartouches et provenant des ruines du même édifice (ci-après, 130 à 134).

118. — Nakhtousît. Stèle.



Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 58 (les cartouches lisibles).
Lottin de Laval, *Voy. dans la Pén. Arabique*, pl. 9, n° 3.
Traduction dans Birch, *Account*, p. 190.

Au registre supérieur, le roi en adoration devant Hâthor. Les figures ont presqu'entièrement disparu. Devant le roi, vestige du cartouche de *Nakhtousit Merriamon*.

Les quatre lignes du texte qui suit étaient consacrées au protocole royal; il n'en reste que des lambeaux : « L'an..... de l'Horus *Taureau puissant, Grand de puissance*, [le Seigneur du Vautour et de l'Uræus].............., [l'Horus d'Or]......... les Neuf Arcs, ... le bon régent, riche de puissance, Seigneur du Glaive, Seigneur des Deux-Terres [*Ousirkhâouri-Sotpouniri-Meriamon.*] Seigneur des Levers *Nakhtousît-Merriamon.* »

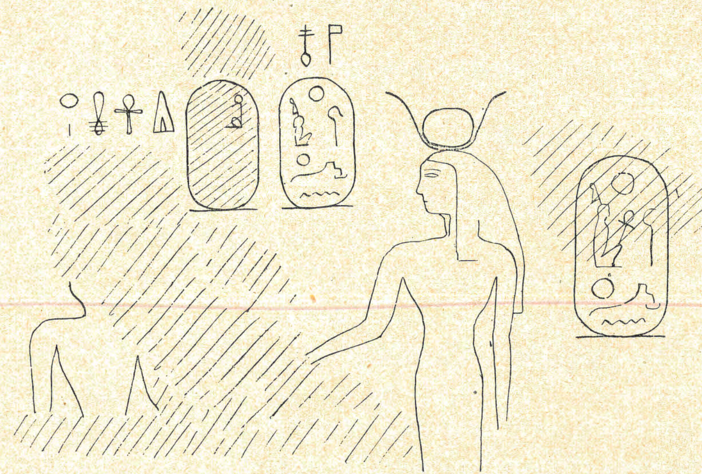
Au registre inférieur, deux officiers en adoration devant les cartouches royaux, couronnés de la Double-Plume et posés sur le signe de l'or. Les deux personnages étaient accompagnés de légendes en petites colonnes verticales, très abîmées et difficiles à lire; la dernière colonne de gauche nous rend encore, cependant, le nom de l'officier de gauche, *Séti*.

Le cartouche prénom est également très endommagé; il est vraisemblablement à restituer sous la forme [cartouche], qui est l'une des deux ou trois formes graphiques sous lesquelles ce cartouche se rencontre.

119. — Ramsès IV. Fragment de tableau.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 61.
Palmer, *Notebook*, p. 8.
Mention dans Birch, *Account*, p. 192.

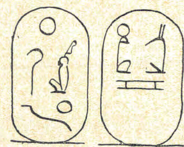
Les croquis de Palmer et de Burton se complètent et se corrigent l'un l'autre; dans



celui de Burton, en particulier, le cartouche prénom de Ramsès IV est intact. En ce qui concerne le cartouche de l'extrémité droite, derrière la déesse, il faut observer qu'il est noté à cette place par Palmer seulement, et qu'il pourrait fort bien, en réalité, n'être pas contigu au reste des figures de la même page.

« Le dieu bon, *Hiqmarî Sotpounirî*, [le Fils du Soleil] *Ramessou Hiqmâït Meriamon*[1], qui donne la vie, comme le Soleil. »

120. — Ramsès IV. Fragment.



Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 61.



Cartouches notés par Burton à côté du tableau précédent : « in the same room at X, in Cave[2] ». On les complète sans difficulté comme ci-contre, à droite :

Ce sont les mêmes cartouches que ceux que nous venons de voir au n° 119.

1. Nous restituons, conjecturalement, le second cartouche sous la forme  par analogie avec les exemples qu'on trouve dans *Königsbuch*, 504, 504 *bis*, Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 219, et ci-après, dans l'inscription du n° 120, qui est certainement très voisine de celle qui nous occupe.

2. De quelle « cave » peut-il bien être question ici ? Il n'y a aucune chance pour qu'il s'agisse de la cella d'Amenemhâit III, car ses inscriptions ont été réunies et expliquées par Borchardt, qui n'aurait pas laissé passer inaperçue celle qui nous occupe (au sujet de l'étude de Borchardt, v. ce qui est dit ci-avant, 52, 53).

121. — Ramsès IV. Fragment.



Palmer, *Notebook*, p. 10 et 16.

Palmer a copié deux fois ce débris d'inscription ; nous reproduisons, ci-contre, la moins maladroite de ses copies. Le texte est à rétablir comme nous faisons ici, à droite :



Ce nom royal, *Hiqmarî Sotpounirî*, est le prénom de Ramsès IV sous la forme dont nous venons de voir deux autres exemples (119, 120).

122. — Ramsès IV. Fragment.



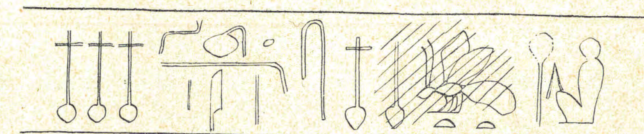
Palmer, *Notebook*, p. 16.

Encore une fois le cartouche prénom de Ramsès IV, sous la même forme que dans les trois inscriptions qui précèdent :

123. — Ramsès IV (?). Fragment.

Palmer, *Notebook*, p. 22.

Mention dans Birch, *Account*, p. 192, avec l'inscription en colonnes du n° 79 ci-avant, parce qu'elle figure sur la même page du carnet de Palmer.



Ceci paraît être un fragment de linteau. La copie de Palmer, que nous reproduisons exactement, est assez difficile à interpréter ; nous proposons, sous toutes réserves, la restitution suivante, d'après *Königsbuch*, 504, C, et 504 bis, D :



La pierre, dans ce cas, appartiendrait à Ramsès IV.

124. — Ramsès VI. Montant.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 58.

Palmer, *Notebook*, p. 16.

Mention dans Birch, *Account*, p. 191 (attribution à Ramsès IV).

« [Le Roi du Sud et du Nord,] le Seigneur des Deux-Terres *Nibmarî Meriamon*, le Fils du Soleil............ »

125. — Ramsès VI. Fragment.

Palmer, *Notebook*, p. 14.
Mention dans Birch, *Account*, p. 192 (attribution à Ramsès IV).

Le seul cartouche prénom , *Nibmarî Meriamon*, transcrit correctement, sauf que Palmer a confondu le avec un . Les deux monuments de Ramsès VI que nous venons de voir, et ceux de Ramsès IV qui font l'objet des n[os] 119 à 123 ci-avant, sont les derniers en date des monuments égyptiens actuellement connus au Sarbout el-Khadim et dans toute la région sinaïtique. Nous allons voir maintenant un certain nombre de vases en poterie, provenant du temple du Sarbout et estampillés aux noms de divers rois de la XIX[me] et de la XX[me] dynastie ; mais le plus récent de ces objets ne porte que les cartouches de Ramsès IV (ci-après, 140). Birch, cependant, a cru trouver sur l'un de ces vases le nom de Ramsès IX (*Account*, p. 182), et après lui H. S. Palmer a répété la même chose (*Sinaï*, 1878, p. 97, ou bien 1892, p. 106) ; Bénédite, d'autre part, signale Ramsès XI comme étant le dernier Pharaon rencontré dans les ruines du temple (dans Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, 1890, p. 719 J). Il est essentiel d'observer que les noms des successeurs de Ramsès III et leur situation chronologique relative ne sont pas encore assez bien éclaircis pour que des indications de ce genre soient significatives. Le Ramsès IX de H. S. Palmer et le Ramsès XI de Bénédite peuvent très bien figurer dans les inscriptions de Ramsès IV ou de Ramsès VI que nous possédons en toute certitude.

SECTION V. — POTERIES PROVENANT DU TEMPLE DU SARBOUT-EL-KHADIM (ÉPOQUE DES RAMESSIDES)[1]

126. — Ramsès II. Fragment d'anse.



Br. Museum, 13.199.

Sur la face convexe d'une anse de vase.

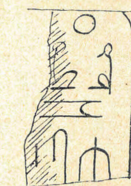
127. — Ramsès II (?). Fragment de vase.



Br. Museum, sans numéro. — Etiqueté [1902], provient de R. C. Thomson.

Ce fragment peut être attribué à Ramsès II ou à Ramsès III, suivant qu'on restitue le cartouche en  ou en .

128. — Ramsès II. Fragment de vase.



Br. Museum, 13.238.

Forme graphique connue du cartouche de *Ramessou Meriamon*.

1. Les fragments qui font l'objet de la présente section appartiennent aux collections du British Museum. Ils ont été recueillis, pour la plupart, par Major Macdonald, au cours de ses longues promenades dans les ruines du Sarbout, et rapportés en Angleterre par les membres de la mission de 1868 (*Account*, p. 182) : ce sont tous ceux numérotés dans la série 13.000. Un certain nombre d'autres, numérotés dans la série 37.000, ont été rapportés d'une excursion faite au Sinaï, en 1902, par M. R. Campbell Thomson, attaché au département des antiquités égyptiennes et assyriennes du Br. Museum.
Les poteries écrites sont invariablement recouvertes d'une couche de peinture bleue, par dessus laquelle l'inscription est tracée au pinceau, en noir. La matière de la terre est rougeâtre.

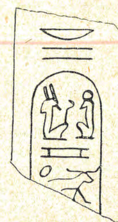
129. — Ramsès II (?). Fragment de vase.

Br. Museum, 13.202.



Attribution douteuse.

130. — Mineptah[1]. Fragment d'anse.



Br. Museum, 13.200.

Sur la face convexe d'un anse de vase. « .... Le Seigneur des Deux-Terres *Banirî Meriamon*......... »



131. — Mineptah. Fragment de vase.

Br. Museum, 13.243.

Même cartouche que ci-dessus.

132. — Mineptah. Fragment d'anse.



Br. Museum, 13.209.

Le second cartouche de Mineptah : « .... Le Seigneur des Levers *Mirniptah Hotpouhirimâit* ». Il ne manque, au bas du cartouche, que les signes 𓋹𓏤.

133. — Mineptah. Fragment de vase.

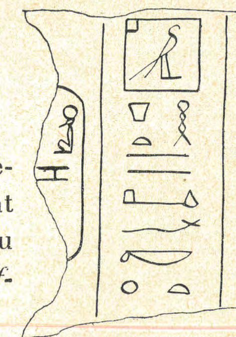
Br. Museum, 13.204.



A compléter en (...), même cartouche qu'au fragment précédent.

1. A part les cinq fragments des n[os] 130 à 134 ci-après, le seul monument connu de Mineptah au Sinaï est le montant en pierre que nous avons vu dans les ruines du temple (ci-avant, 117).

134. — Mineptah (?). Fragment de vase.

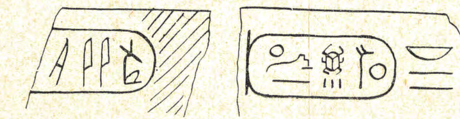


Br. Museum, 13.231.

Attribution douteuse. Dans la colonne de droite : « Hâthor Régente des Deux-Terres, Dame du *mafkaï*. » Les deux titres se sont fondus, graphiquement, en un seul, par suite de la confusion du double signe ⚌, les *Deux-Terres*, avec l'initiale du mot *mafkaï*.

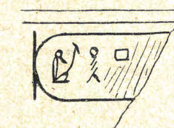
135. — Séti II[1]. Deux fragments d'un vase.

Br. Museum, 13.197 et 13.242.



Deux fragments du bord supérieur d'un même vase, qui nous rendent les deux cartouches de Séti II, « le Seigneur des Deux-Terres *Ousirkhopirourî Sotpouniri*, le Seigneur des Levers *Siti Mirniptah* ». Il manque, à la fin du deuxième, les signes.

136. — Séti II. Fragment de vase.



Br. Museum., 13.193.

Bord supérieur d'un vase. Deuxième cartouche de Seti II à restituer sous la forme (...).

137. — Ramsès III. Fragment de vase.



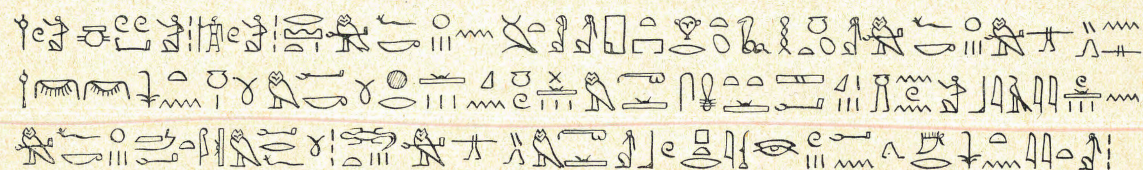
Br. Museum, 13.219.

« Le Seigneur des Levers *Ousirmarî Meriamon*, le Seigneur des Deux-Terres *Ramessou Hiq-Anou*. »

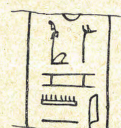
Il est remarquable que le nom de Ramsès III ne se rencontre pas une seule fois dans les ruines du Sarbout-el-Khadim, alors que ceux de Ramsès IV et de Ramsès VI y sont relativement fréquents (ci-avant, 119 à 125). Peut-être, sous Ramsès III, n'a-t-on

1. Seti II, comme nous l'avons vu (ci-avant, 86), a gravé ses cartouches sur le pylône de Thoutmès III, au temple du Sarbout, et c'est le seul monument à son nom que l'on connaisse dans cette localité.

pas fait de travaux au temple, mais cela n'implique nullement l'abandon partiel ou total des exploitations minières; le présent fragment et ceux des nos 138 et 139 ci-après démontrent, au contraire, la présence de ses officiers aux mines du Sarbout. On possède, par ailleurs, un témoignage du plus haut intérêt relatif à ces expéditions. C'est celui du grand papyrus Harris, où Ramsès III s'exprime de la manière suivante[1] :



« J'ai envoyé des ingénieurs et des officiers au pays du *makfaï* à ma mère Hâthor, Régente du *mafkaï*, lui apportant de l'argent, de l'or, des lins *soutonnou* et *mâkou* et des choses nombreuses, devant elle, comme le sable. Furent rapportées à moi les merveilles du *mafkaï* vrai en sacs nombreux, défilant devant moi. Point ne s'étaient vues ces choses une autre fois, depuis les Rois ! »



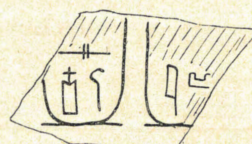
138. — Ramsès III. Fragment d'anse.

Br. Museum, 13.218.

Cartouche prénom de Ramsès III, presqu'intact.

139. — Ramsès III. Fragment de vase.

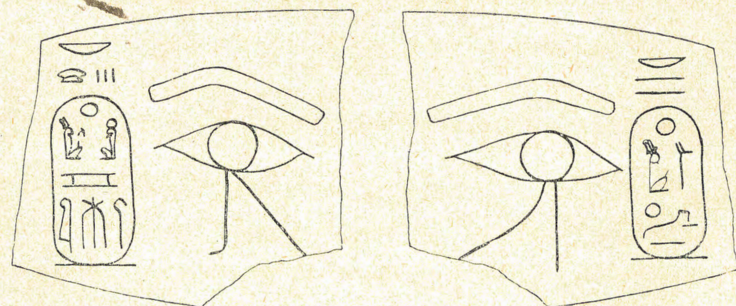
Br. Museum, 13.220.



Partie inférieure des deux cartouches de Ramsès III, type du no 137 ci-avant.

140. — Ramsès IV[2]. Fragment de palette en terre cuite.

Br. Museum, 14.953.

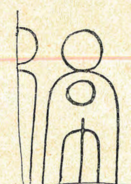


1. P. 78, l. 6-8.
2. Ramsès IV a laissé de nombreuses traces de son activité dans les ruines du temple du Sarbout, V. ci-avant, 119 à 123.

Tronçon d'une petite palette lancéolée de la même matière que les vases, écrite sur les deux faces. Le fragment conserve, sur chaque face, un œil *ouza* flanqué de l'un des cartouches de Ramsès IV. Sur la première : « Le Seigneur des Levers *Ramessou Hiq-Mâit Meriamon* » ; sur l'autre : « Le Seigneur des Deux-Terres *Ousirmari Sotpounirî*[1]. »

141. — Ramsès I? Ramsès V? Fragment de vase.

Br. Museum, 13.201.



Il est difficile, le cartouche prénom ayant disparu, de savoir quel est le Ramsès de ce fragment. Le nom et l'écriture [hiéroglyphes], pour le deuxième cartouche, sont susceptibles d'appartenir à Ramsès I (*Denkmaler*, III, pl. 173), à Ramsès V (*Konigsbuch*, 504 *bis*, p, q), et peut-être également à d'autres.

142. — Attribution indéterminée. Fragment d'anse.

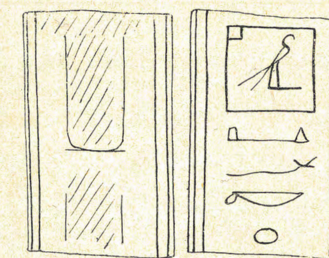
Br. Museum, sans numéro.



Cartouche royal intact, mais difficile à attribuer et de rédaction sans doute fautive.

143. — Fragment d'une petite stèle en terre cuite.

Br. Museum, 13.207.



Objet lamellaire prismatique, écrit sur les deux faces principales; dans ce cas comme dans ceux des nos 144, 145 et 146 ci-après, nous avons sans doute sous les yeux une petite stèle votive.

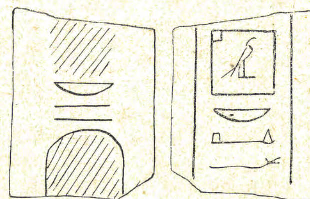
Première face : cartouches royaux effacés.

Deuxième face : « ....Hâthor [Dame] du *mafkaï*........ »

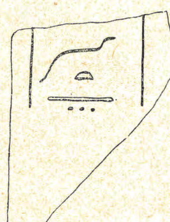
1. Il semble bien que dans l'esprit du scribe, il faille lire de la sorte ; mais alors la rédaction est fautive, pour *Ousirmari Sotpounamon*. Le signe du dieu a d'ailleurs une forme tout à fait indécise entre [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe].

144. — Fragment d'une petite stèle en terre cuite.

Br. Museum, 13.212.



Objet analogue au précédent. Sur l'une des faces, cartouche royal effacé, précédé de [hiéroglyphe]; sur l'autre : « ....Hâthor Dame du *mafkaï*........ »



145. — Fragment d'une petite stèle en terre cuite.

Br. Museum, 13.210.

Objet analogue aux précédents, écrit sur une seule face. Un seul mot subsiste : « ....à jamais », fin d'une formule.

146. — Fragment d'une petite stèle en terre cuite.



Br. Museum, 13.234.

Objet analogue aux précédents, écrit sur une seule face.

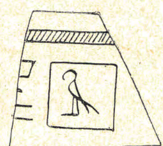


147. — Fragment de vase.

Br. Museum, 13.195.

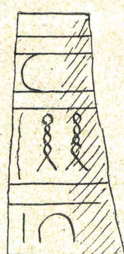
Le vase portait un nom royal.

148. — Fragment de vase.



Br. Museum, 13.208.

Fragment de coupe, écrite sur la face concave.



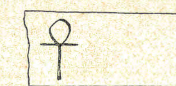
149. — Fragment de vase.

Br. Museum, 13.241.

Bord supérieur d'un vase. Inscription difficile à interpréter.

150. — Fragment d'anse.

Br. Museum, 13.228.



Anse écrite sur la face convexe; un seul signe figure sur le présent fragment.

151. — Autres fragments écrits, illisibles (pour mémoire).

Br. Museum. Cinq fragments, à savoir :

13.205. — Fragment d'anse avec un cartouche royal.
13.206. — Fragment de vase, traces d'écriture.
13.211. — Fragment de vase, traces d'écriture.
13.223. — Fragment d'anse, avec un cartouche royal qui pourrait appartenir à un Ramsès.
13.233. — Fragment de vase, traces d'écriture.

152. — Fragments de poteries décorées, non écrites (pour mémoire).

Br. Museum. — Poteries d'un autre type que les vases inscrits que nous venons de passer en revue et qui sont invariablement peints en bleu avec inscription en noir. Ceux-ci ont reçu un décor géométrique varié de forme et de couleur, les couleurs le plus fréquemment employées étant le bleu, le gris et le jaune clair.

Huit fragments, provenant de Major Macdonald, portent les numéros :

13.215	13.235	13.284	13.306
13.221	13.237	13.305	13.309

Une autre série de six fragments du même type a été rapportée par R. Campbell Thomson en 1902; ils portent les numéros :

37.424	37.426	37.428
37.425	37.427	37.429

153. — Poteries non écrites, sans peinture ni décor (pour mémoire).

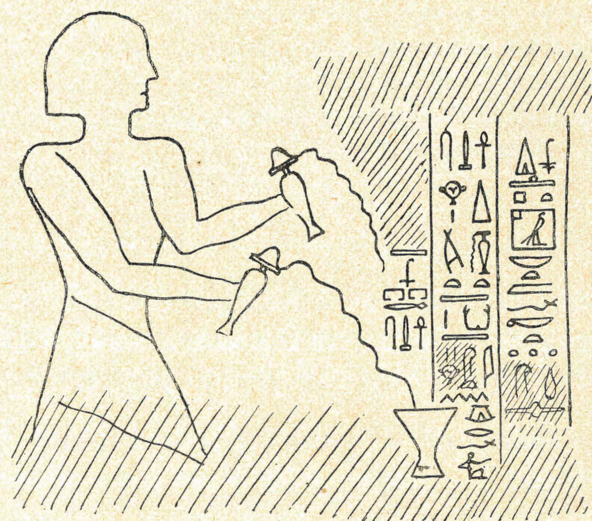
Br. Museum. — Cinq fragments de formes diverses, portant les numéros :

13.203	13.232
13.213	13.308
13.222	

SECTION VI. — MONUMENTS DIVERS ET D'ÉPOQUE INDÉTERMINÉE

154. — XIIe dynastie?

Est. Br. Mus., 117.



Une certaine analogie de facture avec l'inscription du n° 75 ci-avant, tend à faire attribuer celle-ci au Moyen Empire. Aucune indication ne permet de savoir s'il s'agit d'un tableau rupestre, d'une stèle ou d'une muraille du temple.

Un personnage debout, un vase *qobhou* dans chaque main, fait une libation. Légende : « [Offrande de la libation (?)] au Roi, à Pharaon Vie-Santé-Force. »

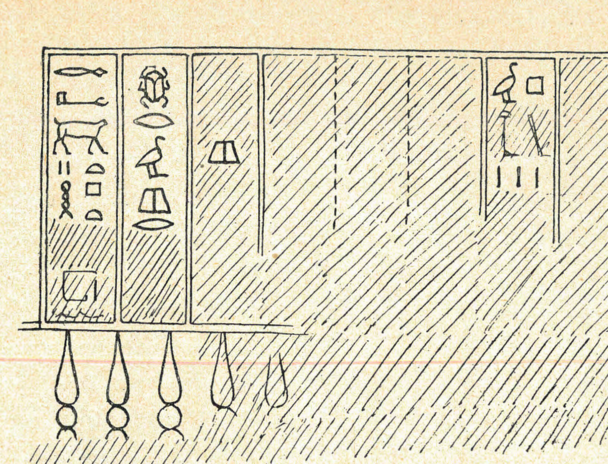
Deux colonnes à droite : « Royal don d'offrande à Hâthor Dame du *mafkaï*...... [de la part (?) du Roi] Vie-Santé-Force, pour faire la libation qu'il aime, au Double du...... Nsirouf. »

Le personnage représenté offre donc une libation au roi dans le but, semble-t-il, que cette libation soit rendue ultérieurement à son Double.

155. — XIIe dynastie?

Est. Br. Mus., 141.

Inscription très détériorée, en lignes verticales disposées au dessus d'une rangée

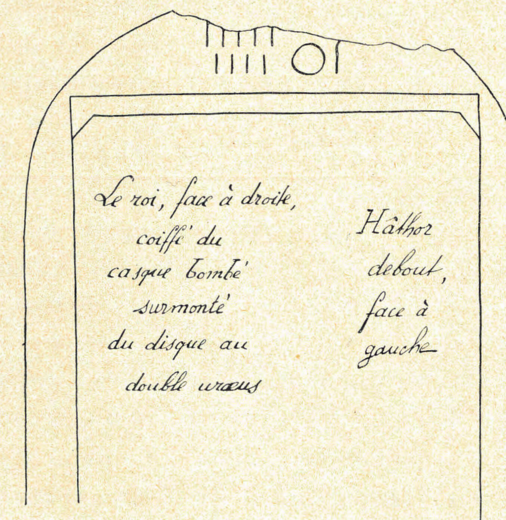


d'ornements. Les deux dernières colonnes portent le titre [*mirou*] *âkhonouti*, qui caractérise l'époque du Moyen Empire.

Aucune indication d'emplacement.

156. — Stèle. Nouvel Empire.

Survey, Phot., III, pl. 16, n° 3.

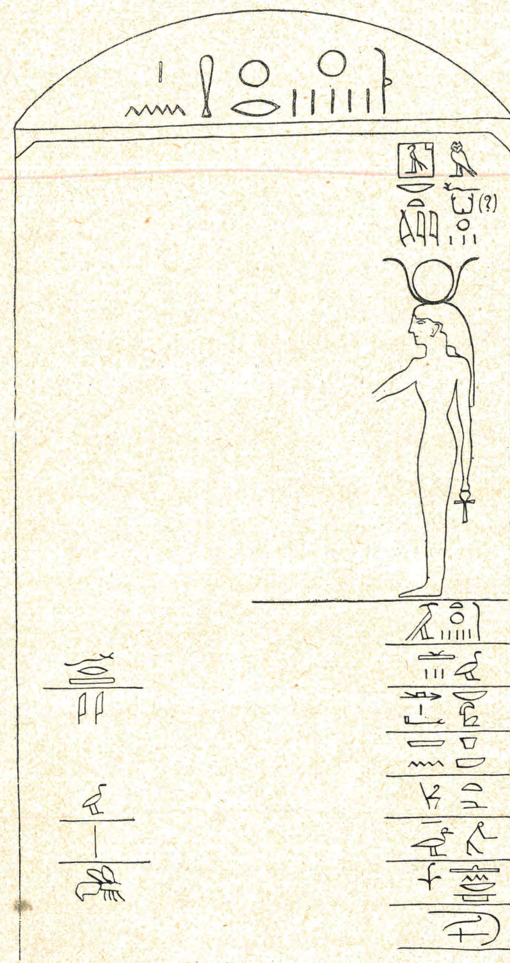


Fait partie du groupe de trois stèles dressées debout, face contre face, sur la petite terrasse qui précède la chambre souterraine du temple (v. le plan d'ensemble, ci-avant, p. 35). Celle-ci cache en partie, sur la photographie, la stèle du n° 74 ci-avant.

Autant qu'on en peut juger en l'état de détérioration du tableau, aucune légende n'a jamais accompagné les figures du roi et de la déesse. Dans le cintre, une date : « L'an 9 ».

157. — Thoutmès III (?), an 5.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 59.
Palmer, *Notebook*, deux fois, pp. 25, 26.



Le croquis ci-contre procède de la combinaison des renseignements fournis par Burton et Palmer, dont les indications ne sont point concordantes, — les deux dessins de Palmer diffèrent entre eux, — mais ont certainement rapport au même monument.

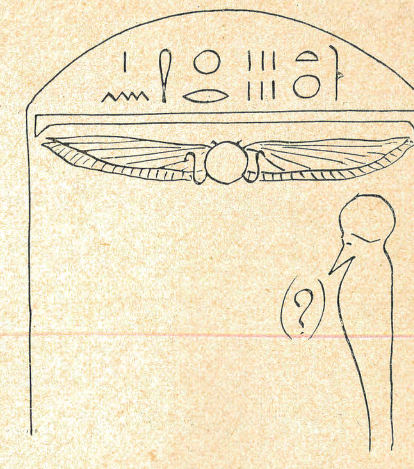
C'est une stèle cintrée, dont le cintre porte une date sans nom royal : « L'an 5 de la Majesté de : » ; les titres royaux et les cartouches figuraient plus bas, au dessous de l'image du ciel, conformément à la disposition que nous avons rencontrée sur plusieurs monuments du règne de Thoutmès III (ci-avant, 42, Magharah, an 16 du règne commun d'Hâtshopsitou et de Thoutmès III ; 84, Sarbout-el-Khadim, Thoutmès III, an 25). Il semble donc que la date énoncée dans le cas actuel soit à rapporter au règne commun de Thoutmès III et d'Hâtshopsitou ; ce serait alors la plus ancienne date du Nouvel Empire connue dans les localités sinaïtiques.

A gauche, la figure du roi, complètement détruite, faisait certainement face à celle d'Hâthor : « Aimé d'Hâthor Dame du *mafkaï* », se complète la légende royale, au-dessus de la tête de la déesse. Sous ce tableau était gravée une inscription de huit lignes horizontales dont les vestiges, en grande partie inintelligibles dans la copie de Palmer (p. 25), sont exactement reproduits d'après lui dans notre dessin. On lit, au début : « L'an 5 de l'Horus... » ; l. 3 : « ..... Seigneur unique..... » ; à la fin de la l. 7, on a le titre [hiéroglyphe], précédant un cartouche royal dont la copie de Palmer montre encore l'existence au commencement de la dernière ligne.

158. — Thoutmès III (?), an 6.

Ricci, papiers.
Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), pp. 56, 59.

Stèle cintrée que Bonomi a copiée deux fois (Burton, ms. précité), plus ou moins complètement et avec plus ou moins d'exactitude ; la meilleure copie est celle de la p. 56, que vérifie celle de Ricci.

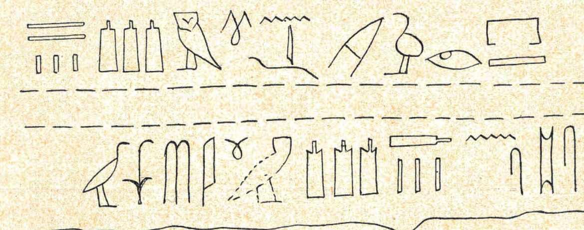


Dans le cintre, la date : « L'an 6 de la Majesté de : ». Comme nous venons de l'expliquer à propos de la stèle du n° 157, cette manière d'isoler le chiffre de l'année des titres et cartouches royaux semble caractéristique des monuments de l'époque de Thoutmès III, et l'on peut admettre que l'an 6 dont il est question appartient à la même série chronologique que l'an 5 de la stèle précédente ; le présent monument serait donc de l'an 6 du règne commun de Thoutmès III et d'Hâtshopsitou.

Au-dessous du disque aux ailes éployées se trouve un tableau dont on ne distinguait plus, au temps de Bonomi, qu'une figure divine aux contours extrêmement vagues.

159. — Fragment d'inscription horizontale.

Palmer, *Notebook*, p. 27.
Essai de traduction dans Birch, *Account*, p. 191.



Extrait d'une page du carnet de Palmer, dont nous respectons soigneusement la disposition et le tracé, faute de pouvoir procéder à une restitution probable. Il semble être question, deux fois, de [hiéroglyphes] « colonnes en grès (?) ».



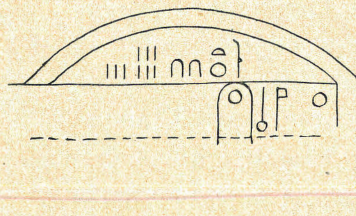
160. — Stèle.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 60.

Le nom d'Hâthor, et, dans le cintre, un cartouche prénom dont les signes du milieu sont malheureusement détruits.

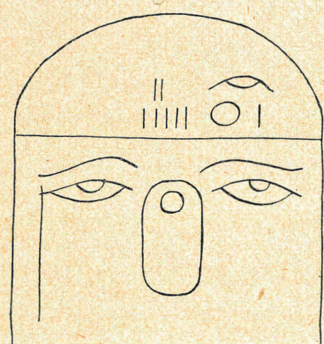
161. — Stèle.

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), pp. 53, 60 : « Sarabit-el-Kadem, in a quarry ».



« L'an 29..... du dieu bon..... »

162. — Stèle.

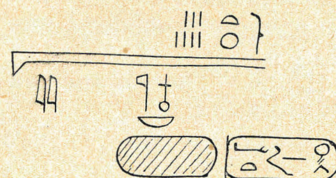


Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 59.

Dans le cintre, une date, évidemment copiée par Bonomi d'une manière fautive. Au-dessous, en une disposition dont nous n'avons rencontré l'analogue, au Sinaï, que sur la palette de terre cuite lancéolée de Ramsès IV (ci-avant, 140), un cartouche royal, au nom malheureusement détruit, entre les deux yeux.

163. — Fragment d'inscription (Amenemhâît III ?).

Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), p. 58.

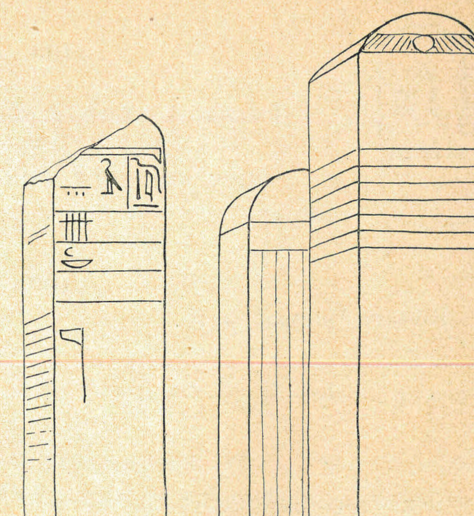


« L'an 7..... du dieu bon..... *Mâinirî*..... » Le cartouche conservé se restitue à peu près certainement en [cartouche], qui est le cartouche prénom d'Amenemhâît III.

164. — Groupe de stèles.

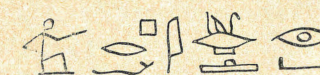
Burton, *Drawings and tracings*, etc. (Br. Museum, ms. n° 25.629), pp. 55, 58.

Bonomi a dessiné deux fois ce groupe de stèles, que nous reproduisons d'après les croquis conservés par Burton. Ces pierres hautes et massives, presque carrées tant elles sont épaisses par rapport à leur largeur, se dressent certainement en quelqu'endroit des ruines du temple où les photographies du *Survey* ne permettent pas de les reconnaître. A chercher, peut-être, vers les redans du mur qui limite au nord-est la petite terrasse en avant de la chambre souterraine, où le plan du *Survey* (v. ci-avant, p. 35) montre une foule de stèles debout ou couchées que nous n'avons aucun moyen d'identifier.



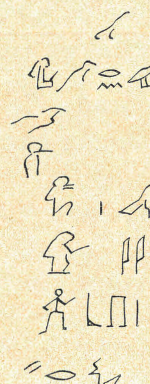
165. — Graffito rupestre.

Palmer, *Notebook*, p. 34.



Palmer prend note de cette inscription en même temps que des deux « cartouches on mines near Serabit » qui sont ceux des n°s 59 (Amenemhâît III) et 99 (Thoutmès IV) ci-avant ; il ajoute : « Roughly chiselled in at the same place ».

Nous reproduisons exactement le tracé de Palmer, faute de pouvoir restituer certainement le texte.



166. — Inscription ou graffito ?

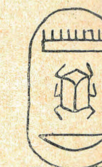
Palmer, *Notebook*, p. 31.
Essai d'interprétation de Birch, *Account*, p. 192.

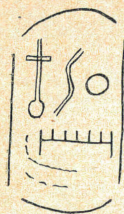
Il paraît difficile de tirer quoi que ce soit de ce croquis de Palmer, que nous reproduisons exactement ci-contre.

167. — Cartouche royal.

Palmer, *Notebook*, p. 16.

Copie très probablement incorrecte.





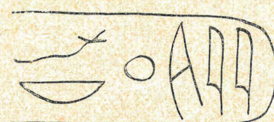
168. — Cartouche royal.

Palmer, *Notebook*, p. 20.

Copie difficile à interpréter, que nous reproduisons exactement ci-contre.

169. — Cartouche royal.

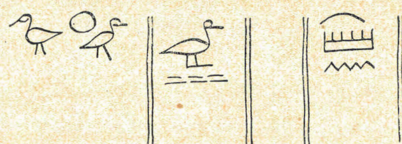
Palmer, *Notebook*, p. 15.



Copie probablement incorrecte.

170. — Fragment d'inscription.

Palmer, *Notebook*, p. 29.



On croit reconnaître les vestiges des cartouches *Menkhopirrî* (ou *Menkhopirourî*) et *Thoutmès*. Il s'agirait donc de Thoutmès III ou Thoutmès IV.

171. — Fragment décoratif.

Palmer, *Notebook*, p. 20.

Une suite de petites figures d'hommes debout, toutes pareilles, face à droite. Ce fragment de tableau, que nous ne reproduisons pas, est probablement à chercher sur les murailles du temple.

172. — Fragment décoratif.

Est. Br. Mus., 145 a, 145 b.

Une suite uniforme d'ornements 𓋹, de dimension beaucoup plus grande que ceux du bas-relief du n° 155 ci-avant. Aucune indication d'emplacement.

NOTES ADDITIVES ET CORRECTIVES

P. 39. — Au début du § I, *Cartes d'ensemble*, et avant ce qui concerne celle de Lepsius, placer la mention suivante :

Robinson (Edward), etc., *Biblical researches* etc., 2e éd. (1856) et 3e éd. (1867), 3 vol. : à la fin du t. I, belle carte de la Basse-Égypte et du Sinaï, excellente pour ce qui concerne les routes d'Égypte en Asie et les anciens canaux de communication du Delta oriental et de l'isthme (cf. ci-avant, p. 66, n. 4). Cette carte ne se trouve pas dans la 1re éd. (1841) de l'ouvrage.

P. 47, l. 8. — Entre l'an 2 et l'an 20 d'Amenemhâit III, il y a probablement lieu de noter une inscription de l'an 7 du même souverain, au Sarbout-el-Khadim ; elle est classée avec les indéterminées, sous le n° 163 du précédent *Recueil*.

P. 50, dernières lignes. — Histoire du contre-sens *Bibit Snofrou*, la « Mine-de-Snofrou ». L'auteur responsable de cette aggravation de la fausse lecture de Birch n'est pas Max Müller, mais bien Erman (*Aegypten*, p. 621), dont M. Müller s'est borné à reproduire l'interprétation. Cf. ce qui est dit à ce sujet ci-avant, p. 141, n. 2.

P. 55, premier paragraphe du § IV. — La date de l'an 16 du règne commun d'Hâtshopsitou et de Thoutmès III, donnée par la stèle bien connue de Magharah (42), n'est pas la plus ancienne du Nouvel Empire au Sinaï, s'il est vrai, comme nous le croyons, que *l'an 5* et *l'an 6* des deux stèles du Sarbout classées, ci-avant, aux indéterminés (157, 158), doivent être également attribués au règne commun d'Hâtshopsitou et de son jeune frère. Mais la chose n'est pas absolument certaine.

P. 64, n. 1. — A cette histoire sommaire des travaux de A. Ricci, il convient d'ajouter la mention des notes de ce voyageur qui se trouvent dans les papiers de Migliarini, Archivio delle R. Gallerie, à Florence. Ces notes, obligeamment dépouillées à notre intention par S. de Ricci, renferment un assez grand nombre de cartouches royaux et fragments divers du Sinaï, parmi lesquels le très problématique cartouche de *Shopessikaf* dont nous avons parlé plus haut (p. 43, n. 1). Cf. *Index*, au nom de *Ricci* (ci-avant, p. 91).

P. 81, avant les deux dernières lignes. — Intercaler à cette place, qui est la sienne au point de vue chronologique, la notice suivante :

En 1885 paraît l'*Aegypten und ægyptisches Leben im Altertum* d'Erman, où l'on trouve (p. 620 suiv.) des renseignements divers sur les mines et le *mafkaï*.

P. 88. — Intercaler dans l'index, entre *Ebers* (*G.*) et *Euringer* (*Dr S.*), la notice au nom d'*Erman* (*A.*) qui figure en *addendum* au bas de la p. 92.

P. 128 et n. 4. — Le signe , dans le mot qui fait l'objet de ces titres de l'Ancien Empire, donne lieu à quelques observations supplémentaires. Le meilleur dessin du signe est donné par une inscription de Magharah (ci-avant, 12) où on le trouve dans le titre , et sous cette forme, le signe se montre absolument identique à un signe de valeur connue qu'on rencontre dans les inscriptions ptolémaïques. On trouve, par exemple, sur la stèle de Mendès, l. 17 : « Se préoccupa Sa Majesté de ... »; et de même, dans l'inscription apocryphe de Sehel, l. 4 : « Songea mon cœur, se tournant vers le passé ... ». Un même mot *ma*, *maoui*, figure dans ces deux passages, sous des formes orthographiques dont la première montre que le signe qui nous intéresse, ou un signe de forme identique, a la valeur *ma*. Ce signe n'est autre que celui du *cœur ailé*, comme on le voit par l'orthographe du nom du granit rose de Syène, écrit au papyrus Harris 26, p. 7, 4, 9[1], tandis que l'inscription de Sehel (l. 14) donne pour le nom du même minéral. Il faut conclure de ces divers exemples : 1° que le signe menphite qui nous intéresse est identique, quant à la forme, à un dessin fréquent du *cœur ailé* de l'époque ptolémaïque; 2° que le signe du *cœur ailé* a la valeur phonétique *ma*, *maoui*, *maït*, *mati*.

Rien ne prouve, maintenant, que ce soit vraiment le cœur ailé *mati* qu'on rencontre dans les inscriptions memphites, et l'on se rappelle que plus haut (p. 128 et n. 4), nous avons indiqué, par le signe memphite, une valeur possible tout à fait différente , . Celle-ci est-elle la vraie? On ne saurait l'affirmer davantage, et d'autant moins, qu'une troisième hypothèse prend naissance du fait de l'extrême analogie de notre signe avec certaines formes du signe , dans le mot , « ingénieur », des inscriptions de la XII[e] dynastie. Comparer, pour s'en assurer, le signe précité de l'inscription 12 de Magharah avec celui des mots dans les inscriptions 53 et 69 du Sarbout-el-Khadim. La valeur de , on le sait, est celle même de , comme l'existence des formes , le fait deviner et comme le démontre, par exemple, l'orthographe notée par Pierret (*Lexique*, p. 89). Le signe vaut donc *oubou* et c'est là une troisième valeur possible pour le signe memphite qui nous occupe.

Iaâ, *mati*, *oubou* ou quelqu'autre valeur encore différente? Nous croyons prudent de nous borner à poser la question.

P. 135, l. 19. — Au lieu de : *Hématite et turquoise* ..., lire : *Hématite et mafkaï*...

P. 136, l. 3. — Même *erratum*.

1. Cf. Brusgch, *Sieben Jahre der Hungersnoth*, p. 120.

P. 148, transcription hiéroglyphique, 4[me] ligne. — Un renvoi de note, au signe , n'a pas de raison d'être et doit être supprimé.

P 167. l. 17. — Au lieu de : *Hématite et turquoise*..., lire : *Hématite et mafkaï*.

P. 177, n. 3, dernière ligne. — Au lieu de : *se mourir*, lire : *se mouvoir*.

P. 190, n° 78 — La date de ce fragment de tableau est fort incertaine, et peut-être serait-il mieux placé dans la catégorie des indéterminés, à côté des inscriptions analogues de la stèle du n° 157.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE



ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET C[ie].

ANGERS
IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie
4, RUE GARNIER, 4